

Figure



LA COLLECTION
DES
PRIX NOBEL
DE
LITTÉRATURE

est éditée
sous le patronage
DE
L'ACADÉMIE SUÉDOISE
ET DE
LA FONDATION NOBEL

JUSTIFICATION DU TIRAGE



Le tirage de cette édition a été limité à :

Quatre-vingts exemplaires, imprimés sur pur fil du Marais, comprenant cinq dessins originaux par collection et une suite des illustrations en couleurs de chaque tome, numérotés de 1 à 80.

Deux mille cinq cents exemplaires, imprimés sur vélin de Lana, comprenant une suite des illustrations en couleurs, numérotés de 81 à 2.580.

Le reste du tirage a été imprimé sur vélin blanc du Moulin de Saint-Roch.



Cette édition de
SAINTE JEANNE



PYGMALION

de
BERNARD SHAW

lauréat 1925
(IRLANDE)

réalisée par

LES PRESSES DU COMPAGNONNAGE

est une sélection des
ÉDITIONS ROMBALDI
réservée à
LA GUILDE DES BIBLIOPHILES



LA
" PETITE HISTOIRE "
DE L'ATTRIBUTION
DU PRIX NOBEL

A
BERNARD SHAW



PAR LE DR. GUNNAR AHLSTRÖM
MEMBRE DE LA SVENSKA INSTITUTET
Traduite du manuscrit suédois par Malou Höjer



LE Prix de 1925 ne fut pas distribué cette année-là, on attendit 1926. Et en 1926, reconnaissons-le, la chronique Nobel ne se déroula pas comme de coutume sous le signe de la littérature. C'est la politique qui, pour une fois, allait tenir le devant de la scène, la politique internationale de cette dizaine d'années qui passe depuis pour avoir été une joyeuse époque où il faisait bon vivre, caractéristique dont on l'affuble sans penser à la semence fasciste qui allait lever dans ses sillons. C'était l'heure où le soleil brillait au ciel de Locarno et où de séduisants plans de paiements et de vives protestations d'amitié faisaient miroiter les eaux du Rhin.

Les vedettes nobéliennes de l'année, ce furent les protagonistes du jeu politique lorsque les prix de la paix de 1925 et de 1926 furent répartis en quatre parts entre Messieurs Chamberlain et Dawes, Briand et Stresemann. Un avenir heureux semblait poindre à l'horizon, et pourtant *le Journal des Débats* se permettait d'ironiser : « On n'a pas vu souvent un débitant de pommade capillaire rendre l'argent à un client resté chauve. Verra-t-on jamais un titulaire de prix pour la paix rendre son prix, au profit de la Croix-Rouge, si la guerre éclate ? »

La seule idée de restituer le montant d'un prix honorifique semblait cocasse et cette éventualité paraissait particulièrement invraisemblable dans le monde de la littérature. C'est pourquoi l'émoi fut grand lorsqu'un lauréat prestigieux, précisément dans cette sphère, sembla disposé à commettre ce geste extravagant. Ce qui n'arrangeait pas les choses, c'est qu'en outre il ne semblait nullement flatté de faire l'objet de la distinction Nobel, pourtant si alléchante d'habitude. Bien au contraire.

Nous voici arrivés au cas mémorable de George Bernard Shaw.

Après avoir pris sa décision le 11 novembre 1926, l'Académie suédoise envoya son télégramme coutumier. Shaw se voyait donc attribuer le Prix de 1925. La première réaction se manifesta dans une interview d'une authenticité discutable; ce fut un bon mot d'un shawisme outré, que Reuter diffusa de Londres : « Pour moi, c'est une énigme. Je suppose que j'ai reçu ce Prix parce que je n'ai justement rien écrit cette année-là ». Suivirent, pendant quelques jours, des rumeurs plus ou moins catégoriques et insolites qui accaparaient les gros titres. « Bernard Shaw décline le Prix Nobel », pouvait-on lire. Ou encore : « Shaw, original à tout prix, renonce au Prix Nobel ». Aucune erreur possible : les Suédois pouvaient faire ce qu'ils voulaient de leur argent. Le lauréat, lui, s'en désintéressait totalement.

Situation pour le moins sensationnelle. Ces Messieurs de Stockholm ne purent échapper à quelques quolibets lancés des quatre coins du monde. J.-J. Brousson, ce familier d'un lauréat en pantoufles, jubilait dans *la Dépêche de Toulouse*. Il évoquait le souvenir du révolutionnaire Monsieur Bergeret qui en 1921, octogénaire et toussotant, s'était laissé traîner jusqu'aux frimas d'une capitale hyperboréenne pour s'incliner devant la royauté de l'or et du sang. « Qu'est-ce que ce grelot doré que l'on suspend au col des vieillards illustres ? » Comment ne pas applaudir à la réaction de cet Irlandais humoriste qui refusait de participer à la bouffonnerie ?

On évita toutefois la catastrophe — de justesse. Le scandale qui menaçait fut écarté. Après divers imbroglios plus ou moins diplomatiques, on apprit enfin que Monsieur Shaw acceptait l'hommage du Prix, mais non l'argent : il en faisait une donation pour créer un fonds anglo-suédois en faveur de la Culture. Il semblait donc que, de part et d'autre, on pût s'estimer satisfait et nous pourrions nous contenter de cet heureux dénouement. Mais les bizarres péripéties de ces journées méritent qu'on s'y attarde. Elles nous révèlent non seulement la petite histoire du Prix, mais aussi de curieux enchaînements historiques et psychologiques.

Sans le savoir, George Bernard Shaw faisait partie de la troupe de ces vétérans nobéliens dont le nom avait été repris maintes fois et dont la production avait été considérée, déconsidérée et reconsidérée à plusieurs reprises. Après tout, il était né dès 1856 ; il avait donc eu largement le temps de tenir la scène et de devenir un personnage avant que son œuvre ne tombât sous le regard d'un comité académique.

Vous rappelez-vous l'ancien et combien jeune chef-d'œuvre de 1905, *la Commandante Barbara*, où éclate l'impuissance de la philanthropie sociale dans une société capitaliste et que domine le personnage-type d'Andrew Undershaft ? Ce grand seigneur candide de l'industrie des armes, ce « marchand de mort et de destruction » pourrait rappeler, au premier abord, l'inventeur de la dynamite dont les réalisations sont à la source des Prix Nobel. Sa fille Barbara a le grade de commandant dans l'Armée du Salut et elle a entraîné dans ce cercle son fiancé, le philologue grécisant Adolphus Cusins, qui ponctue son enthousiasme salustiste de coups de grosse caisse et de citations d'Euripide. Personnage d'une originalité savoureuse, héros shawien s'il en fut, frère du poète Marchbanks de *Candida* et du professeur Higgins de *Pygmalion*. Son type n'était pas imagination pure, le modèle existait, c'était le célèbre professeur d'Oxford Gilbert Murray dont les traductions d'Euripide faisaient beaucoup parler d'elles à l'époque et dont la personnalité désinvolte séduisait Shaw, car elle répondait à son goût des exploits originaux.

Parmi les actes de candidature réunis à Stockholm en l'année préhistorique de 1911, il en était un dont l'auteur proposait Bernard Shaw et cet auteur n'était autre que Gilbert Murray. « L. D., D. L. H., F. B. A., Regius Professor of Greek, Oxford, and member of the Academic Committee of the Royal Society of Literature ». Adolphus Cusins ne se contentait donc pas de battre le tambour pour annoncer la bonne nouvelle que voulait répandre le commandant Barbara, il sollicitait aussi l'audience des académiciens en faveur d'un salutiste de la littérature mondiale, sous l'égide testamentaire du Mr. Undershaft suédois. La candidature était donc posée. A cette occasion, la production de Bernard Shaw donna matière à une analyse élogieuse d'Erik Axel Karlfeldt, qui non seulement était un grand poète rustique, mais aussi un fin connaisseur de la littérature anglaise. Mais, hélas ! le docteur af Wirsén régnait encore sur l'Académie en sa qualité de secrétaire perpétuel. Bernard Shaw eut l'honneur d'être qualifié de « trop paradoxal, trop brutal et trop peu artistique ». Le Prix échut à Maurice Maeterlinck.

Suivirent les longues années de guerre, le pacifisme intempestif de Shaw et sa réputation vacillante. *La Maison du Crève-Cœur* fut publiée sans même avoir été jouée ; *En remontant à Mathusalem* fut considéré comme une curiosité assez insipide. Mais en 1924 parut *Sainte Jeanne* et, d'un coup, ce fut la grande célébrité, le prestige incontesté. La bergère de Domremy attirait les foules, consacrant la gloire de Sybil Thorndike à Londres, d'Elisabeth Bergner à Berlin et de Ludmilla Pitoëff à Paris. De nouveau, on entendait un homme de génie parler une langue universelle. C'est ce que ne manqua pas de noter la bourse académique de Stockholm.

C'est en vain que Shaw avait été proposé en 1921 par des Suédois. L'expert du Comité Nobel, le docteur Per Hallström, était sur ses gardes, prêt à lancer ses traits critiques, et il plaça le nom de ce candidat en troisième ligne, derrière ceux de H.G. Wells et de John Galsworthy. En 1924 la candidature de Shaw réapparut, présentée cette fois par un nouveau membre de l'Académie qui depuis de longues années dirigeait le Théâtre Dramatique

National. Lors des discussions de l'année suivante, le parti de Shaw trouva un allié influent en la personne de l'archevêque d'Uppsala Nathan Söderblom qui, déployant toute sa force de persuasion ecclésiastique et humaine, fit valoir la grandeur du drame de Jeanne la Pucelle. La pièce avait été jouée à Stockholm, et elle avait réussi à vaincre, par ses qualités purement artistiques, les réticences du docteur Hallström. Notre secrétaire changea d'avis, ce qui ressort notamment du discours de réception qu'il adressa finalement au lauréat absent : les réserves antérieures avaient été adroitement tournées en louanges.

Le choix de cette année-là fut l'une des trop rares occasions où l'on vit l'Angleterre s'intéresser à un Prix Nobel littéraire. Bien entendu, c'était uniquement à Shaw qu'en revenait le mérite. Aucun écrivain n'a jamais recherché plus voluptueusement la publicité — tant en paroles qu'en images. Il était par ailleurs une putain fort peu respectueuse des journalistes. Mais tout cela faisait partie de la lutte qu'il menait pour rallier les esprits à ses points de vue. C'était pour ses convictions qu'il se complaisait à choquer l'opinion publique en mettant sa culotte de Jaeger à l'envers. Et, de leur côté, les journaux ne se privèrent pas, à propos de ce Prix, de railler ce rebelle qui, tout à coup, se laissait couronner de lauriers, ce saint Bernard à la barbe impertinente que l'on était en train de canoniser. Même ses admirateurs trouvèrent l'occasion trop bonne pour ne pas citer, au moment de sa béatification nobélienne, les mots que le maître faisait dire à sa sainte Jeanne : « Malheur à moi si tous les hommes chantent mes louanges ».

Une aversion instinctive contre cette éventualité explique la réaction initiale de Bernard Shaw. Sa vie durant, il avait résisté aux manifestations honorifiques. Il avait vu dans chaque offre de doctorat *honoris causa*, de décoration ou de titre, une menace à son intégrité personnelle. À ce point de vue, le Prix Nobel lui-même était aussi une sorte de prostitution avilissante et, dans ce cas, la situation était aggravée par l'apport massif d'un capital qui le terrifiait. Sur le plan économique en effet, G. B. Shaw souffrait d'étranges phobies dont le mécanisme fut

immédiatement déclenché par l'attribution du Prix. Différent en cela de Tolstoï, il ne détestait pas l'argent en soi. Bien au contraire, il considérait que c'était un antidote nécessaire et bénéfique contre cette peste de la société moderne, ce péché mortel de notre époque, cette source de tous les vices : la pauvreté.

À mesure que ses revenus augmentaient, Shaw se sentait plus libre et jouissait de pouvoir échapper aux considérations avilissantes qu'impose, selon lui, le capitalisme. Mais à ses yeux, ce qui attentait à la souveraineté de son génie, c'était l'intervention du fisc, c'était ce besoin qu'avait l'État de demander des contributions aux citoyens, faits qui n'auraient pourtant pas dû surprendre un membre fondateur de la « Fabian Society ». Mais G. B. Shaw était intraitable sur ce point, jusqu'à l'extravagance. Sa secrétaire, Blanche Patch, raconte dans ses souvenirs l'obsession périodique qui s'emparait de lui, sur ses vieux jours, à la vue de l'importance de ses revenus. Il était convaincu que plus il gagnait, plus ses impôts étaient monstrueux. Son capital, selon lui, allait inéluctablement se transformer en déficit dans quelques années. S'il gagnait 100 livres, son impôt serait de 147 livres. Ni la logique, ni les calculs ne pouvaient le faire changer d'avis. « Je maintiens mon chiffre de 147 livres, qui est le plus facile à se rappeler. » Gagner de l'argent, c'était courir à la ruine.

Cette psychologie compliquée explique le court-circuit mental, la suite de réactions déréglées que provoqua le télégramme de l'Académie. Il détestait en principe les distinctions publiques et, en outre, il se sentait menacé d'un paquet de 6.500 livres sterling. Une bombe à la dynamite placée dans la cave du n° 10 d'Adelphi Terrace n'eût pas produit un effet plus terrifiant. C'est pourquoi les jours qui suivirent débordèrent de déclarations incohérentes, tandis que les journalistes traquaient vainement leur proie. Le ministre de Suède à Londres n'eut pas la vie facile. Il fit tout pour enrayer le scandale et trouva un précieux allié dans le tact féminin de la traductrice suédoise de Shaw — qui était aussi une de ses amies — lady Low, née Ebba Byström. Elle m'a raconté les assauts d'éloquence qu'elle dut livrer pour faire comprendre au lauréat, malgré lui, qu'il ne pouvait pas rejeter

ce prix, comme un simple galet, sur la rive de la Baltique. « Mon cher Bernard, cela ne se fait pas. La Suède a voulu t'honorer et tu réponds en l'insultant ». Ces sages pourparlers aboutirent finalement à la missive poliment accommodée que le ministre de Londres transmit le 18 novembre à l'Académie suédoise. La forme est digne de l'auteur et ce texte mérite d'être reproduit *in extenso*.

Au Secrétaire perpétuel de l'Académie suédoise.

Le fait qu'une œuvre anglaise ait été couronnée par le Prix Nobel de 1925 est un apport fort bien venu à la compréhension cordiale qui lie les cultures britannique et suédoise et dont l'origine est le célèbre testament d'Alfred Nobel. Ce Prix sera accueilli avec joie par ma patrie, l'Irlande, qui possède déjà un éminent lauréat Nobel. C'est évidemment une grande satisfaction pour moi aussi, personnellement, qu'il m'ait été donné de fournir l'occasion à un tel geste d'appréciation internationale de se manifester. Il me faut cependant faire une différence entre la distinction et le Prix. Pour la distinction je ne peux que présenter mes remerciements les plus chaleureux, mais après une considération des plus soigneuses, il m'est impossible d'accepter cet argent. Mes lecteurs et les spectateurs de mes pièces pourvoient très amplement à mes besoins; quant à ma renommée, elle est trop grande déjà pour être favorable à ma santé spirituelle. Dans ces circonstances, cet argent est une ceinture de sauvetage que l'on jette à un homme qui a déjà atteint la rive et qui se trouve en sécurité. C'est pourquoi je prie respectueusement et avec gratitude l'Académie royale de Stockholm de considérer mes travaux comme étant hors concours.

Si une telle éventualité n'était pas prévue par le donateur et si aucune disposition applicable en l'occurrence n'existait, on pourrait décider, en conséquence, que la somme fût mise à la disposition du Comité Nobel, ce Comité n'étant lié à cet égard par aucune condition d'attribution difficile et parfois impossible à remplir. Qu'il me soit donc permis de saisir cette occasion pour attirer l'attention du Comité sur les faits suivants :

Un grand nombre des locaux les mieux situés de Londres sont occupés par des bureaux de propagande dans lesquels non seulement les dominions britanniques, mais aussi les pays européens exposent les meilleurs de leurs produits et font de la publicité pour leurs attractions et leurs itinéraires

touristiques. Des fruits, des produits agricoles, des animaux empaillés, à poil et à plume, et toute sorte de produits attirent les acheteurs. Mais ce qu'on expose rarement, ce sont les livres. La Suède fait de la propagande pour son papier, mais rien n'est imprimé dessus; on dirait que le papier suédois est destiné à servir d'emballage aux pommes d'Australie et pourtant la littérature de la Suède est l'un de ses plus précieux produits d'exportation, dont on ne connaît malheureusement pas grand-chose en Grande-Bretagne. Le ministre de Suède à Londres, le comte Palmstierna, grand ami des écrivains britanniques et défenseur infatigable de la littérature suédoise dans notre pays, m'a parlé de livres suédois de grande valeur qui, faute d'argent, n'ont pas pu être traduits, et d'organes qui travaillent en faveur de nos relations intellectuelles et qui ont besoin d'être soutenus.

Je me hasarde à vous proposer que l'argent qui accompagne le Prix soit rendu à l'Académie suédoise ou remis au ministre de Suède à Londres et que ses intérêts soient employés à encourager une collaboration ou au resserrement des liens littéraires et artistiques entre la Suède et les Îles britanniques.

Ce document mettait les choses au point, aux yeux de l'Académie. Bernard Shaw acceptait, *de facto*, son argent. Libre à lui, ensuite, de le consacrer à tel ou tel but; Mistral avait agi de même, et aussi Paul Heyse, et Romain Rolland. En l'occurrence, la donation se concrétisa, après quelques formalités, en une fondation officielle, l'*Anglo-Swedish Literary Foundation*, qui eut son siège, son sceau et ses *trustees* à Londres. Elle survécut aux péripéties du plan Dawes et de l'inflation, et devint l'efficace instrument des intentions généreuses du donateur. C'est grâce à lui, en grande partie, que le papier suédois ne servit pas uniquement à emballer les pommes d'Australie. On put ainsi publier en anglais plusieurs œuvres importantes d'August Strindberg et plus tard, un assez grand nombre d'écrivains suédois allaient ainsi trouver une chaire anglo-saxonne pour atteindre le public international.

Le patriarche impénitent eut donc tout lieu d'éprouver une certaine satisfaction à voir comment on employait son or nobélien, si paradoxalement gagné. Lorsque le jour vint où il

se retira dans sa demeure campagnarde, cet ancien presbytère d'Ayot St. Lawrence qui devint le « Shaw's corner » de l'Hertfordshire, ceux qui lui faisaient visite trouvaient dans un coin le fameux diplôme de Stockholm. On pouvait y lire que le Prix de 1925 avait été attribué au maître de céans « pour son œuvre pénétrée à la fois d'idéalisme et d'humanité, et dont l'esprit de libre satire s'unit souvent à une beauté poétique particulière ».

G. Auriant

DISCOURS DE RÉCEPTION
PRONONCÉ PAR
PER HALLSTRÖM
LORS DE LA REMISE DU
PRIX NOBEL DE LITTÉRATURE
A
BERNARD SHAW



LE 10 DÉCEMBRE 1926

Sire,
Excellences,
Mesdames,
Messieurs,

*L*ES romans de jeunesse de Bernard Shaw expriment une conception du monde et une attitude envers les problèmes sociaux identiques à celles que révèle l'œuvre de sa maturité. On peut voir là la meilleure réponse à l'accusation qui fut portée contre lui de manquer de sincérité et de se comporter en bouffon patenté à la Cour de la Démocratie. Dès le début, ses convictions ont été si fermement enracinées que son évolution, en l'absence de toute influence étrangère, semble l'avoir entraîné vers la tribune d'où il parle à présent.

Ses idées étaient celles d'un radicalisme logique quelque peu abstrait: en cela elles étaient loin d'être nouvelles, mais elles reçurent de lui une expression et un éclat nouveaux. Il s'y ajoutait une vivacité d'esprit, un manque total de respect pour quelque convention que ce soit et l'humour le plus joyeux — le tout empreint d'une fantaisie encore rarement atteinte en littérature.

Ce qui intriguait le plus, c'était sa gaieté pétillante: on était tenté de croire que pour lui tout n'était que jeu et envie d'étonner. Cette attitude était si éloignée de la vérité que Shaw lui-même a pu déclarer dans un esprit d'impartialité que son attitude insouciance était un pur stratagème: il devait se moquer des gens en les faisant rire afin que ceux-ci n'aient pas

l'idée de le pendre. Mais nous savons très bien que rien n'aurait pu l'intimider, même sa hardiesse de langage, et qu'il avait choisi ses armes beaucoup plus parce qu'elles lui convenaient qu'en raison de leur efficacité. Il les maniait avec l'assurance du génie soutenu par une conscience absolument tranquille et une conviction sincère.

Très tôt, dans les milieux artistiques et sociaux, il devint le prophète de doctrines révolutionnaires — de valeur très inégale — et acquit bientôt une place importante comme orateur, tribun et journaliste. Il marqua de son empreinte le théâtre anglais en tant que défenseur d'Ibsen et adversaire de la tradition superficielle, à la fois anglaise et parisienne. Ses propres œuvres dramatiques ne parurent que relativement tard — il avait trente-six ans — afin de tenter de répondre aux aspirations qu'il avait fait naître. Il a écrit ses pièces avec une sûreté instinctive et la conviction qu'il avait beaucoup à dire.

Il en vint ainsi à créer ce qui est, dans une certaine mesure, un nouveau genre d'art dramatique et qui doit être jugé en fonction de l'originalité de ses principes personnels. La nouveauté de ce genre ne résulte pas tant de la structure ni de la forme : l'effet scénique que Shaw estime nécessaire, il l'obtient sans peine, sans faire appel à de grandes complications, grâce à sa connaissance approfondie du théâtre. Mais la spontanéité avec laquelle il met ses idées en pratique est entièrement son fait; il en va de même pour la combativité, la mobilité et la multiplicité de ses idées. En France, il fut appelé « le Molière du XX^e siècle », et Shaw lui-même estimait qu'il procédait des tendances classiques de l'art dramatique. Par classicisme, il entend ici la disposition rigoureusement rationnelle et dialectique de l'esprit, et l'opposition à tout romantisme.

Il débute par ce qu'il appelle des « Pièces désagréables », ainsi dénommées parce qu'elles mettent le spectateur en face de faits désagréables et le frustrent de la distraction plaisante ou de l'éducation sentimentale qu'il a été habitué à attendre du théâtre. Elles insistent sur des excès graves — l'exploitation et la prostitution des gens pauvres — tandis que ceux qui accomplissent ces actes conservent leur respectabilité. Il est symptomatique chez Shaw que sa sévérité de socialiste orthodoxe envers la société s'allie à une grande liberté envers les préjugés, et à une connaissance de la psychologie profonde de l'individu dont il expose les errements. Même dans ces

premières pièces, l'une de ses plus belles qualités — son humanité — est totalement et clairement exprimée.

Les « Pièces agréables » avec lesquelles il varie son thème, révèlent dans l'ensemble le même propos, mais sur un ton plus léger. C'est avec l'une d'elles qu'il a obtenu son premier grand succès. Il s'agissait de la pièce Les Armes et l'homme, un essai pour démontrer la faiblesse du roman comportant des faits d'armes et des exploits héroïques opposé à l'œuvre sobre et humble de la paix. Cette tendance pacifiste obtint un assentiment beaucoup plus net de la part du public qu'un auteur n'a coutume de le rencontrer. Dans Candida, une sorte de Maison de poupée — mais à la conclusion heureuse — il a créé l'œuvre qui demeura longtemps sa pièce la plus poétique. C'était surtout dû au fait que le type de femme forte et supérieure qui d'après lui — pour des raisons que nous ignorons — était devenu le type normal, a été doté ici d'une âme plus riche, plus chaude et plus douce que dans n'importe quelle autre pièce.

Dans Man and Superman (« Homme et surhomme »), il prit sa revanche en proclamant que la femme, de par sa nature franchement et résolument pratique, est destinée à être le surhomme dont la venue a été si longtemps prophétisée avec une émouvante nostalgie. La plaisanterie est amusante, mais son créateur semble la prendre plus ou moins au sérieux, même si l'on tient compte de son esprit d'opposition envers l'ancienne dévotion anglaise pour un type de femme sainte et douce.

Son grand drame d'idées suivant, Major Barbara (« La Commandante Barbara ») a une signification plus profonde. Là est discutée la question de savoir si le mal doit être maté de l'intérieur, par l'esprit de sacrifice joyeux et religieux, ou de l'extérieur, par l'extinction du paupérisme qui est la cause réelle de tous les vices sociaux. L'héroïne de Shaw, l'un de ses caractères féminins les plus remarquables, en vient à faire un compromis entre la puissance de l'argent et celle de l'Armée du Salut. Le déroulement de la pensée s'effectue ici avec une grande force — évidemment avec pas mal de paradoxes. Le drame n'a pas la même assise, mais il fait preuve d'une conception étonnamment fraîche et claire de la joie et de la poésie de la vie envisagée avec une foi pratique. Shaw, le rationaliste, s'y montre plus libéral et plus chevaleresque que de coutume.

Le temps limité dont nous disposons ne nous permet pas de faire allusion au développement de son action ultérieure dans ses œuvres les plus représentatives : qu'il suffise de dire que, sans une trace d'opportunisme, Shaw dirige ses armes contre tout ce qu'il considère comme préjudiciable, quelle qu'en soit la provenance. Son attaque la plus hardie semble avoir été livrée dans Heartbreak house (« La maison des cœurs brisés ») où il a cherché à personnifier — toujours sous le signe de l'esprit comique — tous les genres de perversités, de sophistications et de morbidités qui prospèrent à un stade avancé de civilisation : le jeu avec les valeurs vitales, le durcissement de la conscience et la pétrification du cœur, sous couleur de se préoccuper d'art et de science, de politique, de course à l'argent et de flirt érotique. Mais, soit que l'extrême richesse du sujet ou que la difficulté de le traiter gaiement l'aient embarrassé, la pièce a sombré dans un pur étalage d'excentricités ayant l'apparence fantomatique d'un symbolisme obscur.

Dans Back to Methuselah (« Retour à Mathusalem ») Shaw a réalisé un essai d'introduction plus brillant qu'à l'habitude, mais sa présentation dramatique de la thèse, selon laquelle l'homme doit doubler plusieurs fois son âge physique afin d'acquérir assez de sens pour organiser son existence, n'offre qu'un petit espoir et qu'une faible joie. Dans cette pièce il semble que les idées aient atteint une richesse excessive au grand détriment de la puissance créatrice de l'auteur.

C'est alors que vint Saint Joan (« Sainte Jeanne »). Cette œuvre marqua le sommet de la création poétique de cet homme surprenant. Cela apparaissait surtout à la scène où tout ce qui était d'une valeur et d'un intérêt déterminants dans la pièce prenait alors tout son relief et son plein sens en regard des passages qui pouvaient éveiller une opposition valable. Shaw n'avait pas été heureux dans ses précédents essais de drame historique, et ceci était assez normal, puisque, avec son intelligence riche et rapide, il avait tenté de compenser un défaut certain d'imagination du passé par un sens des réalités historiques. Il manquait une dimension à son univers, celle du temps, ce qui, en accord avec les théories les plus récentes, n'est pas sans importance pour l'espace. Cela conduisait inévitablement à un manque de respect pour tout le passé et à une tendance à représenter chaque chose en opposition complète avec ce que les simples mortels ont cru ou dit avant lui.

Dans « Sainte Jeanne », cet esprit fort perpétue encore cette tradition, mais son bon cœur a su trouver dans son héroïne un point d'appui dans le royaume de l'abstrait à partir duquel il a été possible de donner chair et sang aux visions de l'imagination. Au prix d'une exactitude douteuse, il a simplifié son image tout en lui gardant fraîcheur et vie, et il a investi sainte Jeanne du pouvoir de toucher directement la foule. Cette œuvre d'imagination se trouve plus ou moins isolée en tant que révélation de l'héroïsme à une époque fort peu encline à accepter tout héroïsme authentique. Le seul fait qu'elle n'ait pas été un échec la rend grandement remarquable et qu'elle ait été capable de faire triomphalement le tour du monde prouve son incontestable valeur artistique.

Si nous réexaminons sous cet angle les meilleures œuvres de Shaw, il nous est plus facile de distinguer, en maints endroits, sous-jacent à sa gaieté et à sa méfiance, quelque chose du même idéalisme exprimé dans le personnage héroïque de « Sainte Jeanne ». Son esprit critique de la société et son procédé d'exposition peuvent avoir semblé trop logiques, trop hâtivement élaborés, trop simplifiés organiquement parlant, mais sa lutte contre les conceptions traditionnelles, qui ne reposent sur aucune base solide, et contre les sentiments habituels, dénaturés ou à demi authentiques, ont porté témoignage de l'élévation de son propos. Plus frappante encore apparaît son humanité, et les vertus auxquelles il a rendu hommage avec l'impassibilité qui le caractérise — liberté d'esprit, honnêteté, courage et clarté de la pensée — n'ont pas eu, de nos jours, d'aussi solides défenseurs.

Ce que je viens de dire ne donne qu'un simple aperçu de l'œuvre et de la vie de Shaw, et c'est à peine si l'on a parlé de ses fameuses préfaces — ou plutôt ses traités — qui accompagnent la plupart de ses pièces. De larges passages de celles-ci sont insurpassables par leur clarté, leur concision et leur éclat. Les pièces elles-mêmes l'ont consacré comme l'un des auteurs dramatiques les plus charmants de notre époque, tandis que ses préfaces le plaçaient sur le même pied qu'un Voltaire — si nous ne pensons qu'aux meilleurs aspects de Voltaire. Du point de vue du style uniquement, elles semblent offrir la meilleure expression — classique en un certain sens — de la pensée et des controverses d'une époque où le journalisme règne en maître, et même, ce qui est plus important encore, elles renforcent la position de Shaw comme personnalité de marque dans la littérature anglaise.

LA VIE
ET L'ŒUVRE
DE
BERNARD SHAW

PAR
IVOR BROWN

Traduite de l'anglais par Madame Luis Jaramillo





BERNARD SHAW

Le grand critique anglais Tvor Brown ne s'est pas contenté de publier de nombreux ouvrages sur Bernard Shaw, il a été également l'un de ses amis intimes.

Tout le désignait donc pour écrire le texte qu'on va lire sur « la vie et l'œuvre » de l'illustre auteur dramatique irlandais en y ajoutant ce que lui dictait son affection pour le disparu.

SA VIE

C'EST un fait curieux que depuis Shakespeare, les auteurs des meilleures comédies anglaises, Congreve, Sheridan, Goldsmith, Oscar Wilde, Bernard Shaw et Sean O'Casey, passèrent tous leur enfance en Irlande, et quatre d'entre eux naquirent à Dublin. C'est également dans cette ville que naquit le 26 juillet 1856, George Bernard Shaw.

Irlandais, Shaw détestera l'Irlande toute sa vie

Depuis longtemps l'Irlande du Sud connaissait deux classes. L'une, riche et puissante dénommée *The Ascendancy*, en règle générale de religion protestante, pourrait être appelée la société anglo-irlandaise. L'autre, constituée de citadins plus pauvres et de paysans, était catholique et essentiellement composée d'Irlandais autochtones. La famille Shaw, bien que loin d'être riche, appartenait à la première classe. Ce fut dans une école protestante de la secte wesleyenne que le jeune George reçut la plus grande partie de sa brève éducation. Il dénigra plus tard l'enseignement qu'il y reçut, mais il est probable qu'on lui enseigna bien davantage qu'il ne voulut l'admettre. Durant toute sa vie Shaw détestera l'Irlande et sa capitale.

Sa vie familiale fut malheureuse, non seulement à cause du manque d'argent, mais aussi parce que ses parents étaient de caractères incompatibles. Son père jouissait d'une petite pension qui lui venait d'une sinécure qu'il avait occupée au Palais de justice; il devait entreprendre par la suite un commerce de minoterie, mais sans grand succès. C'était un homme gai et insouciant, buvant plus que de raison. Sa mère était d'un naturel froid et sévère, et les difficultés de la vie du ménage n'étaient pas pour la rendre plus douce. Sans être totalement dépourvue de cœur, elle ne se préoccupa jamais beaucoup de son fils ni de ses deux filles. La musique était sa consolation, si bien que l'enfant grandit dans un foyer qui, bien que pauvre, était riche de culture musicale. Ce qu'il apprécia, et plus tard lui servit, puisque ce fut comme critique musical qu'il remporta son premier succès dans le journalisme. Il parvint à acquérir une culture artistique, en fréquentant les théâtres et les galeries de peinture de Dublin, ainsi qu'en s'adonnant en cachette à la lecture des grands romanciers anglais.

...et toute sa vie il fut un homme d'affaires avisé

A quinze ans, on le plaça dans un bureau de gérance de biens, où il apprit rapidement l'encaissement des loyers et la tenue des livres de comptes. Il serait erroné de le considérer comme un jeune intellectuel rêveur, sans dispositions pour les chiffres ni intérêt pour son travail. Il devint rapidement caissier, et toute sa vie il sut apprécier l'argent à sa juste valeur, et le manier avec habileté. Il fut son propre agent d'affaires ainsi que son propre éditeur, préférant établir lui-même ses contrats et s'occuper de ses affaires, plutôt que les confier à quelqu'un d'autre.

Dublin n'était en réalité qu'un petit cercle, et à vingt ans Shaw se rendit à Londres. Sa mère, ayant abandonné son mari qu'elle ne pouvait plus supporter, y était déjà installée depuis quatre ans comme professeur de musique. Il alla donc habiter avec elle dans un faubourg de Fulham, et par la suite à Fitzroy Square, au centre de la capitale.

Comptant dorénavant sur sa plume pour vivre, il commit l'erreur d'écrire d'abord des romans. Entre l'âge de vingt-trois et de vingt-sept ans il en écrivit quatre : « Le Nœud irrationnel » dont le sujet traite du mariage (1880), « L'Amour chez les artistes » (1881), « Cashel Byron, gentleman et boxeur » (1882) histoire d'un boxeur professionnel, et « Un Socialiste peu social » (1883). Il adressa ces romans à différentes maisons d'édition, qui les refusèrent, non sans raison. Shaw n'était pas un véritable romancier, et son œuvre ne possédait pas la qualité narrative requise. Il avait pourtant lu avec application les livres de Charles Dickens, mais il lui manquait ce don que possédait Dickens, qui lui permit de devenir un romancier célèbre à l'âge de vingt-trois ans. Il devait volontiers reconnaître plus tard, que sa manière de raconter méritait l'indifférence qu'elle avait rencontrée, et c'est d'ailleurs après de nombreuses hésitations qu'il autorisa la publication de ces livres, sa renommée de dramaturge une fois établie.

Shaw fut socialiste, mais jamais marxiste

Shaw admit toujours sans honte, sinon sans satisfaction, que pendant ces années-là il vécut aux dépens de sa mère, bien que ce fût une bien maigre subsistance. Il passait alors la plupart de son temps et consacrait toute son énergie à l'étude et à la défense du socialisme. Le livre de Henry George l'avait profondément impressionné, et il étudia l'œuvre de Karl Marx. Mais il ne devait jamais devenir un marxiste, son attachement au socialisme venant principalement de ce qu'il fréquentait un groupe de réformateurs de la classe moyenne qui formait la « Société Fabienne », jeune parti qui devait devenir rapidement influent. Ce groupe avait tiré son nom de celui du général romain Fabius Cunctator, qui, au cours de ses batailles contre Hannibal, recommandait un temps de réflexion avant chaque attaque. Il n'y avait rien de bien révolutionnaire dans les idées des Fabiens; ils étudiaient sérieusement les conditions sociales, et préconisaient dans leurs pamphlets la répartition des biens de la production à la collectivité. Ils visaient principalement à amener les hommes des autres partis à leurs idées, il était d'ailleurs peu probable que malgré une minutieuse

préparation, ils eussent jamais l'occasion d'attaquer comme le préconisait le Romain Fabius.

Shaw écrivit quelques pamphlets pour les Fabiens, ainsi qu'une petite brochure sur le socialisme municipal. Il fit même davantage que ses collègues Fabiens en haranguant la foule aux coins des rues et dans différents meetings. Il parvint ainsi à surmonter sa timidité naturelle et devint un orateur et un conférencier très recherché. Tous ces services rendus à une cause étaient bénévoles, or il lui fallait penser à gagner sa vie.

Il avait échoué dans le roman, n'ayant pas le don de narration; mais son style précis et tranchant, ainsi que son exceptionnelle vivacité d'esprit, lui permirent de réussir dans le journalisme. Grâce à ses dispositions précoces pour la musique et la peinture, il devint successivement critique musical d'un journal du soir très estimé, *The Star*, auquel il collabora de 1888 à 1890, sous le pseudonyme de Corno di Bassotto, critique d'art dans *The World*, et enfin surtout il assura brillamment la critique théâtrale de 1895 à mai 1898 dans *The Saturday Review*. Ses articles furent réunis plus tard en deux volumes et publiés sous le titre d'« Opinions dramatiques et Essais ». Ils gardent, malgré le temps, leur fraîcheur et leur intérêt.

Il devait devenir un extraordinaire critique théâtral

Les représentations à Dublin de certains grands acteurs, notamment de Barry Sullivan et de sir Henry Irving, avaient éveillé de bonne heure son intérêt pour le théâtre. Les façons maniérées de sir Henry Irving jouant du Shakespeare excitèrent aussitôt son sens critique aigu, étant devenu partisan du réalisme et de la simplicité que préconisait le Théâtre libre, dirigé par Antoine à Paris, et dont le mouvement s'était rapidement propagé à travers toute l'Europe.

L'œuvre de Henrick Ibsen l'attira tout spécialement, et en 1891, cinq ans avant ses débuts dans la critique théâtrale, il

écrivit « La Quintessence de l'Ibsénisme », livre dans lequel il fit non seulement l'analyse, mais également la louange de l'œuvre du maître norvégien. Entraîné par ses arguments en faveur d'Ibsen il y démontrait que l'écrivain ayant échoué dans le roman pouvait parfaitement réussir dans la critique et le journalisme.

Avant de devenir, pour le public, le plus clair et vigoureux critique de théâtre, Shaw dut faire plusieurs essais. Sa première pièce, écrite en 1893 « La Maison de Veuves » est une attaque contre les propriétaires des quartiers pauvres, suivie en 1894 par « Le héros et le soldat » satire contre ceux qui transforment les tristes réalités de la guerre en histoires romanesques. Vers la même époque, il avait également abordé le problème de la prostitution et de l'entremetteuse avec « La Profession de Madame Warrens ». Dans *The Philanderers* il se gaussait des Ibsénistes. Mais pour l'instant, ses pièces ne lui rapportaient rien. Shaw pouvait tout au plus espérer une hypothétique représentation dans un endroit perdu. Beaucoup de temps se passa avant qu'une de ses pièces ne soit jouée dans le centre de Londres et lui laisse un bénéfice. Malgré tout, on le considérait comme un personnage remarquable grâce à ses joutes oratoires et à ses articles. On le connut bientôt universellement sous ses initiales G. B. S.

La plus grande partie des habitués des théâtres étaient alors extrêmement conservateurs, et demandaient des spectacles routiniers ne troublant ni leurs esprits ni leurs conceptions sociales. Provoquer et stimuler l'opinion était le but de Shaw, et la majeure partie du public n'était pas prête à accepter les pièces d'un révolté professionnel et d'un iconoclaste, qui pouvait être aussi excité qu'Ibsen, en renversant les idoles et les idéaux de la bourgeoisie.

1898 marque ses débuts d'auteur dramatique

Ce fut à New York et non à Londres, qu'une de ses pièces pour la première fois lui rapporta une importante recette. Il s'agissait de sa pièce « Le Disciple du Diable », dans laquelle l'acteur américain Richard Mansfield remporta un énorme

succès dans le rôle du jeune pêcheur se transformant en héros d'abnégation à l'heure cruciale. C'était en 1898, Shaw souffrait alors d'une lésion à la jambe, et les droits perçus pour cette pièce lui permirent de se reposer et d'interrompre quelque temps son travail régulier de journaliste.

La même année, il publia ses sept premières pièces en deux volumes intitulés « Pièces plaisantes » et « Pièces déplaisantes ». Il y joignit une description fort détaillée des personnages et des jeux de scène, ce qui permit à un grand nombre de lecteurs, qui n'avaient pas eu l'occasion de voir les pièces, de les apprécier pleinement. Il y avait également ajouté des préfaces explicatives, habitude qu'il conservera tout au long de sa carrière. Dans ces préfaces, son habileté dans l'exposition, l'argumentation, et parfois l'invective, le révélèrent comme un maître narrateur et polémiste; ses préfaces furent même quelquefois jugées meilleures que ses pièces. On ne put cependant pas dire ceci de deux excellentes comédies qui furent éditées dans ses « Pièces plaisantes » : « Candida » écrite en 1895, et « On ne peut jamais dire » en 1898.

Par la suite, Granville Barker, qui préféra être connu plus tard sous le nom de Harley Granville-Barker, un jeune acteur à la fois écrivain et directeur de théâtre, devait collaborer avec Shaw de façon très heureuse. Au cours d'une saison de matinées au *Court Theatre* ce régisseur habile présenta brillamment les nouvelles pièces de Shaw, grâce à un art scénique excellent.

Ses principales pièces qui parurent au cours des premières années du siècle furent « L'Homme et le Surhomme » qui exposait la théorie de Shaw représentant la femme comme le sexe le plus agressif et le plus épris de possession; « L'autre île de John Bull » qui traitait du présent et de l'avenir de l'Irlande; « La Commandante Barbara » qui touchait à l'Armée du Salut. Dans « Androclès et le Lion » la préface exposait les idées de Shaw sur le christianisme; dans « César et Cléopâtre » Shaw s'ingéniait à brosser un portrait du grand César plus vraisemblable que ne l'avait fait Shakespeare. Et cependant, Shaw ne passait pas encore à Londres pour un dramaturge du *west end*. Il n'y

parvint qu'en 1911, avec une pièce légère « La première pièce de Fanny ». Il put enfin donner à sir Herbert Beerbohm Tree, le plus grand acteur-manager de l'époque et l'une des figures les plus connues de la société de Londres, un rôle à sa mesure.

Puis ce fut « Pygmalion », pièce racontant l'histoire d'une petite vendeuse de fleurs *cockney*, à laquelle un professeur de diction apprend à parler correctement l'anglais et à devenir une dame. Cette pièce devint plus tard mondialement connue, grâce à sa version musicale sous le titre de *My Fair Lady*. Les répétitions de la pièce originale provoquèrent entre l'auteur et le directeur-acteur une véritable bataille. L'atmosphère était rendue encore plus orageuse par la présence de la grande actrice Mrs. Patrick Cambell dans le rôle de la vendeuse de fleurs, qui s'amusait à poursuivre Shaw de ses assiduités et semait le désordre partout où elle pouvait. La pièce n'eut qu'un succès restreint. La déclaration de guerre, début août 1914, fut peut-être responsable du brusque arrêt des représentations commencées depuis le mois d'avril précédent.

« Sainte Jeanne » consacra en 1923 son immense talent

Pendant la guerre, Shaw écrivit quelques petites pièces en un acte, mais il préparait les grandes lignes de « La Maison du Crève-Cœur » qu'il voulait rendre à la manière de Tchekhov. Il y exprimait son profond pessimisme au sujet de l'avenir de l'homme. Cette œuvre ne parut qu'en 1921, et entre-temps, Shaw écrivit une série de cinq pièces comprenant en particulier le « Retour à Mathusalem ». Il y affirmait que les hommes mourraient avant d'avoir pu connaître la sagesse, mais qu'ils pouvaient, si ils en avaient la volonté, connaître la longévité et par conséquent la sagesse. Cette pièce, débutant dans le jardin de l'Eden et se terminant sur la vision d'un monde judicieusement gouverné par des hommes extrêmement âgés, était essentiellement une suite de longues conversations, et fut peu jouée.

En 1923, lorsque parut sa pièce historique de « Sainte Jeanne » beaucoup pensèrent que Shaw avait écrit là sa meilleure

œuvre. Dans la scène du jugement, admirablement écrite, l'Église y expose de façon remarquablement persuasive son point de vue sur l'hérésie face à la pathétique justification de la sainte elle-même. Dans cette pièce, Shaw sut habilement étayer son argumentation sur la trame d'une histoire extrêmement émouvante; ceux qui l'avaient accusé de manquer de cœur furent contraints d'abandonner leur accusation. La pièce tint longtemps l'affiche, les reprises en furent nombreuses. Ce fut très certainement la pièce qui répondit le plus au goût du public en général, plaisant à tous ceux qui prétendaient ne pas aller au théâtre pour entendre un sermon socialiste.

Par la suite, Shaw devint de plus en plus doctrinaire et abandonna les sujets de roman portés au théâtre. Le théâtre était sa tribune, disait-il, et il n'hésita pas alors à écrire une série de pièces dans lesquelles l'argumentation comptait plus que l'action. La meilleure de celles-ci fut probablement « La Charrette de pommes » (1929), qui traitait de la manière de gouverner. Sa dernière contribution au théâtre fut « Les Millionnaires » pièce qui parut en 1947, mais fut vite oubliée; Shaw avait alors quatre-vingt-onze ans.

A part le Prix Nobel, il refusa tous les honneurs

Après un départ plutôt difficile, la carrière de Shaw fut une longue ascension vers une renommée mondiale. Le Prix Nobel de littérature lui fut attribué en 1925; en témoignage de sa reconnaissance envers la Suède, il consacra le montant du Prix à la traduction en anglais de l'œuvre dramatique complète de Strindberg. Il refusa tous les autres honneurs, anoblissement ou tout autre titre attaché à son nom.

Shaw avait épousé en juin 1898 Charlotte Payne-Townshend qui appartenait à une riche famille anglo-irlandaise. Elle était de six mois plus jeune que lui. A cette époque il gagnait assez pour échapper à la suspicion de s'être marié pour l'argent, sarcasme qui l'aurait profondément affecté. Charlotte Payne le rencontra

alors qu'il était surmené et malade, souffrant d'une lésion osseuse au pied qui l'obligeait à marcher avec des béquilles. Elle le soigna avec dévouement, soucieuse uniquement d'adoucir sa vie, le protégeant des visiteurs importuns. Ayant horreur des relations sexuelles, elle exigea un mariage blanc. Cependant cette union se révéla comme une heureuse association qui ne connut pas d'interruption, malgré l'admiration sans borne du beau sexe à l'égard de Shaw. Ils vécurent d'abord à Adelphi Terrace, puis plus tard à Whitehall Court à Londres. Ils possédaient également une maison de campagne à Ayot St.-Lawrence, à quelque distance du nord de la capitale. Charlotte encourageait son mari à voyager afin qu'il puisse s'évader de son travail, mais même pendant les plus longs voyages, il ne perdit jamais l'habitude d'écrire de très nombreuses lettres. La grande vitalité de Shaw se retrouve dans cette correspondance vivante et détaillée qu'il entretenait avec toutes sortes de personnes dont plusieurs n'étaient connues ni par leur profession ni par leur niveau social.

Il attribuait sa vitalité au fait qu'il ne mangeait jamais de viande, ne buvait pas d'alcool, ne prenait pas de calmants et ne fumait pas. Il dut cependant, à l'âge de soixante et onze ans prendre des extraits de foie, pour se guérir d'une anémie pernicieuse, sur l'insistance de sa femme et au mépris de ses principes végétariens.

Sa femme mourut en 1943, Shaw en éprouva un chagrin immense. Lui-même mourut le 2 novembre 1950 à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans et quatorze semaines; ses cendres furent mêlées à celles de sa femme dans le jardin d'Ayot St.-Lawrence.

SON ŒUVRE

On peut dire qu'il existait trois sortes d'hommes en Bernard Shaw. Il y avait l'homme d'intérieur, doux, généreux, replié sur lui-même, que la manière de vivre en ascète éloignait de tout amusement facile et de toutes les réunions de société. Contrastant

avec celui-ci, il y avait le personnage public, le G. B. S. des estrades publiques, débordant d'esprit, prompt à la repartie, contradicteur persuasif, toujours prêt à faire le pitre dans le cirque de la controverse. Shaw affirmait franchement que ce G. B. S. était un personnage artificiel. C'était celui prêt à jouer le rôle d'un bouffon, afin d'attirer l'attention sur ses idées les plus importantes, croyant que personne, en dehors de son cercle, ne l'écouterait s'il ne marchait sur la tête ou ne faisait des cabrioles pendant qu'il prêchait. De là lui vint l'habitude de glisser dans ses pièces des plaisanteries quelquefois douteuses, croyant que ce moyen seul pouvait maintenir éveillée la plus grande partie de son auditoire. Ceci nous conduit au troisième homme, Shaw le socialiste, l'homme d'une croyance, profondément préoccupé du sort de l'humanité, malgré son mépris pour les simulacres de démocratie, Shaw le partisan de l'Évolution créatrice, tel il apparaît dans ses cinq pièces appelées « Retour à Mathusalem » et dans la longue préface qu'il écrivit pour elles.

« Le roman, voilà l'ennemi... » déclarait Shaw

Il pensait que le premier travail d'un réformateur qui voulait faire œuvre utile était, avant tout, de déblayer le terrain des mauvaises herbes qui en barraient le chemin. Le principal fléau était, selon lui, ce goût obstiné des hommes pour les illusions romanesques. Le roman, voilà l'ennemi, et sa fiction devait être combattue partout où ses rêves, ses mensonges et son clinquant trompeur pouvaient être rencontrés.

En tant que critique théâtral, il n'avait aucune patience pour les démonstrations pleines de superbe des histrions romantiques. Il appréciait les œuvres de Shakespeare jouées sur une scène dépouillée de décors, avec une entière fidélité au texte, comme le faisait William Poel, dont les austérités étaient peu goûtées du public, et condamnait les représentations populaires, pompeuses et très théâtrales d'Henry Irving, ce champion des déclamations flamboyantes. Il préférerait de beaucoup la manière effacée l'Eléonora Duse, à celle très brillante de Sarah Bernhardt.

En comparant le jeu de ces deux artistes jouant Magda dans *Heimat* de Sudermann, il prétendait que la simplicité de Duse surpassait toute l'habileté de Sarah Bernhardt. Il ne manqua pas de ridiculiser les artifices de métier utilisés par Sarah Bernhardt, Irving et les autres acteurs, tous célèbres dans l'art de jouer plus-grand-que-nature, ce qu'aimaient tant les spectateurs à l'esprit romanesque.

Il rénova le théâtre conventionnel anglais du siècle dernier

Ayant échoué dans le roman, Shaw se tourna vers le théâtre pour lequel il se sentait un attrait et des aptitudes naturelles. Le théâtre anglais, à la fin du siècle dernier n'apportait rien de nouveau. C'était le foyer d'histoires conventionnelles aux situations conventionnelles avec des conclusions faciles et romanesques. Shaw, en tant qu'intellectuel puritain, était parfaitement d'accord avec la définition de Meredith : « Le roman joue de l'harmonie sur les cordes de la sensualité ». Les pièces populaires selon lui, surtout les comédies musicales, procuraient aux voluptueux le moyen de s'évader dans un monde d'érotisme facile, où les désirs charnels étaient glorifiés sous le nom d'Amour et présentés au public parmi des décors tapageurs par des personnages rutilants, au son d'une musique de valse charmeuse et sensuelle.

Il est assez ironique de constater que le nom de Shaw grandit après sa mort dans la renommée mondiale, grâce à la version musicale de sa pièce «Pygmalion» : *My Fair Lady*. L'orchestration est loin d'en être érotique et l'esprit caractéristique de Shaw y apparaît dans les chansons aussi bien que dans les dialogues. Cette adaptation musicale de l'histoire de la vendeuse de fleurs reste une honnête traduction et non un honteux travesti de la pièce. Shaw certainement n'eût pas manqué de l'aimer.

*Shaw présenta la femme comme une chasserresse dans la jungle
des relations sexuelles*

Shaw fut écœuré par le romanticisme apporté au sexe, qui se rencontrait dans la plupart des textes des pièces de théâtre anglaises ainsi que dans celles jouées en Europe. Il l'avait remarqué au cours de sa jeunesse, puis plus tard analysé et en avait fait la critique. Il considérait ce romanticisme comme un tissu de mensonges. On ne cessait de rabâcher au public ce qu'il désirait entendre, à savoir que la femme était une fleur délicate attendant d'être cueillie, en vue du mariage, par un mâle puissant et conquérant, aussi beau qu'elle était belle. Après cela tout n'était que félicité. Étaient jugées comme finissant bien les pièces dont le rideau tombait au son de cloche d'une cérémonie nuptiale. Cette croyance, qui voulait que le mariage soit la solution idéale et la porte de toutes les félicités, Shaw la considérait comme une imbécillité. Beaucoup le pensaient d'ailleurs, tout en acceptant et goûtant béatement ces triviales distractions, car ils étaient satisfaits de cette plaisante illusion. Shaw, en désaccord avec cette opinion, résolut de ridiculiser ces balivernes et de dire ce qu'il jugeait être la vérité en la matière. Il commença par affirmer que *the happy english home* n'était qu'un mythe romanesque. Puis il développa sa propre conception de la femme qu'il considérait comme une chasserresse extrêmement active dans la jungle des relations sexuelles. C'est le thème de « L'Homme et le Surhomme » et de sa longue et amusante préface.

En critiquant ce théâtre rempli d'opinions surannées et en décrivant comme un drame leur insidieuse invasion, Shaw rendit pleinement justice à son maître. « Ibsen, écrit-il, fut le nouveau point de départ ». Ibsen avait montré que le « douillet foyer » des romantiques n'était qu'une très malheureuse maison de poupée. Ibsen, dans *Rebecca West*, avait campé une forte femme très peu féminine n'attendant pas dans son lit de fleurs à être ramassée par un homme, mais savait ce qu'elle voulait et où elle allait. Ibsen prenant les illusions romantiques du XIX^e siècle l'une après l'autre, en montra toute la fausseté. Il exposa la corruption des affaires dans « Les soutiens de la société », de la démocratie dans

« L'ennemi du peuple », celle de la vie familiale bourgeoise avec « Les Revenants » et « Une maison de poupée ». Mais les spectateurs anglais n'avaient connu Ibsen que par d'occasionnelles représentations. Les critiques romantiques, tous sans exception, avaient vivement attaqué les pièces d'Ibsen comme étant de vils outrages à la société. Shaw, l'Ibséniste, continuerait donc la bonne œuvre de démolition des vieilles idoles.

Il ridiculisa aussi bien la guerre que la médecine

Il se mit donc à l'ouvrage. Il commença par ridiculiser l'idée que la guerre était une glorieuse démonstration de courage ; à rechercher l'origine des vices, au lieu de condamner les fautifs comme étant irrémédiablement vicieux et coupables ; à découvrir à travers les fenêtres des « heureux foyers », si chers aux romantiques, leurs frustrations et leurs misères. La science, et tout particulièrement la science médicale, était un autre culte à réformer. Shaw ne faisait pas confiance aux médecins, surtout à ceux à la mode, médecins riches et titrés qui, dans le quartier de Harley Street à Londres, connaissaient une prospérité scandaleuse. Dans « Le dilemme du docteur » il démolit leurs prétentions ridicules et sottes. Sa satire des médecins et du chirurgien soumettant un patient à une opération très onéreuse, mais nullement nécessaire, ne peut être considérée uniquement comme une médisance sans valeur et une mauvaise plaisanterie de l'auteur : elle s'appuie sur des faits réels.

L'idée de la démocratie, avec sa croyance en un corps électoral à la fois sage et bien informé, sélectionnant des dirigeants exceptionnels pour exécuter ses volontés, était pour Shaw également une grande duperie. Tous les grands partis, particulièrement les libéraux n'avaient cessé de prêcher et de défendre cette idée. Les socialistes fabiens, petit cercle d'intellectuels dont Shaw faisait partie depuis plus de trente ans, n'étaient pas des tribuns et étaient rarement candidats au Parlement. (Shaw, excellent orateur public, montait sur l'estrade pour attaquer la politique de tribune. Mais il n'aurait jamais songé à

perdre son temps pour devenir candidat au Parlement. Il s'était essayé à la politique au début, dans une administration locale de Londres et en avait été dégoûté.)

Les fabiens se rendaient bien compte qu'il leur fallait répandre et imposer leurs réformes sociales, mais que le peuple, qui était supposé en être le bénéficiaire, ne les aimerait pas et voterait probablement contre elles. Ils se rendaient également compte que l'art de la politique était un art plein de finesse où la rhétorique romantique à propos de la liberté et de l'égalité, idées essentiellement contradictoires, n'était qu'un vernis de surface.

Pour Shaw socialisme signifiait égalité

Shaw considérait la notion de « gouvernement du peuple par le peuple et pour le peuple » comme un piège dangereux. Il était d'avis que gouverner était une tâche à ne confier qu'à des personnes intelligentes ayant étudié dans ce dessein. Les rois-philosophes, imaginés par Platon dans l'ancienne Athènes, lui paraissaient être l'idéal de ce type. Il chérissait l'idée du socialisme uniquement parce qu'elle préconisait l'égalité. Il savait cependant que l'homme laissé totalement libre, ne choisirait ni n'atteindrait l'égalité, car les esprits les plus habiles et la volonté la plus décidée ne manqueraient jamais d'accaparer la plus grande part des richesses et de la puissance. Il considérait donc que l'idée de la liberté politique était illusoire et même dangereuse. Son socialisme était teinté d'autorité, et lorsque s'élevèrent en Russie, et plus tard en Allemagne et en Italie, les nouvelles dictatures, il en parlait avec tant de sympathie que ses propres supporters de la gauche en furent non seulement désemparés, mais même découragés.

Il est assez curieux de constater qu'aucun dictateur n'eût toléré cette liberté de parole que Shaw réclamait pour lui, mais bien que n'importe lequel des autocrates, dont il admirait le mépris pour la démocratie parlementaire, n'eût manqué de

l'envoyer en Sibérie ou dans un camp de concentration, si toutefois il avait encore la tête sur les épaules. Bien qu'ayant pendant longtemps protesté contre la censure des pièces de théâtre en Angleterre, il ne lança jamais de flèches acérées ni de critiques satiriques contre ces hommes qui imposaient une censure draconienne aux moyens d'information et aux opinions de toute sorte. Là, en effet, résidait la faiblesse de la philosophie exposée par Shaw dans ses pièces. Sa force résidait dans son habileté à poursuivre la campagne des Ibsénistes avec esprit dans la comédie, art que son maître n'avait jamais possédé. On a prétendu que les personnages des pièces de Shaw ne ressemblaient pas à des êtres humains, mais à des pantins dont Shaw tirait les ficelles comme dans un théâtre de marionnettes, ou encore à des porte-parole exposant les opinions propres de l'auteur. Ceci n'est pas exact. Dans son œuvre, il y a des types de caractères très bien observés. Les personnages de ses pièces s'expriment sans doute mieux qu'ils ne le feraient dans la vie ordinaire, mais n'est-ce pas une nécessité dans un théâtre, qui doit tendre à redresser les expressions impropres de certaines idées courantes dans une conversation normale ? Si Falstaff n'eût été qu'un modèle vivant ordinaire, il n'aurait pu être ce maître d'esprit et d'éloquence que créa Shakespeare, et aucun balayeur des rues de Londres n'eût jamais acquis les idées ni les expressions éloquentes qui, dans *Pygmalion*, caractérisent Doolittle, le père de la vendeuse de fleurs.

Shaw aimait en Jeanne d'Arc la rebelle...

L'attitude contradictoire de Shaw à propos de la liberté personnelle, se remarque nettement dans sa pièce « Sainte Jeanne ». Il remarqua l'insistance avec laquelle la Pucelle d'Orléans affirmait que les voix divines qu'elle prétendait entendre et qui la guidaient, étaient plus fortes à décider de sa conduite que les ordres et les disciplines de l'Église. Elle n'admettait pas qu'une personne ne puisse être en communion avec Dieu sans être obligée de passer par l'Église et sa hiérarchie. Elle revendiquait le droit à ce contact direct, et la liberté de prendre personnellement ses décisions. Shaw écrit dans sa préface : « La

suprématie du jugement personnel de l'individu est la quintessence du protestantisme ». Il proclamait donc Jeanne, défendant les droits de la personne contre la prétendue infaillibilité de l'Église, comme compagne de Hus, Wycliffe, et finalement Luther. Shaw, il est vrai, faisait remarquer que de nombreux grands catholiques, dont certains furent même canonisés par la suite, avaient été à un certain moment en conflit avec l'Église, mais Jeanne, elle-même canonisée, lui plaisait en tant que rebelle et protestante.

Il réclamait pour lui comme pour tous les orateurs et les écrivains, le droit absolu de critiquer la société et les gouvernements, en défiant même l'autorité, comme il réclamait le droit pour la Pucelle de communiquer avec Dieu. En quoi l'opinion libérale affirmait que Shaw avait raison, mais lui donnait tort lorsqu'il soutenait les dictatures dont le régime s'attaquait aux personnes d'opinions différentes, ce qui constituait la violation des droits attachés à la personne humaine. Tandis que Shaw soulignait que la politique démocratique pouvait être, et était très souvent, incompétente et même corrompue, il omettait de faire remarquer qu'il y existait plus de respect de la liberté personnelle que dans les États autoritaires où pourtant il lui eût été impossible de vivre. Tout en attaquant les politiciens de Westminster, il habitait à côté d'eux et vivait librement. Sa longue bataille contre la censure des pièces de théâtre anglaises finit par triompher et bien que cette censure subsistât, elle intervint avec plus de tact qu'elle ne le faisait auparavant.

Shaw fut d'ailleurs lui-même un perpétuel rebelle

Que la volonté humaine soit libre et puisse triompher fut la principale croyance de ses dernières années. Il se rebellait énergiquement contre la théorie darwinienne sur l'Évolution par sélection naturelle. D'après cette théorie, le développement était consécutif à la survivance accidentelle de certaines races animales dont les variations avec le type initial résultaient d'une sorte d'heureuse préservation. Shaw soutenait que la survivance et la croissance n'étaient pas dues à un jeu du hasard, mais bien à la

volonté de vivre et de progresser. C'est ainsi qu'il prétendait que les girafes avaient de longs cous, non parce que celles, nées par hasard avec de longs cous avaient mieux réussi à atteindre plus haut le feuillage et par conséquent à manger plus de nourriture, mais que certaines en s'efforçant d'atteindre plus loin leur nourriture, avaient transformé leur constitution et avaient légué cette transformation à leur progéniture. L'Évolution, pour lui, était une constante victoire de l'effort, et c'était le devoir de l'homme d'exercer sa force de volonté à la poursuite de son perfectionnement. L'homme aussi pouvait atteindre toujours plus haut s'il le voulait.

Il pratiqua au plus haut degré le sens de l'humour

Ayant décidé que les hommes échouaient à se bien gouverner parce qu'ils n'avaient pas le temps de mettre à profit leurs expériences, il continua à débattre dans « Retour à Mathusalem » que l'homme pouvait trouver sa voie vers un meilleur mode de vie, s'il était déterminé à gagner sa longévité. Le gouvernement de la société passerait alors à des Anciens et des Anciennes, qui ayant vécu durant plusieurs siècles, auraient pu acquérir une profonde sagesse. L'idéal exposé est d'un ascétisme extrême : la vision est celle de l'esprit s'élevant au-dessus de la chair, tout comme l'Évolution créatrice porte l'être humain toujours plus haut et plus en avant. « Après avoir dépassé un millier de buts, ils poursuivent leur chemin vers l'apogée qui est la rédemption de la chair, le tourbillon délivré de la matière, le gouffre de l'intelligence vierge qui, à la naissance du monde, était alors matière simple. »

Aucune consolation ici « pour l'homme sensuel moyen ». Shaw n'eut d'ailleurs jamais beaucoup de sympathie pour ce genre d'homme, tout au moins en théorie. Dans sa vie, il ne pratiqua pas toujours cette philosophie désolante, qui séparait l'esprit du corps. Il sut excuser les faiblesses humaines, mais avant tout il s'en amusa. Il ne serait pas devenu le célèbre dramaturge connu du monde entier, s'il n'avait eu le sens de l'humour. Il fut à la fois

prédicateur et maître de comédie. C'est grâce à ce don de comédien qu'il conquiert son vaste auditoire, qu'il n'eût certes pas atteint si son esprit n'eût été que « intelligence pure » d'un de ses Anciens. Il fut l'un des hommes les plus heureux et, sous bien des aspects, le plus sage de sa génération.

SAINTE JEANNE



PYGMALION

VERSION FRANÇAISE PAR AUGUSTIN ET HENRIETTE HAMON

*Copyright by « The Society of Authors » et Madame
Henriette Hamon pour les pièces de Bernard Shaw
publiées dans ce tome. Tous droits réservés aux
Presses du Compagnonnage pour les annexes littéraires.
Le dessin de Picasso reproduit sur la reliure est la
propriété de Monsieur Lionel Préjger.*



BERNARD SHAW

SAINTE JEANNE



PYGMALION



Illustrations originales
de

RODOLPHO DEL CASTILLO

SAINTE JEANNE

PRÉFACE

LA VRAIE ET PRÉSOMPTUEUSE JEANNE

Jeanne d'Arc naquit vers l'an 1412 dans un village des Vosges. En 1431, elle fut brûlée comme hérétique, sorcière et magicienne, puis réhabilitée, jusqu'à un certain point, en 1456. Nommée Vénérable en 1904, elle fut déclarée Bienheureuse en 1908 et finalement canonisée en 1920. Elle est la plus importante sainte guerrière du calendrier chrétien et la créature la plus curieuse parmi les célébrités exceptionnelles du Moyen Age. Quoique très pieuse, et catholique avérée, ayant projeté une croisade contre les Hussites, elle fut, en réalité, un des premiers martyrs protestants.

Elle fut également parmi les premiers apôtres du Nationalisme.

Elle fut aussi la première, en France, à mettre en pratique, dans la guerre, les méthodes réalistes de Napoléon, bien différentes de celles employées par la chevalerie de son époque, qui faisait du sport et était toujours en quête de rançons. Elle fut le pionnier du costume rationnel pour la femme. Refusant d'accepter le sort spécifique de la femme, elle s'habilla, combattit et vécut comme les hommes, de même que la reine Christine de Suède, deux siècles plus tard, sans parler du chevalier d'Éon et des innombrables héroïnes obscures qui se sont habillées en homme pour servir dans l'armée et dans la marine.

Étant donné qu'elle réussit à s'imposer de toutes ces façons avec une force telle qu'elle fut connue dans toute l'Europe occidentale avant d'avoir atteint ses vingt ans — qu'elle n'atteignit même jamais, — il n'est guère surprenant qu'elle ait été brûlée judiciairement.

Apparemment, elle fut condamnée pour avoir commis un certain nombre de crimes capitaux, qui ne sont actuellement plus punis comme tels. En réalité,

elle le fut à cause de ce que nous appelons une présomption intolérable, peu convenable chez une femme.

A dix-huit ans, les prétentions de Jeanne dépassaient celles du pape le plus orgueilleux ou celles de l'empereur le plus arrogant. Elle prétendait être l'ambassadeur et le plénipotentiaire de Dieu, et, en réalité, faire partie de l'Église Triomphante tout en étant encore sur terre en chair et en os. Elle patronnait son propre roi et sommait le roi anglais de se repentir et d'obéir à ses ordres. Elle gourmandait, gouvernait et réduisait au silence les hommes d'État et les prélats. Elle faisait fi des plans des généraux et conduisait leurs troupes à la victoire suivant ses plans personnels. Elle manifestait un mépris illimité et nullement caché pour l'opinion, le jugement et l'autorité officiels et pour la tactique et la stratégie du Ministère de la Guerre. Si Jeanne avait été un sage doublé d'un monarque, elle aurait joint au prestige de la plus vénérable hiérarchie celui de la plus illustre dynastie. Pourtant ses prétentions et ses façons d'agir auraient été aussi désagréables pour l'esprit officiel que l'étaient pour Cassius les prétentions de César. Mais comme sa véritable condition était celle d'une parvenue, il ne pouvait y avoir à son égard que deux opinions : l'une, qu'elle était miraculeuse, et l'autre, qu'elle était insupportable.

JEANNE ET SOCRATE

Si Jeanne avait été méchante, égoïste, lâche ou stupide, elle aurait été un des personnages les plus odieux de l'histoire, au lieu d'en être une des attractions. Elle aurait pu vivre aussi longtemps que la reine Élisabeth, si elle avait été assez âgée pour comprendre l'effet qu'elle produisait en humiliant les hommes qui avaient tort quand elle avait raison, et si elle avait su comment les prendre et les flatter. Mais elle était trop jeune, trop rustique et trop inexpérimentée pour avoir de ces artifices. Quand des hommes, qu'elle jugeait être des imbéciles, s'opposaient à ses actions, elle ne cachait pas son opinion sur eux, ni l'impatience que lui causait leur bêtise.

Et elle avait encore la naïveté de s'attendre à ce qu'ils lui soient reconnaissants de les avoir remis dans la bonne voie et empêchés de faire des sottises. Les esprits supérieurs comprennent toujours difficilement qu'ils soulèvent des fureurs en faisant ressortir les stupidités de gens relativement bornés. Lors de son procès, Socrate lui-même, malgré son âge et son expérience, se défendit en homme qui ne comprenait pas la fureur accumulée depuis longtemps contre lui, fureur qui, en éclatant, faisait réclamer sa mort à grands cris. S'il était né 2.300 ans plus tard, on aurait pu prendre son accusateur dans un quelconque compartiment de première classe d'un train de banlieue aux heures d'affluence, allant le matin vers le centre et le soir vers la périphérie. En effet, au fond, cet accusateur n'avait rien à dire, si ce n'est que lui et ses pareils ne pouvaient souffrir d'être traités d'idiots chaque fois que Socrate ouvrait la bouche pour parler. Ne connaissant pas cet état d'esprit, Socrate fut paralysé par l'impression que le but de l'attaque lui échappait d'une façon ou d'une autre. Il est resté embarrassé après avoir établi qu'il était un ancien soldat et

un homme de vie honorable et que son accusateur était un sot prétentieux. Étant conscient d'avoir seulement témoigné de la bonne volonté et rendu de bons services aux hommes, il était loin de soupçonner combien, par sa supériorité intellectuelle, il avait suscité de craintes et de haines en leurs cœurs.

LE CONTRASTE AVEC NAPOLÉON

Si Socrate était aussi innocent que nous venons de le dire à l'âge de soixante-dix ans, on peut imaginer combien Jeanne l'était à l'âge de dix-sept ans. Socrate était un logicien agissant lentement et tranquillement sur l'esprit argumentateur des hommes, tandis que Jeanne était une femme d'action, agissant sur leurs corps avec une violence impétueuse. C'est sans doute la raison pour laquelle les contemporains de Socrate l'ont supporté si longtemps, et pourquoi Jeanne fut détruite avant d'avoir atteint la fin de sa croissance. Mais tous deux joignaient, à une capacité terrifiante, une franchise, une modestie et une bienveillance qui rendaient absolument déraisonnable et par conséquent inconcevable pour eux la haine furieuse dont ils furent victimes.

Napoléon possédait, lui aussi, une capacité terrifiante; mais n'étant ni franc, ni désintéressé, il ne se faisait aucune illusion sur la nature de sa popularité. Quand on lui demanda quelle impression sa mort produirait sur le monde, il répondit que celui-ci pousserait un grand soupir de soulagement. Il n'est pas si facile aux géants de l'intelligence qui n'ont ni haine, ni envie de blesser les autres hommes, de comprendre que ceux-ci les haïssent. Ces derniers voudraient les détruire non seulement par envie parce que l'existence d'un homme supérieur blesse leur vanité, mais encore, en toute honnêteté et humilité, parce que cette existence leur fait peur. La peur pousse les hommes à n'importe quelle décision extrême, et la peur inspirée par un être supérieur est un mystère qu'aucun raisonnement ne peut chasser.

Étant incommensurable, l'être supérieur est intolérable quand il n'y a ni présomption ni garantie de sa bienfaisance et de sa responsabilité morale, en deux mots, quand il n'a pas de situation officielle. La supériorité légale et conventionnelle d'Hérode et de Pilate, d'Anne et de Caïphe inspire de la crainte, mais cette crainte est supportable étant une crainte raisonnable, dont les conséquences peuvent être mesurées et évitées, et semblent être salutaires et protectrices. Par contre, l'étrange supériorité du Christ et la crainte qu'elle inspire font jaillir, de tous ceux qui ne peuvent en deviner la grande bonté, ce cri : crucifiez-le.

Socrate est condamné à boire la ciguë, le Christ à être mis en croix et Jeanne à être brûlée sur le bûcher, tandis que Napoléon, tout en finissant ses jours à Sainte-Hélène, y meurt du moins dans son lit. Et maintes épouvantables canailles qui occupent des situations officielles meurent de leur mort naturelle dans toute la gloire des royaumes d'ici-bas. Cela montre qu'il est beaucoup plus dangereux d'être un saint qu'un conquérant. Ceux qui, comme Mahomet et Jeanne, ont été l'un et l'autre, ont prouvé que c'est le conquérant qui doit

sauver le saint et que la défaite et la capture signifient le martyre. Jeanne fut brûlée sans que personne dans son parti levât le doigt pour la sauver.

Les camarades qu'elle avait conduits à la victoire, les ennemis qu'elle avait déshonorés et vaincus et le roi de France qu'elle avait couronné, et le roi d'Angleterre dont elle avait jeté d'un coup de pied la couronne dans la Loire, tous furent contents d'être débarrassés d'elle.

JEANNE ÉTAIT-ELLE INNOCENTE OU COUPABLE ?

Comme une infériorité crapuleuse aurait produit ce résultat aussi bien qu'une supériorité sublime, la question à envisager est de savoir laquelle des deux fut efficace dans le cas de Jeanne. Elle fut résolue à son désavantage par ses contemporains, après une procédure très approfondie et très consciencieuse. L'annulation du procès vingt-cinq ans plus tard, présentée sous la forme d'une réhabilitation de Jeanne, ne fut en réalité que la confirmation de la validation du sacre de Charles VII. C'est l'annulation solennelle par une postérité unanime, annulation tout particulièrement affirmée par la canonisation de Jeanne, qui a écrasé la procédure originale. Cela a fait mettre en jugement ses propres juges. Jusqu'à présent, leur procès a été beaucoup plus injuste que le jugement de Jeanne.

Néanmoins la réhabilitation de 1456, pour corrompue qu'elle fût, a réellement fourni, satisfaisant ainsi à toutes les critiques raisonnables, la preuve suffisante que Jeanne n'était ni une vulgaire mégère, ni une prostituée, ni une sorcière, ni une blasphématrice, ni plus idolâtre que le Pape lui-même. Bref, cette réhabilitation a prouvé qu'elle ne se conduisait mal en aucune façon, si l'on met à part le fait qu'elle menait une vie de soldat, qu'elle portait des vêtements d'homme et qu'elle avait de l'audace. Elle était au contraire d'un bon naturel, absolument vierge, très pieuse et très sobre (nous qualifierons même d'ascétique son repas de pain trempé dans le vin ordinaire, l'eau potable des Français). Elle était très bienveillante et, bien que soldat brave et endurant, incapable de supporter un langage dissolu ou une conduite licencieuse. Elle alla au bûcher sans une tache sur son caractère, si ce n'est cette présomption démesurée, cette superbe, comme on l'appela, qui l'y conduisit. Ce serait donc désormais une perte de temps que de vouloir prouver que la Jeanne de la première partie de la pièce — écrite sous forme de chronique — d'*Henri VI*, de l'époque d'Élizabeth (supposée avoir été remaniée par Shakespeare), la diffame grossièrement dans ses scènes de la fin, par déférence pour le patriotisme chauvin. La boue qu'on lui a jetée est maintenant tombée si complètement qu'il n'est plus nécessaire qu'aucun écrivain moderne l'en lave encore.

Ce dont il est bien plus difficile de se débarrasser, c'est de la boue qui a été jetée à ses juges et du badigeonnage qui la défigure elle-même au point qu'on ne la reconnaît plus. Quand la malhonnêteté chauvine eut fait le pire à son égard, la malhonnêteté sectaire (dans le cas présent la malhonnêteté protestante) se servit de son bûcher pour combattre l'Église catholique romaine et l'Inquisition. Le moyen le plus facile pour faire de ces institutions les traîtres

d'un mélodrame était que la Pucelle en fût faite l'héroïne. Ce mélodrame doit être rejeté comme un objet de rebut.

Jeanne obtint, de la part de l'Église et de l'Inquisition, un jugement infiniment plus juste que n'en obtient aujourd'hui n'importe quel prisonnier de son genre et dans sa situation de la part d'un tribunal séculier officiel, et la décision prise à son égard était rigoureusement conforme à la loi. Elle n'était pas non plus une héroïne de mélodrame, c'est-à-dire une amante délaissée, belle physiquement et parasite d'un héros également beau; mais elle était un génie et une sainte, et à peu près aussi entièrement différente d'une héroïne dramatique que peut l'être une personne humaine.

Soyons précis quant à la signification des termes. Un génie est une personne qui voit plus loin et examine plus à fond que les autres. C'est une personne qui possède un système d'évaluations morales différent de celui des autres et qui est douée de l'énergie suffisante pour réaliser cette vision supérieure et ces évaluations de la façon qui convient le mieux à ses talents spécifiques. Le saint est celui qui est susceptible d'être canonisé pour avoir pratiqué les vertus héroïques et eu des révélations, ou reçu des pouvoirs d'un ordre que l'Église qualifie techniquement de surnaturel.

Si un historien est antiféministe et ne croit pas les femmes capables de génie dans les branches traditionnellement masculines, il ne verra jamais rien en Jeanne, dont le génie s'employait aux choses pratiques, surtout à l'art militaire et à la politique. S'il est rationaliste au point de nier que les saints existent et de soutenir que les idées nouvelles ne peuvent venir autrement que par un raisonnement conscient, il n'arrivera jamais à concevoir Jeanne telle qu'elle était. Son biographe idéal doit être libéré des préjugés et des tendances du *xix^e* siècle. Il doit comprendre le Moyen Âge, l'Église catholique romaine et le Saint Empire romain, beaucoup plus intimement que nos historiens libéraux ne les ont jamais compris.

Il doit enfin pouvoir rejeter toute idée partielle à propos des sexes et de leur romanesque et considérer la femme comme la femelle de l'espèce humaine et non comme une espèce animale différente, ayant des charmes et des faiblesses spécifiques.

LA BEAUTÉ DE JEANNE

Sur ce dernier point, la vérité brutale est que tout livre sur Jeanne qui commence par la décrire comme une beauté doit être immédiatement classé comme roman. Il n'y a pas un seul camarade de Jeanne, tant au village qu'à la cour et au camp, qui ait jamais prétendu qu'elle fût jolie, même lorsqu'il cherchait à plaire au roi en la louant. Tous les hommes qui ont abordé ce sujet ont déclaré formellement qu'elle manquait d'attrait sexuel à un point qui leur semblait miraculeux, étant donné qu'elle était à la fleur de la jeunesse, et en outre ni laide, ni gauche, ni difforme, ni désagréable de sa personne.

La vérité évidente est que, comme la plupart des femmes de ce type robuste et apte à diriger, elle semblait neutre dans le conflit des sexes parce que

les hommes avaient trop peur d'elle pour en devenir amoureux. Elle-même n'était pas sans sexe, car, malgré la virginité dont elle avait fait vœu jusqu'à un certain point et qu'elle conserva jusqu'à sa mort, elle n'avait jamais exclu la possibilité de se marier. Mais le mariage et ses préliminaires d'attraction, de poursuite et de capture du mari n'étaient pas son affaire.

Jeanne avait autre chose à faire. La formule de Byron : « L'amour de l'homme dans la vie de l'homme est une chose à part; pour la femme, c'est toute son existence », ne s'appliquait pas plus à elle qu'elle ne s'appliquait à George Washington ou à toute autre personne masculine agissant dans le plan de l'héroïsme. Si elle avait vécu de nos jours on aurait pu vendre des cartes postales la représentant comme général, mais jamais on n'en aurait vendu la montrant comme sultane.

Il y a néanmoins une raison pour supposer qu'elle avait un visage remarquable. À Orléans un sculpteur de son époque fit la statue d'une jeune femme casquée dont le visage est unique dans l'art. Il n'est évidemment pas une figure idéale, mais un portrait. Pourtant cette tête est si peu ordinaire qu'elle est comme on ne vit jamais femme vivante. On soupçonne que Jeanne a servi inconsciemment de modèle au sculpteur. Il n'y a aucune preuve de ceci. Mais ces yeux si extraordinairement espacés soulèvent avec une telle force la question : « Si cette femme n'est pas Jeanne, qui est-elle ? » que je me passe d'autre preuve et que je défie ceux qui ne sont pas de mon avis de prouver le contraire. C'est une figure merveilleuse, mais complètement neutre du point de vue de l'amateur de beauté théâtrale. Cet amateur sera peut-être refroidi finalement par le fait prosaïque que Jeanne fut la défenderesse dans un procès pour rupture de promesse de mariage, qu'elle plaida sa cause elle-même et la gagna.

LA POSITION SOCIALE DE JEANNE

La situation que Jeanne occupait était celle de fille d'un fermier exploitant. Son père était l'une des autorités de son village dont il traitait les affaires féodales avec les seigneurs voisins et leurs hommes de loi. Quand le château, dans lequel les villageois avaient le droit de se réfugier en cas d'incursion, fut abandonné, il organisa une association d'une demi-douzaine de fermiers pour en obtenir la possession afin de l'occuper quand il y avait danger d'invasion. Étant enfant, Jeanne pouvait parfois se plaire à figurer la dame de ce château. Sa mère et ses frères purent la suivre et partager sa fortune à la cour sans se rendre particulièrement ridicules.

Ces faits ne nous laissent aucune excuse pour admettre le roman populaire qui fait de toutes les héroïnes des princesses ou des mendiante. Dans le cas quelque peu semblable de Shakespeare, une foule de recherches ont été gaspillées dans une fausse direction parce qu'elles se basaient sur la supposition qu'il n'était qu'un ouvrier illettré malgré la preuve évidente que son père était un homme d'affaires, très prospère même à un moment donné, et marié à une femme qui avait quelques prétentions sociales. Il y a la même tendance à

faire de Jeanne une bergère à gages, alors qu'une bergère à gages de Domremy l'eût considérée comme la jeune demoiselle de la ferme.

La différence entre le cas de Shakespeare et celui de Jeanne est que Shakespeare n'était pas illettré. Il avait été à l'école et savait autant de latin et de grec qu'en retiennent la plupart des bacheliers : c'est-à-dire rien, au point de vue pratique. Jeanne, elle, était complètement illettrée. « Je ne sais ni A ni B », disait-elle. Mais beaucoup de princesses de cette époque et d'autres qui vécurent depuis, en auraient pu dire autant. Marie-Antoinette, par exemple, à l'âge de Jeanne, ne savait pas épeler son nom correctement. Ceci ne veut pourtant pas dire que Jeanne fût ignorante ou qu'elle souffrît du manque de confiance en soi et du sentiment d'infériorité sociale dont souffrent de nos jours les personnes qui ne savent ni lire ni écrire. Si elle ne pouvait pas écrire des lettres, elle pouvait les dicter, — et c'est ce qu'elle faisait en effet, — et y attacher une grande et même excessive importance. Quand on l'appelait bergère, elle en était très indignée et défiait les autres femmes de rivaliser avec elle dans les arts domestiques des maîtresses de maisons bien montées.

Elle comprenait la situation politique et militaire de la France beaucoup mieux que ne comprennent aujourd'hui la situation correspondante de leur propre pays la plupart des femmes qui ont des titres universitaires et qui sont nourries de la lecture des journaux.

La première conversion qu'elle fit fut celle du commandant voisin de Vaucouleurs. Elle le convertit en lui racontant la défaite des troupes du Dauphin, à la bataille des Harengs et cela si longtemps avant qu'il en reçût la nouvelle officielle, qu'il en conclut qu'elle devait avoir eu une révélation divine.

Le fait de connaître les affaires publiques et de s'y intéresser n'était pas une chose extraordinaire chez les fermiers d'une campagne balayée par la guerre. Les politiciens apparaissaient trop souvent à la porte, l'épée en main, pour être considérés avec indifférence. La famille de Jeanne ne pouvait pas se permettre d'ignorer ce qui se passait dans le monde féodal. Elle n'était pas riche, et Jeanne travaillait à la ferme tout comme son père, menant les moutons au pâturage, etc. Mais rien ne prouve ni ne permet de supposer le fait d'une pauvreté sordide. Il n'y a pas non plus de raison pour croire que Jeanne eût à travailler comme le fait une servante à gages, ni même qu'elle dût travailler à quoi que ce fût, si elle préférait aller à confesse, ou muser en l'attente de ses visions ou en écoutant les cloches de l'église pour entendre les voix qu'elles apportaient. Bref, elle était plus une demoiselle et même une demoiselle intellectuelle que la plupart des filles de notre petite bourgeoisie.

LES VOIX ET LES VISIONS DE JEANNE

Les voix et les visions de Jeanne ont joué maints mauvais tours à sa réputation. On a dit qu'elles prouvaient qu'elle était folle, qu'elle était menteuse, qu'elle était sorcière (ce pour quoi elle fut brûlée), et finalement qu'elle était sainte. Elles ne prouvent rien de tout cela. Mais la variété des conclusions auxquelles on est arrivé montre combien peu nos historiens positifs connaissent

la pensée des autres ou même la leur. Il y a de par le monde des gens dont l'imagination est si vive que, lorsqu'ils ont une idée, elle leur vient comme une voix perceptible, parfois articulée par une personne visible. Les asiles de fous criminels sont occupés en grande partie par des assassins qui ont obéi à des voix. C'est ainsi qu'une femme peut entendre des voix lui dire qu'elle doit couper la gorge de son mari et étrangler son enfant pendant leur sommeil, et elle peut se sentir obligée de faire ce qu'on lui dit. Une superstition médico-légale de nos tribunaux veut que les criminels, dont les tentations se présentent sous la forme de ces hallucinations, ne soient pas responsables de leurs actes et soient traités comme des fous. Mais ceux qui ont des visions et ceux qui ont des révélations ne sont pas toujours des criminels.

Les inspirations, les intuitions et les conclusions inconsciemment raisonnées du génie se présentent parfois sous la forme de semblables hallucinations. Socrate, Luther, Swedenborg, Blake avaient des visions et entendaient des voix tout comme saint François d'Assise et sainte Jeanne. Si l'imagination de Newton avait eu la même vivacité dramatique, il aurait pu voir le spectre de Pythagore apparaître dans le verger et lui expliquer pourquoi les pommes tombaient. Une telle hallucination n'aurait infirmé ni la théorie de la gravitation ni la santé générale de Newton. Mieux encore, la méthode visionnaire de faire la découverte n'aurait rien de plus miraculeux que la méthode normale. La preuve de la santé ne réside pas dans la normalité de la méthode, mais dans la nature rationnelle de la découverte. Si Newton avait appris de Pythagore que la lune était un fromage de Hollande, il aurait été enfermé comme fou.

La gravitation, étant une hypothèse raisonnée qui s'adaptait remarquablement bien à l'explication de Copernic des phénomènes physiques observés dans l'univers, a établi la réputation de Newton comme étant doué d'une intelligence extraordinaire. Elle en aurait fait de même, quelle qu'eût été la façon fantastique par laquelle il y fût arrivé. Et pourtant sa théorie de la gravitation est loin d'être un exploit mental aussi frappant que son étonnante chronologie qui fait de lui le roi des magiciens de l'esprit, mais un roi de Charenton dont nul n'accepte maintenant l'autorité. Il était plus fantastique encore que Jeanne, au sujet de la onzième corne de la bête vue par le prophète Daniel, parce que son imagination n'était pas dramatique, mais mathématique. Il était par suite extraordinairement sensible aux chiffres, et en vérité, si toutes ses œuvres étaient perdues sauf sa chronologie, nous dirions qu'il était aussi fou qu'un lièvre en mars. Mais maintenant qui oserait diagnostiquer la folie chez Newton ?

De même Jeanne doit être jugée comme saine d'esprit, malgré ses voix, parce que celles-ci ne lui donnèrent jamais aucun conseil qui n'aurait pu lui venir de son propre bon sens, tout comme la gravitation vint à Newton. Nous pouvons tous voir maintenant, et surtout depuis que la dernière guerre a jeté un si grand nombre de nos femmes dans la vie militaire, que Jeanne n'aurait jamais pu faire campagne avec des jupons. Ceci non seulement parce qu'elle faisait un travail d'homme, mais aussi parce qu'il était moralement indispensable que la question de sexe fût mise hors de cause entre elle et ses compagnons d'armes. C'est la raison qu'elle donna elle-même lorsqu'elle fut pressée de questions, avec insistance, à ce sujet. Le fait que cette nécessité, parfaitement

raisonnable, se présentât tout d'abord à son imagination comme un ordre de Dieu transmis par la bouche de sainte Catherine, ne prouve pas qu'elle fût folle. La justesse de cet ordre prouve qu'elle était au contraire extraordinairement saine d'esprit; mais la forme qu'elle lui donna prouve que son imagination dramatique jouait des tours à ses sens. Son plan était aussi parfaitement bien raisonné. Personne ne conteste que la délivrance d'Orléans, suivie du couronnement du Dauphin à Reims, comme contrecoup aux soupçons qui avaient cours alors au sujet de sa légitimité et par conséquent de son titre, ne fussent pas, politiquement et militairement parlant, des coups de maître qui sauvèrent la France. Ils auraient pu être projetés par Napoléon ou tout autre génie à l'épreuve de l'hallucination. Ils vinrent à Jeanne comme un ordre de son Conseil, comme elle appelait les saints de ses visions, mais elle n'en était pas moins une habile conductrice d'hommes, bien qu'elle imaginât ses idées de cette manière.

L'APPÉTIT D'ÉVOLUTION

Quelle est alors l'opinion moderne sur les voix et les visions de Jeanne et ses messages de Dieu? Le xix^e siècle a dit que c'étaient des hallucinations mais que, étant une jolie fille et ayant été abominablement maltraitée et finalement mise à mort par une cohue superstitieuse de prêtres médiévaux excités par un évêque politique corrompu, on doit supposer qu'elle était l'innocente dupe de ces hallucinations. Le xx^e siècle trouvant cette banalité trop insipide demande quelque chose de plus mystique. Et je crois que le xx^e siècle a raison parce qu'une explication ne vaut rien quand elle revient à dire que chez Jeanne il y avait insuffisance mentale, alors qu'elle présentait nettement un excès mental. Je ne puis pas croire, et si je le pouvais je ne puis demander à tous mes lecteurs de croire, comme Jeanne, que trois personnes bien vêtues visibles à ses yeux, appelées respectivement sainte Catherine, sainte Marguerite et saint Michel, descendirent des cieux et lui donnèrent certaines instructions que Dieu les avait chargées de lui donner. Non qu'une telle croyance soit plus invraisemblable ou plus fantastique que certaines croyances modernes que nous gobons tous. Mais il y a des modes et des habitudes familiales dans les croyances et il se fait que ma mode étant celle du règne de Victoria, et mes habitudes familiales celles des Protestants, je me trouve dans l'incapacité d'attacher une valeur objective à la forme des visions de Jeanne.

Il y a des forces en œuvre qui se servent des individus pour des fins dépassant de beaucoup le but de maintenir ces individus en vie et prospères, respectables, heureux et saufs, dans la condition moyenne de l'existence, ce qui est tout ce dont le bon bourgeois peut raisonnablement avoir besoin. Ceci est établi par le fait que des hommes affrontent la pauvreté, l'infamie, l'exil, la prison, les peines les plus terribles, et la mort pour accroître les connaissances ou transformer la société, ce qui ne les rend pas d'un sou plus riches et souvent même les appauvrit de beaucoup de sous.

Même la recherche égoïste du pouvoir personnel ne donne pas aux hommes la force de faire les efforts et les sacrifices que fait faire avec ardeur notre volonté

d'étendre notre puissance sur la nature. Et pourtant l'extension de cette puissance peut n'avoir aucun rapport avec la vie personnelle du chercheur. Il n'y a pas plus de mystère autour de ce besoin de connaissance et de puissance qu'il n'y en a autour du besoin de nourriture, l'un et l'autre sont reconnus comme des faits et uniquement des faits. Ce qui les différencie c'est que le besoin de nourriture est nécessaire à la vie de l'homme affamé, c'est donc un besoin personnel, alors que l'autre est un besoin d'évolution, donc un besoin supra-personnel.

Les diverses façons dont nos imaginations dramatisent l'approche des forces supra-personnelles est un problème pour le psychologue et non pour l'historien. Seulement il faut que l'historien comprenne que les visionnaires ne sont ni des imposteurs ni des aliénés. Une chose est de dire que la personne que Jeanne reconnut comme étant sainte Catherine, n'était pas réellement sainte Catherine, mais était la forme dramatique donnée par son imagination à la pression exercée sur elle par la force motrice qui est derrière l'évolution et que je viens d'appeler le besoin d'évolution. Et une autre chose est de classer ses visions avec la vision d'un homme ivre qui voit deux lunes, ou avec des spectres de Brocken, des échos ou autres choses pareilles. Les instructions de sainte Catherine étaient trop pressantes pour cela. Le plus simple paysan français, qui croit à l'apparition de personnages célestes aux mortels favorisés, est plus près de la vérité scientifique en ce qui concerne Jeanne que les historiens et écrivains rationalistes et matérialistes qui se sentent obligés de traiter de folle ou de menteuse une jeune fille qui a vu des saints et les a entendus lui parler. Si Jeanne était folle, toute la Chrétienté l'était également, car des gens qui croient dévotement à l'existence de personnages célestes sont tout aussi fous que ceux qui croient les voir. Luther, quand il jetait son encrier au diable, n'était pas plus fou que n'importe quel autre moine de l'ordre des Augustins. Il avait seulement l'imagination plus vive, et avait peut-être moins mangé et dormi, c'est tout.

LA SIMPLE ICONOGRAPHIE IMPORTE PEU

Toutes les religions populaires du monde sont rendues concevables par un cortège de personnages légendaires, avec, comme figures centrales, un Père Tout-Puissant, et quelquefois une mère et un enfant divins. Ceux-ci sont présentés aux yeux de l'esprit dès l'enfance et il en résulte une hallucination qui persiste fortement toute la vie, quand l'esprit a été bien impressionné. Ainsi tout ce que l'adulte halluciné pense de la fontaine d'inspiration coulant continuellement dans l'univers, des conseils donnés par la vertu, de l'inhibition exercée par la honte; bref, de l'aspiration et de la conscience, — ces deux forces qui sont des faits plus évidents que l'électromagnétisme, — est pensé sous la forme de la vision céleste. Et dans le cas de personnes exceptionnellement imaginatives, — surtout de celles qui pratiquent certaines austérités appropriées, — l'hallucination s'étend des yeux de l'esprit à ceux du corps et le visionnaire voit Krishna ou Bouddha ou la Sainte Vierge ou sainte Catherine, selon les cas.

L'ÉDUCATION MODERNE À LAQUELLE JEANNE A ÉCHAPPÉ

Il est important de nos jours que chacun comprenne ceci, parce que la science moderne fait peu de cas des hallucinations, car elle est sans égards pour l'importance vitale des choses qu'elles symbolisent. Si Jeanne renaissait aujourd'hui, on l'enverrait tout d'abord à une école religieuse où on lui enseignerait doucement à rattacher l'inspiration et la conscience à sainte Catherine et à saint Michel, tout comme on le lui avait appris au ^{xv}^e siècle. Puis son éducation serait terminée par un enseignement énergique des Évangiles de saint Louis Pasteur et de saint Paul Bert, qui lui diraient (peut-être sous forme de vision, mais plus probablement sous forme de brochures) de ne pas être une petite folle superstitieuse et de se débarrasser de sainte Catherine et de tout le reste de l'hagiologie catholique, comme d'une iconographie surannée de mythes abandonnés. On lui inculquerait de force que Galilée fut un martyr et ses persécuteurs d'incorrigibles ignorants, et que les hormones de sainte Thérèse fonctionnaient mal et l'avaient rendue incurablement hyperpituitaire ou hyperadrénale, ou hystéroïde ou épileptoïde ou n'importe quoi sauf astéroïde. On l'aurait convaincue à l'aide de préceptes et d'expériences que le baptême et la communion étaient de méprisables superstitions et que la vaccination et la vivisection étaient des pratiques éclairées. Derrière ses nouveaux saints Louis et Paul, il y aurait non seulement la Science purifiant la Religion et purifiée par elle, mais encore l'hypocondrie, la mélancolie, la lâcheté, la stupidité, la cruauté, la curiosité méprisable, le savoir sans sagesse, et tout ce que l'âme éternelle abhorre dans la Nature, au lieu des vertus dont sainte Catherine était le symbole.

Par rapport aux nouveaux rites, quelle serait la Jeanne la plus saine d'esprit ? Celle qui conduisait les petits enfants au baptême par l'eau et par l'esprit, ou celle qui enverrait la police pour forcer leurs parents à leur faire introduire dans les veines le poison le plus infâme que nous connaissions pour la race ? Celle qui leur contait l'histoire de l'ange et de Marie, ou celle qui les interrogerait sur leur expérience du complexe d'Édipe ? Celle pour qui l'eau bénite était la source même de la vertu qui était son salut, ou celle qui espérerait une régulation précise et commode de sa santé et de ses désirs par un traitement délicatement calculé d'extraits de thyroïde et d'hypophyse, d'adrénaline, de thymine et d'insuline avec des excitateurs, des stimulants hormonaux, le sang étant préalablement soigneusement enrichi d'anticorps contre toutes les infections possibles par des inoculations de bactéries infectieuses et de sérum d'animaux infectés, et contre la vieillesse par l'extirpation des conduits reproducteurs ou par des doses hebdomadaires de glandes de singe ?

Il est vrai que derrière tout cet empirisme, il y a un certain fonds de physiologie scientifique réelle. Mais, derrière sainte Catherine et le Saint-Esprit, n'y avait-il pas aussi un certain fonds de psychologie réelle ? Et quel est l'esprit dans le meilleur état de santé ? L'esprit plein de sainteté ou l'esprit à la glande de singe ? Est-ce que l'appel actuel d'un retour au Moyen Âge qui couve depuis qu'a commencé le mouvement pré-raphaélite, ne signifie pas que ce ne sont plus seulement nos tableaux académiques qui sont devenus intolérables, mais aussi nos crédulités qui n'ont pas l'excuse d'être des superstitions, nos cruautés

qui n'ont pas l'excuse de la barbarie, nos persécutions qui n'ont pas l'excuse de la foi religieuse, nos substitutions éhontées aux saints d'autrefois comme objets de culte, d'escrocs, de canailles et de charlatans parvenus, et notre aveuglement et notre surdité à l'égard des visions et des appels de la puissance inexorable qui nous a faits et qui nous détruira si nous la méprisons? Nous apparaitrions à Jeanne et à ses contemporains comme un troupeau de pourceaux Gadaréniens possédés par tous les esprits impurs rejetés par la foi et la civilisation du Moyen Âge, se précipitant le long d'une pente rapide dans un enfer de grands explosifs. Ériger notre condition en modèle de sagesse et déclarer Jeanne folle parce qu'elle n'y a jamais condescendu, c'est prouver que nous sommes non seulement perdus, mais irrachetables. Renonçons donc une fois pour toutes à ces absurdités au sujet de la folie de Jeanne et considérons-la au moins comme aussi saine d'esprit que Florence Nightingale qui alliait aussi une iconographie très simple de croyance religieuse à un esprit si exceptionnellement puissant qu'il lui créait continuellement des ennuis avec les pontifes médicaux et militaires de son époque.

ÉCHECS DES VOIX

Les voix et les visions de Jeanne étaient illusoires et leur sagesse était uniquement celle de Jeanne. On le voit par les cas où elles l'ont trompée, notamment au cours de son procès, quand elles l'assuraient qu'elle serait délivrée. En cela ses espérances la flattaient, mais elles n'étaient pas déraisonnables. En effet, son collègue militaire, La Hire, était à la tête d'une force considérable, non loin de là, et si les Armagnacs, comme on appelait les hommes de son parti, avaient réellement voulu la délivrer et avaient mis dans cette entreprise un peu de la vigueur que déployait Jeanne, ils auraient pu la tenter avec de grandes chances de succès. Elle ne comprenait pas qu'ils fussent contents d'être débarrassés d'elle, ni que la délivrance d'un prisonnier des mains de l'Église était, pour un capitaine médiéval ou même pour un roi médiéval, une affaire beaucoup plus grave que ne le donnait à penser la seule difficulté matérielle de cet exploit militaire.

Selon ses lumières, son attente de la délivrance était raisonnable; donc elle entendait madame sainte Catherine lui assurer qu'elle se produirait. C'était là sa manière de trouver ses idées et de prendre son parti. Quand il devint évident qu'elle avait fait une supputation erronée, quand elle fut conduite au bûcher et quand elle vit que les canons de La Hire ne tonnaient pas aux portes de Rouen et ne mettaient pas en déroute les hommes d'armes de Warwick, elle abandonna immédiatement sainte Catherine et abjura. Rien ne pouvait être plus raisonnable ou plus pratique. Ce n'est que lorsqu'elle eut découvert que son abjuration ne lui faisait rien gagner, si ce n'est l'emprisonnement à perpétuité, qu'elle la retira et que, délibérément, explicitement, elle choisit le bûcher. Cette détermination prouvait non seulement l'extraordinaire décision de son caractère, mais aussi un rationalisme poussé jusqu'à l'ultime

épreuve humaine du suicide. Pourtant, même en ceci l'illusion persista, car elle annonça qu'elle était devenue relapse parce que ses voix le lui avaient dicté.

JEANNE VISUALISATRICE SELON GALTON

Le lecteur scientifique le plus sceptique peut donc accepter comme un fait évident, n'impliquant nullement le fait d'un déséquilibre, que Jeanne était ce que Francis Galton et d'autres investigateurs modernes des facultés humaines, appellent une visualisatrice. Elle voyait des saints imaginaires tout comme d'autres gens voient des diagrammes ou des paysages imaginaires parsemés çà et là de chiffres, qui leur permettent d'accomplir des prodiges de mémoire et d'arithmétique impossibles à des non-visualisateurs. Les visualisateurs comprendront immédiatement cela. Les non-visualisateurs, qui n'ont jamais lu Galton, demeureront embarrassés et incrédules. Mais une enquête très restreinte parmi leurs connaissances leur révélera que l'œil de l'esprit est plus ou moins comme une lanterne magique, et que les rues sont pleines de gens normalement sains d'esprit qui ont des hallucinations de toute espèce, qui font partie, pensent-ils, de l'équipement permanent et normal de tous les êtres humains.

LA VIRILITÉ ET LE MILITARISME DE JEANNE

L'autre anomalie de Jeanne, trop commune parmi les choses peu communes pour pouvoir être proprement appelée une singularité, était sa passion pour le métier de soldat et la vie masculine. Son père avait essayé de l'en corriger en menaçant de la noyer si elle se sauvait avec les soldats, et en ordonnant à ses frères de la noyer s'il n'était pas sur les lieux. Cette menace n'était évidemment pas sérieuse. Elle avait dû s'adresser à une enfant assez jeune pour s'imaginer qu'il parlait sérieusement. Étant enfant, Jeanne avait donc dû vouloir se sauver, pour être soldat. La redoutable perspective d'être jetée dans la Meuse et noyée par un père terrible et ses grands frères, la fit se tenir tranquille jusqu'à ce que son père eût perdu ses craintes et que les frères eussent cédé à son ascendant naturel. Et à ce moment-là, elle avait assez de raison pour savoir que la vie masculine et militaire ne consistait pas seulement à se sauver de chez soi. Mais son goût pour cette vie ne la quitta jamais et fut fondamental dans la détermination de sa carrière.

Si quelqu'un en doute, qu'il se demande pourquoi cette jeune fille, chargée par le Ciel d'une mission spéciale auprès du Dauphin — c'est ainsi que Jeanne voyait son projet très habile pour sauver la situation désespérée du roi non couronné — n'aurait pas été tout simplement à la cour, comme une jeune fille quelconque, en vêtements de femme, pour le prier instamment, comme une femme peut le faire, de suivre son conseil, exactement comme l'avaient fait d'autres femmes chargées de missions semblables près de son père le fou et de son grand-père le sage. Pourquoi tenait-elle à avoir un costume de soldat et des armes et une épée et un cheval et un équipement? Pourquoi tenait-elle à

traiter son escorte de soldats comme des camarades, dormant la nuit côte à côte avec eux, sur le sol, comme s'il n'y eût aucune différence de sexe entre eux ? On peut répondre que c'était la façon de voyager la plus sûre dans un pays infesté de troupes hostiles et de bandes de maraudeurs, composées de déserteurs des deux partis. Pareille réponse ne vaut rien. Elle s'applique, en effet, à toutes les femmes qui, à cette époque, voyageaient en France et qui pourtant n'auraient jamais songé à voyager autrement que comme femmes.

Mais, même si nous acceptons cette réponse, comment expliquer ce fait que, le danger passé, alors qu'elle eût pu se présenter à la cour en l'attirail féminin, avec toute sûreté et évidemment avec une bien plus grande bien-séance, elle se présentât en costume masculin ? Pourquoi voulait-elle aller elle-même au secours de Dunois à Orléans et diriger en personne l'assaut, au lieu de presser Charles, comme la reine Victoria pressa le ministère de la Guerre d'envoyer Roberts au Transvaal, pour qu'il envoyât d'Alençon, de Rais, La Hire et les autres à Orléans ? Pourquoi faisait-elle montre de sa dextérité à manier la lance, et de son assurance comme amazone ? Pourquoi acceptait-elle des présents d'armes, de chevaux de bataille, et de manteaux d'homme ? Pourquoi, dans tous ses actes, répudiait-elle le caractère conventionnel de la femme ? La simple réponse à toutes ces questions, c'est qu'elle était de ces sortes de femmes qui veulent mener la vie d'un homme. On en trouve partout où il y a des armées sur pied et des flottes sur mer. Servant sous un déguisement masculin, elles échappent à toute découverte pendant des périodes étonnamment longues. Parfois, sans nul doute, elles y échappent même complètement. D'ailleurs, quand elles sont dans une situation qui leur permet de défier l'opinion publique, elles rejettent toute dissimulation. Et l'on a Rosa Bonheur qui peint, vêtue d'une blouse et d'un pantalon masculins, et George Sand qui mena la vie d'un homme, obligeant presque ses Chopin et Musset à mener la vie d'une femme, pour l'amuser. Si Jeanne n'avait pas été une de ces « femmes non féminines », elle aurait pu être canonisée bien plus tôt.

Mais il n'est pas plus nécessaire de porter des pantalons et de fumer de gros cigares pour mener la vie d'un homme, qu'il n'est nécessaire de porter des jupons pour mener la vie d'une femme. Dans la vie civile ordinaire, il y a beaucoup de femmes, portant jupes et corsages, qui dirigent leurs propres affaires et celles des autres, y compris celles des hommes de leur entourage, et qui sont absolument masculines dans leurs goûts et leurs occupations. Il y a toujours eu de telles femmes, même à l'époque de Victoria, quand les femmes avaient moins de droits légaux que les hommes, et quand étaient inconnues nos femmes modernes qui sont magistrats, maires et membres du Parlement. À notre époque même, dans la Russie réactionnaire, une femme soldat organisa un vrai régiment d'amazones qui ne disparut que parce qu'il était assez dans les idées militaires pour être contre la Révolution. L'exemption des femmes du service militaire est fondée, non sur une inaptitude naturelle que ne partagent pas les hommes, mais sur ce fait que les sociétés humaines ne peuvent se reproduire sans un grand nombre de femmes. On peut beaucoup plus largement se passer des hommes, c'est pourquoi c'est eux qu'on sacrifie dans la guerre.

JEANNE VOULAIT-ELLE SE SUICIDER ?

Ces deux singularités étaient les seules qui prédominassent chez Jeanne d'une façon irrésistible. Elles la conduisirent au bûcher. Ni l'une ni l'autre ne lui était particulière. En elle, il n'y avait rien de particulier sauf la vigueur et l'étendue de son esprit et de son caractère et l'intensité de son énergie vitale. Elle a été accusée d'avoir une tendance au suicide. C'est un fait que, lorsqu'elle tenta de se sauver du château de Beaurevoir, en sautant d'une tour qu'on a dite haute de dix-huit mètres, elle courait un risque au-delà de la raison. Mais elle se remit de sa chute, après quelques jours de jeûne. A la vie sans liberté, elle choisit délibérément la mort.

Dans la bataille, elle défiait la mort comme Wellington à Waterloo, et comme Nelson, lorsque, selon son habitude, il arpentait le gaillard d'arrière, portant toutes ses décorations étincelantes durant les batailles. Ni Nelson, ni Wellington, ni aucun autre de ceux qui ont accompli des actions désespérées et ont préféré la mort à la captivité, n'ont été accusés d'avoir la manie du suicide. Aussi il n'est pas besoin d'en soupçonner Jeanne. Dans l'affaire de Beaurevoir, il y avait en jeu plus que sa liberté. Elle était bouleversée par la nouvelle que Compiègne allait tomber; elle était persuadée qu'elle pourrait la sauver, si elle était libre. Néanmoins, le saut était si périlleux que sa conscience n'était pas absolument tranquille à ce sujet. Comme d'habitude, elle exprima ce doute en disant que sainte Catherine le lui avait défendu, mais qu'ensuite elle lui avait pardonné sa désobéissance.

JEANNE EN RÉSUMÉ

En résumé nous pouvons accepter et admirer Jeanne comme une jeune campagnarde, saine d'esprit, sagace, et d'une force d'esprit et d'une vigueur corporelle extraordinaires. Tout ce qu'elle faisait était soigneusement calculé. Bien que l'opération fût si rapide qu'elle en avait à peine conscience et qu'elle l'attribuât à ses voix, elle était une femme prudente et point du tout impulsive aveuglément. A la guerre, elle était aussi réaliste que Napoléon. Elle avait l'œil sur l'artillerie et elle savait ce qu'on pouvait en tirer. Elle ne s'attendait pas à voir les villes assiégées tomber au son de la trompette, à la façon de Jéricho. Mais, comme Wellington, elle adaptait ses méthodes d'attaque aux particularités de la défense. Elle anticipait aussi le calcul napoléonien: si vous tenez assez longtemps, l'adversaire cédera. C'est ainsi, par exemple, qu'à Orléans son triomphe final fut remporté après que son commandant Dunois eut sonné la retraite, à la fin d'une journée de combat sans décision.

Jamais Jeanne ne fut, même pour un moment, une jeune fille romanesque, comme tant de romanciers et d'auteurs dramatiques l'ont prétendu. Elle était une vraie fille de la terre, avec l'opiniâtreté et le bon sens terre à terre des paysans; comme eux elle acceptait sans idolâtrie et sans snobisme les grands seigneurs, les rois et les prélats. Elle percevait d'un coup d'œil jusqu'à quel point ils pouvaient lui servir individuellement. Elle avait, comme toute respectable

campagnarde, le sens de la valeur de la décence publique. Elle ne voulait ni tolérer un langage grossier, ni négliger les pratiques religieuses, ni permettre à des femmes de mauvaise vie de rôder autour de ses soldats. Elle usait d'une pieuse éjaculation : « Au nom Dé ! » et d'un seul juron, sans signification : « Par mon Martin ». C'était le seul qu'elle permit aussi à ce blasphémateur incorrigible qu'était La Hire. La valeur de cette prudence était si grande pour ramener au respect de soi l'armée grandement démoralisée qu'elle se justifiait comme sainement calculée, comme d'ailleurs presque toute sa politique. Elle parlait aux gens de toutes classes, des travailleurs au roi, sans embarras ni affectation. Elle agissait de même avec eux et leur faisait faire ce qu'elle voulait quand ils n'étaient ni craintifs ni corrompus. Elle cajolait et elle bousculait, car sa langue était douce et affilée. Elle était très capable, un chef-né.

L'ABSENCE DE MATURITÉ ET L'IGNORANCE DE JEANNE

Il faut néanmoins faire de grandes réserves à tout ce qui précède. Jeanne n'était encore qu'une jeune fille de moins de vingt ans. Si nous pouvions voir en elle une femme de cinquante ans, dirigeant ses affaires, nous saisirions immédiatement son type. Nous avons, en effet, parmi nous de nombreuses femmes de cet âge qui dirigent leurs affaires, et illustrent tout à fait le genre de personne que Jeanne serait devenue si elle avait vécu. Mais, tout compte fait, elle n'était qu'une très jeune fille. Aussi elle manquait de leur connaissance de la vanité des hommes et du poids et du rapport des forces sociales. Elle ne savait rien des mains de fer gantées de velours : elle se servait tout bonnement de ses poings. Elle jugeait les changements politiques beaucoup plus aisés qu'ils ne le sont. Elle écrivait des lettres aux rois, pour qu'ils fassent des réarrangements du règne du millénaire, comme Mahomet l'avait fait, dans son innocence du monde, en dehors du monde de la tribu. Par conséquent elle n'eut de succès que dans les entreprises vraiment simples, pouvant être accomplies rapidement par la force physique, comme le couronnement et la campagne d'Orléans.

Son manque de culture académique la rendait impuissante lorsqu'elle avait affaire à des organismes artificiels aussi évolués que les grandes institutions ecclésiastiques et sociales du Moyen Âge. Elle avait horreur des hérétiques, sans se douter qu'elle était elle-même une hérésiarque et l'un des précurseurs du schisme qui déchira l'Europe en deux et coûta des siècles d'effusion de sang, non encore arrêtée. Elle était opposée aux étrangers, pour la raison très sensée qu'ils n'étaient pas à leur place en France. Mais elle ne se douta pas le moins du monde que c'est cela qui la mit en conflit avec le catholicisme et la féodalité, l'un et l'autre essentiellement internationaux. Elle agissait d'après le bon sens. Aussi, là où l'instruction était nécessaire pour comprendre les institutions, elle était dans l'obscurité, et se brisait les tibias contre elles, avec d'autant plus de rudesse qu'elle avait une énorme confiance en soi, ce qui faisait d'elle la moins circonspecte des créatures humaines dans les affaires civiles.

Cette combinaison de jeunesse inepte, d'ignorance académique, d'une

grande capacité naturelle, de courage, d'impulsivité, de dévouement, d'originalité et de singularité explique pleinement tous les faits de la carrière de Jeanne. Elle fait d'elle un phénomène historique et humain croyable. Mais elle heurte de la façon la plus discordante le romanesque idolâtre qui s'est formé autour d'elle et le scepticisme dénigrant qui réagit contre ce romanesque.

LA PUCELLE DANS LA LITTÉRATURE

Les lecteurs anglais voudront sans doute savoir comment ces idolâtries et ces réactions ont affecté les livres qui ont été écrits sur Jeanne, et notamment ceux qui nous sont le plus familiers. Il y a la première partie de la trilogie shakespearienne ou pseudo-shakespearienne d'*Henri VI*, dans laquelle Jeanne est un des caractères dominants. Le portrait de Jeanne n'est pas plus authentique que les descriptions, dans les journaux de Londres, de George Washington en 1780, de Napoléon en 1803, du Kronprinz allemand en 1915, ou de Lénine en 1917. La pièce se termine par de pures grossièretés. L'impression qu'elle nous laisse, c'est que l'auteur, après avoir commencé par faire de Jeanne une héroïne belle et romanesque, a été averti par sa compagnie scandalisée que le patriotisme anglais ne tolérerait jamais une peinture sympathique d'une Française, victorieuse des troupes anglaises, et que sa pièce ne pourrait pas être représentée, s'il n'y introduisait pas toutes les vieilles accusations de sorcellerie et de dévergondage et si Jeanne n'était pas représentée comme coupable. Plus que probablement, c'est ce qui se passa. Il est évident même qu'il n'y a qu'une autre façon qui permette d'expliquer que la peinture du personnage sympathique de Jeanne — dont l'héroïsme atteint son point culminant lorsqu'elle adresse son éloquent appel au duc de Bourgogne — ait été suivie de la grossièreté ignoble des scènes finales. Cette autre façon, c'est de supposer que la pièce originale était grossière d'un bout à l'autre et que Shakespeare en retoucha les premières scènes. Cette œuvre appartient à une époque où il ne faisait que commencer son métier de rétameur de vieux ouvrages, avant que son style personnel fût pleinement formé et cristallisé. Aussi il est impossible de vérifier cette hypothèse. Sa main n'apparaît pas d'une façon absolument évidente dans la pièce dont le ton moral est pauvre et bas. Mais il peut avoir essayé de la racheter de sa complète infamie en répandant un éclat momentané sur le personnage de la Pucelle.

Si nous sautons deux siècles, nous arrivons à Schiller, dont *La Pucelle d'Orléans* est noyée dans un chaudron de sorcière, d'un romanesque échevelé. La Jeanne de Schiller n'a pas un seul point de contact avec la vraie Jeanne, ni même avec n'importe quelle femme mortelle qui jamais foula cette terre. En réalité, il n'y a rien à dire sur cette pièce, sauf qu'elle n'est pas du tout sur Jeanne et qu'elle ne peut guère prétendre l'être, attendu que Schiller fait mourir Jeanne sur le champ de bataille, trouvant le bûcher intolérable.

Avant Schiller, il y eut Voltaire qui parodia Homère en un poème épique, burlesque, appelé *La Pucelle*. Il est de mode de l'écarter avec une vertueuse indignation, comme un libelle obscène. Certainement je ne le défendrai pas

contre l'accusation d'une inconvenance extravagante. Mais Voltaire n'avait pas pour but de dépeindre Jeanne. Il voulait tuer, sous le ridicule, tout ce qu'il détestait, à juste titre, dans les institutions et modes de son temps. Il a rendu Jeanne ridicule, mais non méprisable, ni même impudique (comparativement). Et étant donné qu'il a aussi rendu ridicules Homère, saint Pierre, saint Denis et le courageux Dunois et qu'il a aussi peint les autres héroïnes du poème comme très impudiques, en vérité, on peut dire qu'il laissa Jeanne quitte à peu de frais. Mais, en réalité, les aventures personnelles des personnages sont si scandaleuses et si homériquement dépourvues de toute prétention historique ou même de toute possibilité de véracité que ceux qui affectent de les prendre au sérieux ne font que se rendre semblables à Mrs. Pecksniff. Samuel Butler pensait que l'*Iliade* était une *parodie* du chauvinisme et de la religion grecs, écrite par un otage ou un esclave. *La Pucelle* rend presque convaincante la théorie de Butler. Voltaire représente Agnès Sorel, la maîtresse du Dauphin, que Jeanne n'a jamais vue, comme une femme brûlant de passion pour la plus chaste fidélité d'une concubine, et dont le destin est de tomber continuellement aux mains des ennemis les plus licencieux et de souffrir les pires calamités du viol. On peut rire de ces combats, car ils ne visent point à représenter la réalité, où Jeanne monte un âne ailé, ou bien de ceux où, prise au dépourvu sans aucun vêtement, elle défend Agnès avec son épée et inflige à ses assaillants des mutilations appropriées. Il n'est pas une personne saine, en effet, qui pourrait les prendre pour de l'histoire sérieuse. Il se peut même que leur manque licencieux de respect soit plus sain que la sentimentalité colorée de magie de Schiller. Certes, Voltaire n'aurait pas dû prétendre que le père de Jeanne était prêtre, mais quand il était lancé « pour écraser l'infâme » (l'Église française), rien ne l'arrêtait.

Jusqu'à cette époque les représentations littéraires de *La Pucelle* étaient purement légendaires. Mais en 1841, la publication par Quicherat des comptes rendus de son procès et de sa réhabilitation plaça ce sujet sur un nouveau terrain. Ces documents, absolument vrais, créèrent en faveur de Jeanne un intérêt vivant qui manquait à la parodie homérique de Voltaire et aux absurdités romantiques de Schiller.

En Amérique et en Angleterre les productions typiques de cet intérêt sont les histoires de Jeanne par Mark Twain et par Andrew Lang. Mark Twain fut converti directement par Quicherat à une véritable adoration de Jeanne. Plus tard, un autre homme de génie, Anatole France, réagit contre la vague d'enthousiasme suscitée par Quicherat et il écrivit une *Vie de Jeanne d'Arc*, dans laquelle il attribuait les idées de Jeanne à l'influence cléricale, et ses succès militaires à son emploi habile, *comme mascotte*, par Dunois. Bref, il niait qu'elle eût aucune capacité militaire ou politique sérieuse. Alors Andrew vit rouge et il partit en guerre pour avoir le scalpe d'Anatole, en écrivant une autre *Vie de Jeanne* qu'on doit lire comme correctif de celle d'Anatole. Lang n'eut aucune difficulté à prouver que l'habileté de Jeanne était un fait réel et non pas une fiction, qui doive être expliquée comme une invention des prêtres et des militaires.

Pour expliquer l'antagonisme de ces points de vue, on a fait valoir, avec

légèreté, qu'Anatole France était un Parisien du monde de l'art dont la conception générale des choses n'admet pas la capacité de la femme, à la tête dure et aux mains calleuses, bien qu'elle prédomine dans la France provinciale et dans le Paris des affaires, tandis que Lang était un Écossais, et tous les Écossais savent que la « jument grise » peut très bien être le meilleur cheval. Cette explication ne me convainc pas. Je ne puis croire qu'Anatole France n'ait pas su ce que tout le monde sait. Je souhaite que chacun sache tout ce qu'il savait. Dans son livre, on sent certaines antipathies en œuvre. Il n'est pas anti-Jeanne; mais il est anti-clérical, anti-mystique et incapable, fondamentalement, de croire qu'il pût exister un personnage comme la vraie Jeanne.

La Jeanne de Mark Twain est juponnée jusqu'à terre et couverte d'autant de jupons que l'est la femme de Noé dans les arches qui servent de joujou aux enfants. C'est une tentative pour créer, en combinant Bayard avec Esther Summerson, de *Bleak House*¹, une irréprochable maîtresse d'école américaine, couverte d'une armure. Comme Esther Summerson, elle rend son créateur ridicule. Pourtant, comme elle est l'œuvre d'un homme de génie, elle demeure, en dépit de l'engouement de son créateur, une véritable et bonne créature humaine, très morale. Andrew Lang et Mark Twain sont aussi déterminés l'un que l'autre à faire de Jeanne une belle et très délicate dame de l'époque de Victoria. Tous deux, cependant, reconnaissent sa capacité de commandement et insistent sur ce point. Pourtant l'érudit écossais est, à ce sujet, moins romanesque que le pilote du Mississippi. Lang fut d'ailleurs, par habitude professionnelle de toute sa vie, plus un critique des biographies qu'un biographe. Mark Twain, lui, écrit franchement sa biographie de Jeanne sous forme de roman.

CONCEPTIONS PROTESTANTES ERRONÉES SUR LE MOYEN ÂGE

Tous deux avaient pourtant une incapacité commune. Pour comprendre l'histoire de Jeanne, il ne suffit pas de comprendre son caractère, il faut comprendre aussi son milieu. Jeanne, dans un milieu comme celui du xix^e siècle, est une figure aussi incongrue qu'elle le serait si elle devait se promener de nos jours dans Piccadilly avec son armure du xv^e siècle. Pour la voir sous sa perspective vraie, il faut comprendre la Chrétienté et l'Église catholique, le saint Empire romain et le système féodal tels qu'ils étaient compris au Moyen Age. Si l'on confond le Moyen Age avec l'âge des Ténèbres, si l'on a l'habitude de ridiculiser sa tante parce qu'elle porte des vêtements « moyenâgeux », en parlant des vêtements à la mode vers 1890; et si on est absolument convaincu que le monde a énormément progressé, moralement et mécaniquement depuis l'époque de Jeanne, alors on ne comprendra jamais pourquoi Jeanne a été brûlée, et on se rendra encore moins compte que, membre du tribunal qui l'a jugée, on aurait voté son supplice. Si on ne comprend pas tout cela, on ne connaît rien d'essentiel sur elle.

1. Roman de Dickens.

Il est assez naturel que le pilote du Mississippi n'ait rien compris à tout cela. Mark Twain, l'innocent voyageur qui a vu les merveilleuses églises du Moyen Âge sans un battement de cœur d'émotion, l'auteur de *A Yankee at the court of king Arthur*, dans lequel les héros et les héroïnes de la chevalerie médiévale sont des pantins vus par les yeux d'un gamin des rues, était clairement hors du sujet dès le commencement. Andrew Lang, lui, était plus instruit. Mais, tel Walter Scott, il considérait l'histoire du Moyen Âge comme une série de romans d'aventures à la frontière écossaise plutôt que comme le récit d'une haute civilisation européenne, basée sur la foi catholique.

Tous deux avaient été baptisés protestants. Tous deux étaient pénétrés, par leurs études scolaires et leurs lectures, de cette croyance que les évêques catholiques, qui brûlaient les hérétiques, étaient des persécuteurs capables de toutes les venies; que tous les hérétiques étaient des Albigeois, des Hussites, des Juifs ou des Protestants de la plus haute moralité; et enfin que l'Inquisition était une Chambre d'horreurs inventée expressément et exclusivement pour ces autodafés. En conséquence nous les voyons représenter Pierre Cauchon, évêque de Beauvais, le juge qui envoya Jeanne au bûcher, comme un drôle, dépourvu de toute conscience. De même, ils représentent toutes les questions qui lui furent posées comme des « pièges » pour l'attraper et la détruire. Et, sans aucune hésitation, ils prétendent que les deux ou trois vingtaines de chanoines et de docteurs en droit et en théologie, qui siégèrent comme assesseurs de Cauchon, étaient faits exactement à son image, assis sur des sièges légèrement moins élevés et coiffés différemment.

L'HONNÊTETÉ COMPARATIVE DU PROCÈS DE JEANNE

La vérité est que Cauchon fut menacé et insulté par les Anglais, pour avoir été trop modéré à l'égard de Jeanne. Un écrivain français moderne a nié que Jeanne fut brûlée. Il affirme que Cauchon la fit disparaître secrètement et fit brûler à sa place quelqu'un ou quelque chose d'autre. La prétendue Jeanne qui la personnifia, par la suite, à Orléans et autres lieux, était bel et bien, selon cet écrivain, la Jeanne réelle et authentique. Et à l'appui de son point de vue, il montre par des citations la partialité de Cauchon à l'égard de Jeanne. Quant aux assesseurs, il leur reproche, non d'avoir été une collection uniforme de coquins, mais d'avoir été des partisans politiques des ennemis de Jeanne. C'est là une objection valable pour tous les procès de ce genre, et en l'absence de tribunaux neutres, ils sont inévitables. Un procès, jugé par les partisans français de Jeanne, aurait été aussi malhonnête que le procès jugé par ses adversaires français. Un tribunal composé des deux parties en nombre égal aurait abouti à une impasse.

On peut faire la même objection à des procès récents comme ceux d'Édith Cavell par un tribunal allemand et de Roger Casement par un tribunal anglais. Néanmoins ces tribunaux allèrent jusqu'à prononcer l'arrêt de mort, parce que des tribunaux neutres ne pouvaient servir. Tout comme Jeanne, Édith était archi-hérétique: en pleine guerre, elle déclara devant le monde que

« *le patriotisme n'est pas tout* ». Elle soigna des ennemis et les ramena à la santé; elle aida leurs prisonniers à se sauver. Et ainsi, elle manifestait très clairement son intention d'aider tout fugitif, tout être en détresse, sans lui demander de quel bord il était, et de ne reconnaître aucune distinction devant le Christ entre Tommy et Jerry et Pitou le Poilu. Volontiers, Édith aurait souhaité le retour au Moyen Âge avec ses cinquante civils, versés dans la loi ou voués au service de Dieu, assesseurs de deux juges expérimentés, pour lui faire son procès d'après la loi catholique de la Chrétienté, en discutant avec elle, séance après séance, pendant de nombreuses semaines. L'inquisition militaire moderne ne fut pas si difficile. Elle la fit fusiller sans barguigner. Ses compatriotes, voyant en ceci une bonne occasion de sermonner l'ennemi à propos de son intolérance, lui élevèrent une statue. Mais ils prirent bien soin de ne pas écrire sur son piédestal « *le patriotisme n'est pas tout* ». Pour cette omission et le mensonge qui en résulte, ils auront besoin de l'intercession d'Édith, lorsqu'ils seront eux-mêmes jugés, si une puissance céleste quelconque estime que des hommes aussi lâches, moralement, sont capables d'excuses pour une accusation aussi claire.

Mais inutile d'insister davantage sur ce point. Jeanne fut persécutée alors, essentiellement, comme elle serait persécutée aujourd'hui. Le supplice du bûcher remplacé par celui de la pendaison ou de la fusillade peut nous sembler un changement pour le mieux. Le remplacement d'un procès mené avec soin, selon la loi ordinaire, par un terrorisme militaire sommaire peut nous sembler un changement pour le pire. Mais du point de vue de la tolérance, le procès et l'exécution de Rouen en 1431 auraient pu être des événements d'aujourd'hui. Et en conséquence, nous pouvons en charger nos consciences. Si Jeanne avait affaire à nous à Londres maintenant, elle ne serait pas traitée avec plus de tolérance que ne le sont Miss Sylvia Pankhurst ou les « *Peculiar People* » ou les parents qui n'envoient pas leurs enfants à l'école primaire, ou n'importe quelle autre de ces personnes qui vont au-delà de la ligne que nous devons tirer, à tort ou à raison, entre le tolérable et l'intolérable.

JEANNE N'A PAS ÉTÉ JUGÉE COMME CRIMINELLE POLITIQUE

D'ailleurs le procès de Jeanne n'a pas été, comme celui de Casement, un procès politique national. Les tribunaux ecclésiastiques et les tribunaux de l'Inquisition (Jeanne fut jugée par une combinaison des deux) étaient des tribunaux chrétiens: c'est-à-dire des tribunaux internationaux. Elle fut jugée non comme traître, mais comme hérétique, blasphématrice, sorcière et idolâtre. Les crimes qu'on lui imputait n'étaient pas des crimes contre l'Angleterre, ni contre la faction bourguignonne de France. C'étaient des crimes contre Dieu et contre la moralité ordinaire de la Chrétienté.

Bien que l'idée que nous nommons nationalisme fût étrangère à la conception médiévale de la société chrétienne, au point qu'elle aurait presque pu être contre Jeanne une accusation directe d'une hérésie nouvelle, elle ne figure pas comme accusation. C'est contraire à la raison de supposer que la tendance politique d'un groupe de Français, comme les assesseurs, se serait montrée, à

cet égard, favorable aux étrangers anglais — même si ceux-ci s'étaient rendus particulièrement aimables en France (le contraire de ce qui était) — contre une Française qui les avait battus.

Le côté tragique de ce procès, c'est que Jeanne, pareille à la majeure partie des prisonniers jugés pour autre chose que pour les plus simples manquements aux dix commandements, ne comprenait pas de quoi on l'accusait. Elle était beaucoup plus semblable à Mark Twain qu'à Pierre Cauchon. Son attachement à l'Église était très différent de celui de l'évêque. Et du point de vue de ce dernier, il ne supporte pas, en fait, un examen sérieux. Elle se plaisait aux joies qu'offre l'Église aux âmes sensibles. Pour elle, la confession et la communion étaient des voluptés à côté desquelles les vulgaires plaisirs des sens n'étaient que bagatelles. Ses prières étaient des conversations merveilleuses avec ses trois saints. Sa piété semblait surhumaine aux gens obéissant par convention et pour lesquels la religion n'était qu'un devoir. Mais quand l'Église ne lui offrait pas ses voluptés favorites et lui demandait d'accepter son interprétation de la volonté de Dieu et de sacrifier la sienne, alors elle refusait carrément. Et même, elle donnait clairement à entendre que sa notion d'une Église catholique était celle d'une Église dans laquelle le Pape était le Pape Jeanne.

Comment l'Église pouvait-elle tolérer cela, quand elle venait de détruire Huss et quand elle avait surveillé la carrière de Wyclif avec une colère croissante qui l'aurait mené lui aussi au bûcher s'il n'était pas mort d'une mort naturelle, avant que le courroux ne s'abattît sur lui dans sa tombe? Ni Huss ni Wyclif n'avaient eu l'assurance brusque de Jeanne. L'un et l'autre étaient des réformateurs de l'Église comme le fut Luther; tandis que Jeanne était, comme Mrs. Eddy, tout à fait préparée à remplacer saint Pierre, en tant que roc sur lequel était édifiée l'Église. Comme Mahomet, elle avait toujours prête une révélation privée de Dieu pour décider de toutes les questions et convenir à toutes les occasions.

L'énormité de la prétention de Jeanne est prouvée par l'inconscience même qu'elle en avait, cette inconscience que nous appelons son innocence et que ses amis appelaient sa simplicité. Ses solutions des problèmes qui se présentaient à elle, semblaient et étaient en réalité inspirées du plus pur bon sens. Leur révélation, par ses voix, n'était pour elle qu'une chose tout à fait simple. Comment ce pur bon sens et cette chose simple pouvaient-ils lui paraître cette chose hideuse qui s'appelait hérésie? Quand des prophétesses rivales surgissaient, immédiatement elle les accusait de mensonge et de mystification; mais jamais elle ne pensa qu'elles fussent des hérétiques. Elle était dans un état d'ignorance invincible relativement aux vues de l'Église. Celle-ci ne pouvait tolérer ses prétentions sans, d'une part, renoncer à son autorité, et sans, d'autre part, donner à Jeanne, à côté de la Trinité, une place de son vivant, et avant même qu'elle eût vingt ans. C'était là une chose absolument inimaginable. Et ainsi, une force irrésistible rencontra un obstacle immuable et il en jaillit le feu qui consuma la pauvre Jeanne.

Mark Twain et Andrew Lang auraient partagé son innocence et son sort, s'ils avaient dû avoir affaire à l'Inquisition. Voilà pourquoi leurs récits du

procès sont aussi absurdes que l'aurait été celui de Jeanne si elle avait pu en écrire un. Tout ce qui peut être dit en faveur de leur affirmation que Cauchon était un vulgaire scélérat et que les questions posées à Jeanne étaient autant de pièges, c'est qu'elle a l'appui de l'enquête qui réhabilita Jeanne, vingt-cinq ans plus tard. Mais cette réhabilitation était aussi empreinte de corruption que le fut la procédure opposée que nos réactionnaires de la Restauration appliquèrent à Cromwell. Cauchon avait été exhumé et son corps jeté à l'égout. Rien n'était plus aisé que de l'accuser de fourberie et de déclarer, pour cette raison, la nullité complète du procès. Tout le monde demandait cela, depuis Charles le Victorieux dont l'honneur était lié à celui de la Pucelle, jusqu'à la populace nationaliste patriote qui idolâtrait la mémoire de Jeanne. Les Anglais étaient partis. Un verdict en leur faveur eût été un outrage pour le trône et pour le patriotisme que Jeanne avait mis en mouvement.

Nous n'avons, nous, pour nous influencer, aucun de ces motifs tout-puissants de convenance politique et de popularité. Pour nous, le premier jugement demeure valable. La réhabilitation serait négligeable, n'était la masse de témoignages sincères à laquelle elle a donné lieu, relativement au caractère personnel séduisant de Jeanne. La question qui s'élève alors est celle-ci : Comment l'Église s'est-elle tirée de son verdict du premier procès quand elle a canonisé Jeanne cinq cents ans plus tard ?

L'ÉGLISE N'EST PAS COMPROMISE PAR SES RÉPARATIONS

Elle s'en est tirée assez facilement. Dans l'Église catholique, bien plus que dans la loi, il n'y a pas de mal sans remède. Elle ne se soumet pas au jugement particulier de Jeanne, en tant que jugement particulier, car la suprématie du jugement particulier de l'individu est la quintessence du Protestantisme. Néanmoins, elle a une place pour le jugement particulier, *in excelsis*, car elle admet que la plus haute sagesse peut venir comme une révélation divine à un individu. Sur une évidence suffisante, elle déclarera cet individu un saint. La révélation peut se faire par la voie de l'illumination du jugement particulier tout comme par les paroles d'un personnage céleste apparaissant en une vision. Aussi on peut définir un saint : une personne de vertu héroïque, dont le jugement particulier est privilégié.

Beaucoup de saints sont des novateurs, notamment François d'Assise et Claire, qui ont été, durant leur vie, en conflit avec l'Église et ont ainsi soulevé la question de savoir s'ils étaient des hérétiques ou des saints. François aurait pu finir sur le bûcher s'il avait vécu plus longtemps. Il n'est donc nullement impossible qu'une personne soit excommuniée comme hérétique et, après un examen plus approfondi, canonisée comme sainte. L'excommunication par un tribunal ecclésiastique provincial n'est pas un de ces actes pour lesquels l'Église prétend à l'infailibilité. Peut-être ferais-je mieux d'informer mes lecteurs protestants que le fameux dogme de l'infailibilité papale est de beaucoup la plus modeste prétention parmi toutes les prétentions existantes. Comparé à nos démocraties infailibles, à nos conseils médicaux infailibles, à nos astronomes

infaillibles, à nos juges infaillibles, à nos parlements infaillibles, le Pape est à genoux, dans la poussière, à confesser son ignorance devant le trône de Dieu et à demander que sa décision soit acceptée comme finale, seulement sur certains points de l'histoire au sujet desquels évidemment il a plus de sources d'information que n'importe quel autre. L'Église peut canoniser et canonisera peut-être un jour ou l'autre Galilée, sans compromettre l'infaillibilité qu'elle réclame pour le pape, mais en compromettant l'infaillibilité que réclament, pour le livre de Josué, les âmes simples dont la foi rationnelle en des choses plus importantes est devenue subordonnée à une foi tout à fait irrationnelle en la chronique des campagnes de Josué considérée comme traité de physique. D'ailleurs, pendant quelque temps encore, l'Église ne canonisera probablement pas Galilée, bien qu'elle puisse faire plus mal. Mais elle a pu canoniser Jeanne sans aucun compromis. Jamais elle n'avait douté que le soleil tournât autour de la terre: elle l'avait vu trop souvent le faire.

Cependant il était fait un grand mal à Jeanne et à la conscience du monde par son supplice. *Tout comprendre, c'est tout pardonner*, exprime la sentimentalité du Diable et ne peut l'excuser. Quand nous aurons admis que le tribunal était non seulement honnête et légal, mais encore qu'il fut exceptionnellement miséricordieux, en épargnant à Jeanne la torture habituelle quand elle s'obstinait à ne pas vouloir prêter serment; quand nous aurons admis que Cauchon était, et comme prêtre et comme juge, bien plus consciencieux et plus discipliné qu'aucun juge anglais n'a jamais rêvé de l'être dans un procès politique où sont en jeu ses préjugés de classe et de parti, il n'en reste pas moins ce fait humain que la mort de Jeanne d'Arc sur le bûcher était une horreur et qu'un historien qui voudrait la défendre serait capable de défendre n'importe quoi. La critique finale du côté physique de l'exécution est impliquée dans le refus des habitants des Iles Marquises de croire que les Anglais n'ont pas mangé Jeanne. Pourqu'oi, demandent-ils, se serait-on donné la peine de rôtir une créature humaine, si ce n'est pour la manger? Ils ne peuvent pas concevoir que ce pût être par plaisir. Nous n'avons aucune réponse à leur faire, sauf à notre honte. Aussi, rougissons de notre sauvagerie plus compliquée et plus prétentieuse que la leur, avant de nous mettre à débrouiller plus avant toute cette affaire, pour découvrir quelles autres leçons elle renferme pour nous.

CRUAUTÉ MODERNE ET CRUAUTÉ MÉDIÉVALE

D'abord, débarrassons-nous de cette idée que la simple cruauté physique de la mort par les flammes puisse avoir une signification particulière. Jeanne a été brûlée tout comme furent brûlés à son époque des douzaines d'hérétiques moins intéressants qu'elle. Le Christ crucifié n'a fait que partager le sort de milliers de malfaiteurs oubliés. Au point de vue de la pure douleur physique, ils n'ont aucune prééminence. L'histoire rapporte des exécutions bien plus terribles que les leurs, sans parler des agonies des soi-disant morts naturelles, dans ce qu'elles ont de pire.

Jeanne fut brûlée, il y a déjà plus de cinq cents ans. Plus de trois cents ans après, environ seulement cent ans avant ma naissance, une femme fut brûlée à Stephen's Green, dans ma ville natale, Dublin, pour avoir fabriqué de la fausse monnaie, ce qui était considéré comme trahison. Dans ma préface pour le récent volume de Sidney et de Béatrice Webb, *English prisons, under local Government*, j'ai rapporté que, étant déjà à l'âge d'homme, j'ai vu Richard Wagner diriger deux concerts et que Richard Wagner, étant jeune homme, avait vu et évité une foule de gens qui se précipitaient pour assister au spectacle d'un soldat dont le corps était brisé sur la roue, de la plus cruelle des deux manières qui existaient de procéder à cette hideuse exécution. Je dirai encore que la peine de la pendaison, de l'arrachement et de l'écartèlement des membres, impossible à mentionner dans ses détails, fut abolie si récemment qu'il y a encore des hommes en vie qui y avaient été condamnés. Nous donnons encore le fouet aux criminels et même nous réclamons qu'on le donne encore plus. La plus terrible et la plus sensationnelle de ces atrocités n'infligeait pas à ses victimes la misère, la dégradation, le gaspillage conscient et la perte de vie que nos prisons modernes infligent, surtout les prisons modèles. Et, ce faisant, elles n'éveillent pas, autant que je puis le constater, plus de remords que n'en éveillait, au Moyen Âge, la peine du feu pour les hérétiques. Nous n'avons même pas l'excuse de tirer quelque plaisir de nos prisons comme le Moyen Âge en tirait de ses bûchers, de ses roues et de ses gibets. Jeanne elle-même jugea cette question quand, ayant à choisir entre l'emprisonnement et le bûcher, elle choisit le bûcher. Et ainsi elle privait l'Église de l'excuse de se dire innocente de sa mort, qui était l'œuvre du bras séculier.

L'Église aurait dû se borner à l'excommunier. Elle était alors dans son droit, car Jeanne avait refusé d'accepter son autorité et de se plier à ses conditions. L'Église pouvait dire, avec vérité : « Vous n'êtes pas l'une des nôtres. Allez-vous-en, et trouvez la religion qui vous convient, ou fondez-en une. » Elle n'avait pas le droit de dire : « Vous pouvez revenir à nous, maintenant que vous vous êtes rétractée ; mais vous demeurerez dans un donjon pour le restant de vos jours. » Malheureusement l'Église ne croyait pas qu'il y eût aucune religion vraie qui pût sauver les âmes, en dehors d'elle-même. Et l'Église était profondément corrompue, comme l'étaient et le sont encore toutes les Églises, par le calibanisme primitif (au sens de Browning) ou par la propitiation, au moyen de la souffrance et du sacrifice, d'une divinité redoutée. Ses méthodes n'étaient pas la cruauté pour l'amour de la cruauté, mais la cruauté pour le salut de l'âme de Jeanne. Mais Jeanne croyait que le salut de son âme était son affaire à elle et non celle *des gens d'Église*. En usant de ce terme comme elle le faisait, avec méfiance et mépris, elle se montrait, en germe, une anticléricale aussi déterminée que Voltaire ou Anatole France. Si elle avait dit, mot pour mot : « A la boîte aux ordures, l'Église militante et ses serviteurs en robe noire ! Je ne reconnais que l'Église triomphante au Ciel », elle n'aurait guère exprimé plus clairement son opinion.

Il ne faut pas que je laisse conclure de ce qui précède qu'on ne peut pas être en même temps un anticlérical et un bon catholique. Tous les papes réformateurs ont été des anticléricaux véhéments et de véritables fléaux pour le clergé. Tous les grands ordres sont nés du mécontentement causé par les prêtres : celui des Franciscains, de la sottise orgueilleuse des prêtres; celui des Dominicains, de la paresse et du manque de zèle des prêtres; celui des Jésuites, de l'apathie, de l'ignorance et de l'indiscipline des prêtres. Le plus bigot des Orangistes de l'Ulster ou des bourgeois de la Basse-Eglise (Low Church) de Leicester, tels que les décrit M. Henry Nevinston, est un simple Gallion comparé à Machiavel qui, quoique n'étant pas protestant, était un féroce anticlérical. Tout catholique peut accuser, et beaucoup de catholiques accusent effectivement un prêtre quelconque, ou les prêtres en général, d'être paresseux, ivrognes, oisifs, dissolus et indignes de leur grande Eglise et de leur fonction de pasteurs des troupeaux d'âmes humaines. Mais dire que les âmes des gens ne sont pas l'affaire des hommes d'Eglise, c'est faire encore un pas de plus, un pas qui mène au-delà du Rubicon. Jeanne a fait virtuellement ce pas.

LE CATHOLICISME N'EST PAS ENCORE ASSEZ CATHOLIQUE

Ainsi, si nous admettons, comme nous le devons, que la mort de Jeanne sur le bûcher fut une erreur, nous devons élargir assez le catholicisme pour la faire entrer dans sa charte. Nos Eglises doivent admettre qu'aucune organisation officielle d'hommes mortels, dont la vocation n'entraîne pas avec elle des pouvoirs mentaux extraordinaires — et c'est là tout ce qu'une Eglise militante peut prétendre être en présence des faits et de l'histoire — ne peut marcher de pair avec le jugement particulier de personnes de génie, sauf quand, ce qui est un accident très rare, le génie est un pape et encore faut-il que ce pape soit très dominateur. Les Eglises doivent apprendre l'humilité aussi bien qu'elles l'enseignent.

La succession apostolique ne peut pas être assurée par l'imposition des mains. Elle ne peut se borner à cela. En effet, les langues de feu sont descendues trop souvent sur des païens et des parias, laissant les hommes d'Eglise oints scandaliser l'Histoire par leur canaillerie mondaine. Quand l'Eglise militante se conduit comme si elle était déjà l'Eglise triomphante, elle commet de ces bévues épouvantables à propos de Jeanne, de Bruno, de Galilée et des autres, qui rendent très difficile à un libre penseur d'en faire partie. Et une Eglise, qui n'a pas de place pour les libres penseurs, que dis-je? qui n'inculque pas et n'encourage pas la Libre Pensée, en croyant d'une façon absolue que la pensée, réellement libre, doit, en vertu de sa propre loi, conduire au sein de l'Eglise, n'a pas d'avenir dans la culture moderne. Non seulement elle n'a pas d'avenir, mais encore elle n'a manifestement pas foi dans la science solide de ses propres dogmes; et elle se rend coupable de l'hérésie qui déclare que la théologie et la

science sont deux forces différentes et opposées, qui rivalisent pour s'assurer la fidélité des hommes.

J'ai devant moi une lettre émanant d'un prêtre catholique.

« Dans votre pièce, écrit-il, je vois la représentation dramatique du conflit des pouvoirs royaux, sacerdotaux et prophétiques entre eux, conflit dans lequel Jeanne fut écrasée. Pour moi, ce n'est pas la victoire de l'un ou de l'autre de ces pouvoirs sur les autres qui amènera la paix et le règne des saints dans le Royaume de Dieu, mais bien leur action commune féconde, dans un état pénible, mais noble, de tension mentale. »

Le Pape lui-même n'aurait pu mieux s'exprimer. Je ne le puis pas davantage. Nous devons accepter cette tension mentale et la soutenir noblement, sans nous laisser tenter par le désir de l'alléger en brûlant le fil. Voilà la leçon de Jeanne à l'Église. Et le fait qu'elle se trouve sous la plume d'un prêtre m'enhardit à affirmer que la canonisation de Jeanne a été un geste de splendeur catholique, car c'est la canonisation d'une sainte protestante par l'Église de Rome. Mais sa valeur et sa vertu spéciales ne peuvent apparaître que si ce geste est reconnu et compris comme tel. Si un prêtre ingénu trouve ceci trop dur et me dit que telle n'était pas l'intention de ce geste, je lui rappellerai que l'Église est entre les mains de Dieu et non, comme se l'imaginent les prêtres ingénus, Dieu entre les mains de l'Église. Aussi, s'il répond avec trop de confiance sur les intentions de Dieu, on peut lui demander : « Es-tu entré dans les sources de la mer ? ou as-tu marché dans les profondeurs de l'abîme ? » Et la réponse même de Jeanne est aussi la réponse du sage : « Même s'il me tue, j'aurai confiance en Lui ; mais je maintiendrai mes propres idées devant Lui. »

LA LOI DU CHANGEMENT EST LA LOI DE DIEU

Quand Jeanne maintint ses propres idées, elle prétendit comme Job, qu'il y avait à considérer non seulement Dieu et l'Église, mais encore le Verbe fait chair : c'est-à-dire l'individu non ordinaire qui peut représenter aussi bien la vie dans sa plus haute expression humaine actuelle que dans sa plus basse, mais qui jamais ne la représente à la moyenne purement mathématique. Dans le système de l'Église catholique, il n'y a pas déification de la moyenne démocratique. C'est une hiérarchie avouée, dans laquelle les membres sont passés au crible de telle manière que, à la fin de ce processus, un individu demeure chef suprême, en qualité de Vicaire du Christ. Mais lorsqu'on examine ce processus, il apparaît que ces étapes successives sont celles de la sélection et de l'élection du supérieur par l'inférieur — le vice cardinal de la démocratie — avec ce résultat que les grands papes sont aussi rares et aussi accidentels que les grands rois, et que, parfois, il était plus prudent pour un aspirant au Siège et aux Clefs de passer pour un vieillard imbécile et moribond, que pour un saint énergique. Très peu de papes ont été canonisés ou pouvaient l'être, sans abaisser le type de sainteté fixé par les Saints élus par eux-mêmes.

On ne pouvait raisonnablement attendre d'autre résultat. En effet, il n'est pas possible qu'une organisation officielle des besoins spirituels de millions

d'hommes et de femmes, pour la plupart pauvres et ignorants, puisse rivaliser avec succès, dans la sélection de ses chefs, avec le choix direct du Saint-Esprit, qui, comme l'éclair, frappe l'individu d'un coup infaillible. Un collège de cardinaux ne peut pas non plus prier efficacement pour que son choix soit inspiré. La prière consciente de l'inférieur peut être que son choix touche un plus grand que lui. Mais l'intention subconsciente de son individualité qui tend à se conserver soi-même, doit être de trouver un serviteur digne de confiance pour ses propres fins. Les saints et les prophètes, quoiqu'ils puissent accidentellement se trouver dans tel ou tel rang ou position officiels, sont en réalité toujours choisis par eux-mêmes, comme Jeanne. Et puisque ni l'Église ni l'État, de par les nécessités séculières de leur constitution, ne peuvent garantir la reconnaissance de ces missions spontanées, il ne nous reste qu'à nous faire un point d'honneur de privilégier l'hérésie jusqu'au dernier degré tolérable, en nous plaçant sur ce terrain que: toute évolution dans la pensée et dans la conduite doit tout d'abord apparaître comme de l'hérésie ou de l'inconduite. Bref, bien que toute société soit fondée sur l'intolérance, toute amélioration est fondée sur la tolérance ou la reconnaissance de ce fait que la loi de l'Évolution est la loi du changement d'Ibsen. Et comme la loi de Dieu, au sens de ce mot qui peut maintenant commander une foi à l'épreuve de la science, est une loi d'évolution, il s'ensuit que la loi de Dieu est une loi de changement. Aussi quand les Églises se dressent contre tout changement, parce que changement, elles se dressent contre la loi de Dieu.

LA CRÉDULITÉ MODERNE ET LA CRÉDULITÉ MÉDIÉVALE

Quand on demandait à Abernethy, le fameux docteur, pourquoi il s'adonnait à toutes les habitudes malsaines contre lesquelles il prévenait ses patients, il répondait que son métier était celui du poteau indicateur qui indique le chemin conduisant à tel endroit, mais n'y va pas lui-même. Il aurait pu ajouter qu'il ne forçait pas le voyageur à s'y rendre, ni ne l'empêchait de chercher quelque autre chemin. Malheureusement nos poteaux indicateurs cléricaux, eux, contraignent toujours le voyageur, quand ils ont le pouvoir politique de le faire. Quand l'Église était une puissance temporelle en même temps que spirituelle, et longtemps après, tant qu'elle put contrôler ou influencer le pouvoir temporel, elle imposa la soumission par des persécutions d'autant plus impitoyables que leur intention était excellente.

Aujourd'hui le docteur a succédé au prêtre. Il peut, pour ainsi dire, faire ce qu'il veut du parlement et de la presse grâce à la foi aveugle qu'on a en lui, qui a succédé à la foi beaucoup plus critique qu'on avait dans le prêtre. La contrainte légale de suivre les prescriptions du médecin, quelque toxiques qu'elles puissent être, est poussée à un point qui aurait horrifié l'Inquisition et frappé de stupeur l'archevêque Laud lui-même. Notre crédulité est plus grossière que celle du Moyen Âge parce que le prêtre n'a pas d'intérêt pécuniaire aussi direct en nos péchés que le docteur n'en a en nos maladies. Il ne mourait pas de faim quand tout allait bien dans son troupeau, ni ne prospérait quand

celui-ci périssait, comme le font forcément nos docteurs commerciaux privés. En outre l'ecclésiastique du Moyen Âge croyait que quelque chose d'extrêmement désagréable lui arriverait après sa mort, s'il était sans scrupules, croyance qui est maintenant réellement morte chez les personnes qui ont reçu une instruction matérialiste dogmatique. Nos corporations professionnelles sont des Trade Unions sans âmes à damner. Et elles nous pousseront bientôt à nous rappeler qu'elles ont des corps auxquels on peut donner des coups de pied. Le Vatican n'a jamais été sans âme. C'était, au pis aller, une conspiration politique pour donner à l'Église le suprême pouvoir aussi bien temporel que spirituel. Donc la question soulevée par le bûcher de Jeanne est encore une question brûlante, bien que les pénalités encourues maintenant ne soient pas aussi sensationnelles. C'est pourquoi je l'approfondis. S'il ne s'agissait que d'une curiosité historique, e ne gaspillerais pas le temps de mes lecteurs, ni le mien, fût-ce cinq minutes.

LA TOLÉRANCE MODERNE ET LA TOLÉRANCE MÉDIÉVALE

Plus nous serrons de près cette question, plus elle devient difficile. À première vue, nous sommes disposés à répéter que Jeanne aurait dû être excommuniée, puis laissée libre d'aller où elle voulait, quoiqu'elle eût véhémentement protesté contre une privation aussi cruelle de sa nourriture spirituelle. La confession, l'absolution et le corps de son Seigneur étaient, en effet, pour elle les premières nécessités de la vie. Un esprit comme celui de Jeanne aurait pu surmonter cette difficulté comme fit l'Église d'Angleterre, pour les Bulles du pape Léon, en créant une Église à elle, et en affirmant que c'était là le temple de la foi vraie et originale, dont s'étaient écartés ses persécuteurs. Mais, à cette époque, un pareil procédé était, aux yeux de l'Église comme de l'État, une incitation à la damnation et à l'anarchie. Aussi le tolérer impliquait un essor de la foi en la liberté plus grand que ne pouvait le souffrir la nature humaine politique et ecclésiastique. Il est facile de dire que l'Église aurait dû attendre les résultats mauvais allégués, au lieu d'admettre qu'ils arriveraient. Cela semble simple. Mais si une Autorité moderne de l'hygiène publique allait laisser les gens agir entièrement selon leurs idées personnelles, en matière de salubrité; si elle disait: « Nous n'avons rien à voir au drainage et à vos vues sur le drainage; mais si vous attrapez la variole ou le typhus, nous vous poursuivrons et nous vous ferons punir très sévèrement, comme les Autorités dans l'*Erewhon* de Butler », ou bien ladite Autorité serait mise dans un asile d'aliénés, ou bien on lui rappellerait que la négligence de A en matière de salubrité peut tuer l'enfant de B à quatre kilomètres de là, ou provoquer une épidémie qui peut causer la mort des plus fidèles partisans de la salubrité.

Nous devons envisager en face le fait que la société est fondée sur l'intolérance. Il est des cas manifestes de l'abus de l'intolérance; mais ces cas sont tout aussi caractéristiques de notre âge présent que du Moyen Âge. L'exemple et le contraste modernes typiques, c'est la vaccine obligatoire, remplaçant ce qui était virtuellement le baptême obligatoire. Mais ce qu'on reproche à l'obligation de la vaccine, c'est d'être un charlatanisme grossièrement antiscientifique,

malfaisant, antisanitaire. On ne reproche pas du tout à cette obligation d'être un mal par le fait qu'elle oblige des gens à protéger leurs enfants contre la maladie. Les adversaires de la vaccine voudraient en faire un crime et, probablement, ils y réussiraient. Mais ce sera tout aussi intolérant que de la rendre obligatoire. Ni les « Pasteuriens », ni leurs adversaires les « Sanitariens » ne laisseraient les parents libres d'élever leurs enfants tout nus, bien que cette façon de faire puisse être défendue par quelques arguments plausibles.

Nous pouvons bavarder sur la tolérance autant que nous voulons. Mais il y a toujours quelque part une ligne que la société doit tirer entre la conduite permise et l'insanité ou le crime, et cela en dépit du risque de prendre les sages pour des fous et les sauveurs pour des blasphémateurs. Nous devons persécuter, même jusqu'à la mort. Tout ce que nous pouvons faire pour mitiger le danger de persécution, c'est, d'abord, d'être très prudents quand nous persécutons et ensuite c'est d'avoir toujours présent à l'esprit ce fait qu'il faut une grande liberté d'offusquer les gens conventionnels; et il faut un sens bien averti de la valeur de l'originalité, de l'individualité, de l'excentricité, sinon le résultat sera une stagnation apparente recouvrant une répression des forces évolutives, qui éclateront éventuellement, avec une violence extravagante et probablement destructrice.

VARIABILITÉ DE LA TOLÉRANCE

Le degré de tolérance de la liberté individuelle qui peut être atteint, dépend, à chaque moment, de la manière dont la société maintient sa cohésion. En temps de guerre, par exemple, nous supprimons les Évangiles et nous mettons les Quakers en prison. Nous muselons les journaux, et nous considérons comme une sérieuse offense le fait de laisser voir une lumière le soir. Sous la poussée de l'invasion, le Gouvernement français de 1793 trancha 4.000 têtes, la plupart pour des motifs qui n'auraient poussé aucun gouvernement à chloroformer un chien en temps de paix stable. En 1920, le gouvernement anglais assassina et brûla en Irlande, pour persécuter les défenseurs d'un changement constitutionnel que lui-même dut bientôt effectuer. Tout ce que les Black and Tans avaient fait en Irlande, plus tard les fascistes le firent en Italie, avec quelques variantes grotesquement féroces, en réaction contre une tentative inhabile de révolution industrielle faite par les socialistes qui comprenaient encore moins le socialisme que les capitalistes ne comprennent le capitalisme. Aux États-Unis, on persécuta sauvagement les Russes, après 1917, tant que dura l'épouvante créée par la révolution bolchevique russe.

Ces exemples pourraient aisément être multipliés. Ils suffisent à montrer que, entre un maximum de tolérance indulgente et un terrorisme impitoyable dans son intolérance, il y a une échelle le long de laquelle la tolérance monte ou descend continuellement. Aussi il n'y avait pas la moindre raison pour le XIX^e siècle d'avoir cette conviction pleine de suffisance, qu'il était plus tolérant que le XV^e siècle ou qu'un événement tel que l'exécution de Jeanne n'aurait jamais pu avoir lieu à notre époque plus éclairée, comme nous l'appelons. Au

cours de ces dernières années, des milliers de femmes, dont chacune en particulier était mille fois moins dangereuse et moins terrifiante pour nos gouvernements que Jeanne ne l'était pour le gouvernement de son époque, ont été égorgées, exterminées par la famine, brûlées dans leurs maisons et leurs foyers en flammes. Que sais-je encore de ce que la persécution et la terreur pouvaient leur faire, au cours de ces prétentieuses croisades bien plus tyranniques que les Croisades médiévales ? Celles-ci, en effet, ne visaient à rien de plus hyperbolique que de sauver le saint Sépulcre des mains des Sarrasins.

L'Inquisition, et son équivalent anglais, la Chambre étoilée, ont disparu, en ce sens que leurs noms sont maintenant désuets. Mais elles ont des substituts modernes : les Commissions et tribunaux spéciaux, les expéditions punitives, les suspensions de l'Habeas Corpus, les proclamations de la loi martiale de l'état de siège, et d'autres encore. Peut-on prétendre que les victimes de tous ces substituts de l'Inquisition ont un jugement aussi équitable, un corps de loi aussi considéré pour diriger leurs procès ; des juges aussi consciencieux pour exiger que la légalité soit strictement suivie dans la procédure, toutes choses que Jeanne eut de la part de l'Inquisition et de l'esprit du Moyen Âge, même au moment où son pays avait à supporter le lourd fardeau de la guerre civile et de la guerre étrangère ?

De nous, elle n'aurait eu ni loi ni jugement, sauf un acte de la Défense du royaume suspendant toute loi. Pour juges, elle aurait eu, en mettant les choses au mieux, un colonel ennuyé, et en les mettant au pire, un juge vêtu d'hermine et d'écarlate, auxquels les scrupules d'un ecclésiastique qualifié comme Cauchon eussent paru ridicules et de mauvais ton.

LE CONFLIT ENTRE LE GÉNIE ET LA DISCIPLINE

Maintenant que, par rapport à nous-mêmes, nous avons mis la chose au point, nous pouvons considérer dans la mentalité de Jeanne le caractère spécial qui la rendait intraitable. D'une part, que faire avec ces dirigeants qui ne veulent donner aucune raison de leurs ordres ? d'autre part, avec ces gens qui ne peuvent pas comprendre les raisons lorsqu'elles leur sont données ? Le gouvernement du monde, au point de vue politique, industriel et domestique, doit être poursuivi surtout au moyen d'ordres, et d'obéissance à ces ordres, exactement dans les conditions ci-dessus : « Pas de discussion, faites ce qu'on vous dit » ne doit pas seulement être dit aux enfants et aux soldats, mais en fait à chacun. Heureusement la plupart des gens ne demandent pas à discuter. Ils ne sont que trop contents qu'on leur épargne la peine de penser par eux-mêmes. Quant aux penseurs les plus capables et les plus indépendants, ils se contentent de comprendre leur département spécial. Dans les autres départements, sans hésiter, ils demanderont et accepteront les instructions d'un agent de police ou l'opinion d'un tailleur, sans demander et même sans désirer aucune explication.

Néanmoins, il doit exister quelque raison qui fait que de l'autorité s'attache à un ordre. Un enfant obéit à ses parents, un soldat à son officier, un philosophe à un employé de chemin de fer, et un ouvrier à un contremaître, tous sans poser

de questions. Ils le font parce qu'il est admis, d'une façon générale, que ceux qui donnent des ordres comprennent ce qu'ils font et sont dûment autorisés à les donner, et même sont obligés de les donner, et parce qu'il n'y a pas, dans les conditions pratiques de la vie quotidienne, de temps pour les leçons, les explications et les arguments quant à leur validité. Ces obéissances sont aussi nécessaires à la continuité du maintien de notre système social que le sont les révolutions de la terre pour la succession du jour et de la nuit. Mais elles ne sont pas aussi spontanées qu'elles en ont l'air : il faut qu'elles soient très soigneusement arrangées et maintenues. Un évêque se soumet et obéit au roi. Mais si un vicaire lui donne un ordre, aussi nécessaire et sensé soit-il, l'évêque oubliera son habit et il enverra au diable le vicaire et son impertinence. Plus un homme accepte d'obéir à l'autorité accréditée, moins il accepte qu'une personne sans autorité accréditée lui donne des ordres.

Maintenant, ayant ces remarques présentes à notre esprit, considérons la carrière de Jeanne. C'était une jeune villageoise, commandant aux moutons, aux cochons, aux chiens et aux poulets de son père. Jusqu'à un certain point, elle commandait aussi aux journaliers de son père, quand il en prenait, mais à nul autre sur terre. En dehors de la ferme, elle n'avait aucune autorité, aucun prestige, aucun droit à la moindre déférence. Pourtant elle donnait des ordres à tout le monde, depuis son oncle jusqu'au roi, aussi bien qu'à l'archevêque et à l'état-major général de l'Armée. Son oncle lui obéissait comme un mouton. Il la mena au château du commandant local. Celui-ci, en se voyant commandé, tenta d'affirmer son autorité ; tentative vaine, car il ne tarda pas à succomber et à obéir. Et ainsi de suite jusqu'au roi, comme nous l'avons vu.

Ceci aurait été irritant au dernier degré, même si ses ordres avaient été offerts comme des solutions rationnelles aux difficultés désespérées dans lesquelles, précisément, se trouvaient alors ses supérieurs sociaux. Mais ils n'étaient pas offerts comme tels. Ils n'étaient pas non plus offerts comme l'expression de la volonté arbitraire de Jeanne. Ce n'était jamais : « Je le dis », mais : « Dieu le dit ».

JEANNE THÉOCRATE

Les conducteurs d'hommes qui adoptent cette manière d'agir n'ont aucun ennui avec les uns et ont, avec les autres, des ennuis sans fin. Jamais ils n'ont à craindre une réception tiède. Ou ils sont les messagers de Dieu ou ils sont de grossiers imposteurs. Au Moyen Âge, la croyance générale dans la sorcellerie intensifiait grandement ce contraste. En effet, lorsqu'un miracle se produisait en apparence — telle la saute de vent à Orléans — c'était, pour le crédule, la preuve d'une mission divine et, pour le sceptique, la preuve d'un contrat avec le diable. Tout le temps, Jeanne dut dépendre de ceux qui, l'acceptant comme un ange incarné, s'opposaient à ceux qui joignaient à un intense ressentiment contre sa présomption, l'horreur des bigots pour une sorcière. A cette horreur, il faut ajouter l'extrême irritation de ceux qui, ne croyant pas aux voix, considéraient Jeanne comme une menteuse.

Il est difficile de concevoir quelque chose de plus exaspérant pour un homme d'État, un commandant militaire, un favori de cour, que d'être dirigé à chaque tournant ou éloigné de l'oreille du souverain par une jeune parvenue insolente qui use de la crédulité de la populace et de la vanité et de la sottise d'un prince trop jeune, pour exploiter quelques-unes de ces coïncidences heureuses qui passent pour des miracles aux yeux des gens dépourvus de sens critique. Non seulement l'envie, la morgue et l'ambition rivale des plus basses natures étaient exacerbées par le succès de Jeanne, mais encore, parmi ses amis assez intelligents pour posséder le sens critique, elle avait contre elle le scepticisme: on doutait de son habileté. C'était d'ailleurs tout à fait légitime, et fondé sur une juste observation de son ignorance et de sa témérité évidentes. Aux remontrances et aux critiques, elle ripostait non par des arguments et en s'efforçant de persuader, mais simplement en faisant appel à l'autorité de Dieu et en prétendant qu'elle était la confidente spéciale de Dieu. Aussi elle devait paraître si insupportable à tous ceux qui n'étaient pas ses fanatiques, que seule une chaîne ininterrompue de succès écrasants, tant dans le champ militaire que dans le champ politique, aurait pu la sauver de la colère, qui finalement causa sa perte.

EN THÉOCRATIE, LE SUCCÈS ININTERROMPU EST NÉCESSAIRE

Pour forger pareille chaîne, elle aurait dû être le roi, l'archevêque de Reims, le bâtard d'Orléans, et, par-dessus le marché, elle-même. C'était chose impossible. Dès le moment où elle échoua dans sa tentative pour pousser Charles à faire suivre son couronnement d'une attaque brusquée sur Paris, elle fut perdue. Tandis que le roi et les autres pensaient timidement et sottement qu'ils pouvaient s'entendre avec le duc de Bourgogne pour une combinaison contre les Anglais, elle insistait sur son projet de prendre Paris et ainsi elle était pour eux un tourment terrifiant. Aussi, à partir de ce moment, elle ne put rien faire de plus que rôder autour des champs de bataille, attendant une chance favorable pour entraîner les capitaines dans un grand mouvement.

Ce fut à l'ennemi que la chance vint: les Bourguignons la firent prisonnière devant Compiègne. Elle s'aperçut alors immédiatement qu'elle n'avait pas un seul ami dans le monde politique. Si elle avait pu s'échapper, il est probable qu'elle aurait continué à combattre jusqu'à ce que les Anglais fussent boutés hors de France. Puis elle aurait secoué de ses pieds la poussière de la Cour et se serait retirée à Domremy comme Garibaldi se retira à Caprera.

DÉFORMATIONS MODERNES DE L'HISTOIRE DE JEANNE

Ceci, je pense, est tout ce que nous pouvons prétendre dire maintenant de la partie prosaïque de la carrière de Jeanne. Le roman de son élévation, la tragédie de son exécution, la comédie des tentatives faites par la postérité pour réparer cette exécution appartiennent à ma pièce, non à ma préface qui doit se

réduire à un sobre essai sur les faits. Un tel essai est malheureusement absolument nécessaire, comme on le constate d'une façon certaine en examinant les ouvrages typiques de références sur ce sujet. Ils donnent avec suffisamment d'exactitude les faits relatifs à la visite de Jeanne à Vaucouleurs, à l'annonciation à Charles à Chinon, à la levée du siège d'Orléans et aux batailles qui suivirent, au couronnement de Reims, à la capture de Compiègne et enfin au jugement et à l'exécution de Rouen, avec leurs dates et les noms des gens qui y furent mêlés. Mais tous déraillent avec la légende mélodramatique du méchant évêque, et de la jeune fille prise au piège, et de ce qui s'ensuit. L'erreur serait bien moins grande s'ils se trompaient sur les faits et voyaient juste dans leur interprétation des faits. Tel que, tout ceci illustre cette vérité trop méconnue, que la mode selon laquelle nous pensons, change comme la mode selon laquelle nous nous habillons, et que, pour la plupart des gens, il est difficile, sinon impossible, de penser autrement que suivant la mode de leur époque.

C'est la raison pour laquelle les enfants n'apprennent jamais l'histoire contemporaine. Leurs livres d'histoire traitent de périodes dont la manière de penser est passée de mode et dont les circonstances ne s'appliquent plus à la vie active. On leur apprend par exemple l'histoire de Washington et on leur dit des mensonges sur Lénine. A l'époque de Washington, on leur disait des mensonges — les mêmes mensonges — sur Washington et on leur apprenait l'histoire de Cromwell. Aux ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles, on leur disait des mensonges sur Jeanne, mais à l'époque actuelle on pourrait très bien leur dire la vérité. Malheureusement les mensonges n'ont pas cessé quand les circonstances politiques ont changé. La Réforme, dont Jeanne fut l'inconsciente devancière, a gardé brûlantes jusqu'à ce jour même — (en Irlande, on peut encore voir nombre de maisons brûlées) — les questions qui s'élevèrent à son propos. Le résultat est que Jeanne est demeurée le sujet des mensonges anticléricaux, des mensonges spécifiquement protestants, et des subterfuges catholiques romains, à propos de son protestantisme inconscient. La vérité s'arrête dans nos gorges, grâce à toutes les sauces auxquelles elle est accommodée. Elle ne passera que lorsque nous la prendrons sans aucune sauce du tout.

LA VRAIE JEANNE N'EST PAS ASSEZ MERVEILLEUSE POUR NOUS

Mais, même dans sa simplicité, la foi demandée par Jeanne est telle que l'esprit antimétaphysique de la civilisation du ^{xix}^e siècle, tout-puissant encore en Angleterre et en Amérique et tyrannique en France, lui refuse dédaigneusement cette vérité. Nous ne nous précipitons pas à l'opposé extrême comme ses contemporains le firent, par répugnance pour elle, sorcière vendue au diable, car nous ne croyons pas au diable ni à la possibilité de contrats commerciaux avec lui. Quoique énorme, notre crédulité n'est pas illimitée. Notre stock en est d'ailleurs complètement utilisé par nos médiums, voyants, chiromanciens, écrivains sur l'ardoise, chrétiens scientistes, psycho-analystes, divinateurs de vibration électronique, thérapeutes de toutes écoles enregistrées et non enregistrées, astrologues et astronomes qui nous déclarent que le soleil est à plus d'un

million de kilomètres de nous et que Bételgeuse est dix fois grande comme l'univers entier, et physiciens qui contrebalancent Bételgeuse en décrivant l'incroyable petitesse de l'atome, et enfin foule de débitants de merveilles dont la crédulité aurait fait éclater le Moyen Âge d'une énorme joie sceptique.

Au Moyen Âge, les gens croyaient que la terre était plate, croyance qui au moins se basait sur l'évidence de leurs sens. Nous, nous croyons qu'elle est ronde, non parce qu'un pour cent d'entre nous pourrait donner les raisons physiques d'une croyance aussi bizarre, mais parce que la science moderne nous a convaincus que rien de ce qui est évident n'est vrai et que tout ce qui est magique, improbable, extraordinaire, gigantesque, microscopique, sans cœur ou outrageant, est scientifique.

Il ne faut pas, soit dit en passant, qu'on suppose que je prétende que la terre est plate ou que tout ou partie de notre crédulité est illusion ou imposture. Je défends seulement mon temps de l'accusation d'être moins imaginatif que le Moyen Âge. J'affirme que le ^{xix}e siècle, et plus encore le ^{xx}e peuvent mettre le ^{xv}e siècle dans leur poche, en ce qui concerne leur capacité de croyance en merveilles et en miracles, en saints et en prophètes, en magiciens et en monstres et en contes de fées de tous genres. La proportion du merveilleux par rapport aux récits immédiatement croyables est infiniment plus grande dans la dernière édition de l'*Encyclopædia Britannica* que dans la Bible.

Les docteurs en divinité du Moyen Âge, qui n'avaient nullement la prétention de fixer le nombre d'anges capables de danser sur la pointe d'une aiguille, feraient une bien triste figure relativement à la crédulité romanesque, à côté des physiciens modernes qui ont fixé au billionième de millimètre chaque mouvement et chaque position dans la danse des électrons. Pour rien au monde, je ne voudrais douter de l'exactitude précise de ces calculs, ni de l'existence des électrons (quoi qu'ils puissent être). Le sort de Jeanne est pour moi un avertissement contre pareille hérésie. Mais je ne vois pas bien pourquoi les hommes qui croient aux électrons se considèrent comme moins crédules que les hommes qui croient aux anges. Si ces hommes refusent de croire, avec les assesseurs de Rouen en 1431, que Jeanne était une sorcière, ce n'est pas parce que cette explication est trop merveilleuse, mais parce qu'elle ne l'est pas suffisamment.

LES LIMITES DE LA REPRÉSENTATION HISTORIQUE SUR LA SCÈNE

Pour l'histoire de Jeanne, je renvoie le lecteur à la pièce qui suit. Elle contient tout ce qu'il est nécessaire de savoir sur son compte. Mais, comme elle est pour la scène, j'ai dû condenser en trois heures et demie une série d'événements qui, dans leur développement historique, s'étendaient sur quatre fois autant de mois. Le théâtre, en effet, impose des unités de temps et de lieu, dont est exempte la Nature dans sa prodigalité illimitée. Donc, le lecteur ne doit pas croire que Jeanne ait réellement mis Robert de Baudricourt dans sa poche en quinze minutes ni que son excommunication, sa rétractation, sa rechute et sa mort sur le bûcher aient été l'affaire d'une heure et demie.

Je n'ai aucune prétention quant à la mise en scène des contemporains de

Jeanne, si ce n'est qu'il est probable que certains sont plus près des originaux que ne le sont les portraits imaginaires de tous les Papes, depuis saint Pierre, en passant par les Ages Obscurs, qui sont encore gravement exposés dans les Uffizi à Florence, ou qui l'étaient quand j'y passai la dernière fois. Mon Dunois pourrait tout aussi bien être le duc d'Alençon. Ils ont laissé tous deux des descriptions si semblables de Jeanne que, étant donné qu'un homme se décrit toujours inconsciemment lui-même quand il décrit quelqu'un d'autre, j'en ai conclu que ces deux aimables jeunes gens étaient des frères jumeaux au point de vue du caractère. Aussi, je les ai réunis tous deux en un seul et même personnage. J'ai ainsi fait économiser au directeur du théâtre un salaire et une armure. Le visage de Dunois qu'on conserve encore à Châteaudun est une aide suggestive. Mais en réalité, sur ces personnages et leur entourage, je ne sais rien de plus que ne savait Shakespeare sur Falconbridge et le duc d'Autriche ou sur Macbeth et Macduff. En ce qui concerne les choses qu'ils ont faites dans l'histoire et qu'ils refont dans la pièce, je ne puis que leur prêter des caractères appropriés, à la manière de Shakespeare.

UNE LACUNE DANS LE DRAME DU SIÈCLE D'ÉLIZABETH

Néanmoins, j'ai un avantage sur les écrivains du siècle d'Élizabeth. J'écris avec une connaissance complète du Moyen Âge qu'on peut dire avoir été redécouvert au milieu du xix^e siècle après une éclipse d'environ quatre cent cinquante ans. Entre la Renaissance de la Littérature et de l'Art antiques, au xvi^e siècle, et la vigoureuse poussée du Capitalisme, le Moyen Âge fut enterré. Sa résurrection est une seconde Renaissance. Dans les histoires de Shakespeare, il n'y a pas le moindre souffle d'une atmosphère moyenâgeuse. Son Jean de Gaunt est pareil à une étude de la vieillesse de Drake. Bien qu'il fût catholique par tradition de famille, ses personnages sont tous, avec intensité, protestants, individualistes, sceptiques, égocentristes, sauf en matière d'amour, et tout à fait personnels et égoïstes, même en cette matière. Ses rois ne sont pas des hommes d'État; ses cardinaux n'ont pas de religion. Un novice peut lire ses pièces d'un bout à l'autre, sans découvrir qu'en fin de compte le monde est gouverné par des forces qui s'expriment sous forme de religions et de lois, qui font époque, bien plutôt que par des individus grossièrement ambitieux et géniteurs de querelles. La divinité qui règle nos fins, de quelque façon que nous les ébauchions, n'est citée comme une sorte de fatalité que pour être d'ailleurs immédiatement oubliée comme une vague appréhension passagère. Pour Shakespeare tout comme pour Mark Twain, Cauchon n'aurait été qu'un tyran et un arrogant au lieu d'être un catholique, et l'inquisiteur Lemaître aurait été un sadique au lieu d'être un juriste. Warwick n'aurait pas plus été un féodal que ne l'est son successeur, le Faiseur de Rois, dans la pièce *Henri VI*. Nous les aurions tous vus, complètement satisfaits du fait que, s'ils voulaient seulement être vrais vis-à-vis d'eux-mêmes, ils ne pouvaient alors être faux vis-à-vis de

qui que ce fût, — précepte qui représente la réaction contre le médiévisme sous sa forme la plus intense — comme s'ils étaient des êtres en l'air, sans aucune responsabilité publique.

Tous les caractères de Shakespeare sont ainsi. C'est pourquoi ils semblent naturels à notre classe moyenne qui vit dans le confort et l'irresponsabilité aux dépens des autres, et n'en a ni honte ni même conscience. La nature abhorre ce vide dans Shakespeare. J'ai pris soin de laisser souffler librement l'atmosphère médiévale à travers ma pièce. Ceux qui la verront ne feront pas l'erreur de prendre l'événement saisissant qu'elle relate pour un simple accident personnel. Devant eux, ils n'auront pas simplement des marionnettes visibles et humaines. Devant eux, ils auront l'Église, l'Inquisition, le Système féodal, avec l'inspiration divine luttant toujours contre leurs limites trop peu élastiques. Et tous sont plus terribles dans leur force dramatique, que n'importe quelle autre des petites figures mortelles faisant résonner son armure métallique ou se mouvant silencieusement dans les robes et sous les capuchons de l'Ordre de saint Dominique.

UNE TRAGÉDIE ET NON UN MÉLODRAME

Il n'y a pas de traître dans cette pièce. Le crime, comme la maladie, n'est pas intéressant. C'est quelque chose dont il faut se débarrasser avec l'assentiment général, voilà tout. Ce qui nous intéresse réellement, c'est ce que les hommes font de mieux, avec les meilleures intentions, et ce que les hommes et les femmes normaux estiment devoir faire, quelles que soient leurs intentions. L'évêque canaille et l'inquisiteur cruel de Marc Twain et d'Andrew Lang sont aussi ennuyeux que des pickpockets. Ils rabaissent Jeanne au niveau d'un personnage moins intéressant encore : celui dont la poche a été vidée. Je les ai mis en scène l'un et l'autre comme des représentants éloquents et capables de l'Église Militante et de l'Église Litigieuse. Ce n'est, en effet, qu'ainsi que je puis maintenir mon drame au niveau de la haute tragédie et lui éviter de n'être rien de plus qu'une affaire sensationnelle de tribunal de simple police.

Dans une pièce, un traître ne peut jamais être qu'un « Diabolus ex machina », expédient peut-être plus émouvant qu'un Deus ex machina. Mais tous deux sont aussi mécaniques l'un que l'autre. Et, par suite, ils intéressent seulement comme mécanisme. Ce qui nous occupe, c'est, je le répète, ce que font les personnes normales innocentes. Si Jeanne n'avait pas été brûlée par des gens normaux innocents, dans toute la force de leur droiture, sa mort, ordonnée par eux, n'aurait pas eu plus de signification que le tremblement de terre de Tokio qui brûla un si grand nombre de jeunes filles. Le tragique de ces assassinats, c'est qu'ils ne sont pas commis par des assassins. Ce sont des assassinats judiciaires, des assassinats pieux; et cette contradiction fait immédiatement naître un élément de comique dans le tragique: les anges peuvent pleurer sur l'assassinat; mais les dieux rient des assassins.

Nous avons donc ici une des raisons pour lesquelles mon drame de la vie de sainte Jeanne, tout en montrant la vérité essentielle, donne une peinture inexacte de certains faits accidentels. Il va presque sans dire que les anciens mélodrames sur Jeanne d'Arc, en réduisant tout à un conflit entre un traître et un héros, et dans le cas de Jeanne entre un traître et une héroïne, non seulement manquent totalement leur but, mais encore falsifient les caractères. Ils font de Cauchon une canaille, de Jeanne d'Arc une *prima donna*, et de Dunois un amoureux. Mais celui qui écrit de la haute tragédie ou de la haute comédie vise à la vérité la plus intime. Par suite, il est obligé de flatter Cauchon à peu près autant que l'avilit l'auteur du mélodrame.

Autant que j'ai pu m'en rendre compte, il n'y a rien qui permette d'accuser Cauchon de mauvaise foi, ou de sévérité exceptionnelle dans ses rapports judiciaires avec Jeanne. Il n'y a rien qui permette de l'accuser d'avoir eu autant de préjugés de classe et de secte, de préjugés en faveur de la police et contre le prisonnier que nous en constatons maintenant dans nos propres tribunaux. Cependant il n'y a rien, non plus, qui permette de le classer comme un grand ecclésiastique catholique, tout à fait à l'épreuve des passions éveillées par sa situation temporelle. D'après les rares détails qu'on a maintenant sur l'Inquisiteur Lemaître, il ne semble pas qu'il ait été à la hauteur de ses devoirs et du procès qu'il avait à juger, avec autant de maîtrise que je l'ai représenté.

Mais il incombe au théâtre de rendre ses personnages plus intelligibles à eux-mêmes qu'ils ne le seraient dans la vie réelle. Il n'est pas d'autre moyen, d'ailleurs, de les rendre intelligibles pour le public. Dans le cas présent, Cauchon et Lemaître doivent rendre intelligibles non seulement leurs propres personnes, mais encore l'Église et l'Inquisition. De même Warwick doit rendre le système féodal intelligible. Tous trois doivent ainsi rendre intelligible au public du *xx^e* siècle une époque qui est, dans ses fondements, différente de la leur. Il est clair que le vrai Cauchon, le vrai Lemaître, le vrai Warwick n'auraient pas pu faire cela. Ils appartenaient eux-mêmes au Moyen Âge et par suite ils étaient aussi inconscients de ses particularités que de la formule atomique de l'air qu'ils respiraient.

Mais ma pièce serait incompréhensible, si je ne les avais pas dotés de cette conscience, assez pour leur permettre d'expliquer leur attitude au *xx^e* siècle. Tout ce que je prétends, c'est que, par ce sacrifice inévitable à la vraisemblance, j'ai assuré, de la seule manière possible, une véracité suffisante pour me justifier lorsque je prétends — autant que j'en puis juger par la documentation valable et par le pouvoir de divination que je possède — que les choses que je fais dire à ces trois protagonistes du drame sont les choses qu'ils auraient dites en réalité s'ils avaient su ce qu'ils faisaient réellement. Et en dehors de ceci, ni le drame ni l'histoire ne peuvent me regarder.

QUELQUES PROPOSITIONS BIEN INTENTIONNÉES POUR L'AMÉLIORATION DE LA PIÈCE

J'ai à remercier plusieurs critiques des deux côtés de l'Atlantique, y compris quelques-uns dont l'admiration pour ma pièce est pleine d'enthousiasme, des conseils cordiaux qu'ils donnent pour perfectionner ma pièce. Ils montrent que, en supprimant l'épilogue et tout ce qui est relatif à ces sujets dépourvus de sens dramatique et ennuyeux comme l'Église, le système féodal, l'Inquisition, la théorie de l'hérésie et autres encore, — sujets, disent-ils, qui seraient impitoyablement rayés par le crayon bleu d'un directeur de théâtre expérimenté, — la pièce pourrait être ainsi considérablement raccourcie. Je pense qu'ils font erreur. Ces chevaliers expérimentés du crayon bleu, ayant ainsi économisé une heure et demie, en décervelant ma pièce, se mettraient immédiatement à gaspiller deux heures en échafaudant une savante mise en scène. Ils feraient couler de la vraie eau dans la Loire au-dessus de laquelle ils suspendraient un vrai pont et ils représenteraient un combat, naturellement simulé, pour s'en emparer, avec les troupes françaises victorieuses conduites par Jeanne sur un cheval en chair et en os. Le couronnement éclipserait tous les déploiements scéniques passés. On verrait d'abord la procession à travers les rues de Reims, puis le service religieux dans la cathédrale. Il y aurait une musique écrite spécialement et pour la procession et pour le service. Jeanne serait brûlée sur la scène même, comme l'est toujours monsieur Matheson Lang dans le *Juif errant*. Et cela, en vertu du principe que ce qui importe, ce n'est pas ce pour quoi une femme est brûlée, mais le fait simple qu'elle soit brûlée, et que les gens payent pour le voir. Les entractes, nécessaires aux charpentiers du théâtre pour édifier et démolir ces splendeurs, sembleraient éternels, pour le plus grand bénéfice des bars. Et le public fatigué et démoralisé manquerait les derniers trains et me maudirait d'écrire des pièces aussi démesurément longues et intolérablement ennuyeuses et dépourvues de sens. Mais les applaudissements de la presse seraient unanimes. Tous ceux qui connaissent l'histoire théâtrale des pièces de Shakespeare savent que c'est bien ce qui se passerait si je savais assez peu mon métier pour écouter ces conseillers bien intentionnés, mais désastreux. À la vérité, c'est probablement ce qui se passera lorsque je ne serai plus là pour contrôler les représentations. Aussi il est préférable pour le public qu'il voie ma pièce tandis que je suis encore vivant.

L'ÉPILOGUE

Quant à l'épilogue, je n'ai pas l'intention de me transformer moi-même en un imbécile en laissant supposer que l'histoire de Jeanne en ce monde finissait misérablement à son exécution. En fait, elle commence là. Il était donc indispensable, coûte que coûte, que Jeanne fût montrée canonisée comme elle était montrée incinérée. Beaucoup de femmes ont été brûlées en s'approchant négligemment de la flamme de la cheminée de leur salon, avec une jupe de mousseline. Mais être canonisée, c'est une chose tout autre et bien autrement importante. Aussi je crains qu'il ne faille que je maintienne mon épilogue.

AUX CRITIQUES, DE CRAINTE QU'ILS SE CROIENT IGNORÉS

Pour le critique professionnel — j'en ai été un moi-même — aller au théâtre, c'est la malédiction d'Adam. La pièce, c'est le mal qu'il est forcé d'endurer à la sueur de son front. Plus vite c'est passé, mieux cela vaut. Ceci semblerait mettre le critique en opposition irréconciliable avec le public payant dont le point de vue est : plus la pièce est longue, plus il a d'amusement pour son argent. Et en effet, cela le met dans cette position, surtout en province où le public va au théâtre uniquement pour voir la pièce. Il tient effectivement à un certain nombre d'heures d'amusement, au point que les directeurs de tournées sont parfois sérieusement embarrassés par la brièveté des pièces londoniennes auxquelles ils ont affaire.

Car, à Londres, les critiques reçoivent du renfort de la part d'une catégorie de personnes qui vont au théâtre, comme d'autres vont à l'église pour étaler leurs plus belles toilettes, et les comparer avec celles des autres, pour être à la mode, et avoir un sujet de conversation aux dîners auxquels elles assistent ; pour adorer un acteur favori ; pour passer la soirée ailleurs qu'à leur foyer ; bref pour n'importe quelle raison sauf l'intérêt pour l'art dramatique en soi. Dans les milieux fashionables, le nombre des gens irrégieux qui vont à l'église, des gens dénués de sens musical qui vont aux concerts, des gens dépourvus de sens dramatique qui vont au théâtre, est si prodigieux que les sermons ont dû être limités à dix minutes et les pièces à deux heures. Et même avec cette durée-là, les auditeurs qui arrivent à l'heure ou même plus tard qu'à l'heure qu'on a pu fixer pour eux, attendent avec impatience, dans les églises, la bénédiction et, au théâtre, le rideau final, de façon à pouvoir s'en aller vite au déjeuner ou au souper qu'ils convoient réellement.

Ainsi s'étend sur les fauteuils et dans la Presse une atmosphère d'hypocrisie. Personne n'ose dire franchement que le vrai drame est une chose fastidieuse, ennuyeuse, et que demander à des gens de l'endurer pendant plus de deux heures (avec deux longs intervalles de repos) est un pensum intolérable. Personne ne dit : « Je hais la tragédie et la comédie classiques tout comme je hais les sermons et les symphonies ; mais j'aime les nouvelles policières et les histoires de divorces et toute espèce de danses et de décors qui ont un effet aphrodisiaque sur moi ou sur ma femme ou sur mon mari. Et quoi que puissent prétendre les gens supérieurs, je ne peux pas associer le plaisir avec une activité intellectuelle quelconque ; et je ne crois pas que d'autres le puissent davantage. » On ne dit pas ces choses. Et pourtant, les neuf dixièmes de ce qui nous est offert comme critique dramatique dans la Presse métropolitaine d'Europe et d'Amérique n'est rien sauf une paraphrase trouble de ces idées. Si ce n'est pas cela, alors ce n'est rien du tout.

Je ne me plains pas de tout ceci, bien que les critiques se plaignent de moi, très déraisonnablement. Mais je puis n'y faire pas plus attention qu'Einstein ne fait attention aux gens incapables de comprendre les mathématiques. J'écris à la manière classique, pour ceux qui paient leur entrée au théâtre parce qu'ils aiment la comédie ou la tragédie classiques pour elles-mêmes, au point que, lorsque la pièce est bonne dans son genre et bien faite, c'est à contre-cœur

qu'ils s'arrachent à ce spectacle afin d'attraper le tout dernier train ou autobus qui doit les ramener chez eux. Loin d'arriver en retard, après avoir dîné à huit heures ou huit heures et demie de façon à échapper au moins à la première demi-heure de la représentation, ils font la queue, dehors, à la porte du théâtre, pendant des heures, par un froid mordant, pour s'assurer une place. Dans les pays où une pièce dure une semaine, ils apportent des paniers de provisions et s'installent dehors. Voilà les patrons dont je dépends, pour mon pain.

Je ne leur offre pas des représentations de douze heures de durée, parce que les circonstances font que ces amusements ne sont pas possibles actuellement. Et pourtant une représentation qui commencerait après le premier déjeuner, pour se terminer au coucher du soleil, est physiquement et artistiquement aussi possible dans le Surrey ou le Middlesex qu'à Ober Ammergau. D'ailleurs, une séance qui durerait toute la nuit, dans un théâtre, serait aussi plaisante au moins qu'une séance de nuit aux Communes et elle serait beaucoup plus utile. Mais dans *Sainte Jeanne* j'ai fait de mon mieux en m'en tenant à la durée classique, bien établie, de trois heures et demie de jeu, pour ainsi dire continu, étant mis à part l'unique intervalle imposé par des considérations qui n'ont rien à voir avec l'Art.

Je sais que ce que je dis là est dur pour les pseudo-critiques et pour le public mondain dont la présence au théâtre est une hypocrisie. Je ne puis m'empêcher d'éprouver de la compassion pour eux lorsqu'ils m'assurent que ma pièce doit échouer certainement, tout en étant une grande pièce, parce qu'elle ne commence pas à neuf heures moins un quart pour se terminer à onze heures. Les faits les écrasent. Ils oublient que tout le monde n'est pas comme eux. Néanmoins je le regrette pour eux. Bien que je ne puisse pas défaire ma pièce pour eux et, pour aider les gens qui détestent le théâtre à en chasser ceux qui l'aiment, je puis leur indiquer quelques remèdes à leur portée.

Ils peuvent éviter la première partie de la pièce en arrivant en retard, selon leur habitude. Ils peuvent éviter l'épilogue en s'en allant avant qu'il commence. Si ce minimum, qui ne peut plus être réduit, est encore trop pénible, eh bien, ils peuvent s'absenter complètement. Mais je repousse cette dernière extrémité parce qu'elle n'est bonne ni pour ma poche ni pour leurs âmes. Déjà certains d'entre eux ont remarqué que ce qui importe, ce n'est pas la longueur de temps absolue prise par une pièce, mais bien la rapidité avec laquelle le temps passe. Et alors ils commencent à découvrir que le théâtre, tout en étant une sorte de purgatoire, dans ses moments aristotéliens, n'est pas nécessairement, ainsi qu'ils l'avaient le plus souvent jugé jusqu'à ce jour, un lieu ennuyeux. Mais qu'importent ces moments de malaise, si la pièce nous les fait oublier ?

BERNARD SHAW.

Ayot St.-Lawrence,

Mai 1924

SCÈNE PREMIÈRE

En l'an 1429, au château de Vaucouleurs, sur la Meuse, entre Lorraine et Champagne, une belle matinée de printemps.

Le capitaine Robert de Baudricourt, gentilhomme et militaire, beau et énergique physiquement, s'emporte furieusement contre son intendant. Il dissimule ainsi, selon sa coutume, son manque complet de volonté personnelle. L'intendant, à l'aspect chétif, aux cheveux rares, est un pauvre ver qu'on foule aux pieds à loisir. On lui donnerait n'importe quel âge entre dix-huit et cinquante-cinq ans, car il appartient à cette catégorie d'hommes qui ne se flétrissent jamais, car ils n'ont jamais eu de floraison.

Ces deux personnages sont dans une chambre au premier étage du château. Elle est ensoleillée et rien ne cache les murs de pierre. Assis devant une solide table de chêne, sur une chaise du même genre, le capitaine présente son profil gauche. L'intendant en face de lui, de l'autre côté de la table, est debout, si toutefois on peut dire « être debout » d'une pose aussi suppliante qu'est la sienne. Une fenêtre à meneaux du XIII^e siècle est ouverte derrière lui. Près de la fenêtre, dans le coin, une tourelle, avec une porte étroite, arquée. Celle-ci ouvre sur un escalier en colimaçon qui conduit à la cour. Sous la table, un solide tabouret à quatre pieds. Sous la fenêtre, un coffre en bois.

ROBERT

Pas d'œufs! Pas d'œufs! Mille tonnerres, mon bonhomme! Qu'est-ce que tu veux dire avec ton « pas d'œufs »?

L'INTENDANT

Ce n'est pas ma faute, messire. C'est la volonté de Dieu.

ROBERT

Quel blasphème!... Il n'y a pas d'œufs, dis-tu, et tu en blâmes ton Créateur?

L'INTENDANT

Qu'y puis-je, messire?... Je ne peux pas pondre d'œufs, moi!

ROBERT (*sarcastique*)

Ha! Tu plaisantes, hein?

L'INTENDANT

Non, monsieur. Dieu le sait bien... Il faut que nous nous passions tous d'œufs, tout comme vous, messire. Les poules ne veulent pas pondre.

ROBERT

Vraiment! (*Il se lève.*) Eh bien, écoute-moi.

L'INTENDANT (*avec humilité*)

Oui, messire.

ROBERT

Qui suis-je?

L'INTENDANT

Qui vous êtes, messire?

ROBERT (*allant vers lui*)

Oui, oui, qui suis-je?... Suis-je Robert, sire de Baudricourt et capitaine de ce château de Vaucouleurs, ou suis-je un vacher?

L'INTENDANT

Oh! messire!... Vous savez bien qu'ici vous êtes un plus grand homme que le roi lui-même.

ROBERT

Précisément... Et toi, sais-tu qui tu es?

L'INTENDANT

Oh! moi, messire, je ne suis rien, sauf que j'ai l'honneur d'être votre intendant.

ROBERT (*le poursuivant jusqu'au mur en ponctuant chaque adjectif*)

Non seulement tu as l'honneur d'être mon intendant, mais tu as encore le privilège d'être l'idiot le plus fieffé, le plus incompetent, le plus radoteur, le plus pleurnicheur, le plus bredouilleur, le plus baragouineur qu'on vit jamais en France comme intendant.

(*Il revient à grands pas vers la table.*)

L'INTENDANT (*qui s'est blotti sur le coffre*)

Oui, messire. Pour un grand homme comme vous, je dois paraître tout cela, bien sûr.

ROBERT (*se retournant*)

Ma faute, n'est-ce pas?

L'INTENDANT (*s'approchant humblement de lui*)

Oh, messire! vous donnez toujours un autre tour à mes plus innocentes paroles.

ROBERT

C'est à ton col que je donnerai un tour, si, quand je te demande combien il y a d'œufs, tu oses me répondre que tu ne peux pas en pondre.

L'INTENDANT (*protestant*)

Oh, messire! Oh, messire!

ROBERT

Pas de « Oh, messire! Oh, messire! » mais « Non, messire, non, messire »... Mes trois poules de Barbarie et la noire sont les meilleures pondeuses de Champagne. Et tu as le toupet de me dire qu'il n'y a pas d'œufs!... Qui les a volés, les œufs?... Dis-le-moi avant que, d'un coup de pied, je ne te fasse passer la porte du château, pour t'apprendre à être un menteur et à vendre mes produits à des voleurs... Hier, il manquait aussi du lait, ne l'oublie pas.

L'INTENDANT (*désespéré*)

Je le sais, messire... Je ne le sais que trop bien... Pas de lait, pas d'œufs... Demain, il n'y aura plus rien.

ROBERT

Rien!... tu auras tout volé, hein ?

L'INTENDANT

Non, messire. On n'aura rien volé. Mais on a jeté un sort sur nous. Nous sommes ensorcelés !

ROBERT

Ça ne prend pas avec moi, cette histoire. Robert de Baudricourt brûle les sorciers et pend les voleurs. Va... Apporte-moi quatre douzaines d'œufs et huit pintes de lait... ici, dans cette chambre, avant midi... Sinon, que le Ciel ait pitié de tes os ! Je t'apprendrai à te moquer de moi !

Il reprend son siège, son air indiquant que la conversation est close.

L'INTENDANT

Messire, je vous dis qu'il n'y a pas d'œufs... Et il n'y en aura pas, même si vous deviez me tuer pour cela, tant que la Pucelle restera à la porte.

ROBERT

La Pucelle ? Quelle Pucelle?... De quoi parles-tu ?

L'INTENDANT

De la fille de Lorraine, messire. De Domremy.

ROBERT (*se lève dans une terrible fureur*)

Mille tonnerres ! Mille millions de diables !... Est-ce à dire que cette fille qui a eu l'impudence de demander à me voir, il y a deux jours, que cette fille, que je t'ai dit de renvoyer à son père avec l'ordre de lui donner une bonne fessée, est encore ici ?

L'INTENDANT

Je lui ai dit de s'en aller, messire. Mais elle ne veut pas.

ROBERT

Je ne t'ai pas dit de lui dire de s'en aller. Je t'ai dit de la flanquer dehors... tu as cinquante hommes d'armes et une douzaine de lourdauds de valets solides, pour exécuter mes ordres... Mais est-ce qu'elle leur ferait peur?

L'INTENDANT

Elle est si sûre d'elle-même, messire.

ROBERT

Sûre d'elle-même!... Gare à toi! (*Le saisissant par la peau du cou.*) Je vais te flanquer au bas des escaliers.

L'INTENDANT

Oh, non, messire, non! je vous en prie!

ROBERT

Sois sûr de toi alors, pour m'empêcher de le faire. Rien n'est plus facile. Une coquine de dix-sept ans l'est bien, sûre d'elle: essaye donc!

L'INTENDANT (*comme une pâte molle entre ses mains*)

Oh, messire, ce n'est pas en me flanquant dehors que vous vous débarrasserez d'elle... (*Robert est obligé de le lâcher. Il tombe à genoux par terre, contemplant son maître avec résignation.*) Vous savez, messire, vous êtes bien plus sûr de vous que je ne le suis. Mais elle l'est aussi.

ROBERT

Je suis plus fort que toi, imbécile.

L'INTENDANT

Non, messire, non. Ce n'est pas ça. C'est votre caractère qui est fort, messire. Elle, elle est plus faible que nous. Ce n'est qu'un petit brin de fille... Mais nous ne sommes pas capables de la faire partir.

ROBERT

Lâches! Chiens! Vous avez peur d'elle.

L'INTENDANT (*se relevant avec crainte*)

Non, messire. C'est de vous que nous avons peur... Elle, elle nous donne du courage... Vraiment, elle a l'air de n'avoir peur de rien. Mais peut-être que vous, messire, vous réussirez à lui faire peur.

ROBERT (*d'un ton aigre*)

Peut-être?... Où est-elle maintenant?

L'INTENDANT

En bas, dans la cour, messire, en train de causer avec les soldats, comme d'habitude... Elle cause toujours avec les soldats, sauf quand elle prie.

ROBERT

Prier!... Ha ha! Tu crois qu'elle prie, idiot?... Je la connais, cette espèce de fille qui cause toujours avec les soldats... C'est avec moi qu'elle va causer un peu... (*Il s'approche de la fenêtre et crie rudement au-dehors.*) Holà! Là-bas!

UNE VOIX *de jeune fille, claire, forte, rude*

C'est-y moi, messire?

ROBERT

Oui, toi!

LA VOIX

Êtes-vous le capitaine?

ROBERT

Oui, au diable, l'impudente! Oui, c'est moi, le capitaine!... Monte ici! (*Aux soldats dans la cour.*) Eh, vous autres, montrez-lui le chemin! Et faites la monter vivement.

Il quitte la fenêtre et retourne à sa chaise devant la table et magistralement s'assied.

L'INTENDANT (*en un murmure*)

Elle veut partir pour être soldat, elle-même. Elle veut que vous lui donniez un habit de soldat,... une armure, messire! Et bel et bien, une épée!...

Jeanne apparaît à la porte de la tourelle, c'est une robuste campagnarde de dix-sept à dix-huit ans, décemment vêtue en rouge. Le visage est peu ordinaire. Les yeux sont très écartés l'un de l'autre et sortants, comme il arrive fréquemment chez les personnes douées d'une grande imagination. Le nez est long et bien formé. Les narines larges. La bouche résolue aux lèvres pleines, la supérieure un peu courte. Le menton est beau, combatif.

Elle s'avance vivement jusqu'à la table, enchantée d'être enfin parvenue en présence de Baudricourt, et remplie d'espoir quant au résultat. L'air renfrogné du capitaine ne l'arrête ni ne l'effraie. Sa voix est naturellement cordiale, caressante, très confiante et très touchante. On y résiste difficilement.

JEANNE (*faisant une révérence*)

Bonjour, sire capitaine... Capitaine messire, vous allez me donner un cheval, un harnois et quelques soldats, et vous allez m'envoyer au gentil Dauphin... Ce sont les ordres de Messire.

ROBERT (*outragé*)

Les ordres de Messire!... Mais, au nom de tous les diables, qui est Messire?... Retourne chez lui et dis-lui que je ne suis ni duc ni pair à ses ordres... Je suis le sire de Baudricourt et je ne reçois pas d'ordres, sauf du roi.

JEANNE (*le rassurant*)

Oui, sire capitaine. Très bien... Messire est le Roi du ciel.

ROBERT

Mais cette fille est folle!... (*A l'intendant.*) Pourquoi ne pas me l'avoir dit, imbécile?

L'INTENDANT

Ne vous fâchez pas, messire... Donnez-lui ce qu'elle demande.

JEANNE (*avec impatience, mais d'un ton amical*)

Ils disent tous que je suis folle, jusqu'à ce que je leur aie parlé, sire capitaine. Mais, vous le voyez, c'est la volonté de Dieu que vous fassiez ce qu'Il m'a mis en tête.

ROBERT

La volonté de Dieu ! c'est que je te renvoie à ton père, avec ordre de te mettre sous clef et verrou, et de te fouetter jusqu'à ce que la folie te quitte. Voilà la volonté de Dieu !... Qu'as-tu à y redire ?

JEANNE

Vous croyez que vous le ferez, capitaine messire. Mais vous verrez qu'il n'en sera rien du tout... Vous avez dit que vous ne vouliez pas me voir, et pourtant me voilà devant vous.

L'INTENDANT (*appuyant*)

Oui, messire. Vous le voyez, messire.

ROBERT

Toi, tais-toi !

L'INTENDANT (*d'un air piteux*)

Oui, messire.

ROBERT (*à Jeanne, d'un ton aigre, en perdant de son assurance*)

Ainsi, tu comptes sur l'effet de ta vue, n'est-ce pas ?

JEANNE (*avec douceur*)

Oui, sire capitaine.

ROBERT (*sentant qu'il a perdu du terrain, frappe des deux poings sur la table et enfle sa poitrine de façon imposante, pour effacer cette sensation désagréable qui ne lui est que trop familière*)

Écoute-moi ! Maintenant, je vais te montrer qui je suis.

JEANNE (*très affairée*)

Je vous en prie, sire capitaine. Un cheval pour moi vous coûtera seize francs. C'est beaucoup d'argent, mais je peux économiser sur le harnois. Je peux trouver une armure de soldat qui m'ira suffisamment bien. Je suis très robuste et je n'ai pas besoin d'une belle armure, faite sur mesure, comme celle que vous portez... Je n'ai pas besoin de beaucoup de soldats. Le gentil Dauphin me donnera tout ce dont j'ai besoin pour lever le siège d'Orléans.

ROBERT (*ahuri*)

Pour lever le siège d'Orléans!

JEANNE (*simplement*)

Oui, sire capitaine. C'est cela que Dieu m'ordonne de faire. Il suffira que vous désigniez trois hommes pour venir avec moi, si ce sont des hommes bons et gentils. Ils ont promis de m'accompagner. Pollichon et Jeannot et...

ROBERT

Pollichon! Insolente effrontée. Oser appeler ainsi à ma face le seigneur Bertrand de Poulengy!... Pollichon!

JEANNE

Ses amis l'appellent ainsi, sire capitaine. Je ne savais pas qu'il s'appelait autrement... Jeannot...

ROBERT

C'est messire Jean de Metz, je suppose...

JEANNE

Oui, sire capitaine... Jeannot viendra volontiers. C'est un excellent gentilhomme. Il me donne de l'argent pour le distribuer aux pauvres... Je pense que Jean Dieuleward viendra aussi et Richard l'Archer et leurs domestiques Jean de Honecourt et Julien... Vous n'aurez aucun ennui, sire capitaine... J'ai tout arrangé. Vous n'avez qu'à donner l'ordre.

ROBERT (*la contemplant, stupide d'étonnement*)

Eh bien?... Dieu me damne!

JEANNE (*avec une douceur calme*)

Non, sire capitaine, non... Dieu est très miséricordieux et les bienheureuses saintes Catherine et Marguerite, qui me parlent chaque jour (*Il reste bouche bée.*), intercéderont pour vous... Vous irez au paradis. Votre nom vivra toujours, comme celui de l'homme qui a été le premier à m'aider.

ROBERT (*à l'intendant, toujours très ennuyé, mais changeant de ton tandis qu'il suit une nouvelle idée*)

Est-ce vrai ce qu'elle dit au sujet de monsieur de Poulengy?

L'INTENDANT (*avec empressement*)

Oui, messire, et aussi au sujet de messire Jean de Metz... Ils veulent tous les deux aller avec elle.

ROBERT (*pensif*)

Hum!... (*Il s'approche de la fenêtre et crie, dans la cour.*) Holà! Eh là-bas!... Envoyez-moi messire de Poulengy! (*Il se retourne vers Jeanne.*) Sors, et attends dans la cour.

JEANNE (*lui souriant avec joie*)

Bien, sire capitaine. (*Elle sort.*)

ROBERT (*à l'intendant*)

Toi qui as la tremblote, va avec elle, mais reste à portée de la voix, et aie l'œil sur elle... Je vais encore avoir besoin d'elle, ici.

L'INTENDANT

Oh oui, faites ça, messire, en nom Dieu!... Pensez à ces poules, les meilleures pondeuses de Champagne et...

ROBERT

Pense à mon pied et mets ton derrière hors de son atteinte.

Vivement, l'intendant bat en retraite. Au moment où il arrive à la porte, il se trouve face à face avec Bertrand de Poulengy, un homme d'armes, gentilhomme français, d'aspect lymphatique, d'environ trente-six ans, employé dans le service de la Prévôté, rêveur, distrait, parlant peu à moins qu'on ne lui parle, et alors lent, obstiné dans sa réponse. Bref, un contraste absolu avec Robert au ton assuré, à la répartie prompte et à l'énergie de surface. L'intendant se range pour le laisser passer, puis il disparaît. Poulengy salue et, fixe, attend les ordres.

ROBERT (*avec gaieté*)

Ce n'est pas pour le service, Pollichon... Une simple causerie amicale... Assieds-toi!

Du pied, il attire le tabouret qui est sous ta table. Poulengy se relâche de sa position fixe. Il s'avance dans la pièce, place le tabouret entre la table et la fenêtre, et s'assied dessus en ayant l'air de réfléchir. Robert, à demi assis sur le bord de la table, commence la causerie amicale.

ROBERT

Maintenant, écoute-moi... Je vais te parler comme un père. Poulengy le regarde gravement, pendant un moment, sans rien dire.

ROBERT

C'est à propos de cette jeune fille à laquelle tu t'intéresses... Je l'ai vue. J'ai causé avec elle... D'abord, elle est folle. Mais cela n'a pas d'importance... Ensuite, ce n'est pas une servante de ferme. C'est une bourgeoise. Ça, c'est très important. Je connais bien sa classe. Son père est venu ici l'an dernier, pour représenter son village dans un procès. Il est un des notables. C'est un fermier, pas un gentilhomme-fermier. Il gagne ainsi sa vie. Il vit de sa ferme. Ce n'est pas un journalier. Pas davantage un artisan. Il pourrait avoir un cousin homme d'Église ou homme de loi... Cette sorte de gens n'a aucune importance au point de vue social. Mais ils peuvent donner beaucoup d'ennuis aux autorités, c'est-à-dire à MOI... Sans doute, cela te paraît très simple d'emmener cette jeune fille en lui faisant accroire que tu la mènes au Dauphin. Mais, s'il lui arrivait la moindre chose désagréable, cela pourrait m'attirer des ennuis sans fin, car je suis le seigneur de son père et par conséquent responsable de sa protection. Aussi, Pollichon, amis ou pas amis, ne la touche pas!

POULENGY (*d'un ton réfléchi et solennel*)

Pour ce qui est de ça, je penserais autant à la Sainte Vierge elle-même, qu'à cette jeune fille.

ROBERT (*descendant de la table*)

Mais elle a dit que toi, Jeannot et Richard vous aviez offert de l'accompagner. Pour quelle raison?... Tu ne vas pas me dire, tout de même, que tu prends au sérieux son idée folle d'aller chez le Dauphin?

POULENGY (*avec lenteur*)

Il y a en elle quelque chose qui m'intrigue... Certains de ceux qui sont en bas, dans la salle de garde, sont plutôt grossiers et mal embouchés. Eh bien, il n'a pas été prononcé un mot ayant rapport avec sa qualité de femme... même ils ont cessé de jurer devant elle. Certainement, il y a quelque chose..., quelque chose... Ça vaudrait peut-être la peine d'essayer.

ROBERT

Oh, voyons, Pollichon! remets-toi... Le bon sens n'a jamais été ton fort, mais tout de même, ça dépasse la mesure. (*Il recule, dégoûté.*)

POULENGY (*nullement ému*)

Le bon sens! A quoi bon?... Si nous avions tant soit peu de bon sens, nous irions rejoindre le duc de Bourgogne et le roi anglais... Ils tiennent la moitié du pays jusqu'à la Loire. Ils ont Paris. Ils ont ce château même, car vous savez très bien que nous avons été obligés de le livrer au duc de Bedford. Vous ne le gardez que sur parole... Le Dauphin est à Chinon, comme un rat dans une encoignure, sauf qu'il refuse de se battre... Nous ne savons même pas s'il est réellement le Dauphin. Sa mère dit que non, et elle doit le savoir!... Imaginez-vous cela! La reine niant la légitimité de son propre fils!

ROBERT

Naturellement... Elle a marié sa fille au roi anglais. Peux-tu la blâmer?

POULENGY

Je ne blâme personne... Mais, grâce à elle, le Dauphin est fini. Il vaut mieux envisager la réalité. L'Anglais prendra Orléans. Le Bâtard ne sera pas capable de les arrêter.

ROBERT

Il a battu les Anglais, l'avant-dernière année, à Montargis... J'étais avec lui.

POULENGY

Peu importe... Maintenant ses hommes sont découragés et il ne peut pas faire de miracle... Et je vous le dis : rien ne peut nous sauver... qu'un miracle.

ROBERT

C'est bel et bon, les miracles... Mais il y a une difficulté, une seule, c'est qu'au jour d'aujourd'hui, ils ne se produisent plus.

POULENGY

C'est ce que je croyais, moi aussi. Mais maintenant, je n'en suis pas aussi sûr... (*Il se lève et va vers la fenêtre en réfléchissant.*) En tout cas, ce n'est pas le moment de ne pas remuer ciel et terre... Il y a en cette jeune fille quelque chose qui m'intrigue...

ROBERT

Allons, Pollichon ! Tu ne penses tout de même pas que cette jeune fille puisse faire des miracles ?

POULENGY

Je pense que cette jeune fille est elle-même une sorte de miracle... En tout cas, c'est la dernière carte qui nous reste en mains. Il vaut mieux la jouer que d'abandonner la partie.

Il se dirige vers la tourelle.

ROBERT (*hésitant*)

Vraiment, tu le penses ?

POULENGY (*se retournant*)

Y a-t-il une autre chose à laquelle nous puissions penser ?

ROBERT (*allant à lui*)

Écoute, Pollichon !... Si tu étais à ma place, laisserais-tu une fille comme celle-là te soutirer seize francs pour un cheval ?

POULENGY

C'est moi qui paierai le cheval !

ROBERT

Toi?

POULENGY

Oui, je tiens à soutenir mon opinion.

ROBERT

C'est-à-dire que tu risques seize francs sur un dernier espoir.

POULENGY

Il n'y a pas de risque.

ROBERT

Pas de risque! Mais qu'est-ce qu'il y a alors?

POULENGY

Une certitude... Ses paroles et son ardente foi en Dieu m'ont enflammé.

ROBERT (*l'abandonnant à lui-même*)

Pfuii! ! tu es aussi fou qu'elle.

POULENGY (*avec obstination*)

Nous avons besoin de quelques fous, maintenant... Voyez où nous ont menés les sages!

ROBERT (*dont l'indécision domine maintenant nettement sa résolution affectée*)

Je me ferai l'effet d'un fameux imbécile!... Pourtant, si tu te sens sûr?...

POULENGY

Je me sens sûr de la mener jusqu'à Chinon, à moins que vous ne m'en empêchiez.

ROBERT

Ce n'est pas juste, ça... Tu rejettes sur moi la responsabilité.

POULENGY

C'est sur vous qu'elle retombe, quoi que vous décidiez.

ROBERT

Oui, c'est justement cela. Mais que dois-je décider?... Tu ne vois pas comme c'est embarrassant pour moi. (*Il s'accroche à une mesure dilatoire, avec l'espoir inconscient que Jeanne décidera pour lui.*) Ne penses-tu pas qu'il vaudrait mieux que j'en parle encore une fois avec elle?

POULENGY (*se levant*)

Oui... (*Il va à la fenêtre et appelle.*) Jeanne!

LA VOIX DE JEANNE

Pollichon, nous laisse-t-il partir?

POULENGY

Montez. Entrez. (*Se tournant vers Robert.*) Je vous laisse avec elle?

ROBERT

Non. Reste... Tu me soutiendras.

Poulengy s'assied sur le coffre. Robert regagne son siège magistral, mais il demeure debout pour se donner un air d'importance plus imposant. Jeanne entre, pleine de bonnes nouvelles.

JEANNE

Jeannot va payer la moitié du cheval.

ROBERT

Saprelotte! (*Il s'assied ayant perdu tous ses airs d'importance.*)

POULENGY (*gravement*)

Asseyez-vous, Jeanne.

JEANNE (*un peu refroidie, en regardant Robert*)

Vous permettez?

ROBERT

Fais ce qu'on te dit.

Jeanne fait une révérence et s'assied sur le tabouret placé entre eux. Robert reprend sa place première et, bravant sa perplexité, il dit de son ton le plus péremptoire.

ROBERT

Quel est ton nom ?

JEANNE, (*sur un ton de familier bavardage*)

En Lorraine, on m'appelle toujours Jeannette. Ici, en France. je suis Jeanne. Les soldats, eux, m'appellent la Pucelle.

ROBERT

Quel est ton nom de famille ?

JEANNE

Mon nom de famille ? Qu'est-ce que c'est ça ? Quelquefois mon père s'appelle d'Arc. Mais je ne sais rien là-dessus... Vous avez vu mon père. Il...

ROBERT

Oui, oui, je m'en souviens... Tu viens de Domremy en Lorraine, n'est-ce pas ?

JEANNE

Oui... Mais qu'est-ce que ça peut faire ?... Nous parlons tous français.

ROBERT

Ne pose pas de questions. Réponds aux miennes... Quel âge as-tu ?

JEANNE

Dix-sept ans, à ce qu'on m'a dit... C'est peut-être bien dix-neuf... Je ne me rappelle pas.

ROBERT

Que voulais-tu dire quand tu as dit que sainte Marguerite et sainte Catherine parlaient avec toi tous les jours ?

JEANNE

Mais oui, elles me parlent.

ROBERT

Comment sont-elles ?

JEANNE (*avec une obstination soudaine*)

Là-dessus, je ne vous dirai rien. Elles ne m'en ont pas donné la permission.

ROBERT

Tu les vois vraiment? Et elles te parlent, tout comme je te parle en ce moment?...

JEANNE

Non. C'est tout à fait différent... Je ne peux pas vous dire... Il ne faut pas que vous me parliez de mes voix.

ROBERT

Que veux-tu dire?... Des voix?

JEANNE

J'entends des voix qui me disent ce que je dois faire... Elles viennent de Dieu.

ROBERT

Elles viennent de ton imagination.

JEANNE

Naturellement. C'est ainsi que les messages de Dieu arrivent jusqu'à nous.

POULENGY

Échec et mat!

ROBERT

Non, dame! (*A Jeanne.*) Ainsi Dieu t'a dit de faire lever le siège d'Orléans?

JEANNE

Et de faire couronner le Dauphin dans la cathédrale de Reims.

ROBERT (*bouche bée*)

Et de faire couronner le...! Diantre!

JEANNE

Et de bouter les Anglais hors de France.

ROBERT (*sarcastique*)

C'est tout?...

JEANNE (*avec douceur*)

Mais oui..., jusqu'à présent, ne vous en déplaît, sire capitaine.

ROBERT

Je parie que tu crois qu'il est aussi facile de lever un siège que de chasser une vache dans un pré... Tu crois que le métier de soldat peut être fait par n'importe qui.

JEANNE

Je ne pense pas qu'il doive être bien difficile de le faire si Dieu est avec vous, et si vous placez votre vie dans Ses mains. Mais tant de soldats sont si innocents!

ROBERT (*avec ironie*)

Innocents!... As-tu jamais vu combattre des soldats anglais?

JEANNE

Ce ne sont que des hommes. Dieu les a faits, tout comme nous, sauf qu'Il leur a donné leur propre pays et leur propre langue. Ce n'est pas Sa volonté qu'ils viennent dans notre pays et essaient de parler notre langue.

ROBERT

Qui t'a mis en tête toutes ces absurdités?... Tu ne sais donc pas que les soldats sont les sujets de leur seigneur féodal, et que peu importe, à eux comme à toi, que ce soit le duc de Bourgogne, le roi d'Angleterre ou le roi de France?... Qu'est-ce que leur langue a à voir là-dedans?

JEANNE

Je ne comprends pas un mot de tout ça. Nous sommes tous sujets du Roi du ciel. Il nous a donné nos pays et nos langues et Il veut que nous les gardions. S'il n'en était pas ainsi, ce serait commettre un assassinat que de tuer un Anglais sur le champ de

bataille. Et alors, vous, sire capitaine, vous seriez en grand danger de brûler dans l'enfer... Ce n'est pas à votre devoir envers votre seigneur féodal que vous devez penser, mais à votre devoir envers Dieu.

POULENGY

C'est bien inutile, Robert. Elle aura raison de vous chaque fois.

ROBERT

Vraiment? Par saint Denis! Nous allons voir! (*A Jeanne.*) Nous ne sommes pas en train de parler de Dieu, mais de choses pratiques... Encore une fois, ma fille, je te demande si tu as jamais vu combattre des soldats anglais? Les as-tu vus piller, brûler, changer le pays en un désert?... N'as-tu pas entendu raconter des histoires sur leur Prince Noir, plus noir que le diable lui-même, ou sur le père du roi anglais?

JEANNE

Il ne faut pas avoir peur, gentil Robert.

ROBERT

Que le diable t'emporte! Je n'ai pas peur... Mais qui t'a permis de m'appeler Robert?

JEANNE

C'est ainsi que vous avez été appelé à l'église au nom de Notre-Seigneur. Tous vos autres noms sont ceux de votre père, de votre frère ou de quelque autre.

ROBERT

Ta ta ta!

JEANNE

Écoutez-moi, sire capitaine. À Domremy, nous avons dû nous sauver jusqu'au village le plus proche pour échapper aux soldats anglais. Trois d'entre eux furent abandonnés, blessés. Eh bien, je les ai bien connus ces trois pauvres godons. Ils n'avaient pas la moitié de ma force.

ROBERT

Sais-tu pourquoi on les appelle des godons ?

JEANNE

Ma foi non. Tout le monde les appelle des godons.

ROBERT

Eh bien, c'est parce qu'ils prient toujours leur Dieu de condamner leur âme à la perdition. Voilà ce que signifie godon dans leur langue. Que dis-tu de ça ?

JEANNE

Dieu leur sera miséricordieux. Ils se conduiront comme Ses bons enfants lorsqu'ils retourneront dans leur pays qu'Il a fait pour eux et pour lequel Il les a faits... J'ai entendu raconter des histoires sur le Prince Noir. Du moment où il a touché le sol de notre pays, le diable est entré en lui et en a fait un noir démon. Mais, chez lui, dans le pays que Dieu a fait pour lui, il était bon. C'est toujours comme ça. Si, contre la volonté de Dieu, j'allais en Angleterre pour conquérir l'Angleterre et pour vivre dans ce pays et pour parler sa langue, le diable entrerait en moi, et, quand je serais vieille, je frissonnerais au souvenir des méchancetés que j'aurais commises.

ROBERT

Peut-être. Mais en tout cas, plus le diable serait en toi, mieux tu te battrais... C'est pour ça que les godons prendront Orléans. Et tu ne peux pas les en empêcher, ni dix mille comme toi.

JEANNE

Un mille comme moi peut les en empêcher. Dix comme moi peuvent les arrêter si Dieu est de notre côté. (*Elle se lève, impétueusement, et va à lui, incapable de rester plus longtemps tranquille.*) Vous ne comprenez pas, sire capitaine... Nos soldats sont toujours battus parce qu'ils se battent seulement pour sauver leur peau. Et le meilleur moyen de sauver sa peau, c'est de s'enfuir. Nos chevaliers, eux, ne pensent qu'à l'argent qu'ils tireront en rançons. Avec eux, il ne s'agit pas de tuer et de ne pas être tué, mais de faire payer

ou de payer... Mais moi, je leur apprendrai, à tous, à se battre pour que la volonté de Dieu puisse être accomplie en France. Et alors ils chasseront devant eux les pauvres godons, comme des moutons. Pollichon et vous, vous verrez le jour où il n'y aura plus un seul soldat anglais sur le sol de France, où il n'y aura plus qu'un roi : pas le roi anglais féodal, mais un roi français par la grâce de Dieu.

ROBERT (*à Poulengy*)

Tout ça, Pollichon, ce ne sont sans doute que des bêtises. Mais les troupes les goberont, et comme tout ce que nous leur disons ne semble pas propre à mettre en eux quelque ardeur guerrière... Peut-être même que le Dauphin les gobera... Si elle peut mettre en lui de l'ardeur guerrière, eh bien ! elle en mettrait en tout le monde.

POULENGY

Je ne vois aucun mal à essayer. Et vous?... Il y a en cette jeune fille quelque chose qui m'intrigue...

ROBERT (*se tournant vers Jeanne*)

Écoute-moi, maintenant. (*Elle veut parler, il l'interrompt en hurlant.*) et surtout ne m'interromps pas avant que je n'aie eu le temps de penser.

JEANNE (*se laisse tomber assise sur le tabouret, comme une écolière obéissante*)

Oui, sire capitaine.

ROBERT

Tes ordres sont d'aller à Chinon, sous l'escorte de ce gentilhomme et de trois de ses amis.

JEANNE (*radieuse, joignant les mains*)

Oh, sire ! Votre tête est toute cerclée de lumière, comme celle d'un saint.

POULENGY

Mais comment parviendra-t-elle en la présence royale ?

ROBERT (*après avoir levé les yeux pour chercher son auréole avec quelque appréhension*)

Je n'en sais rien. Comment a-t-elle fait pour parvenir en MA présence? Si le Dauphin peut se garder d'elle, eh bien! il est plus fort que je ne l'imagine. (*Il se lève.*) Je l'envoie à Chinon et elle peut dire que je l'y envoie. Advienne que pourra! Je ne peux rien faire de plus.

JEANNE

Et mon harnois! J'aurai un habit de soldat, n'est-ce pas, sire capitaine?

ROBERT

Aie ce que tu veux... Je m'en lave les mains.

JEANNE (*très excitée par son succès*)

Venez, Pollichon. (*Elle s'élance au dehors.*)

ROBERT (*serrant la main de Poulengy*)

Au revoir, mon vieux. Je risque gros... Peu d'hommes auraient fait ce que je viens de faire. Mais, comme tu dis, il y a quelque chose en elle.

POULENGY

Oui... Il y a quelque chose en elle... au revoir. (*Il sort.*)

Robert, se demandant encore s'il ne s'est pas laissé berner par une femme folle, par surcroît, son inférieure, se gratte la tête et reprend lentement sa place à la table. L'intendant entre, en courant, un panier en main.

L'INTENDANT

Messire, messire...

ROBERT

Eh bien, quoi?

L'INTENDANT

Les poules pondent comme des enragées, monsieur, cinq douzaines d'œufs!

ROBERT (*se raidit convulsivement, fait le signe de la croix et, de ses lèvres devenues toutes blanches, articule ces mots*)

Jésus qui êtes au Ciel! (*A haute voix, mais sans souffle.*) Elle était bien envoyée de Dieu.

SCÈNE II

Chinon, en Touraine. Dans le château. Une des extrémités de la salle du trône est séparée du reste par un rideau de façon à faire une antichambre. L'archevêque de Reims, qui approche de la cinquantaine, est un prélat et homme politique bien en point. Il n'a rien d'un ecclésiastique sauf son maintien imposant. Le grand chambellan, monseigneur de la Trémouille, plein d'une arrogance monstrueuse, a l'aspect d'une futaie. Tous deux attendent le Dauphin, tard dans l'après-midi du 8 mars 1429. A la droite des deux hommes, dans le mur, une porte. L'archevêque attend avec dignité, tandis que le chambellan, sur sa gauche, fume littéralement de colère.

LA TRÉMOUILLE

À quoi diable pense le Dauphin de nous faire attendre ainsi?... Je ne comprends pas comment vous avez la patience de rester là, planté comme une idole de pierre.

L'ARCHEVÊQUE

Mais vous le savez bien, je suis un archevêque. Et un archevêque est une sorte d'idole... En tout cas, un archevêque doit apprendre à rester calme et à supporter patiemment les imbéciles. D'ailleurs, mon cher chambellan, c'est le privilège royal du Dauphin de vous faire attendre, n'est-ce pas?

LA TRÉMOUILLE

Que le diable l'emporte, le Dauphin! sauf votre respect... Savez-vous combien d'argent il me doit?

L'ARCHEVÊQUE

Beaucoup plus qu'il ne m'en doit à moi, c'est sûr..., parce que vous êtes beaucoup plus riche. Mais je suppose qu'il vous doit tout ce que vous avez *pu* lui prêter. C'est ce qu'il me doit, à moi.

LA TRÉMOUILLE

Vingt-sept mille livres! Un beau coup de filet!... Vingt-sept mille livres, tout simplement!

L'ARCHEVÊQUE

Mais où passe tout cet argent? Il n'a même pas un habit dont voudrait un vicaire de village.

LA TRÉMOUILLE

Il dîne d'un poulet ou d'une queue de mouton. Il m'emprunte mon dernier sou. Et il n'a rien à faire voir pour tout cet argent!... (*Un page apparaît dans le renforcement de la porte.*) Enfin!

LE PAGE

Non, monseigneur... Ce n'est pas Sa Majesté... Monsieur de Rais vient.

LA TRÉMOUILLE (*fronçant les sourcils*)

Le jeune Barbe Bleue!... Pourquoi l'annoncer?

LE PAGE

Le capitaine La Hire est avec lui... Je crois qu'il se passe quelque chose.

Gilles de Rais entre. C'est un jeune homme de vingt-cinq ans, très élégant et très maître de lui. Dans cette cour où tout le monde est rasé, il se permet l'extravagance d'une petite barbe bouclée, teinte en bleu. Il tient à se rendre agréable, mais il manque de gaieté naturelle et n'est pas vraiment agréable. En fait, quand quelque onze ans plus tard il défiera l'Église, il sera accusé de tirer plaisir d'horribles cruautés et il sera pendu. Pourtant, à cette époque, l'ombre de la potence n'arrive pas encore jusqu'à lui. Gaiement il s'avance vers l'archevêque. Le page se retire.

BARBE BLEUE

Votre agneau fidèle, archevêque. Bonjour, monseigneur...
Savez-vous ce qui vient d'arriver à La Hire?

LA TRÉMOUILLE

Il a trouvé de nouveaux jurons, peut-être?

BARBE BLEUE

Non... Pas du tout... Vous connaissez Maître François dit Sale Bec, le seul homme de Touraine qui pouvait lui rendre des points en matière de jurons. Eh bien, un soldat lui a dit qu'il ne devrait pas employer pareil langage, lorsqu'il était sur le point de mourir.

L'ARCHEVÊQUE

Ni sur aucun autre point que ce soit... Mais est-ce que Maître François était sur le point de mourir?

BARBE BLEUE

Oui... Il est tombé dans un puits et il s'est noyé. La Hire en est fou de peur.

Le capitaine La Hire entre. C'est un vrai soudard, sans aucune des manières de la cour, mais au contraire des manières de camp très prononcées.

BARBE BLEUE

Justement je viens de raconter toute l'histoire au chambellan et à l'archevêque... L'archevêque dit que vous êtes un homme perdu.

LA HIRE (*passé devant Barbe Bleue, et va se planter entre l'archevêque et La Trémouille*)

Il n'y a pas de quoi plaisanter... C'est plus sérieux que nous ne pensions... Ce n'était pas un soldat... c'était un ange habillé en soldat...

L'ARCHEVÊQUE, LE CHAMBELLAN, BARBE BLEUE (*tous ensemble*)

Un ange!

LA HIRE

Oui, un ange... Elle vient en droite ligne de la Champagne avec une demi-douzaine d'hommes. Ils ont passé à travers tout : Bourguignons, godons, déserteurs, voleurs et Dieu sait quoi encore... Ils n'ont pas rencontré une âme, excepté les gens de la campagne... Je connais l'un d'eux, Poulengy. Il dit qu'elle est un ange... Ma parole, si jamais je jure encore, que mon âme soit à jamais damnée!

L'ARCHEVÊQUE

Vous commencez très pieusement, capitaine.
Barbe Bleue et La Trémouille rient. Le page revient.

LE PAGE

Sa Majesté!

Négligemment tous prennent le maintien de cour. Le Dauphin a vingt-six ans. Depuis la mort de son père, il est en réalité le roi Charles VII, mais il n'est pas encore couronné. Il entre, en écartant les rideaux, un papier à la main. C'est physiquement une pauvre créature. La mode d'alors, de se raser de près, et de cacher tous ses cheveux sous la coiffure, tant chez les hommes que chez les femmes, le désavantage tout à fait. Il a de petits yeux étroits et rapprochés. Un long nez pend au-dessus de sa lèvre supérieure courte et épaisse. On dirait d'un pendule. Il a l'expression d'un jeune chien habitué à recevoir des coups de pied, mais incorrigible et indomptable. Il n'est cependant ni vulgaire ni stupide. Il a une humeur effrontée qui fait qu'il est capable de tenir tête dans la conversation. En ce moment, il est excité comme un enfant qui a un nouveau jouet. Il s'avance à la gauche de l'archevêque. Barbe Bleue et La Hire se retirent vers le rideau.

CHARLES

Oh! archevêque, savez-vous ce que Robert de Baudricourt m'envoie de Vaucouleurs?

L'ARCHEVÊQUE (*avec mépris*)

Je ne m'intéresse pas aux nouveaux jouets.

CHARLES (*indigné*)

Ce n'est pas un jouet... (*D'un ton boudeur.*) D'ailleurs, je peux très bien me passer de votre intérêt.

L'ARCHEVÊQUE

Votre Altesse se froisse bien inutilement.

CHARLES

Merci... Oh! vous, vous avez toujours un sermon tout prêt.

LA TRÉMOUILLE (*rudement*)

Assez grommelé!... Qu'avez-vous là?

CHARLES

Qu'est-ce que ça vous fait?

LA TRÉMOUILLE

C'est mon affaire de savoir ce qui se passe entre vous et la garnison de Vaucouleurs.

Il arrache le papier des mains du Dauphin et commence à le lire, avec difficulté. Du doigt il suit les mots, en les épelant syllabe par syllabe.

CHARLES (*blessé*)

Vous croyez que vous pouvez me traiter comme il vous plaît parce que je vous dois de l'argent et parce que je ne sais pas me battre. Mais j'ai le sang royal dans mes veines.

L'ARCHEVÊQUE

Cela a été mis en doute, Votre Altesse!... On reconnaît difficilement en vous le petit-fils de Charles le Sage.

CHARLES

Je ne veux plus entendre parler de mon grand-père... Il était si sage qu'il a épuisé la réserve familiale de sagesse pour cinq générations, et il m'a laissé comme je suis, un pauvre imbécile que tout le monde insulte et rudoie.

L'ARCHEVÊQUE

Maîtrisez-vous, monsieur. Ces accès de mauvaise humeur ne sont pas convenables.

CHARLES

Encore un sermon! Merci bien... Quel dommage que les saints et les anges ne viennent pas vous visiter, tout archevêque que vous soyez!

L'ARCHEVÊQUE

Que voulez-vous dire?

CHARLES

Aha!... Demandez à ce matamore. (*Il montre du doigt La Trémouille.*)

LA TRÉMOUILLE (*furieux*)

Taisez-vous! Vous entendez!

CHARLES

Oh! j'entends. Vous n'avez pas besoin de beugler... Tout le château vous entend... Pourquoi n'allez-vous pas beugler contre les Anglais et les battre pour moi?

LA TRÉMOUILLE (*levant son poing*)

Petit...

CHARLES (*se sauvant derrière l'archevêque*)

Ne levez pas la main sur moi! C'est un crime de lèse-majesté.

LA HIRE

Doucement, mon Seigneur! doucement!

L'ARCHEVÊQUE (*d'un ton résolu*)

Allons, allons! Tout ça n'est pas de mise... Je vous en prie, seigneur chambellan, je vous en prie!... Il faut de l'ordre, quelle qu'en soit la nature. (*Au Dauphin.*) Et vous, sire! Si vous ne pouvez pas gouverner votre royaume, au moins tâchez de vous gouverner vous-même.

CHARLES

Encore un sermon! Merci Bien!

LA TRÉMOUILLE (*tendant le papier à l'archevêque*)

Tenez. Lisez-moi ce maudit écrit... Il m'a fait bouillonner le sang dans la tête. Je ne peux pas distinguer les lettres.

CHARLES (*revenant et regardant au-dessus de l'épaule gauche de La Trémouille*)

Je vais vous le lire si vous voulez. *Je sais lire*, moi, vous savez.

LA TRÉMOUILLE (*avec un intense mépris, et pas du tout touché par la raillerie*)

Oui... Lire, c'est à peu près tout ce à quoi vous êtes bon... Y comprenez-vous quelque chose, archevêque?

L'ARCHEVÊQUE

J'aurais attendu plus de bon sens de Baudricourt... Il nous envoie une jeune paysanne simple d'esprit...

CHARLES (*l'interrompant*)

Pas du tout, pas du tout... Il nous envoie une sainte, un ange. Et c'est pour moi qu'elle vient, moi le roi et pas vous, archevêque, tout sacré que vous soyez!... Elle reconnaît le sang royal, elle, si vous, vous ne le reconnaissez pas! (*Fièrement il marche jusqu'au rideau, arrivant entre Barbe Bleue et La Hire.*)

L'ARCHEVÊQUE

Nous ne vous permettrons pas de voir cette folle donzelle.

CHARLES (*se retournant*)

Je suis roi, et je le veux.

LA TRÉMOUILLE (*brutalement*)

C'est elle, alors, qui ne sera pas autorisée à vous voir... Voilà tout!

CHARLES

Je vous dis que je le veux... Je ne céderai pas d'un pouce...

BARBE BLEUE (*riant de lui*)

Oh! le méchant!... Qu'est-ce que dirait votre sage grand-papa!

CHARLES

Comme vous êtes ignorant, Barbe Bleue... Mon grand-père avait une sainte qui flottait toujours dans l'air autour de lui, quand il priait. Elle lui disait tout ce qu'il voulait savoir. Mon pauvre père, lui, avait deux saintes, Marie de Maillé et la Gasque d'Avignon... C'est dans la famille. Et vous direz ce que vous voudrez, mais moi aussi j'aurai ma sainte.

L'ARCHEVÊQUE

Cette créature n'est pas une sainte. Ce n'est pas même une femme respectable... Elle ne porte pas de vêtements de femme... Elle est habillée comme un soldat, et elle chevauche par tout le pays avec les soldats... Vraiment, pouvez-vous imaginer qu'une telle personne sera admise à la cour de Votre Altesse?

LA HIRE

Arrêtez! (*Il s'approche de l'archevêque.*) Vous dites qu'il s'agit d'une fille portant une armure comme un soldat?

L'ARCHEVÊQUE

Baudricourt la décrit ainsi.

LA HIRE

Donc, par tous les diables de l'enfer... Oh, Seigneur Dieu! Pardonnez-moi! Qu'ai-je dit? Par Notre-Dame et par tous les saints, c'est l'Ange qui a frappé de mort Sale Bec parce qu'il avait juré.

CHARLES (*trionphant*)

Vous le voyez!... Un miracle!

LA HIRE

Elle peut nous frapper tous de mort, si nous la contrecarrons... Pour l'amour du ciel, archevêque, attention à ce que vous faites!

L'ARCHEVÊQUE (*avec sévérité*)

C'est stupide! Personne n'a été frappé de mort. Un vaurien d'ivrogne, qui a été sermonné cent fois parce qu'il jurait, est tombé dans un puits et s'est noyé... Une pure coïncidence.

LA HIRE

Je ne sais pas ce que c'est qu'une coïncidence, mais ce que je sais, c'est que l'homme est mort et qu'elle lui avait dit qu'il allait mourir.

L'ARCHEVÊQUE

Nous allons tous mourir, capitaine.

LA HIRE (*se signant*)

J'espère bien que non. (*Il se retire de la conversation.*)

BARBE BLEUE

Nous pouvons facilement découvrir si c'est un ange ou non... Arrangeons-nous pour que, quand elle viendra, je sois le Dauphin, et nous verrons si elle découvre la supercherie.

CHARLES

Oui, oui! J'accepte... Si elle n'est pas capable de découvrir le sang royal, je ne veux rien avoir à faire avec elle.

L'ARCHEVÊQUE

C'est à l'Église de faire les saints... Que Baudricourt s'occupe de ses affaires et qu'il n'usurpe pas les fonctions de son prêtre... Je dis que la fille ne sera pas admise ici.

BARBE BLEUE

Mais, archevêque...

L'ARCHEVÊQUE (*avec sévérité*)

Je parle au nom de l'Église. (*Au Dauphin.*) Oseriez-vous encore dire qu'elle le sera?

CHARLES (*intimidé mais boudeur*)

Oh, si vous en faites matière d'excommunication, je n'ai plus rien à dire!... Mais vous n'avez pas lu la fin de la lettre... Baudricourt dit qu'elle lèvera le siège d'Orléans et battra les Anglais pour nous.

LA TRÉMOUILLE

Chansons !

CHARLES

Très bien... Sans doute est-ce *vous*, avec tous vos mugissements, qui ferez lever le siège d'Orléans ?

LA TRÉMOUILLE (*avec fureur*)

Ne me jetez pas ça, encore une fois, à la tête ! Vous entendez !... Je me suis plus battu que jamais vous ne l'avez fait ou ne le ferez... Mais je ne peux pas être partout.

CHARLES

Dieu soit loué !... c'est quelque chose, ça !

BARBE BLEUE (*s'avançant entre l'Archevêque et Charles*)

Vous avez à la tête de vos troupes devant Orléans, Dunois, le brave Dunois, le beau et jeune Dunois, le merveilleux, l'invincible Dunois, le chéri de toutes les dames, le superbe bâtard !... Est-il probable que la petite paysanne puisse faire ce que lui ne peut faire ?

CHARLES

Mais alors, pourquoi ne lève-t-il pas le siège ?

LA HIRE

Le vent est contre lui.

BARBE BLEUE

Comment le vent peut-il le gêner à Orléans ? Il n'est pas sur la Manche.

LA HIRE

Non, mais il est sur la Loire, et les Anglais tiennent la tête du pont. Il faut qu'il fasse passer ses hommes de l'autre côté du fleuve, et en le remontant, s'il veut les prendre par derrière... Eh bien, il ne le peut pas parce qu'il y a un diable de vent qui souffle en sens contraire... Il est fatigué de payer les prêtres afin qu'ils prient pour que le vent tourne à l'ouest. Ce qu'il lui faut,

c'est un miracle... Vous dites que ce que cette jeune fille a fait à Sale Bec n'est pas un miracle... Possible. Mais ç'a été la fin de maître François... Si elle change le vent pour Dunois, ce ne sera peut-être pas un miracle, mais cela peut être la fin des Anglais... Quel mal y a-t-il à essayer?

L'ARCHEVÊQUE (*qui a lu la fin de la lettre et est devenu plus pensif*)

C'est vrai que Baudricourt semble impressionné extraordinairement.

LA HIRE

Baudricourt est un fameux âne, mais c'est un soldat... S'il croit qu'elle peut battre les Anglais, tout le reste de l'armée le croira aussi.

LA TRÉMOUILLE (*à l'archevêque qui est hésitant*)

Ah! qu'ils fassent ce qu'ils veulent!... Les hommes de Dunois abandonneront la ville malgré lui, si quelqu'un ne vient pas leur remettre un peu de cœur au ventre.

L'ARCHEVÊQUE

Avant de décider quoi que ce soit, l'Église doit examiner cette jeune fille... Cependant, puisque Son Altesse le désire, elle peut paraître devant la Cour.

LA HIRE

Je vais la trouver et le lui dire. (*Il sort.*)

CHARLES

Venez avec moi, Barbe Bleue, et arrangeons tout pour qu'elle ne sache pas qui je suis. Vous vous ferez passer pour moi. (*Il sort en écartant les rideaux.*)

BARBE BLEUE

Me faire passer pour cet être-là!... Par saint Michel! (*Il suit le Dauphin.*)

LA TRÉMOUILLE

Je me demande si elle le découvrira!

L'ARCHEVÊQUE

Bien sûr qu'elle le découvrira.

LA TRÉMOUILLE

Pourquoi?... Comment le saurait-elle?

L'ARCHEVÊQUE

Elle saura ce que tout le monde sait à Chinon, à savoir que le Dauphin est le personnage à l'aspect le plus chétif et le plus mal habillé de la Cour, et que l'homme à la Barbe bleue est Gilles de Rais!

LA TRÉMOUILLE

Je n'y avais pas songé!

L'ARCHEVÊQUE

Parce que vous n'avez pas l'habitude des miracles comme moi... Cela fait partie de ma profession.

LA TRÉMOUILLE (*intrigué et un peu scandalisé*)

Mais alors ça ne serait pas du tout un miracle.

L'ARCHEVÊQUE (*avec calme*)

Pourquoi pas?

LA TRÉMOUILLE

Oh! voyons!... Qu'est-ce qu'un miracle?

L'ARCHEVÊQUE

Un miracle, mon ami, c'est un événement qui crée la foi. C'est là le but et la nature des miracles... Ils peuvent sembler tout à fait merveilleux pour les gens qui en sont témoins et être tout à fait simples pour ceux qui les accomplissent. Cela importe peu. S'ils confirment ou créent la foi, ce sont de vrais miracles.

LA TRÉMOUILLE

Même si ce sont des supercheries, voulez-vous dire?



L'ARCHEVÊQUE

Les supercheries provoquent une déception. Un événement qui crée la foi n'amène pas de déception. Donc ce n'est pas une supercherie, mais un miracle.

LA TRÉMOUILLE (*perplexe, se gratte le cou*)

C'est bon... Je pense que vous devez avoir raison puisque vous êtes archevêque... Pourtant ça me semble un peu louche... Mais je ne suis pas un homme d'Église, aussi je ne comprends rien à ces affaires-là.

L'ARCHEVÊQUE

Vous n'êtes pas un homme d'Église, mais vous êtes un diplomate et un soldat... Eh bien, pourriez-vous faire payer les taxes de guerre à nos bourgeois et faire sacrifier leur vie à nos soldats, s'ils savaient ce qui se passe *réellement* au lieu de ce qui leur *semble* se passer?

LA TRÉMOUILLE

Non, par saint Denis!... Avant le coucher du soleil, tout serait en branle.

L'ARCHEVÊQUE

Ne serait-il pas très simple de leur dire la vérité?

LA TRÉMOUILLE

Parbleu!... Mais ils ne la croiraient pas.

L'ARCHEVÊQUE

Précisément... Eh bien, l'Église doit gouverner les hommes pour le bien de leurs âmes, tout comme vous devez les gouverner pour le bien de leurs corps. Et pour faire cela, l'Église doit faire comme vous faites : nourrir leur foi au moyen de la poésie.

LA TRÉMOUILLE

De la poésie?... J'appellerais plutôt cela de la farce.

L'ARCHEVÊQUE

Vous auriez tort, mon ami. Les paraboles ne sont pas des mensonges, bien qu'elles décrivent des événements qui ne sont jamais arrivés. Les miracles ne sont pas des supercheries, bien qu'ils soient souvent — je ne dis pas toujours — des combinaisons simples et innocentes grâce auxquelles le pasteur fortifie la foi de son troupeau... Lorsque cette jeune fille découvrira le Dauphin au milieu de ses courtisans, ce ne sera pas un miracle pour moi, car je saurai comment les choses se sont passées, et ma foi n'en sera pas accrue... Quant aux autres, s'ils sentent le frisson du surnaturel, s'ils oublient leur argile salie par le péché pour percevoir soudainement la gloire de Dieu, alors ce sera un miracle et un miracle béni... Et vous verrez que la fille elle-même sera plus affectée que n'importe qui. Elle oubliera comment elle l'aura réellement découvert. Vous aussi peut-être, d'ailleurs.

LA TRÉMOUILLE

Oh! Ce que je voudrais être assez malin pour savoir quelle part il y a en vous de l'archevêque de Dieu et quelle part il y a du plus rusé des renards de Touraine!... Venez, ou nous serons en retard pour voir la plaisanterie, et je veux la voir, miracle ou pas miracle.

L'ARCHEVÊQUE *(le retenant un moment)*

N'allez pas vous imaginer que j'aime les voies tortueuses... Un nouvel esprit commence à se développer chez les hommes. Nous sommes à l'aurore d'une ère plus vaste. Si, au lieu d'avoir à gouverner les hommes, j'étais un simple moine, eh bien, je chercherais la paix de l'esprit auprès d'Aristote et de Pythagore, au lieu de la chercher auprès des saints et de leurs miracles.

LA TRÉMOUILLE

Qui diantre était Pythagore?

L'ARCHEVÊQUE

Un sage qui soutenait que la terre est ronde et qu'elle tourne autour du soleil.

LA TRÉMOUILLE

En voilà un idiot ! Il ne pouvait donc pas se servir de ses yeux ?

Ils sortent ensemble, par l'ouverture entre les rideaux, qui ne tardent pas à être écartés. Ils révèlent ainsi toute la profondeur de la salle du trône dans laquelle se voit toute la cour assemblée. Sur la droite, deux trônes, sur une estrade. Barbe Bleue se tient sur l'estrade dans une pose théâtrale, comme s'il était le roi. De même que les courtisans, il s'amuse beaucoup à cette plaisanterie. Dans le mur, derrière l'estrade, il y a une ouverture voûtée fermée par un rideau. La porte principale, gardée par des hommes d'armes, est de l'autre côté de la salle. Un chemin libre va de l'une à l'autre. De chaque côté, les courtisans le bordent. Charles est sur le bord de ce chemin, au milieu de la salle. La Hire est sur sa droite. Sur sa gauche, l'archevêque a pris sa place près de l'estrade. La Trémouille est de l'autre côté. La dame de La Trémouille, qui joue le rôle de la reine, est sur le trône royal, avec, tout près d'elle, un groupe de dames d'honneur, derrière l'archevêque.

Le bavardage des courtisans fait un tel bruit que personne ne remarque l'apparition du page à la porte.

LE PAGE

Le duc de... (Personne n'écoute.) Le duc de... (Le bavardage continue. Indigné de n'avoir pas imposé le silence, il arrache la hallebarde de l'homme d'armes le plus proche et il en frappe lourdement le sol. Le bavardage cesse. Tous le regardent en silence.) Attention ! (Il rend la hallebarde à l'homme d'armes.) Le duc de Vendôme présente Jeanne la Pucelle à Sa Majesté.

CHARLES (*portant son doigt à ses lèvres*)

Ch... !

Il se cache derrière le courtisan le plus proche et regarde curieusement pour voir ce qui va se passer.

BARBE BLEUE (*avec majesté*)

Qu'elle approche du trône !

Jeanne est habillée en soldat, ses cheveux coupés pendent en une frange épaisse tout autour de son visage. Elle est conduite par un noble timide et silencieux dont elle s'écarte, puis elle s'arrête pour saisir toute la scène et découvrir où se trouve le Dauphin.

LA DAME DE LA TRÉMOUILLE (*à la dame d'honneur la plus proche*)

Ma chère!... Ses cheveux! (*Toutes les dames pouffent d'un rire irrésistible.*)

BARBE BLEUE (*s'efforçant de ne pas rire et faisant un geste de la main pour réprimer leur gaieté*)

Ch!... Ch!... Mesdames! Mesdames!

JEANNE (*nullement embarrassée*)

Je les porte ainsi parce que je suis un soldat... Où est le Dauphin?

Un rire étouffé court parmi les courtisans tandis qu'elle s'avance jusqu'à l'estrade.

BARBE BLEUE (*d'un ton de condescendance*)

Vous êtes en présence du Dauphin.

Jeanne le regarde d'un air sceptique pendant un moment, le considérant des pieds à la tête, très attentivement, pour plus de sûreté. Silence de mort tandis que tous l'observent. Une expression d'amusement apparaît sur sa figure.

JEANNE

Allons, Barbe Bleue! Tu ne peux pas me tromper... Où est le Dauphin?

Un immense éclat de rire se fait entendre, tandis que Gilles, faisant un geste indiquant qu'il se rend, se joint aux rieurs et saute de l'estrade à côté de La Trémouille. Jeanne, dont le visage est également épanoui par la gaieté, se détourne pour chercher dans la foule des courtisans. Bientôt, elle se fait un chemin parmi eux et saisit Charles qu'elle tire par le bras.

JEANNE (*le lâche, puis lui fait une petite révérence*)

Gentil petit Dauphin, je suis envoyée vers vous pour chasser l'Anglais d'Orléans et de France et pour vous couronner roi dans la cathédrale de Reims où tous les vrais rois de France sont couronnés.

CHARLES (*trionphant, s'adresse à la Cour*)

Vous voyez, vous tous! Elle a reconnu le sang royal... Qui osera dire, maintenant, que je ne suis pas le fils de mon père?

A Jeanne.) Mais si vous voulez que je sois couronné à Reims, il faut que vous en parliez à l'archevêque, pas à moi... Le voilà.
(Il est debout derrière Jeanne.)

JEANNE *(se retourne vivement, accablée d'émotion)*

Oh! monseigneur! *(Elle tombe à genoux devant lui, la tête inclinée, n'osant regarder en l'air.)* Monseigneur, je ne suis qu'une pauvre paysanne et vous, vous êtes plein de la grâce de Dieu Lui-Même, mais vous voudrez bien me toucher avec vos mains et me donner votre bénédiction, n'est-ce pas?

BARBE BLEUE *(bas, à La Trémouille)*

Il en rougit, le vieux renard.

LA TRÉMOUILLE

Encore un miracle!

L'ARCHEVÊQUE *(touché, posant sa main sur la tête de Jeanne)*

Enfant! Vous êtes amoureuse de la religion.

JEANNE *(saisie, relève la tête pour le regarder)*

Le suis-je?... Je n'y avais jamais pensé... Est-ce mal?

L'ARCHEVÊQUE

Ce n'est pas mal, mon enfant. Mais c'est périlleux.

JEANNE *(se levant, tandis que son visage rayonne d'un insouciant bonheur)*

Il y a toujours du péril, sauf dans les cieux... Ah, monseigneur, quelle force, quel courage vous m'avez donnés! Cela doit être la chose la plus merveilleuse que d'être archevêque. *(Toute la Cour sourit, même elle rit un peu.)*

L'ARCHEVÊQUE *(se redresse, froissé)*

Messeigneurs! La foi de cette jeune fille montre combien votre légèreté est répréhensible... Je suis, que Dieu me vienne en aide, tout à fait indigne, mais pourtant votre gaieté est un péché mortel.
(Tous les visages s'assombrissent. Silence de mort.)

BARBE BLEUE

Monseigneur! nous rions d'elle et pas de vous.

L'ARCHEVÊQUE

Comment? Ce n'est pas de mon indignité, mais de sa foi que vous riez!... Gilles de Rais, cette Pucelle a prophétisé que le pécheur serait noyé dans son péché...

JEANNE (*désolée*)

Non!

L'ARCHEVÊQUE (*lui imposant silence du geste*)

Et moi je prophétise maintenant que vous serez pendu pour vos péchés si vous n'apprenez pas quand on peut rire et quand on doit prier.

BARBE BLEUE

Monseigneur! Je suis répréhensible... Je suis désolé de l'être. Je n'ai rien à ajouter... Mais si vous prophétisez que je serai pendu, je ne serai jamais capable de résister à la tentation, car sans cesse je me dirai que je serai aussi bien pendu pour le vol d'un œuf que pour le vol d'un bœuf.

En entendant ceci, les courtisans reprennent courage. De nouveau, on rit.

JEANNE (*scandalisée*)

Tu es bien effronté, Barbe Bleue. En voilà de l'impudence de répondre ainsi à l'archevêque!

LA HIRE (*avec un immense gloussement de rire*)

Très bien, ma fille! Très bien.

JEANNE (*avec impatience, à l'archevêque*)

Ne voulez-vous pas renvoyer tous ces gens niais pour que je puisse parler seule avec le Dauphin?

LA HIRE (*avec bonne humeur*)

Vous êtes de trop, et moi aussi. (*Il fait un salut, tourne sur ses talons et sort.*)

L'ARCHEVÊQUE

Venez, messeigneurs. La Pucelle vient ici avec la bénédiction de Dieu et on doit lui obéir.

Les courtisans se retirent, les uns par l'ouverture voûtée, les autres du côté opposé. L'archevêque traverse la salle pour se diriger vers la porte, suivi par la dame et le sire de La Trémouille. Au moment où l'archevêque passe à côté de Jeanne, elle tombe à genoux et baise avec ferveur le bas de sa robe. Il secoue sa tête en signe de remontrance instinctive, rassemble sa robe et sort. Jeanne reste agenouillée barrant directement le chemin à la dame de La Trémouille.

LA DAME DE LA TRÉMOUILLE (*d'un ton froid*)

Voulez-vous me permettre de passer, s'il vous plaît?

JEANNE (*se lève vivement et fait un pas en arrière*)

Excusez-moi, madame, pour sûr.

La dame de La Trémouille passe. Jeanne la suit des yeux, puis se retourne vers le Dauphin.

JEANNE

Est-ce la reine?

CHARLES

Non. Elle s'imagine seulement l'être.

JEANNE (*suivant de nouveau la dame des yeux*)

Oo-oo-oo!

Son ahurissement, à la vue de la tournure de la dame magnifiquement habillée, n'est pas très flatteur pour celle-ci.

LA TRÉMOUILLE (*très bourru*)

Je prierai Votre Altesse de ne pas se moquer de ma femme.
(*Il sort. Les autres sont déjà sortis.*)

JEANNE (*au Dauphin*)

Qui est ce vieux père grognon?

CHARLES

C'est le sire de La Trémouille.

JEANNE

Quel est son métier ?

CHARLES

Il commande l'armée. Et chaque fois que je trouve un ami auquel je tiens, il le tue.

JEANNE

Mais pourquoi le laisses-tu faire ?

CHARLES (*s'en allant vivement du côté du trône, afin d'échapper à son magnétisme*)

Comment puis-je l'en empêcher ? Il me tyrannise... Tout le monde me tyrannise.

JEANNE

Tu as peur ?

CHARLES

Oui, j'ai peur... Absolument inutile de me prêcher à ce sujet... Tout cela est bel et bon pour ces hommes grands et gros, dont l'armure est bien trop lourde pour moi. Je peux à peine soulever leurs épées... Et leurs muscles, et leurs clameurs ! Ils sont pleins de bile ! Ils aiment à se battre. En dehors de la bataille, la plupart d'entre eux se conduisent comme des imbéciles. Moi, au contraire, je suis pacifique et sensible. Je ne tiens pas à tuer des gens. Je demande seulement qu'on me laisse seul, m'amuser à ma guise... Jamais je n'ai demandé à être roi. On m'y a forcé... Aussi, si vous allez me dire : « Fils de saint Louis, ceins l'épée de tes ancêtres et conduis-nous à la victoire ! » vous ferez mieux d'économiser votre souffle pour refroidir votre bouillie, car je ne peux pas faire ça... Je ne suis pas taillé pour cela. Et voilà !

JEANNE (*d'un ton tranchant et impérieux*)

Sottises ! Nous sommes tous comme ça, pour commencer. Moi, je te donnerai du courage.

CHARLES

Mais je ne veux pas qu'on me donne du courage. Je veux dormir dans un lit confortable. Je ne veux pas vivre dans une continuelle terreur d'être tué ou blessé... Donnez du courage aux autres, qu'ils en aient tout leur saoul de se battre! Et laissez-moi tranquille.

JEANNE

Inutile, Charlet. Il faut que tu acceptes de bon cœur ce que Dieu te demande. Si tu ne réussis pas à faire de toi un roi, tu seras un mendiant... Tu n'es bon à rien d'autre... Allons, assieds-toi sur le trône, que je te voie! J'attends ce moment depuis longtemps.

CHARLES

A quoi bon être assis sur un trône, si ce sont les autres qui commandent?... Mais qu'à cela ne tienne! (*Il s'assied sur le trône où il fait piètre mine.*) Le voilà, le roi, puisque vous le demandez! Regardez-le, le pauvre diable, tout votre saoul.

JEANNE

T'es pas encore roi, mon garçon. T'es que le Dauphin... Ne te laisse pas mener par ceux qui t'entourent. L'habit ne fait pas le moine. Je connais le peuple, le vrai peuple, celui qui fait ton pain, pour toi. Eh bien, je te dis que pour eux, un homme n'est vraiment roi de France que lorsque l'huile sainte a coulé sur ses cheveux et qu'il a été consacré et couronné dans la cathédrale de Reims... Tu as aussi besoin de vêtements neufs, Charlet. Pourquoi la reine ne te soigne-t-elle pas comme il faut?

CHARLES

Nous sommes trop pauvres. Tout l'argent que nous pouvons économiser, elle le prend pour se le mettre sur le dos, à elle. D'ailleurs, j'aime à la voir bien habillée, et ça m'est égal ce que je porte, moi. De toute façon, je suis laid.

JEANNE

Il y a quelque chose de bon en toi, Charlet, mais ce n'est pas encore ce qui est bon chez un roi.

CHARLES

Nous verrons. Je ne suis pas aussi sot que j'en ai l'air... Je garde mes yeux ouverts! D'abord je puis dire qu'un bon traité vaut dix bons combats... Ces ferrailleurs perdent par les traités tous les gains de leurs combats. Si nous pouvions avoir un bon traité, sûrement les Anglais en sortiraient à leur dam, car il leur est plus naturel de se battre que de penser.

JEANNE

Si les Anglais gagnent, ce sont eux qui feront le traité... Et alors que Dieu aide la pauvre France!... Tu dois te battre, Charlet, que tu le veuilles ou non!... J'irai en avant pour te donner du cœur... Il faut prendre notre courage à deux mains, et encore plus prier, avec nos deux mains aussi.

CHARLES (*descend de son trône et à nouveau traverse la salle pour échapper à ses instances impérieuses*)

Oh! assez parler de Dieu et de prière! Je ne peux pas supporter les gens qui prient sans cesse. N'est-ce pas assez d'avoir à le faire aux moments voulus?

JEANNE (*le plaignant*)

Pauvre petit gars, tu n'as encore jamais prié de ta vie! Il faut que je t'apprenne tout depuis le commencement.

CHARLES

Je ne suis pas un petit gars... Je suis homme et père, je ne veux pas qu'on m'apprenne n'importe quoi.

JEANNE

Oui, vous avez un petit garçon. Quand vous mourrez, il sera Louis le Onzième. Ne voulez-vous pas combattre pour lui?

CHARLES

Non, dame! C'est un enfant désagréable... Il me hait. Il hait tout le monde, cette petite brute égoïste!... Je ne veux pas être embêté avec les enfants. Je ne veux pas être un père, pas plus que je ne veux être un fils, surtout un fils de saint Louis... Je ne veux

rien être de toutes ces belles choses dont vous avez tous la tête farcie. Je veux être juste comme je suis... Pourquoi ne pouvez-vous pas vous occuper de vos affaires à vous et me laisser m'occuper de mes affaires à moi?

JEANNE (*de nouveau d'un ton de mépris*)

S'occuper de ses affaires, c'est comme s'occuper de son corps : c'est le plus court chemin pour se rendre malade. Quelles sont mes affaires? Aider ma mère à la maison... Quelles sont les tiennes? Caresser des petits bichons et sucer des bâtons de sucre! Je trouve cela dégoûtant!... Je te dis que ce sont les affaires de Dieu que nous devons faire ici-bas, et non pas les nôtres... J'ai un message de Dieu pour toi. Tu dois l'écouter, même si ton cœur se brise de terreur.

CHARLES

Je ne veux pas de message. Mais pouvez-vous me conter quelques secrets? Pouvez-vous obtenir des guérisons? Pouvez-vous changer le plomb en or, ou quelque chose comme cela?

JEANNE

Je peux te changer en un roi, dans la cathédrale de Reims, et cela, c'est un miracle qui nous donnera du fil à retordre, je crois.

CHARLES

Si nous allons à Reims et s'il y a un couronnement, Anne voudra de nouvelles robes. Nous ne pouvons pas nous permettre cette dépense... Je suis très bien comme je suis.

JEANNE

Comme vous êtes! Mais qu'est-ce que vous êtes? Moins que le dernier des bergers de mon père. Tant que tu n'es pas sacré, tu n'es même pas le seigneur en droit de ta propre terre de France.

CHARLES

De toute façon, je ne serai pas le seigneur en droit de ma propre terre... Est-ce que le sacre paiera les hypothèques? J'ai hypothéqué mon dernier arpent à l'archevêque et à ce gros tonneau... Je dois même de l'argent à Barbe Bleue.

JEANNE (*d'un ton sérieux*)

Écoute, Charlet... Je viens de la terre et j'ai gagné ma force à travailler la terre et je te dis que la terre est tienne, afin que tu la gouvernes justement et que tu y maintiennes la paix de Dieu, et non pour que tu la mettes en gage chez un prêteur à la petite semaine, comme une ivrognesse le fait avec les vêtements de ses enfants. Et je suis envoyée par Dieu pour te dire de t'agenouiller dans la cathédrale et de solennellement Lui faire don de ton royaume pour toujours, et ainsi devenir le plus grand roi du monde comme Son intendant et Son bailli et Son soldat et Son serviteur... Le sol même de France deviendra sacré. Ses soldats seront les soldats de Dieu. Les ducs rebelles seront des rebelles à Dieu. Les Anglais tomberont à genoux et ils te demanderont de les laisser retourner en paix à leurs foyers légitimes... Voudrais-tu être un pauvre petit Judas, et me trahir, moi, et Celui qui m'envoie ?

CHARLES (*enfin tenté*)

Oh, si j'osais !

JEANNE

Oh moi ! J'oserai, j'oserai et j'oserai encore... Au nom-Dieu ! Es-tu pour ou contre moi ?

CHARLES (*excité*)

Je vais risquer !... Mais je vous préviens que je ne pourrai pas continuer... Je risque. Vous verrez. (*Il court à la porte principale et il appelle.*) Holà, ho ! Revenez tous ! (*A Jeanne, tandis qu'il revient en courant, à l'arcade, de l'autre côté.*) Soutenez-moi bien et ne laissez personne m'intimider. (*Appelant par l'ouverture de l'arcade.*) Venez tous ! Toute la Cour ! (*Il s'assied sur le trône, tandis que tous reprennent leurs anciennes places, bavardant et se demandant ce dont il s'agit.*) Maintenant, le sort en est jeté, mais je m'en moque. Allons-y ! (*Au page.*) Fais faire le silence, petite bête !

LE PAGE (*saisit une hallebarde comme il l'avait déjà fait et, avec elle, frappe des coups répétés*)

Silence ! Silence pour Sa Majesté le Roi ! Le roi parle ! (*D'un ton autoritaire.*) Allez-vous vous taire, là-bas ! (*Silence.*)

CHARLES (*se levant*)

J'ai donné le commandement de l'armée à la Pucelle. La Pucelle en fera comme elle voudra.

Il descend de l'estrade. Ébahissement général. La Hire, enchanté, frappe l'armure de sa cuisse avec son gantelet.

LA TRÉMOUILLE (*se tournant menaçant vers Charles*)

Qu'est-ce que ça signifie ? C'est MOI qui commande l'armée.

Jeanne place rapidement sa main sur l'épaule de Charles qui instinctivement recule.

Charles fait un effort grotesque qui aboutit en un geste extravagant : il fait claquer ses doigts au nez du chambellan.

JEANNE

Tu l'as ta réponse, père grognon ! (*Soudain elle tire son épée, car elle devine que son moment est venu.*) Qui est pour Dieu et Sa Pucelle ? Qui vient à Orléans avec moi ?

LA HIRE (*emballé, tirant lui aussi son épée*)

Pour Dieu et Sa Pucelle ! À Orléans !

TOUS LES CHEVALIERS (*suivant son exemple avec enthousiasme*)

À Orléans ! À Orléans !

Jeanne, radieuse, tombe à genoux pour remercier Dieu. Tous s'agenouillent, excepté l'archevêque, qui donne sa bénédiction, et La Trémouille, qui s'affaisse en jurant.

SCÈNE III

Orléans, le 29 mai 1429. Dunois, qui a vingt-six ans, arpente de long en large un bout de terrain sur la rive gauche de la Loire argentée. Il domine une vue étendue du fleuve dans les deux sens. Sa lance, plantée en terre, porte un pennon qu'un fort vent d'Est fait flotter. À côté est son bouclier dont les armoiries sont coupées de la bande de bâtardise. À la main il tient son bâton de commandement. Il est bien bâti et porte son armure avec aisance. Son front large et son menton pointu donnent l'aspect d'un triangle équilatéral à son visage, déjà marqué des fatigues du service actif et de la responsabilité qu'il porte. Son expression est celle d'un homme indulgent et capable, sans affectation ni folles illusions. Son page est assis par terre, les coudes sur ses genoux, les joues sur ses poings et paresseusement il regarde l'eau. C'est le soir, et l'homme et l'enfant sont tous deux impressionnés par la beauté de la Loire.

DUNOIS (*s'arrête un moment pour regarder le pennon flottant et secouer la tête d'un air las avant de reprendre sa marche*)

Vent d'ouest! Vent d'ouest, vent d'ouest! Coquin folâtre. Constant quand tu devrais varier, volage quand tu devrais être fixe!... Vent d'ouest sur la Loire aux flots d'argent!... Qu'est-ce qui rime avec argent? (*De nouveau il regarde le pennon flottant et lui montre le poing.*) Change, maudit! change, garce anglaise!... À l'ouest, à l'ouest, te dis-je... (*Avec un grognement il reprend sa marche silencieuse, mais bientôt à nouveau il recommence.*) Vent d'ouest! vent perfide! Femme infidèle! vent capricieux! vent traître de par-delà la mer, ne souffleras-tu donc plus jamais?

LE PAGE (*bondissant sur ses pieds*)

Regardez! là! La voilà qui passe.

DUNOIS (*tiré brusquement de sa rêverie, d'un ton de curiosité*)

Où? Qui? La Pucelle?

LE PAGE

Non, un martin-pêcheur, une femelle... Comme un éclair bleu... Elle est entrée dans ce buisson.

DUNOIS (*furieusement désappointé*)

Ce n'est que ça! Infernal petit idiot!... J'ai envie de te jeter dans la rivière.

LE PAGE (*nullement effrayé, car il connaît son homme*)

C'était rudement joli, cet éclair bleu!... Regardez! Voilà le mâle maintenant.

DUNOIS (*courant vivement jusqu'au bord de la rivière*)

Où? Où?

LE PAGE (*indiquant du doigt*)

Là! près des roseaux.

DUNOIS (*ravi*)

Je le vois. (*Ils suivent le vol de l'oiseau jusqu'à ce qu'il soit à couvert.*)

LE PAGE

Hier vous m'avez attrapé parce que vous n'étiez pas arrivé à temps pour les voir.

DUNOIS

Oui, mais aujourd'hui tu savais que j'attendais la Pucelle quand tu t'es mis à glapir... La prochaine fois je te donnerai un prétexte pour glapir, moi.

LE PAGE

Ne sont-ils pas jolis? Ce que je voudrais les attraper!

DUNOIS

Que je t'y prenne à essayer de les attraper, et je t'enfermerai dans une cage de fer pendant un mois pour t'apprendre comment on est dans une cage... Tu es un abominable gosse. (*Le page rit et s'accroupit par terre comme avant.*)

DUNOIS (*reprenant sa marche*)

Oiseau bleu, oiseau bleu, puisque ton ami suis, pour moi change la brise... Non, ça ne rime pas! Puisque pour toi péché commis! c'est mieux. Mais ça n'a pas de sens... (*Il se retrouve tout près du page.*) Abominable gosse!... (*Il se détourne.*) Marie, au bleu ruban, couleur du martin-pêcheur, me refuseras-tu un vent d'ouest?

LA VOIX D'UNE SENTINELLE (*du côté ouest*)

Halte! qui va là?

LA VOIX DE JEANNE

La Pucelle!

DUNOIS

Laisse passer!... Par ici, Pucelle!... Ici.

Jeanne, vêtue d'une splendide armure, arrive en courant, toute furieuse. Le vent tombe, le pennon pend, inerte, le long de la lance. Dunois est trop occupé de Jeanne pour le remarquer.

JEANNE (*d'un ton brusque*)

Êtes-vous le Bâtard d'Orléans?

DUNOIS (*froid et rébarbatif, montrant du doigt son bouclier*)

Vous voyez la bande... C'est vous Jeanne la Pucelle?

JEANNE

Pour sûr.

DUNOIS

Où sont vos troupes?

JEANNE

Des lieues en arrière... On m'a dupée! On m'a menée sur la rive qu'il ne fallait pas...

DUNOIS

C'est moi qui ai dit de le faire.

JEANNE

Pourquoi? les Anglais sont sur l'autre rive!

DUNOIS

Les Anglais sont sur les deux rives.

JEANNE

Mais Orléans est sur l'autre rive. C'est là que nous devons combattre les Anglais... Comment traverserons-nous la rivière?

DUNOIS (*renfrogné*)

Il y a un pont.

JEANNE

Eh bien alors... En nom-Dieu, traversons le pont et tombons sur eux!

DUNOIS

Ça paraît facile, mais on ne peut pas le faire.

JEANNE

Qui le dit?

DUNOIS

Moi. Et de plus sages ont donné ce conseil, croyant faire pour le mieux et le plus sûrement.

JEANNE (*rondement*)

En nom-Dieu, vos plus sages sont des imbéciles. Ils se sont joués de vous et maintenant ils veulent aussi se jouer de moi, en m'amenant sur la mauvaise rive... Mais ne savez-vous pas que je vous apporte une aide meilleure qu'il n'en vint oncques à chevalier, ville ou cité?

DUNOIS (*souriant avec patience*)

La vôtre?

JEANNE

Non. L'aide et le conseil du Roi des cieux... Quel est le chemin du pont?

DUNOIS

Vous êtes impatiente, Pucelle.

JEANNE

Est-ce le moment de la patience?... Notre ennemi est à nos portes et nous sommes là, sans rien faire!... Oh!... pourquoi ne combattez-vous pas?... Écoutez, je vais vous débarrasser de la peur. Je...

DUNOIS (*riant de tout cœur*)

Non, non, ma fille. Si vous me débarrassiez de la peur, je serais un parfait chevalier pour chanson de geste, et un diablement mauvais commandant d'armées... Venez! Je vais vous apprendre le métier de soldat. (*Il l'emmène au bord de l'eau.*) Voyez-vous là-bas les deux forts à ce bout-ci du pont? les grands?

JEANNE

Oui. Sont-ils à nous ou aux godons?

DUNOIS

Taisez-vous et attendez... Si j'étais dans l'un de ces forts avec simplement dix hommes, je pourrais tenir contre toute une armée. Les Anglais ont, eux, plus de dix fois dix godons dans ces forts pour les tenir contre nous.

JEANNE

Ils ne peuvent pas les tenir contre Dieu... Dieu ne leur a pas donné le sol qui est sous ces forts. Ils le lui ont dérobé. C'est à nous qu'il l'a donné. Je prendrai ces forts.

DUNOIS

Toute seule?

JEANNE

Nos hommes les prendront. Je les conduirai.

DUNOIS

Pas un homme ne vous suivra.

JEANNE

Je ne regarderai pas derrière moi pour voir si on me suit.

DUNOIS (*reconnaissant son courage et la frappant chaudement sur l'épaule*)

Bien. Il y a en vous l'étoffe d'un soldat... Vous êtes amoureuse de la guerre.

JEANNE (*saisie*)

Oh! Et l'archevêque qui a dit que j'étais amoureuse de la religion.

DUNOIS

Moi aussi, Dieu me pardonne, je suis un peu amoureux de la guerre, cette vilaine diablesse!... Je suis comme un homme avec deux femmes. Voulez-vous être comme une femme avec deux maris?

JEANNE (*d'un ton positif*)

Jamais je n'aurai de mari... A Toul un homme m'a fait un procès pour rupture de promesse de mariage. Je ne lui avais fait aucune promesse... Je suis un soldat. Je ne veux pas qu'on me considère comme une femme. Je ne veux pas porter de vêtements de femme. Je n'aime pas ce que les autres femmes aiment... Elles rêvent d'amoureux et d'argent. Moi, je rêve de conduire une charge, et de l'emplacement des gros canons... Vous autres soldats, vous ne savez pas vous servir des gros canons... Vous croyez que vous pouvez gagner des batailles avec beaucoup de bruit et de fumée.

DUNOIS (*avec un haussement d'épaules*)

C'est vrai. La moitié du temps, l'artillerie donne plus d'ennuis qu'elle ne vaut.

JEANNE

Oui, mon garçon! Mais vous ne pouvez pas combattre des murs de pierre avec des chevaux... Il faut des canons, et des canons bien plus gros même.

DUNOIS (*souriant de sa familiarité et lui faisant écho*)

Oui, ma mie. Mais un cœur brave et une solide échelle viennent à bout des murs de pierre les plus forts.

JEANNE

Bâtard! Je serai la première sur l'échelle quand nous arriverons au fort. Je vous défie de me suivre.

DUNOIS

Vous ne devez pas défier un officier d'état-major. Il n'y a que les officiers de compagnie à qui il soit permis d'étaler leur courage personnel... D'ailleurs il faut que vous sachiez que je vous accueille en qualité de sainte et pas en qualité de soldat... J'ai déjà bien assez de diables à quatre avec moi, s'ils pouvaient m'être de quelque utilité!

JEANNE

Je ne suis pas un diable à quatre... Je suis la servante de Dieu. Mon épée est sacrée. Je l'ai trouvée derrière l'autel de sainte Catherine où Dieu l'avait cachée pour moi. Et je ne dois pas m'en servir pour frapper... Mon cœur est plein de courage, non de colère. Je marcherai devant. Vos hommes suivront. C'est tout ce que je puis faire. Mais il faut que je le fasse et vous ne m'en empêcherez pas.

DUNOIS

Tout vient en son temps. Nos hommes ne peuvent pas prendre ces forts en traversant le pont... Il faut qu'ils aillent par eau et qu'ils prennent les Anglais à revers, sur cette rive.

JEANNE (*dont le sens militaire s'affirme*)

Alors faites des radeaux, et mettez des gros canons dessus, et que vos hommes traversent l'eau vers nous.

DUNOIS

Les radeaux sont prêts, les hommes ont embarqué. Mais il faut attendre la volonté de Dieu.

JEANNE

Que voulez-vous dire?... Dieu les attend.

DUNOIS

Qu'Il nous envoie un bon vent alors! Mes bateaux sont en aval. Ils ne peuvent pas remonter et contre le courant et contre le vent... Il faut attendre que Dieu change le vent... Venez, je vais vous emmener à l'église.

JEANNE

Non... J'aime l'église. Mais l'Anglais ne cède pas aux prières. Il ne comprend rien, que les bonnes buffes et bons torchons... Je n'irai à l'église que lorsque nous les aurons battus.

DUNOIS

Il le faut. J'ai affaire là, avec vous.

JEANNE

Quelle affaire?

DUNOIS

Prier pour avoir un vent d'ouest... J'ai déjà prié. J'ai donné deux chandeliers d'argent. Mais mes prières restent sans réponse. Les vôtres seront peut-être exaucées, car vous êtes jeune et innocente.

JEANNE

Oui, oui. Vous avez raison. Je vais prier. Je le dirai à sainte Catherine. Elle décidera Dieu à me donner un vent d'ouest. Vite. Montrez-moi le chemin de l'église.

LE PAGE (*éternue violemment*)

At chaou!!!

JEANNE

Dieu te bénisse, enfant. Venez, Bâtard.

Ils partent. Le page se lève pour les suivre. Il ramasse le bouclier et veut prendre aussi la lance, quand il remarque que le pennon flotte maintenant dans la direction de l'est.

LE PAGE (*laisse tomber le bouclier et très excité appelle*)
Seigneur! Seigneur! Mademoiselle!

DUNOIS (*revenant en courant*)
Qu'y a-t-il? Le martin-pêcheur?
Des yeux, il le cherche impatiemment sur la rivière.

JEANNE (*les rejoignant*)
Oh! un martin-pêcheur! Où est-il?

LE PAGE
Non. Le vent, le vent, le vent!... (*Il montre le pennon.*) C'est ça qui m'a fait éternuer.

DUNOIS (*regardant le pennon*)
Le vent a tourné... (*Il se signe.*) Dieu a parlé... (*Il s'agenouille et tend son bâton à Jeanne.*) Commandez l'armée royale!... Je suis votre soldat.

LE PAGE (*regardant en aval de la rivière*)
Les bateaux ont pris le large... Ils fendent la rivière vite comme tout.

DUNOIS (*se relevant*)
Maintenant, aux forts!... Vous m'avez défié de vous suivre. Oserez-vous aller en avant?

JEANNE (*éclate en larmes et jette ses deux bras au cou de Dunois, en l'embrassant sur les deux joues*)

Dunois, mon cher compagnon d'armes, aide-moi. Mes yeux sont aveuglés par les larmes... Mets-moi le pied sur l'échelle, et dis : « Monte, Jeanne! »

DUNOIS (*l'entraîne dehors*)

On peut voir l'éclair du canon à travers les larmes! On peut
ouïr son tonnerre! Courons.

JEANNE (*enflammée de courage*)

Courons!

DUNOIS (*l'entraînant avec lui*)

Pour Dieu et pour saint Denis!

LE PAGE (*d'une voix perçante*)

La Pucelle! La Pucelle! Dieu et la Pucelle! Hourrah ah ah!

Il saisit le bouclier et la lance et les suit en cabriolant, fou d'enthousiasme.

SCÈNE IV

Une tente dans le camp anglais. Un chapelain anglais, au cou de taureau, âgé de cinquante ans, est assis sur un tabouret, devant une table, très occupé à écrire. De l'autre côté de la table, un noble, imposant, âgé de quarante-six ans, est assis dans un beau fauteuil. Il feuillette les pages d'un livre d'Heures enluminé. Le noble se divertit. Le chapelain tente d'étouffer sa colère. Il y a un tabouret de cuir, inoccupé, sur la gauche du noble. La table est sur sa droite.

LE NOBLE

Voilà ce que j'appelle du travail... Rien sur terre n'est plus exquis qu'un joli livre, avec des colonnes bien placées, d'une écriture d'un noir riche, dans de belles bordures, et avec de belles images enluminées, savamment intercalées... Mais de nos jours, au lieu de regarder les livres, les gens les lisent. Un livre pourrait tout aussi bien être une de ces commandes de lard et de son,¹ que vous êtes en train d'écrire.

LE CHAPELAIN

Je dois dire, mon Seigneur, que votre désinvolture en face de notre situation me choque...

LE NOBLE (*hautain*)

Qu'y a-t-il?

LE CHAPELAIN

Il y a, mon Seigneur, que nous autres, Anglais, nous avons été battus.

LE NOBLE

Cela arrive quelquefois, vous savez. C'est seulement dans les livres d'histoire et les ballades que l'ennemi est toujours battu.

LE CHAPELAIN

Mais nous sommes battus et rebattus. D'abord Orléans...

LE NOBLE (*haussant les épaules*)

Oh, Orléans!

LE CHAPELAIN

Je sais ce que vous allez dire, mon Seigneur... C'était évidemment un cas de sortilège et de sorcellerie. Mais nous continuons à être battus, à Jargeau, Meung, Beaugency, tout comme à Orléans. Et maintenant nous venons d'être massacrés à Patay et sir John Talbot a été fait prisonnier... (*Il jette sa plume, presque en larmes.*) Je ressens cela, mon Seigneur, je le ressens très profondément. Je ne peux pas supporter de voir mes compatriotes battus par un tas d'étrangers.

LE NOBLE

Oh! Vous êtes Anglais, alors?

LE CHAPELAIN (*blesé*)

Aucunement, mon Seigneur. Je suis un gentilhomme... Néanmoins, comme votre Seigneurie, je suis né en Angleterre; et il y a quelque chose,... c'est difficile à expliquer; cela fait une différence.

LE NOBLE

Vous êtes attaché au sol, hein?

LE CHAPELAIN

Il plaît à Votre Seigneurie d'être satirique à mes dépens. Votre Grandeur vous donne le privilège de l'être avec impunité... Mais votre Seigneurie sait très bien que je ne suis pas attaché au sol à la manière vulgaire, comme un serf... Pourtant je ressens cela (*avec une agitation croissante*) et je n'en ai pas honte, et (*il se lève furibond*) par Dieu! si ça doit durer encore, je jetterai ma soutane au diable, et moi aussi je prendrai les armes et j'étranglerai cette maudite sorcière de mes propres mains.

LE NOBLE (*riant de lui avec bonhomie*)

Convenu, chapelain... Vous le ferez, si nous n'avons rien de mieux à faire... Mais pas encore, pas tout de suite!

Le chapelain reprend son siège, la mine très renfrognée.

LE NOBLE (*d'un ton dégagé*)

Oh, vous savez, la sorcière ne m'inquiéterait pas beaucoup. J'ai fait mon pèlerinage en Terre Sainte, et les Puissances célestes, dans leur propre intérêt, ne peuvent guère permettre que moi, je sois battu par une sorcière de village... Mais il y a le Bâtard d'Orléans, et c'est une noix plus dure à casser, lui. Il a été lui aussi en Terre Sainte, ainsi les chances sont égales entre nous, de ce point de vue-là.

LE CHAPELAIN

Ce n'est qu'un Français, mon Seigneur.

LE NOBLE

Un Français! Où avez-vous déniché cette expression-là? Est-ce que les Bourguignons, les Bretons, les Picards et les Gascons commencent à s'appeler Français, exactement comme nos hommes commencent à s'appeler Anglais? Ils parlent même maintenant de la France et de l'Angleterre comme de leurs pays! LEURS PAYS, s'il vous plaît! Qu'advient-il de moi et de vous, si cette manière de penser vient à la mode?

LE CHAPELAIN

Mais en quoi ça peut-il nous léser?

LE NOBLE

Les hommes ne peuvent pas servir deux maîtres à la fois... Si cette idée folle de servir leur pays s'empare d'eux, alors adieu l'autorité de leur seigneur féodal, et adieu l'autorité de l'Église, c'est-à-dire adieu à vous et à moi.

LE CHAPELAIN

J'espère être un fidèle serviteur de l'Église, et il y a seulement six degrés de parenté entre moi et la baronnie de Stogumber, que

le Conquérant a créée. Mais ce n'est pas une raison pour que je demeure là, à voir les Anglais battus par un bâtard français et par une sorcière de la Champagne pouilleuse!

LE NOBLE

Patience, maître, patience! Nous brûlerons la sorcière et nous battons le bâtard, le temps venu... À vrai dire, en ce moment, j'attends l'évêque de Beauvais pour arranger avec lui le bûcher de cette sorcière... C'est elle et sa faction qui l'ont chassé de son diocèse.

LE CHAPELAIN

Vous devez d'abord la prendre, mon Seigneur.

LE NOBLE

Ou l'acheter. J'offrirai une rançon de roi.

LE CHAPELAIN

Une rançon de roi? pour cette coureuse?

LE NOBLE

Il faut de la marge... Quelques gens de Charles la vendront aux Bourguignons. Les Bourguignons nous la vendront. Et il y aura probablement trois ou quatre intermédiaires qui demanderont leur petite commission.

LE CHAPELAIN

Monstrueux! Des brigands de Juifs! Ils apparaissent chaque fois que l'argent change de mains... Si j'étais le maître, je ne laisserais pas un Juif vivant dans toute la chrétienté.

LE NOBLE

Pourquoi? Les Juifs paient le prix, généralement... Ils font payer, mais ils vous livrent la marchandise... Selon mon expérience, ceux qui veulent quelque chose pour rien sont invariablement des chrétiens.

Un page apparaît.

LE PAGE

Le Très Révérend Évêque de Beauvais, monseigneur Cauchon.

Cauchon, âgé d'environ soixante ans, entre. Les deux Anglais se lèvent.

LE NOBLE (*avec une courtoisie pleine d'effusion*)

Mon cher évêque, comme vous êtes aimable d'être venu!... Permettez-moi de me présenter: Richard de Beauchamp, comte de Warwick, pour vous servir.

CAUCHON

La renommée de Votre Seigneurie m'est bien connue.

WARWICK

Ce révérend clerc est Maître John de Stogumber.

LE CHAPELAIN (*avec volubilité*)

John Bowyer Spenser Neville de Stogumber, pour vous servir, mon Seigneur: bachelier en théologie et gardien du sceau privé de Son Éminence le cardinal de Winchester.

WARWICK (*à Cauchon*)

Vous l'appellez, je crois, le cardinal d'Angleterre. Il est l'oncle de notre roi.

CAUCHON

Messire John de Stogumber, je suis le très bon ami de Son Éminence. (*Il étend sa main vers le chapelain qui baise son anneau.*)

WARWICK

Faites-moi l'honneur de vous asseoir.

Il donne son fauteuil à Cauchon et le place au haut bout de la table. Cauchon accepte la place d'honneur en inclinant gravement la tête. Warwick prend négligemment le tabouret de cuir et s'assied à sa première place. Le chapelain reprend sa chaise.

Bien que Warwick ait pris la seconde place par une déférence calculée à l'égard de l'évêque, il prend la direction de l'entretien, en entrant tout naturellement en matière. Il est toujours cordial et expansif, mais il y a dans sa voix une nouvelle note qui montre qu'il en vient aux affaires.

WARWICK

Eh bien ! seigneur évêque, vous nous trouvez dans un de nos moments de malchance. Charles va être couronné à Reims, en fait par cette jeune Lorraine, et — je ne désire ni vous tromper ni flatter vos espérances — nous ne pouvons pas l'empêcher... Je pense que cela va changer beaucoup la position de Charles.

CAUCHON

Indubitablement... C'est un coup de maître de la Pucelle.

LE CHAPELAIN (*de nouveau agité*)

Nous n'avons pas été loyalement battus, mon Seigneur. Jamais un Anglais n'est loyalement battu.

Cauchon lève légèrement ses sourcils, puis vivement il reprend sa première expression.

WARWICK

Messire John a l'idée que cette jeune femme est une sorcière. Ce serait, je crois, le devoir de Votre Révérende Seigneurie de la dénoncer à l'Inquisition et de la brûler pour ce crime.

CAUCHON

Oui, si elle était capturée dans mon diocèse.

WARWICK (*sentant qu'ils sont parfaitement d'accord*)

Parfaitement... Donc il n'y a aucun doute sérieux qu'elle ne soit une sorcière.

LE CHAPELAIN

Pas le moindre doute. Une sorcière notoire.

WARWICK (*réprouvant doucement l'interruption*)

C'est l'opinion de Sa Seigneurie que nous demandons, messire John.

CAUCHON

Nous ne devons pas considérer seulement nos opinions personnelles, mais encore les opinions..., les préjugés si vous voulez... d'un tribunal français.

WARWICK (*corrigeant*)

Un tribunal catholique, mon Seigneur.

CAUCHON

Les tribunaux catholiques sont composés de mortels, comme les autres tribunaux, quelque sacrées que soient leur fonction et leur inspiration. Et si ces hommes sont des Français, comme on dit à la façon moderne, je crains que le seul fait qu'une armée anglaise ait été battue par une armée française, ne suffise pas pour les convaincre qu'il y ait de la sorcellerie en cette affaire.

LE CHAPELAIN

Comment? Pas même quand le fameux sir John Talbot en personne, a été battu et fait prisonnier par cette ribaude des ruisseaux de Lorraine!

CAUCHON

Nous savons tous, messire, que sir John Talbot est un farouche et formidable soldat. Mais je n'ai pas encore appris qu'il fût un bon général. Et quoiqu'il vous plaise de dire qu'il a été battu par cette jeune fille, quelques-uns d'entre nous seront peut-être disposés à en créditer un peu Dunois.

LE CHAPELAIN (*avec mépris*)

Le Bâtard d'Orléans!

CAUCHON

Permettez-moi de vous rappeler...

WARWICK (*s'interposant*)

Je sais ce que vous allez dire, mon Seigneur. Dunois m'a battu à Montargis.

CAUCHON (*s'inclinant*)

Preuve incontestable que le seigneur Dunois est vraiment un grand capitaine.

WARWICK

Votre Seigneurie est la fleur de la courtoisie. De mon côté, j'admets que Talbot est un simple animal de combat, et que c'est probablement bien fait pour lui qu'il ait été pris à Patay.

LE CHAPELAIN (*s'échauffant*)

Mon Seigneur, à Orléans cette femme a eu la gorge percée par une flèche anglaise. On la vit pleurer de douleur comme un enfant. C'était une blessure mortelle. Et pourtant elle combattit toute la journée. Et quand nos hommes eurent repoussé toutes ses attaques, comme de vrais Anglais, elle s'avança seule jusqu'au mur de notre fort, une bannière blanche à la main, et nos hommes furent paralysés; ils ne purent ni tirer, ni frapper, tandis que les Français tombaient sur eux et les repoussaient jusque sur le pont qui, instantanément, s'enflamma et s'écroula sous eux, les précipitant dans la rivière où ils se noyèrent en tas. Étaient-ce là les effets du talent de général du Bâtard? Ou ces flammes étaient-elles les flammes de l'Enfer commandées par la sorcellerie?

WARWICK

Vous excuserez la véhémence de messire John, mon Seigneur, mais il a bien exposé notre cas... Dunois est un grand capitaine, nous l'admettons; mais pourquoi ne put-il rien faire jusqu'à ce que la sorcière vînt?

CAUCHON

Je ne dis pas qu'il n'y avait pas de puissances surnaturelles de son côté. Mais les noms inscrits sur sa bannière blanche n'étaient pas les noms de Satan et de Belzebuth, c'étaient les noms bénis de Notre-Seigneur et de Sa Sainte Mère. Et votre commandant qui s'est noyé, Clahzda, comme vous l'appellez, je crois...

WARWICK

Glasdale. Sir William Glasdale.

CAUCHON

Glacedèle, merci. Ce n'était pas un saint. Beaucoup de nos gens pensent qu'il a été noyé à cause des blasphèmes qu'il proférait contre la Pucelle.

WARWICK (*commençant à douter beaucoup*)

Alors, mon Seigneur, que devons-nous inférer de tout ceci ? La Pucelle vous a-t-elle converti ?

CAUCHON

Si cela était, mon Seigneur, je n'aurais pas eu la sottise de me mettre ainsi en vos mains.

WARWICK (*protestant aimablement*)

Oh ! oh ! Mon Seigneur !

CAUCHON

Si le diable se sert de cette fille, et je le crois...

WARWICK (*rassuré*)

Ah ! vous entendez, messire John !... Je savais bien que Votre Seigneurie ne nous faillirait pas... Mais, pardonnez mon interruption. Continuez.

CAUCHON

Si le diable se sert de cette fille, il voit plus loin que vous ne l'en supposez capable.

WARWICK

Vraiment ? Et comment cela ? Écoutez ceci, messire John !

CAUCHON

Si le diable voulait damner une jeune paysanne, pensez-vous qu'une tâche aussi aisée lui coûterait la peine de vaincre dans une demi-douzaine de batailles ? Non, mon Seigneur, non. Le premier diabolotin venu pourrait faire cela, si la fille pouvait être damnée... Le Prince des Ténèbres, lui, ne condescend pas à des besognes aussi viles. Quand il frappe, c'est l'Église catholique, dont le royaume est tout le monde spirituel, qu'il frappe. Quand il damne, ce sont les âmes de l'espèce humaine tout entière qu'il damne... Contre ce dessein terrible, l'Église est constamment sur ses gardes. Je vois en cette jeune fille un des instruments de ce dessein. Elle est inspirée, mais diaboliquement inspirée.

LE CHAPELAIN

Je vous ai dit que c'était une sorcière.

CAUCHON (*violemment*)

Ce n'est pas une sorcière. C'est une hérétique.

LE CHAPELAIN

Quelle différence cela fait-il ?

CAUCHON

Vous, un prêtre, vous me demandez cela ? Vous êtes étrangement bornés, vous autres Anglais. Toutes ces choses que vous appelez sorcellerie peuvent être expliquées naturellement. Les miracles de cette femme n'en imposeraient pas à un lapin : d'ailleurs elle ne prétend pas que ce soient des miracles. Que prouvent ses victoires, sinon qu'elle a plus de cervelle dans sa tête que tous vos Glacédèle avec leurs jurons et tous vos Talbot pareils à des taureaux furieux, et que le courage né de la foi, même si la foi est fausse, l'emporte toujours sur le courage né de la colère ?

LE CHAPELAIN (*qui ne peut en croire ses oreilles*)

Votre Seigneurie compare sir John Talbot, trois fois Gouverneur d'Irlande à un taureau furieux !

WARWICK (*vite, pour empêcher Cauchon de répondre*)

Il ne vous siérait pas de faire une telle comparaison, à vous, messire John, car vous êtes éloigné de six degrés d'une baronnie. Mais comme je suis comte et que Talbot est seulement chevalier, je puis me permettre d'accepter la comparaison. (*A l'évêque.*) Mon Seigneur, je passe l'éponge en ce qui concerne la sorcellerie. Néanmoins, il faut brûler cette femme.

CAUCHON (*agacé par ce dogme laïque*)

Je ne peux pas la brûler. L'Église ne peut pas prendre la vie. Mon premier devoir est de chercher le salut de cette fille.

WARWICK

Sans doute. Mais tout de même, vous brûlez des gens, à l'occasion.

CAUCHON

Non. Quand l'Église supprime un hérétique obstiné, comme une branche morte de l'arbre de vie, l'hérétique est livré au bras séculier. L'Église n'a aucune part dans ce que le bras séculier juge bon de faire.

WARWICK

Précisément. Et dans le cas présent, c'est moi qui serai le bras séculier... Eh bien, mon Seigneur, passez-moi votre branche morte, je veillerai à ce que le feu soit prêt pour elle. Si vous pouvez répondre au nom de l'Église, moi, je réponds au nom du bras séculier.

CAUCHON (*dont la colère couve*)

Je ne puis répondre de rien du tout... Vous autres, grands seigneurs, vous n'êtes que trop portés à traiter l'Église comme une simple commodité politique.

WARWICK (*souriant et conciliateur*)

Pas en Angleterre, je vous assure.

CAUCHON

En Angleterre plus que partout ailleurs... Non, mon Seigneur, devant le Trône de Dieu l'âme de cette jeune villageoise a autant de valeur que la vôtre ou celle de votre roi. Et mon premier devoir est de la sauver. Et je ne souffrirai pas que Votre Seigneurie sourie en m'écoutant, comme si je disais des mots sans signification et comme s'il était entendu entre nous que je vous livrerai cette jeune fille par trahison... Je ne suis pas un de vos évêques politiques. Ma foi est pour moi ce que votre honneur est pour vous. Et s'il y a la moindre fissure par laquelle cette petite, devenue enfant de Dieu par son baptême, puisse se glisser pour son salut, je l'y guiderai de ma propre main.

LE CHAPELAIN (*se levant hors de lui*)

Vous êtes un traître.

CAUCHON (*se lève brusquement*)

Vous mentez, prêtre!... (*Tremblant de rage.*) Si vous osez faire ce qu'a fait cette femme, si vous mettez votre pays au-dessus de la sainte Église catholique, vous irez au bûcher avec elle.

LE CHAPELAIN

Mon Seigneur, j'ai... j'ai été trop loin... Je... (*Il se rassied avec un geste de soumission.*)

WARWICK (*qui s'est levé, avec appréhension*)

Mon Seigneur, je vous présente mes excuses pour le mot dont s'est servi messire John de Stogumber. Il n'a pas la même signification en Angleterre qu'en France. Dans votre langue, *traître* signifie qui est perfide, infidèle, déloyal. Dans notre pays, ce mot signifie tout bonnement qui n'est pas pleinement dévoué à nos intérêts d'Anglais.

CAUCHON

Mille regrets. Je n'avais pas compris.

Avec dignité il reprend sa place dans son fauteuil.

WARWICK (*très soulagé, se rassied*)

Pour ma part, je dois aussi m'excuser si j'ai paru prendre trop à la légère le projet de brûler cette pauvre fille. Quand on a vu des contrées entières brûlées maintes et maintes fois, simplement par le fait des coutumes militaires, la peau devient forcément très épaisse et insensible. S'il en était autrement, on deviendrait fou. Et certainement ce serait mon cas... M'est-il permis de présumer que Votre Seigneurie, elle aussi, obligée de voir tant d'hérétiques brûlés de temps à autre, est forcée de considérer, dirai-je d'un point de vue professionnel, une chose qui, autrement, serait un incident des plus horribles?

CAUCHON

Oui. C'est un devoir pénible et même, comme vous dites, horrible. Mais, en comparaison avec l'horreur de l'hérésie, c'est moins que rien. Je ne pense pas au corps de cette fille, il souffrira quelques moments seulement, et, de toute manière, il

doit mourir dans la souffrance, plus ou moins grande, mais je pense à son âme, qui, elle, souffrirait de toute éternité.

WARWICK

Très juste. Dieu fasse que son âme puisse être sauvée!... Mais le problème pratique à résoudre semble être celui-ci : comment sauver son âme sans sauver son corps ? Car, mon Seigneur, nous devons regarder en face la situation : si le culte de la Pucelle continue, notre cause est perdue.

LE CHAPELAIN (*sa voix est brisée comme celle d'un homme qui a pleuré*)

Puis-je dire un mot, mon Seigneur ?

WARWICK

Vraiment, messire John, je préférerais que vous vous absteniez, à moins que vous ne vous emportiez pas.

LE CHAPELAIN

Seulement un mot... Je parle sauf corrections. La Pucelle est pleine de ruse, elle fait semblant d'être dévote. Ses prières et ses confessions sont sans fin. Alors, comment pourra-t-on l'accuser d'hérésie quand elle ne néglige aucune des pratiques d'une fidèle fille de l'Église ?

CAUCHON (*s'enflammant*)

Une fidèle fille de l'Église ! Le pape lui-même, dans ses moments de plus grand orgueil, n'ose pas se permettre ce que cette femme s'est permis. Elle agit comme si elle était l'Église même. Elle apporte à Charles le message de Dieu, et l'Église ne compte pas... Elle le couronnera dans la cathédrale de Reims. Elle, non l'Église ! Elle envoie des lettres au roi d'Angleterre pour lui dire qu'elle est chargée de lui transmettre l'ordre de Dieu de retourner dans son île, sinon il encourra la vengeance de Dieu, qu'elle-même exécutera... Permettez-moi de vous dire que le fait d'écrire de telles lettres était la coutume de Mahomet le Maudit, l'Antéchrist. A-t-elle jamais dit un mot de l'Église dans tout ce qu'elle a dit ? Jamais. C'est toujours Dieu et elle.

Naturellement! Une parvenue! Elle a la tête tournée.

Qui la lui a tournée? Le diable. Et pour une fin puissante. Voyez comme il répand cette hérésie partout. Le nommé Huss, brûlé à Constance il y a à peine treize ans, en a infesté toute la Bohême. Votre Wiclef, prêtre ordonné, a propagé cette peste en Angleterre. Et à votre honte, vous l'avez laissé mourir dans son lit... Ici, en France, nous avons aussi des gens pareils. Je connais cette engeance. Un vrai cancer. Il faut le couper, l'extirper, le brûler, autrement il ne s'arrêterait que quand il aurait livré tout le corps de la société humaine au péché, à la corruption, au ravage, à la ruine. Ainsi un chamelier arabe a chassé de Jérusalem le Christ et Son Église et mis tout à feu et à sang sur son chemin vers l'Occident, jusqu'à ce qu'il n'y eût plus entre la France et la damnation que les Pyrénées, et la merci de Dieu... Et pourtant le chamelier arabe a-t-il fait plus que cette bergère, dans les commencements? Il avait ses voix, lui, de l'Ange Gabriel. Elle a ses voix de sainte Catherine, de sainte Marguerite et du Bienheureux Michel. Il se prétendait le messenger de Dieu, et au nom de Dieu, il écrivait aux rois de la terre. Elle leur envoie des lettres chaque jour, elle. Maintenant ce n'est plus la Mère de Dieu que nous devons prier d'intercéder pour nous, mais Jehanne la Pucelle! A quoi ressemblera le monde quand l'Église, avec sa sagesse, sa science et son expérience que les siècles ont accumulées, quand ses conciles d'hommes pieux, savants et vénérables, seront poussés au ruisseau comme des détritits par le premier travailleur venu, par n'importe quelle laitière en qui le diable aura insufflé le monstrueux orgueil d'être directement inspirée du Ciel? Ce sera un monde de sang, de fureur, de dévastation, un monde où chaque homme luttera pour son propre compte, enfin un monde rejeté dans la barbarie. Maintenant, en effet, vous n'avez que Mahomet et ses dupes, et la Pucelle et ses dupes. Mais qu'advient-il quand chaque fille croira être une Jeanne et chaque homme un Mahomet? Quand j'y pense, je frissonne jusqu'à la moelle de mes os. Toute ma vie j'ai combattu cette hérésie, et je continuerai à la combattre jusqu'au bout... Que tous les péchés de

cette femme lui soient pardonnés, sauf ce péché-là, car c'est le péché contre l'Esprit-Saint. Si elle ne se rétracte pas devant le monde, la face dans la poussière, si elle ne se soumet pas à l'Église jusqu'à la dernière parcelle de son âme, elle ira au bûcher, si jamais elle tombe entre mes mains.

WARWICK (*pas du tout impressionné*)

Évidemment, tout ceci vous touche fortement.

CAUCHON

Vous, pas ?

WARWICK

Je suis un soldat, pas un clerc. Comme pèlerin, j'ai connu des mahométans. Ils n'étaient pas si mal élevés que j'avais été porté à le croire. Sous certains rapports, leur conduite pouvait même être comparée favorablement à la nôtre.

CAUCHON (*mécontent*)

Je l'ai déjà remarqué. Les hommes vont en Orient pour convertir les infidèles et ce sont les infidèles qui les pervertissent. Les Croisés reviennent à demi Sarrasins. Sans parler des Anglais qui sont tous nés hérétiques.

LE CHAPELAIN

Les Anglais, hérétiques! (*En appelant à Warwick.*) Mon Seigneur, allons-nous le supporter? Sa Seigneurie n'est plus elle-même. Comment peut-on appeler hérésie ce que croit un Anglais? Il y a contradiction dans les termes.

CAUCHON

Je vous absous, messire de Stogumber pour motif d'ignorance invincible. L'air épais de votre pays n'engendre pas les théologiens.

WARWICK

Vous ne diriez pas cela si vous nous entendiez nous disputer sur la religion, mon Seigneur! Je regrette que vous pensiez que je doive être soit un hérétique, soit un imbécile, parce que, ayant voyagé, je sais que les disciples de Mahomet professent un grand

respect pour Notre-Seigneur et sont plus prêts à pardonner à saint Pierre de n'avoir été qu'un simple pêcheur que ne l'est Votre Seigneurie de pardonner à Mahomet d'avoir été un chamelier... Mais, au moins dans cette affaire, nous pouvons procéder sans bigoterie.

CAUCHON

Quand les hommes appellent bigoterie le zèle de l'Église chrétienne, je sais ce que je dois penser.

WARWICK

Il s'agit seulement de points de vue orientaux et occidentaux de la même chose.

CAUCHON (*amèrement ironique*)

Seulement de points de vue orientaux et occidentaux!
SEULEMENT!

WARWICK

Oh! Seigneur évêque, je ne vous contredis pas. Vous aurez l'Église avec vous. Mais il faut que vous ayez aussi les nobles... Selon moi, il y a une chose encore plus forte contre la Pucelle que celle que vous avez exposée avec tant de force. Franchement, je ne crains nullement que cette jeune fille devienne un autre Mahomet et ne remplace l'Église par une grande hérésie. Vous exagérez ce risque, je crois... Mais avez-vous noté que dans ses lettres, elle propose à tous les rois d'Europe, ce qu'elle a déjà fait accepter à Charles, un système qui ruinerait toute la structure sociale de la Chrétienté.

CAUCHON

Qui ruinerait l'Église, je vous le dis.

WARWICK (*dont la patience s'épuise*)

Mon Seigneur, je vous en prie, chassez l'Église de votre esprit pour le moment, et souvenez-vous qu'il y a dans le monde des institutions temporelles aussi bien que spirituelles... Moi et mes pairs, nous représentons l'aristocratie féodale, tout comme vous, vous représentez l'Église. Nous sommes le pouvoir temporel. Eh bien, ne voyez-vous pas comment l'idée de cette fille nous porte un coup?

CAUCHON

Comment son idée peut-elle vous porter un coup si ce n'est en nous portant un coup à tous, en frappant l'Église ?

WARWICK

Son idée est que les rois remettent leurs royaumes à Dieu et qu'ils règnent comme baillis de Dieu.

CAUCHON (*pas du tout intéressé*)

Elle a parfaitement raison, du point de vue théologique, mon Seigneur... Mais le roi ne s'en inquiétera guère, pourvu qu'il règne. C'est là une idée abstraite : une simple façon de s'exprimer.

WARWICK

Pas du tout. C'est un moyen astucieux pour supprimer l'aristocratie et faire le roi seul et absolu autocrate... Ainsi le roi, au lieu d'être simplement le premier parmi ses pairs, devient leur maître. Nous ne le souffrirons pas. Nous n'appelons personne notre maître... Nominalemeut nous tenons du roi nos terres et dignités. Il faut en effet une clef de voûte à l'arche de la société humaine. Mais en réalité, nous tenons nos terres de nos propres mains, et nous les défendons avec nos propres épées et celles de nos tenanciers. Or, selon la doctrine de la Pucelle, le roi prendra nos terres — NOS terres ! — et les donnera à Dieu et alors Dieu en donnera l'investiture pleine et entière au roi.

CAUCHON

Qu'avez-vous à craindre à cela?... Après tout, vous êtes les faiseurs de rois. York ou Lancastre en Angleterre, Lancastre ou Valois en France, ils ne règnent que selon votre bon plaisir.

WARWICK

Très vrai. Mais ça ne durera que tant que les peuples suivront leurs seigneurs féodaux et ne verront dans le roi qu'une sorte de façade ambulante, ne possédant rien en propre que le grand chemin qui appartient à tout le monde... Si les pensées et les cœurs des peuples étaient tournés vers le roi, s'ils ne voyaient dans leurs seigneurs rien que les serviteurs du roi, le roi pourrait nous briser sur son genou, l'un après l'autre. Et alors que serions-nous, sinon des courtisans en livrée dans ses antichambres ?

CAUCHON

Malgré tout, vous n'avez rien à craindre, mon Seigneur... Certains naissent rois. Certains naissent hommes d'État. Il arrive rarement qu'ils naissent l'un et l'autre... Où le roi trouverait-il des conseillers pour projeter et réaliser pour lui cette politique?

WARWICK (*avec un sourire pas très amical*)

Peut-être dans l'Église, mon Seigneur!

Cauchon sourit non moins aigrement, hausse les épaules et ne le contredit pas.

WARWICK

Abattez les barons, et les cardinaux n'en feront plus qu'à leur tête.

CAUCHON (*d'un ton conciliant, abandonnant son ton de polémique*)

Mon Seigneur, nous ne battons pas la Pucelle si nous nous combattons l'un l'autre... Je sais très bien qu'il y a dans le monde une soif de pouvoir aussi inassouissable que cette volonté de vivre qui fait partie de la Volonté de Dieu lui-même. Je sais que tant qu'elle existera, il y aura lutte entre l'Empereur et le Pape, entre les ducs et les cardinaux politiques, entre les barons et les rois. Le diable nous divise et gouverne. Je vois que vous n'êtes pas un ami de l'Église. Vous êtes avant tout un comte, comme moi je suis avant tout un homme d'Église. Mais ne pouvons-nous pas laisser tomber nos différends devant un ennemi commun?... Je le vois maintenant: ce qui vous préoccupe, ce n'est pas que cette fille n'ait jamais mentionné l'Église et n'ait toujours pensé qu'à Dieu et à elle-même. Non: c'est qu'elle n'a jamais mentionné les pairs et qu'elle ne pense qu'au roi et à elle-même.

WARWICK

Sans doute... Mais au fond ces deux idées n'en font qu'une seule et unique. Elle a de profondes racines, mon Seigneur. Elle est la protestation de l'âme individuelle contre l'intervention de qui que ce soit, prêtre ou noble, entre l'individu et son Dieu... J'appellerais cela Protestantisme, si j'avais à lui trouver un nom.

CAUCHON (*le regardant fixement*)

Vous comprenez admirablement bien, mon Seigneur. Grattez un Anglais et vous trouverez un protestant.

WARWICK (*jouant à la perfection de la courtoisie*)

Et vous, mon Seigneur, oserai-je dire que vous n'êtes pas entièrement dépourvu de sympathie pour l'hérésie séculière de la Pucelle ? Je vous laisse lui trouver un nom.

CAUCHON

Vous faites erreur, seigneur comte. Je n'ai aucune sympathie pour ses présomptions politiques. Mais, en tant que prêtre, j'ai acquis la connaissance de l'âme du commun peuple. Là encore, vous trouverez une autre idée des plus dangereuses. Je ne puis l'exprimer que par les phrases comme : la France aux Français, l'Angleterre aux Anglais, l'Italie aux Italiens, l'Espagne aux Espagnols, et ainsi de suite. Parfois, chez les gens de la campagne, cette idée est si étroite et si amère que je suis surpris que cette paysanne ait pu s'élever au-dessus de l'idée du village aux villageois. Mais elle l'a pu. Elle le fait. Quand elle menace de chasser les Anglais du sol de France, il n'est pas douteux qu'elle ne songe à toute l'étendue du pays où le français est parlé. Pour elle, les gens qui parlent français constituent ce que les Saintes Écritures décrivent comme une nation. Appelez ce côté de son hérésie Nationalisme, si vous voulez... Je ne vois pas de meilleur nom... Mais je puis vous dire que c'est essentiellement anticatholique et antichrétien. L'Église catholique, en effet, ne connaît qu'un royaume, et c'est le royaume du Christ. Divisez ce royaume en nations et vous détrônez le Christ. Le Christ détrôné, qui se dressera entre nos gorges et l'épée ? Le monde périra dans un océan de guerres.

WARWICK

Eh bien, si vous voulez brûler la Protestante, moi je brûlerai la Nationaliste, bien qu'en cela je n'aie peut-être pas l'approbation de messire John. L'Angleterre aux Anglais doit lui plaire.

LE CHAPELAIN

Certainement, l'Angleterre aux Anglais, cela va sans dire, c'est la simple loi de nature. Mais cette femme refuse à l'Angleterre ses conquêtes légitimes, que Dieu lui a données en vertu de sa capacité spéciale de gouverner pour leur bien les races moins civilisées... Je ne comprends pas ce que Vos Seigneuries veulent dire par Protestant et Nationaliste. Vous êtes trop savants et trop subtils pour un pauvre clerc comme moi. Mais je sais, simple affaire de bon sens, que cette femme est une rebelle. Cela me suffit. Elle se rebelle contre la nature en portant des vêtements d'homme et en combattant. Elle se rebelle contre l'Église en usurpant l'autorité divine du Pape. Elle se rebelle contre Dieu par sa maudite alliance avec Satan et ses mauvais esprits contre notre armée. Mais toutes ces rébellions ne sont que des excuses pour cacher sa grande rébellion contre l'Angleterre. Cela dépasse tout ce qu'on peut supporter. C'est abominable... Qu'elle périsse! Qu'on la brûle! Qu'elle n'infeste pas le troupeau entier! Il est utile qu'une seule femme meure pour le peuple.

WARWICK (*se levant*)

Mon Seigneur, nous semblons être d'accord.

CAUCHON (*se levant également, mais en protestant*)

Je ne veux pas mettre mon âme en péril. Je soutiendrai la justice de l'Église. Je lutterai jusqu'au bout pour le salut de cette femme.

WARWICK

Je suis peiné pour la pauvre fille. Je déteste ces rigueurs. Je l'épargnerai, si je peux.

LE CHAPELAIN (*implacable*)

Je la brûlerai de mes propres mains.

CAUCHON (*le bénissant*)

Sancta simplicitas!

SCÈNE V

Le déambulatoire de la cathédrale de Reims, près de la porte de la sacristie. Un pilier supporte l'une des stations de la Croix. L'orgue joue, tandis que la foule s'écoule hors de la nef, après le couronnement.

Jeanne est à genoux, en prière, devant la station de la Croix. Elle est superbement vêtue, mais toujours avec des vêtements masculins. L'orgue cesse de jouer au moment où Dunois, qui est aussi magnifiquement vêtu, entre dans le déambulatoire par la porte de la sacristie.

DUNOIS

Allons, Jeanne!... Vous avez assez prié. Après cette crise de larmes, vous prendrez froid si vous restez plus longtemps ici... Tout est fini. La cathédrale est vide, les rues sont pleines. Tout le monde demande la Pucelle... Nous avons dit que vous vouliez rester seule pour prier, mais on veut vous revoir encore.

JEANNE

Non... Que le roi recueille toute la gloire.

DUNOIS

Il ne fait que gâter le spectacle, le pauvre diable!... Non, Jeanne. Vous l'avez couronné. Vous devez aller jusqu'au bout. *(Jeanne secoue la tête en signe de dénégation.)*

DUNOIS *(la relevant)*

Allons, voyons, debout! Tout sera fini dans deux heures... On est mieux qu'au pont d'Orléans, hein?

JEANNE

Oh! cher Dunois! Ce que je voudrais que ce fût encore le pont d'Orléans!... On *vivait*, au moins, à ce pont-là.

DUNOIS

Oui, par ma foi... On y mourait aussi...

JEANNE

N'est-ce pas étrange, Jeannot?... Je suis si lâche... avant la bataille, j'éprouve une peur sans nom, mais après, quand il n'y a plus de danger, comme c'est terne! terne! terne!

DUNOIS

Il faut apprendre à être abstinente en matière de guerre, tout comme vous l'êtes en nourriture et en boisson, ma petite sainte.

JEANNE

Cher Jeannot, vous m'aimez, n'est-ce pas, comme un soldat aime son compagnon?

DUNOIS

Vous en avez besoin, pauvre innocente enfant de Dieu!... Vous n'avez guère d'amis à la cour.

JEANNE

Mais pourquoi me haïssent-ils tant, tous ces courtisans, tous ces chevaliers, tous ces gens d'Église? Que leur ai-je fait?... Je n'ai rien demandé pour moi-même, sauf que mon village soit exempt de taxes, car nous n'avons pas les moyens de payer les taxes de guerre... Je leur ai apporté la fortune et la victoire. Je les ai remis dans le bon chemin alors qu'ils faisaient toutes sortes de choses idiotes. J'ai couronné Charles, j'ai fait de lui un vrai roi, et tous les honneurs qu'il jette à pleines mains, c'est à eux qu'ils vont. Alors pourquoi ne m'aiment-ils pas?

DUNOIS (*la raillant*)

Simplette! Vous attendez-vous à ce que les gens idiots vous aiment parce que vous les avez démasqués? Est-ce que les vieilles

culottes de peau aiment les jeunes capitaines victorieux qui les remplacent ? Les politiciens ambitieux aiment-ils les arrivistes qui leur enlèvent les sièges du premier rang ? Les archevêques aiment-ils à être coudoyés à leurs propres autels, fût-ce par des saints ? Mais moi-même, je serais jaloux de vous, si j'étais assez ambitieux pour cela.

JEANNE

Oh ! vous, Jeannot ! Vous êtes la fleur du panier, le seul ami que j'aie jamais eu parmi ces nobles... Je parierais que votre mère était de la campagne. Je retournerai à la ferme dès que j'aurai pris Paris.

DUNOIS

Je ne suis pas si sûr que cela qu'ils vous laissent prendre Paris.

JEANNE (*tressaillant*)

Comment ?

DUNOIS

Je l'aurais déjà pris moi-même si tous s'étaient conduits honnêtement... Il en est, je crois, qui préféreraient que ce soit Paris qui vous prenne... Aussi, soyez sur vos gardes.

JEANNE

Oh, Jeannot ! Le monde est trop méchant pour moi. Si les godons et les Bourguignons ne m'ont pas, les Français m'auront. Sans mes voix, je perdrais tout courage... C'est pour cela que j'ai dû me sauver pour venir prier seule, après ce couronnement... Écoutez, Jeannot, je vais vous dire... C'est dans les cloches que j'entends mes voix. Non pas en ville, comme aujourd'hui, quand elles sonnent toutes à la fois. Alors ce n'est qu'un tintamarre qui ne dit rien. Mais là, dans ce coin, où la voix des cloches descend du ciel et où l'écho longtemps résonne, ou bien dans les champs quand elle vient de loin, à travers la campagne silencieuse, c'est là où les cloches parlent, parlent... (*L'horloge de la cathédrale sonne le quart.*) Écoutez ! (*Elle est en extase.*) Vous entendez !... (*Chantant en carillon*) « Enfant de Dieu »... exactement ce que vous avez dit... A la demi-heure, elles diront : « Sois brave, tiens bon !... » Aux

trois quarts, elles diront : « Je suis ton aide. » Mais c'est quand l'heure sonne et que la grande cloche tinte : « Dieu sauve sa France. » C'est alors que sainte Marguerite et sainte Catherine, et parfois le bienheureux Michel lui-même me disent des choses que je ne peux pas savoir d'avance. Alors, oh ! alors...

DUNOIS (*l'interrompant avec bonté, mais pas avec sympathie*)

Alors, Jeanne, dans le grondement de la cloche, nous entendons tout ce que nous voudrions... Quand vous parlez de vos voix, vous me mettez mal à l'aise... Je vous croirais un peu folle, si je n'avais remarqué que vous me donnez des raisons très sensées de vos actes, bien que vous disiez aux autres que vous ne faites qu'obéir à madame sainte Catherine.

JEANNE (*avec mauvaise humeur*)

Pour vous, il faut toujours donner des raisons, puisque vous ne croyez pas à mes voix. Mais les voix viennent d'abord et c'est après que je trouve les raisons, quoi qu'il vous plaise de croire.

DUNOIS

Vous êtes fâchée, Jeanne ?

JEANNE

Oui... (*Souriant.*) Non, pas avec vous... Je voudrais que vous fussiez un bébé de mon village.

DUNOIS

Pourquoi ?

JEANNE

Je pourrais vous dorloter parfois.

DUNOIS

Vous êtes donc un peu femme, après tout ?

JEANNE

Non, pas un brin... Je suis soldat, rien d'autre... Mais les soldats dorlotent toujours les enfants quand ils peuvent.

DUNOIS

C'est vrai, ma foi. (*Il rit.*)

Le roi Charles sort de la sacristie. Barbe Bleue est à sa gauche, La Hire à sa droite. Il a quitté ses vêtements de cérémonie. Jeanne se recule pour se cacher derrière le pilier. Dunois se trouve ainsi entre Charles et La Hire.

DUNOIS

Eh bien, Votre Majesté a été enfin sacrée roi... Qu'en dites-vous ?

CHARLES

Je ne voudrais pas recommencer, fût-ce pour être empereur du soleil et de la lune... Le poids de ces robes!... J'ai cru que j'allais tomber quand on m'a chargé cette couronne sur la tête... Et la fameuse huile sainte dont on parle tant était rance, pouah!... L'archevêque doit être presque mort. Ses robes devaient bien peser deux mille livres. On est encore en train de le déshabiller dans la sacristie.

DUNOIS (*sèchement*)

Votre Majesté devrait porter l'armure plus souvent. Cela vous habituerait aux vêtements pesants.

CHARLES

Oui, oui, toujours la vieille plaisanterie!... Mais je ne veux pas porter d'armure: la bataille n'est pas mon affaire... Où est la Pucelle ?

JEANNE (*s'avance entre Charles et Barbe Bleue, et s'agenouille*)

Sire, je vous ai fait roi. Ma besogne est terminée. Je vais retourner à la ferme de mon père.

CHARLES (*surpris, mais soulagé*)

Vraiment?... Eh bien, c'est parfait.

Jeanne se relève complètement découragée.

CHARLES (*continue négligemment*)

C'est une vie saine, vous savez.



DUNOIS

Mais bien monotone.

BARBE BLEUE

Vous vous accrocherez les pieds dans les jupons après les avoir quittés pendant si longtemps.

LA HIRE

Vous regretterez les batailles. C'est une mauvaise habitude, mais magnifique et c'est la plus difficile à perdre.

CHARLES (*avec anxiété*)

Pourtant ne vous croyez pas obligée de rester, si vous préférez retourner chez vous.

JEANNE (*amèrement*)

Je sais bien qu'aucun d'entre vous ne regrettera de me voir partir.

Elle tourne le dos à Charles et passe devant lui pour rejoindre le voisinage plus sympathique de Dunois et de La Hire.

LA HIRE

Dame, je pourrai au moins jurer quand j'en ai envie... Mais n'empêche que vous me manquerez parfois.

JEANNE

En dépit de tous vos péchés et de tous vos jurons, La Hire, nous nous retrouverons au ciel, car je vous aime comme j'aime Pitou, mon vieux chien de berger... Pitou pouvait tuer un loup. Vous, vous tuerez les loups anglais jusqu'à ce qu'ils retournent dans leur pays, pour devenir de bons chiens de Dieu, n'est-il pas vrai?

LA HIRE

Vous et moi, ensemble, oui.

JEANNE

Non... Un an, depuis le commencement, c'est tout ce que je durerai.

TOUS LES AUTRES

Comment!

JEANNE

Je sais ce que je sais!

DUNOIS

Quelle sottise!

JEANNE

Dites-moi, Jeannot, croyez-vous être capable de les chasser?

DUNOIS (*avec une conviction calme*)

Oui. Je les chasserai... Ils nous ont battus parce que nous nous imaginions que les batailles étaient des tournois et des marchés aux rançons. Nous faisons les imbéciles tandis que les godons, eux, prenaient la guerre au sérieux. Maintenant je sais ma leçon et je sais ce qu'ils valent... Ils n'ont pas de racines ici. Je les ai déjà battus et je les battraï encore.

JEANNE

Vous ne leur serez pas cruel, Jeannot.

DUNOIS

Les godons ne céderont pas à la douceur... Ce n'est pas nous qui avons commencé.

JEANNE (*subitement*)

Dites donc, Jeannot, prenons Paris avant que je ne m'en aille?

CHARLES (*terrifié*)

Non, non! Non!... Nous perdrons tout ce que nous avons gagné... Oh non! ne recommençons pas à combattre. Nous pouvons faire un très bon traité avec le duc de Bourgogne.

JEANNE

Un traité! (*Elle tape du pied avec impatience.*)

CHARLES

Eh bien, pourquoi pas, maintenant que je suis couronné et oint? Oh! cette huile!

L'archevêque sort de la sacristie et vient se joindre au groupe entre Charles et Barbe Bleue.

CHARLES

Archevêque, la Pucelle veut recommencer à se battre.

L'ARCHEVÊQUE

Avons-nous cessé de nous battre? Sommes-nous en paix?

CHARLES

Non... Je ne pense pas. Mais contentons-nous de ce que nous avons fait... Faisons un traité. Notre chance est trop grande pour durer, et c'est maintenant que nous avons l'occasion de pouvoir nous arrêter avant qu'elle ne tourne.

JEANNE

La chance!... Dieu combattit pour nous, et vous appelez cela de la chance!... Et vous voudriez vous arrêter quand il y a encore des Anglais sur cette terre bénie de la douce France!

L'ARCHEVÊQUE (*sévèrement*)

Pucelle, le roi s'adressait à moi, et non à vous... vous vous oubliez. Vous vous oubliez très souvent.

JEANNE (*point du tout déconcertée et d'un ton assez brusque*)

Eh bien alors, parlez, vous! Et dites-lui que la volonté de Dieu n'est pas qu'il abandonne la charrue.

L'ARCHEVÊQUE

Je suis moins prompt que vous à mettre le nom de Dieu en avant, parce que j'interprète sa volonté avec l'autorité de l'Église et de mon office sacré. Quand vous êtes arrivée, tout d'abord, vous le respectiez et vous n'auriez pas osé parler comme vous parlez maintenant... Vous êtes venue, revêtue de la vertu de l'humilité et, parce que Dieu a béni votre entreprise, vous vous êtes souillée du péché d'orgueil. La vieille tragédie grecque renaît parmi nous. C'est le châtiment de *hubris*.

CHARLES

Oui. Elle croit en savoir plus que tout le monde.

JEANNE (*affligée, mais incapable, dans sa naïveté, de voir l'effet qu'elle produit*)

Mais j'en sais plus qu'aucun de vous ne semble en savoir... Je ne suis pas orgueilleuse. Je ne parle jamais à moins que je ne sache que j'ai raison.

BARBE BLEUE

Ha ha!

CHARLES (*s'exclamant en même temps que Barbe Bleue*)
Précisément!

L'ARCHEVÊQUE

Comment savez-vous que vous avez raison?

JEANNE

Je le sais toujours. Mes voix...

CHARLES

Oh, vos voix, vos voix!... Pourquoi vos voix n'arrivent-elles pas jusqu'à moi...? Je suis roi, moi, et vous pas.

JEANNE

Elles arrivent jusqu'à vous, mais vous ne les entendez pas... Vous ne vous êtes pas assis dans un champ, le soir, pour les écouter. Quand l'*Angelus* sonne, vous faites le signe de la croix, et c'est tout... Mais si vous priez du fond du cœur en écoutant le frémissement des cloches dans l'air, après qu'elles ont cessé de sonner, vous entendriez les voix aussi bien que moi. (*Elle se détourne brusquement de lui.*) Mais de quelles voix avez-vous besoin pour vous dire ce que le forgeron peut vous dire: Il faut battre le fer tandis qu'il est chaud?... Je vous dis que nous devons sauter sur Compiègne et la délivrer comme nous avons délivré Orléans. Alors Paris ouvrira ses portes. Sinon, nous les forcerons... Mais que vaut votre couronne sans votre capitale?

LA HIRE

C'est ce que je me tue à dire. Nous percerons à travers les Bourguignons comme un boulet rouge à travers une motte de beurre... Qu'en dites-vous, Bâtard ?

DUNOIS

Si vos boulets étaient aussi chauds que votre tête et si nous en avions suffisamment, il n'y a pas de doute que nous conquerrions le monde. Dans la guerre, le courage et l'impétuosité sont de bons serviteurs. Mais ce sont de mauvais maîtres... Ils nous ont mis dans les mains des Anglais, à chaque fois que nous nous y sommes fiés... Jamais nous ne savons quand nous sommes battus, voilà notre grand défaut.

JEANNE

Jamais vous ne savez quand vous êtes victorieux, c'est un défaut pire encore. Il va falloir que je fasse porter des miroirs en pleine bataille, pour vous convaincre que les Anglais ne vous ont pas coupé le nez, à tous... Vous seriez encore assiégés à Orléans, vous et tous vos conseils de guerre, si je ne vous avais pas fait attaquer... Vous devriez toujours attaquer et si vous tenez assez longtemps, l'ennemi cédera le premier. Vous ne savez pas comment il faut commencer une bataille, vous ne savez pas vous servir de vos canons... Moi, je le sais. (*Elle s'assied sur les dalles, les jambes croisées, faisant la moue.*)

DUNOIS

Je sais ce que vous pensez de nous, général Jeanne.

JEANNE

Ça n'a pas d'importance, Jeannot... Dites-leur ce que vous pensez de moi.

DUNOIS

Je pense que Dieu était de votre côté, car je n'ai pas oublié comment le vent changea et comment nos cœurs changèrent lorsque vous êtes arrivée. Et par ma foi, jamais je ne nierai que c'est sous votre signe que nous avons vaincu. Mais je vous dis que Dieu n'est souffre-douleur ni à pair ni à pucelle. Si vous en

êtes digne, Il vous arrachera parfois de la gueule de la mort et vous remettra sur vos pieds. Mais c'est tout. Une fois sur vos pieds, vous devez lutter de toutes vos forces et de toute votre ruse. N'oubliez pas qu'Il doit être juste aussi avec vos ennemis... Eh bien, grâce à vous, Il nous a remis sur pied, à Orléans, et la gloire qui en a résulté, jointe à quelques bonnes batailles, nous a menés jusqu'ici, au couronnement. Mais si nous comptons encore sur cette aide, et si nous nous reposons sur Dieu pour faire la besogne que nous-mêmes devrions faire, nous serons battus et ce sera bien fait!

JEANNE

Mais...

DUNOIS

Oh! je n'ai pas fini... Ne vous imaginez pas, vous tous, que les victoires que nous avons remportées aient été gagnées sans stratégie militaire. Roi Charles, dans votre proclamation, vous n'avez pas dit un mot de mon rôle dans cette campagne. Je ne m'en plains pas. Le peuple ne songera qu'à la Pucelle et à ses miracles et point à la dure besogne du Bâtard, pour trouver des troupes et les nourrir... Mais je sais exactement ce que Dieu a fait pour nous par l'entremise de la Pucelle et ce qu'Il m'a laissé à faire par mes propres moyens. Et je vous dis que l'heure brève des miracles est passée, je vous dis qu'à partir de ce moment celui qui joue le mieux le jeu de la guerre gagnera... si toutefois la chance est de son côté.

JEANNE

Ah! si si si! avec un Si on mettrait Paris dans une bouteille... Je vous dis, Bâtard, que votre art de la guerre ne sert à rien, parce que vos chevaliers ne sont pas bons pour de vrais combats. Pour eux, la guerre n'est qu'un jeu, exactement comme leur jeu de paume et leurs autres jeux. Ils font des règles pour décider ce qui est loyal et ce qui est déloyal, ils entassent des armures sur leurs bedaines et sur leurs pauvres chevaux pour se garder des flèches; aussi quand ils tombent ils ne peuvent même pas se relever et ils doivent attendre que leurs écuyers viennent les relever pour débattre leur rançon avec l'homme qui les a renversés de cheval.

Tout cela est passé et bien fini ! Vous ne le voyez donc pas ?... À quoi sert l'armure contre la poudre à canon ? Mais même si elle servait, croyez-vous que des hommes qui combattent pour la France et pour Dieu s'arrêteront pour marchander des rançons, comme le font, pour vivre, la moitié de vos chevaliers ? Non, ceux-là combattent pour vaincre. Et quand ils vont à la bataille, ils font comme moi, ils mettent leur vie dans les mains de Dieu. Les gens du peuple comprennent cela, eux. Ils ne peuvent se payer ni des armures ni des rançons, mais à demi nus, ils me suivent dans le fossé, sur l'échelle, et par-dessus le mur. Avec eux, c'est ma vie ou la tienne, et Dieu défende le bon droit !... Vous pouvez secouer la tête, Jeannot, et Barbe Bleue peut tire-bouchonner sa barbe de bouc et retrousser son nez, mais souvenez-vous du jour où vos chevaliers et vos capitaines ont refusé de me suivre pour attaquer les Anglais à Orléans ! Vous aviez fermé les portes pour me retenir, et ce sont les bourgeois et le menu peuple qui me suivirent et qui forcèrent les portes et qui vous montrèrent la manière de combattre pour de bon.

BARBE BLEUE (*offensé*)

Non contente d'être le pape, Jeanne, il vous faut encore être César et Alexandre.

L'ARCHEVÊQUE

Après l'orgueil, la chute, Jeanne.

JEANNE

Oh, qu'importe si c'est l'orgueil ou non ?... Est-ce vrai ? Est-ce du bon sens ?

LA HIRE

C'est vrai... La moitié d'entre nous craint de se faire casser son joli nez et l'autre moitié cherche le moyen de payer ses hypothèques... Laissez-la faire, Dunois, bien sûr qu'elle ne sait pas tout, mais elle tient le bâton par le bon bout... La guerre n'est plus ce qu'elle était et ceux qui en savent le moins sont souvent ceux qui s'en tirent le mieux.

DUNOIS

Je sais tout cela. Je ne combats plus à l'ancienne mode. Azincourt, Poitiers, Crécy m'ont servi de leçons... Je sais combien de vies me coûtera un mouvement quelconque et si le mouvement en vaut le prix, je le fais et je paye le prix... Mais Jeanne, elle, ne compte jamais le prix que cela coûte. Elle marche de l'avant et se fie à Dieu. Elle croit qu'elle a Dieu dans sa poche... Jusqu'à présent, le nombre a été en sa faveur et elle a gagné. Mais je connais Jeanne et je sais que, quelque jour, elle ira de l'avant avec dix hommes, alors qu'il en faudrait cent. Et alors elle découvrira que Dieu est du côté des gros bataillons. Elle sera prise par l'ennemi. Et le veinard qui l'aura capturée recevra seize mille livres du comte de Warwick.

JEANNE (*flattée*)

Seize mille livres ! Dis, petit gars, ils ont offert ça pour moi ?... Mais il n'y a pas tant d'argent que ça dans le monde, bien sûr !

DUNOIS

Si, en Angleterre... Mais maintenant, vous tous, dites-moi lequel d'entre vous lèvera même un doigt pour sauver Jeanne une fois que les Anglais l'auront prise ?... Je parle le premier, au nom de l'armée... Le jour où elle aura été arrachée de son cheval par un godon ou un Bourguignon, sans qu'il ait été foudroyé par le courroux du Ciel, le jour où elle sera enfermée dans un donjon, sans que les barreaux et les verrous s'ouvrent au toucher de l'Ange de saint Pierre, le jour où l'ennemi découvrira qu'elle est aussi vulnérable que je le suis et pas plus invincible, sa vie ne vaudra pas plus pour nous que celle d'un simple soldat, et moi je ne risquerai pas cette vie-là, en dépit de toute l'affection que j'ai pour elle, mon compagnon d'armes.

JEANNE

Je ne vous blâme pas, Jeannot. Vous avez raison. Je ne vaudrais pas la vie d'un soldat, si Dieu permet que je sois battue. Mais la France peut penser que je vaudrais une rançon, après ce que Dieu a fait pour elle, par mon entremise.

CHARLES

Combien de fois faut-il vous dire que je n'ai pas d'argent, et que ce couronnement, que vous avez voulu, m'a coûté jusqu'au dernier liard que j'ai pu emprunter.

JEANNE

L'Église est plus riche que vous... Je mets ma confiance dans l'Église.

L'ARCHEVÊQUE

Femme, vous serez traînée par les rues et brûlée comme sorcière.

JEANNE (*courant à lui*)

Oh, mon Seigneur! ne dites pas ça!... C'est impossible!... Moi, une sorcière!

L'ARCHEVÊQUE

Pierre Cauchon connaît son affaire. L'Université de Paris a brûlé une femme simplement parce qu'elle avait dit que ce que vous aviez fait était bien et selon la volonté de Dieu.

JEANNE (*effarée*)

Mais pourquoi? À quoi cela rime-t-il? Ce que j'ai fait, je l'ai fait selon la volonté de Dieu. On ne peut pas avoir brûlé une femme parce qu'elle a dit la vérité.

L'ARCHEVÊQUE

Elle est pourtant brûlée.

JEANNE

Mais vous savez qu'elle disait la vérité. Vous ne me laisseriez pas brûler.

L'ARCHEVÊQUE

Comment pourrais-je l'empêcher?

JEANNE

Vous parleriez au nom de l'Église. Vous êtes un grand prince de l'Église... Avec votre bénédiction pour me protéger, j'irais n'importe où.

L'ARCHEVÊQUE

Je ne puis vous donner de bénédiction tant que vous serez orgueilleuse et désobéissante.

JEANNE

Oh ! pourquoi toujours me chanter ça ? Je ne suis ni orgueilleuse ni désobéissante. Je ne suis qu'une pauvre fille, et si ignorante que je ne connais ni A ni B. Comment pourrais-je être orgueilleuse ? Et comment pouvez-vous dire que je suis désobéissante quand j'obéis toujours à mes voix, parce qu'elles viennent de Dieu.

L'ARCHEVÊQUE

La voix de Dieu, sur terre, est la voix de l'Église militante, et toutes les voix que vous entendez sont les échos de votre propre obstination.

JEANNE

Ce n'est pas vrai.

L'ARCHEVÊQUE (*rougissant de colère*)

Vous dites à l'archevêque, dans sa cathédrale, qu'il ment ! Et vous prétendez n'être ni orgueilleuse ni désobéissante !

JEANNE

Je n'ai jamais dit que vous mentiez. C'est vous qui avez quasiment dit que mes voix mentaient... Quand ont-elles menti ? Si vous n'y croyez pas, même si elles ne sont que les échos de mon propre bon sens, n'ont-elles pas toujours raison ? Et tous vos conseils terrestres ne sont-ils pas toujours mauvais ?

L'ARCHEVÊQUE (*avec indignation*)

C'est perdre son temps que de vous admonester.

CHARLES

On en revient toujours au même point : elle a raison et les autres ont tort.

L'ARCHEVÊQUE

Voici mon dernier avertissement, vous entendez... Si vous continuez à mettre votre raison individuelle au-dessus des instructions de vos directeurs spirituels, l'Église vous désavouera et vous abandonnera au sort que votre présomption vous aura valu, *quel qu'il soit*. Le Bâtard vous l'a dit : si vous persistez à placer votre vanité militaire au-dessus des conseils de vos commandants...

DUNOIS (*s'interposant*)

Je tiens à mettre la chose bien au point : si vous voulez tenter de délivrer la garnison de Compiègne, sans avoir la même supériorité du nombre que vous aviez à Orléans...

L'ARCHEVÊQUE

L'armée vous désavouera et ne vous secourra pas... Et Sa Majesté le Roi vous a dit que le Trône n'avait pas les moyens de payer votre rançon.

CHARLES

Pas un sou.

L'ARCHEVÊQUE

Vous restez seule, absolument seule, vous fiant à votre amour-propre, votre ignorance, votre suffisance opiniâtre, votre façon impie de cacher tous ces péchés sous le manteau de la foi en Dieu... Quand vous passerez le seuil de cette église et que vous reverrez le soleil, la foule vous acclamera. Les gens vous amèneront leurs petits enfants et leurs malades pour que vous les guérissiez. Ils vous baiseron les mains et les pieds, et ils feront tout ce qu'ils peuvent, pauvres âmes simples, pour vous tourner la tête, et exaspérer cette confiance illimitée en vous, qui vous mène à votre perte... Mais vous n'en serez pas moins seule. Ils ne peuvent vous sauver. C'est nous et nous seuls qui pouvons vous sauver en nous mettant entre vous et le bûcher sur lequel nos ennemis ont brûlé cette malheureuse à Paris.

JEANNE (*les yeux au ciel*)

J'ai de meilleurs amis et de meilleurs conseils que les vôtres.

L'ARCHEVÊQUE

Je le vois, je parle en vain à un cœur endurci. Vous rejetez notre protection et vous êtes décidée à nous mettre tous contre vous. Eh bien, à l'avenir, défendez-vous vous-même, et si vous échouez, que Dieu ait pitié de votre âme.

DUNOIS

C'est la vérité, Jeanne. Écoutez-la.

JEANNE

Et où seriez-vous tous, si j'avais écouté cette vérité-là?... Il n'y a aucune aide, aucun conseil à attendre de vous... Mais vous avez raison, je suis seule sur terre. J'ai toujours été seule. Mon père avait dit à mes frères de me noyer si je ne voulais pas rester à garder ses moutons pendant que la France saignait à mort : la France pouvait périr pourvu que nos agneaux fussent saufs... Je pensais que la France aurait des amis à la cour du roi de France, mais je n'y trouve que des loups qui se battent pour s'arracher les morceaux de son pauvre corps déchiré. Je pensais que Dieu avait partout des amis, car Il est l'ami de tout un chacun, et, dans mon innocence, je croyais que vous, qui maintenant me repoussez, seriez pareils à de gros donjons pour me préserver de tout mal... Mais j'ai plus de sagesse maintenant et nul ne perd à avoir plus de sagesse. Ne pensez pas que vous pouvez me faire peur en me disant que je suis seule. La France est seule, et Dieu est seul. Et qu'est-ce que ma solitude en face de celles de mon pays et de mon Dieu ? Je le vois maintenant : la solitude de Dieu est Sa force. Que serait-il s'il suivait vos petits conseils jaloux?... Eh bien, ma solitude sera ma force aussi. Mieux vaut être seule avec Dieu. Son amitié ne me fera pas défaut, ni Ses conseils, ni Son amour. Forte de Sa force, j'aurai de l'audace, et encore de l'audace, et toujours de l'audace, jusqu'à ce que je meure... Maintenant, je vais aller retrouver le menu peuple, et l'amour que je verrai dans ses yeux me consolera de la haine que je vois dans les vôtres... Vous serez contents de me voir brûlée. Mais si je vais dans les flammes, par elles j'entrerai dans les cœurs du menu peuple, pour toujours!... Que Dieu soit avec moi!

Elle sort. Ils la suivent des yeux pendant un moment dans un silence plein de gêne. Puis Gilles de Rais tortille sa barbe.

BARBE BLEUE

Vous savez, cette femme est tout à fait impossible... Ce n'est pas que je ne l'aime pas, au fond. Mais que faire avec un caractère comme celui-là ?

DUNOIS

Devant Dieu, mon juge, si elle tombait dans la Loire, je sauterais dedans, malgré mon armure, pour la repêcher. Mais si elle fait la folle à Compiègne et si elle se fait prendre, je l'abandonne à son sort.

LA HIRE

Alors vous ferez mieux de m'enchaîner, car je la suivrais jusqu'en enfer, quand l'esprit s'élève ainsi en elle.

L'ARCHEVÊQUE

A moi aussi, elle trouble le jugement. Il y a dans ses paroles une dangereuse puissance. Mais l'abîme est ouvert à ses pieds. Et que ce soit bien ou mal, nous ne pouvons plus la détourner de cet abîme.

CHARLES

Ah, si seulement elle voulait rester tranquille ou retourner chez elle !

Ils la suivent avec abattement.

SCÈNE VI

Rouen, le 30 mai 1431. Une grande salle, en pierre, dans le château. Elle est arrangée pour un procès, mais sans jury. Il s'agit d'un procès devant le tribunal épiscopal, avec la participation de l'Inquisition. En conséquence, il y a deux sièges élevés sur une estrade, pour les juges : l'Évêque et l'Inquisiteur. De ce point, en angle obtus, rayonnent deux rangées de chaises pour les assesseurs qui sont des chanoines, des docteurs ès lois et en théologie, et des moines dominicains. Dans le coin, une table pour les scribes et des tabourets. Il y a aussi un lourd tabouret de bois grossier, pour la prisonnière. Tout cela est placé au fond de la salle, vers l'intérieur. À son autre extrémité, vers l'extérieur, la salle est ouverte sur la cour, par une rangée d'arcades. Le tribunal est protégé des intempéries par des paravents et des rideaux.

En regardant la grande salle, du milieu de son extrémité intérieure, les sièges des juges et les tables des scribes sont à droite. La sellette de la prisonnière est à gauche. Sur la droite et sur la gauche, il y a des portes cintrées. Il fait une belle matinée de mai ensoleillée.

Warwick entre par la porte cintrée du côté des juges. Il est suivi par son page.

LE PAGE (*impertinent*)

Votre Seigneurie se rend compte, je suppose, que nous n'avons rien à faire ici. C'est un tribunal ecclésiastique et nous ne sommes que le bras séculier.

WARWICK

Je suis au courant du fait. Mais plaira-t-il à votre impudence d'aller trouver de ma part l'évêque de Beauvais et de lui donner à entendre qu'il peut me dire un mot ici, avant le jugement, s'il le désire.

LE PAGE (*s'en allant*)

Oui, mon Seigneur.

WARWICK

Faites attention à bien vous conduire. N'allez pas l'appeler Pierre le Pieux.

LE PAGE

Non, mon Seigneur. Je serai bien aimable avec lui, car lorsqu'on amènera la Pucelle, il aura assez d'embêtement avec elle. Ce que Pierre le Pieux devra avoir caquet bon bec!

Cauchon entre par la porte cintrée, il est suivi d'un moine dominicain et d'un chanoine. Ce dernier porte un dossier.

LE PAGE

Sa Très Révérende Seigneurie l'évêque de Beauvais. Et deux autres Révérends gentilshommes.

WARWICK

Sortez et veillez à ce que nous ne soyons pas dérangés.

LE PAGE

Bien, mon Seigneur. (*Il disparaît avec légèreté.*)

CAUCHON

Je souhaite le bonjour à Votre Seigneurie.

WARWICK

Le bonjour à Votre Seigneurie. Ai-je déjà eu le plaisir de rencontrer vos amis? Je ne le pense pas.

CAUCHON (*présentant le moine qui est à sa droite*)

Le Frère Jean Le Maître, mon Seigneur, de l'ordre de saint Dominique. Il est délégué du grand Inquisiteur pour extirper le mal d'hérésie en France. Frère Jean, le comte de Warwick

WARWICK

Votre Révérence est la très bien venue. Nous n'avons pas d'inquisiteur en Angleterre, malheureusement. Nous en aurions pourtant bien besoin, surtout en des occasions comme celle-ci.

L'Inquisiteur sourit avec calme et s'incline. C'est un homme d'un certain âge, très doux, mais il joint à sa douceur de l'autorité et de la fermeté.

CAUCHON (*présentant le chanoine qui est à sa gauche*)

Ce gentilhomme est le chanoine Jean d'Estivet, du chapitre de Bayeux. Il remplit les fonctions de « Promoteur ».

WARWICK

Promoteur ?

CAUCHON

En juridiction civile vous diriez le « Ministère public ».

WARWICK

Ah ! Le ministère public ! Parfaitement, parfaitement ! Je suis très heureux de faire votre connaissance, messire chanoine d'Estivet.

D'Estivet s'incline. Il est entre deux âges, encore assez jeune. Ses manières sont polies, mais on lit la ruse du renard sous leur vernis.

WARWICK

Puis-je vous demander où en est la procédure ? Il y a plus de neuf mois que la Pucelle a été capturée à Compiègne par les Bourguignons. Il y a quatre mois pleins que, pour une très jolie somme, je l'ai achetée aux Bourguignons, rien que pour l'amener devant la Justice. Il y a bientôt trois mois que je vous l'ai livrée, à vous, mon Seigneur Évêque, comme une personne suspecte d'hérésie. Oserais-je vous dire que vous prenez un temps plutôt excessif pour vous faire une opinion sur un cas des plus simples ? Ce procès ne finira-t-il donc jamais ?

L'INQUISITEUR (*souriant*)

Il n'est pas encore commencé, mon Seigneur.

WARWICK

Pas encore commencé! Comment? Voilà onze semaines que vous vous en occupez!

CAUCHON

Nous n'avons pas été oisifs, mon Seigneur... Nous avons eu quinze interrogatoires de la Pucelle: six publics et neuf privés.

L'INQUISITEUR (*toujours avec son calme sourire*)

Voyez-vous, mon Seigneur, je n'ai encore assisté qu'à deux de ces interrogatoires. Il ne s'agissait que de la procédure du Tribunal épiscopal et point du Tribunal du Saint-Office... Je viens seulement de décider de m'associer — c'est-à-dire d'associer la Sainte Inquisition — au Tribunal épiscopal... Tout d'abord je ne croyais pas que ce fût un cas d'hérésie. Je le considérais comme une affaire politique et la Pucelle comme une prisonnière de guerre. Mais, après avoir assisté à deux interrogatoires, je dois admettre que cela me semble un des cas d'hérésie les plus sérieux que j'ai rencontrés... Maintenant tout est en ordre et le procès va avoir lieu ce matin. (*Il se dirige vers les sièges des juges.*)

CAUCHON

A l'instant, si cela convient à Votre Seigneurie.

WARWICK (*avec gracieuseté*)

Eh bien, voilà de bonnes nouvelles. Je n'essaierai pas de vous cacher que notre patience commençait à être mise à l'épreuve.

CAUCHON

Je l'ai compris, quand j'ai entendu vos soldats menacer de noyer ceux de nos gens qui étaient en faveur de la Pucelle.

WARWICK

Mon Dieu!... En tout cas, leurs intentions étaient amicales à votre égard, mon Seigneur.

CAUCHON (*avec sévérité*)

J'espère que non... Je suis résolu à ce que cette femme soit jugée loyalement. La Justice de l'Église n'est pas une dérision, mon Seigneur.

L'INQUISITEUR (*revenant vers eux*)

D'après mon expérience, mon Seigneur, il n'y a jamais eu d'interrogatoire plus loyal. La Pucelle n'a pas besoin de juristes pour la défendre. Elle sera jugée par ses plus fidèles amis qui tous désirent ardemment sauver son âme de la perdition.

D'ESTIVET

C'est moi le Promoteur, mon Seigneur. Ce fut pour moi un pénible devoir de préparer l'accusation contre cette jeune fille. Mais, croyez-moi, dès aujourd'hui j'abandonnerais l'accusation et je me hâterais de prendre sa défense, si je ne savais pas que des hommes, de beaucoup mes supérieurs en savoir et en piété, en éloquence et en persuasion, ont été chargés de la raisonner, de lui expliquer le danger qu'elle court et de lui montrer la facilité avec laquelle elle peut l'éviter. (*Subitement, brûlant de l'éloquence de la barre, au grand ennui de Cauchon et de l'Inquisiteur qui l'avaient écouté jusqu'alors en approuvant avec condescendance.*) Des hommes ont osé dire que nous agissions par haine. Dieu nous est témoin qu'ils mentent. L'avons-nous torturée? Non. Avons-nous cessé de l'exhorter, de la supplier d'avoir pitié d'elle-même, de venir dans le sein de l'Église comme une enfant fautive mais bien-aimée? Avons-nous...

CAUCHON (*l'interrompant sèchement*)

Prenez garde, chanoine... Tout ce que vous dites est vrai, mais si vous le faites croire à Sa Seigneurie, je ne répondrai pas de votre vie et à peine de la mienne.

WARWICK (*faisant un geste pour écarter ces paroles, mais sans les démentir*)

Oh! mon Seigneur, vous êtes dur pour nous, pauvres Anglais... Nous ne partageons certainement pas votre pieux désir de sauver la Pucelle. En fait, je dois vous dire maintenant nettement, que sa mort est une nécessité politique. Je le regrette, mais je n'y puis rien. Si l'Église la relâche...

CAUCHON (*avec un orgueil féroce et menaçant*)

Si l'Église la relâche, malheur à l'homme, fût-il l'Empereur lui-même, qui oserait porter un doigt sur elle!... L'Église ne se soumet pas aux nécessités politiques, mon Seigneur.

L'INQUISITEUR (*s'interposant avec douceur*)

Ne vous inquiétez pas quant au résultat, mon Seigneur... Vous avez un allié invincible, un allié qui est bien plus décidé que vous à la brûler.

WARWICK

Puis-je demander quel est ce partisan qui vient si à propos ?

L'INQUISITEUR

La Pucelle elle-même. À moins de lui bâillonner la bouche, vous ne pouvez pas l'empêcher de se condamner dix fois, à chaque fois qu'elle l'ouvre.

D'ESTIVET

Tout à fait vrai, mon Seigneur. Mes cheveux se dressent sur ma tête quand j'entends une si jeune créature proférer de tels blasphèmes.

WARWICK

Eh bien, faites de votre mieux pour elle, puisque vous êtes absolument certains que cela ne sert à rien. (*Il regarde Cauchon bien en face.*) J'aurais beaucoup de regret s'il me fallait agir sans la bénédiction de l'Église.

CAUCHON (*avec un mélange d'admiration cynique et de mépris*)

Et l'on dit que les Anglais sont hypocrites ! Vous jouez pour votre parti, mon Seigneur, même au péril de votre âme. Je ne puis qu'admirer un tel dévouement. Mais je n'oserais pas aller si loin, moi-même. Je crains la damnation.

WARWICK

Si nous craignons quoi que ce soit, nous ne pourrions jamais gouverner l'Angleterre, mon Seigneur... Voulez-vous que je vous envoie vos gens ?

CAUCHON

Oui. Votre Seigneurie sera bien aimable de se retirer pour permettre au Tribunal de s'assembler.

Warwick tourne sur ses talons et sort par la cour. Cauchon prend un des sièges de juges et d'Estivet s'assied à la table des scribes et étudie son dossier.

CAUCHON (*fait une remarque en passant, tandis qu'il s'assied confortablement*)

Quelles canailles que ces nobles anglais!

L'INQUISITEUR (*s'asseyant sur le second siège de juge, à la gauche de Cauchon*)

Toute autorité séculière transforme les hommes en canailles. Pour posséder cette autorité, il faut la vocation, la sainte discipline et la Succession apostolique. Nos nobles français ne valent pas mieux.

Les assesseurs de l'évêque entrent hâtivement dans la salle, avec, en tête, le chapelain de Stogumber et le chanoine de Courcelles, un jeune prêtre de trente ans. Les scribes, s'asseyant à la table, laissent une place vacante en face de d'Estivet. Quelques-uns des assesseurs s'asseyent, d'autres demeurent debout à bavarder, attendant que commencent les formalités de la procédure. De Stogumber, chagrin et obstiné, ne s'assoit pas, pas plus que le chanoine qui se tient debout à sa droite.

CAUCHON

Bonjour, maître de Stogumber. (*A l'Inquisiteur.*) Le chapelain du cardinal d'Angleterre.

LE CHAPELAIN (*le reprenant*)

De Winchester, mon Seigneur... J'ai une protestation à faire, mon Seigneur.

CAUCHON

Vous en faites beaucoup.

LE CHAPELAIN

Je ne suis pas sans appui, mon Seigneur. Voici Maître de Courcelles, chanoine de Paris, qui s'associe à ma protestation.

CAUCHON

Eh bien, de quoi s'agit-il?

LE CHAPELAIN (*maussade*)

Parlez, Maître de Courcelles, puisqu'il semble que je ne jouisse pas de la confiance de sa Seigneurie. (*Il s'assied plein de ressentiment près de Cauchon, sur sa droite.*)

COURCELLES

Mon Seigneur, nous avons eu toutes les peines du monde à dresser soixante-quatre chefs d'accusation contre la Pucelle. Et voilà maintenant qu'on nous dit qu'ils ont été réduits, sans nous consulter.

L'INQUISITEUR (*avec douceur*)

C'est moi le coupable, Maître de Courcelles... Je suis plein d'admiration pour le zèle que vous avez déployé pour dresser vos soixante-quatre chefs d'accusation. Mais dans une accusation d'hérésie comme en toute autre chose, assez, c'est assez... Souvenez-vous aussi, d'ailleurs, que tous les membres du Tribunal ne sont pas aussi subtils et aussi profonds que vous. Certains points de votre très grand savoir pourraient leur apparaître comme de très grandes absurdités. J'ai donc jugé bon de réduire vos soixante-quatre articles à douze...

COURCELLES (*atterré*)

Douze!

L'INQUISITEUR

Douze. Croyez-moi, ce sera bien assez pour le but que vous poursuivez.

LE CHAPELAIN

Mais quelques-uns des points les plus importants ont été réduits presque à rien. Par exemple, la Pucelle a positivement déclaré que les bienheureuses saintes Marguerite et Catherine et le saint archange Michel lui ont parlé en français. C'est un point vital.

L'INQUISITEUR

Vous pensez sans doute qu'elles auraient dû parler en latin?

CAUCHON

Non. Il pense qu'elles auraient dû parler en anglais.

LE CHAPELAIN

Naturellement, mon Seigneur.

L'INQUISITEUR

Eh bien, comme tous nous sommes d'accord ici, je pense, que ces voix de la Pucelle étaient des voix de mauvais esprits qui la poussaient à sa damnation, il ne serait pas très courtois à votre égard, Maître de Stogumber, ni à l'égard du roi d'Angleterre, de prétendre que l'anglais est la langue maternelle du Diable. Alors, passons. D'ailleurs ce sujet n'est pas complètement omis des douze articles... Maîtres, je vous prie de prendre vos places et venons-en à notre affaire.

Tous ceux qui n'ont pas encore pris leurs sièges le font.

LE CHAPELAIN

Bien, je maintiens ma protestation. Voilà tout.

COURCELLES

Je trouve que c'est pénible de voir tout notre travail fait pour rien. C'est une autre illustration de l'influence diabolique que cette femme exerce sur le tribunal.

Sur ce mot, il s'assied à la droite du chapelain.

CAUCHON

Insinuez-vous que je sois sous une influence diabolique ?

COURCELLES

Je n'insinue rien, mon Seigneur. Mais il me semble, à moi, qu'ici il y a une conspiration pour taire le fait que la Pucelle a volé le cheval de l'évêque de Senlis.

CAUCHON (maintenant son calme, à grand-peine)

Ce n'est pas un tribunal civil, ici. Allons-nous perdre notre temps à de pareilles bêtises ?

COURCELLES (se levant, scandalisé)

Mon Seigneur, appelez-vous le cheval de l'évêque une bêtise ?

L'INQUISITEUR (*d'un ton doucereux*)

Maître de Courcelles, la Pucelle allègue qu'elle a largement payé le cheval de l'évêque et que si l'argent n'est pas arrivé en ses mains ce n'est pas sa faute, à elle. Comme cela peut être vrai, ce point est un de ceux sur lesquels la Pucelle pourrait bien être acquittée.

COURCELLES

Oui, si c'était un cheval ordinaire. Mais le cheval de l'évêque ! Comment pourrait-on l'acquitter pour cela ? (*Il se rassied, dérouter et découragé.*)

L'INQUISITEUR

Je vous soumets très respectueusement ce fait que si nous persistons à juger la Pucelle sur des questions sans importance, pour lesquelles nous pouvons avoir à la déclarer innocente, elle peut alors nous échapper sur la grande et importante question d'hérésie, au sujet de laquelle elle-même paraît jusqu'à présent insister sur sa propre culpabilité... Je vous demanderai donc, lorsque la Pucelle sera amenée devant nous, de ne pas parler de ces vols de chevaux, de ces rondes autour d'arbres féeriques avec les enfants du village, de ces prières auprès de puits hantés et de la douzaine d'autres choses au sujet desquelles vous faisiez une enquête si diligente jusqu'à mon arrivée. Il n'y a pas en France une jeune villageoise contre laquelle vous ne puissiez porter pareilles accusations, car toutes, elles dansent des rondes autour d'arbres hantés et prient auprès de puits magiques. Quelques-unes d'entre elles voleraient le cheval du Pape si elles en avaient l'occasion... L'hérésie, messieurs, l'hérésie, voilà la charge que nous avons à juger... La découverte et la suppression de l'hérésie sont mes spécialités. Je suis ici comme inquisiteur et non comme un magistrat ordinaire. Tenez-vous-en à l'hérésie, et rien qu'à l'hérésie, sans vous inquiéter des autres sujets.

CAUCHON

J'ajouterai que nous avons fait faire une enquête au village de cette jeune fille, et qu'il n'y a, pour ainsi dire, rien de sérieux contre elle.

LE CHAPELAIN
 Rien de sérieux, mon Seigneur...
 COURCELLES
 Comment, l'arbre des fées n'est pas...

CAUCHON (*perdant patience*)

Silence, maîtres... ou bien ne parlez qu'un à la fois.
Courcelles retombe sur sa chaise intimidé.

LE CHAPELAIN (*en se rasseyant d'un air boudeur*)
 C'est ce que la Pucelle nous a dit vendredi dernier.

CAUCHON

Vous auriez bien dû suivre son conseil, Maître de Stogumber... Quand je dis rien de sérieux, je veux dire rien que des hommes considéreraient comme sérieux, s'ils avaient l'esprit assez large pour mener une enquête comme celle-ci. Je suis tout à fait de l'opinion de mon collègue l'Inquisiteur : c'est la question d'hérésie que nous devons juger.

LADVENU (*jeune dominicain d'aspect ascétique, qui est assis à côté de Courcelles, sur sa droite*)

Mais y a-t-il grand mal dans l'hérésie de cette jeune fille ? N'est-ce pas seulement de la simplicité ? Beaucoup de saints en ont dit autant que Jeanne.

L'INQUISITEUR (*abandonnant son ton doux et parlant avec une grande gravité*)

Frère Martin, si vous aviez vu ce que j'ai vu en hérésie, vous ne penseriez pas qu'il s'agit d'une chose légère, même avec ses origines en apparence inoffensives, voire pieuses et dignes d'être aimées... L'hérésie commence avec des gens, qui, selon toutes les apparences, sont mieux que leur voisin. Une jeune fille gentille et pieuse ou bien un jeune homme qui a obéi aux commandements de Notre-Seigneur en abandonnant toutes ses richesses aux pauvres et qui a pris l'habit de mendiant et adopté la vie d'austérité et la règle d'humilité et de charité, peuvent être les fondateurs d'une hérésie qui causera la ruine de l'Église

et de l'Empire, si elle n'est pas assez vite écrasée sans pitié. Les annales de la Sainte Inquisition sont pleines de faits que nous n'osons pas livrer au monde, parce qu'ils sont au-dessus de ce que peuvent croire des hommes honnêtes et des femmes innocentes. Et pourtant au début de ces hérésies on trouve toujours des niais, en apparence de sainteté. J'ai vu cela maintes et maintes fois ! Notez ce que je dis : la femme qui trouve à redire à ses vêtements et revêt un costume d'homme est pareille à l'homme qui rejette son manteau de fourrure et se vêt comme saint Jean le Baptiste. Ils sont suivis, aussi sûrement que le jour suit la nuit, par des bandes de femmes et d'hommes insensés qui se font une religion d'aller nus. Quand des jeunes filles ne veulent ni se marier ni prononcer des vœux réguliers, quand des hommes repoussent le mariage et élèvent leur luxure au rang d'inspirations divines, alors, aussi sûrement que l'été suit le printemps, ils commencent par la polygamie et finissent par l'inceste. L'hérésie semble d'abord innocente et même louable ; mais elle se termine dans une telle horreur monstrueuse de méchanceté surnaturelle que si ceux d'entre vous qui ont le cœur le plus tendre, la voyaient à l'œuvre comme moi-même je l'ai vue, clameraient contre la clémence de l'Église à son égard. Depuis deux cents ans, le Saint-Office lutte avec ces folies diaboliques, et il sait qu'elles sont toujours le fait de ces personnes vaines et ignorantes qui opposent leur raison individuelle à celle de l'Église et qui prétendent être des interprètes de la Volonté divine. Ne tombez pas dans l'erreur commune de prendre ces niais pour des menteurs et des hypocrites. Ils croient honnêtement et sincèrement que leur inspiration diabolique est divine. Aussi vous devez être sur vos gardes et vous méfier de votre compassion naturelle. Vous êtes tous, je l'espère, des hommes miséricordieux, car sinon, comment auriez-vous pu consacrer votre vie au service de notre doux Sauveur?... Vous allez voir paraître devant vous une jeune fille pieuse et chaste. Je dois, en effet, vous dire, que les choses qu'ont dites sur elle nos amis les Anglais ne s'appuient sur aucune preuve, tandis qu'il y a de nombreux témoignages que les excès commis par elle étaient des excès de religion et de charité, et pas du tout des excès de mondanité et de libertinage. Cette jeune fille n'est pas de celles dont la dureté des traits est le signe d'un cœur dur, dont les regards effrontés et

l'attitude impudique les condamnent avant même qu'on les accuse. L'orgueil diabolique qui l'a conduite au péril où elle est aujourd'hui n'a pas laissé de trace sur sa contenance. Quelque étrange que cela puisse vous paraître, il n'a même pas laissé de trace sur son caractère, en dehors des cas particuliers où elle est orgueilleuse. Aussi, vous verrez côte à côte dans une même âme une sainte humilité jointe à un orgueil diabolique. Donc soyez sur vos gardes. À Dieu ne plaise que je vous demande d'endurcir vos cœurs. Sa punition, si nous la condamnons, sera si cruelle que nous perdrons notre propre espoir en la miséricorde divine si, en nos cœurs, il y avait un seul grain de malice contre elle. Mais si vous haïssez la cruauté — et si, ici dans ce saint tribunal, il est un homme qui ne la haïsse pas, je lui ordonne pour le salut de son âme de quitter aussitôt ce tribunal sacré — si vous haïssez la cruauté, dis-je, souvenez-vous que rien n'est aussi cruel dans ses conséquences que la tolérance de l'hérésie. Souvenez-vous aussi qu'aucun tribunal ne peut être aussi cruel que l'est le commun peuple envers ceux qu'il soupçonne d'hérésie. L'hérétique, dans les mains du Saint-Office, est à l'abri de la violence. Il est assuré d'un jugement honnête et il ne peut souffrir la mort, même s'il est coupable, lorsque le repentir suit le péché. D'innombrables vies d'hérétiques ont été sauvées parce que le Saint-Office les a tirées des mains du peuple et parce que le peuple les lui a livrées, sachant que le Saint-Office les traiterait comme il convient. Avant l'existence de la Sainte Inquisition, et même maintenant, quand ses membres ne peuvent être atteints, la malheureuse créature soupçonnée d'hérésie, peut-être par ignorance et injustement, est lapidée, mise en pièces, noyée, brûlée dans sa maison avec tous ses enfants innocents, sans procès, sans absolution, sans sépulture, sauf celle des chiens; tous actes, haïs par Dieu et on ne peut plus cruels pour les hommes... Messieurs, je suis compatissant par nature et par profession. Plutôt que d'accomplir l'œuvre que j'ai à accomplir, j'irais moi-même au bûcher, si je n'en connaissais pas la justice, la nécessité, l'essentielle miséricorde, quelque cruelle que puisse paraître cette œuvre aux yeux de ceux qui ne savent pas combien il serait plus cruel encore de ne pas l'accomplir. C'est avec cette conviction que je vous prie d'aborder ce procès... La colère est mauvaise conseillère. Chassez la colère. La pitié est

parfois pire. Chassez la pitié! Mais ne chassez pas la miséricorde. Souvenez-vous seulement que d'abord il faut la justice... Avez-vous quelque chose à ajouter, mon Seigneur, avant que nous n'engagions le procès?

CAUCHON

Vous avez parlé pour moi et mieux que je ne l'aurais fait. Je ne vois pas comment un homme sain d'esprit puisse n'être pas d'accord avec une seule des paroles qui sont tombées de vos lèvres. Cependant j'ajouterai ceci. Les grossières hérésies dont vous nous avez parlé sont horribles, mais leur horreur est pareille à celle de la peste noire. Elles font rage pendant un certain temps, puis elles s'éteignent parce que les hommes sains et sensés ne s'habitueront, sous aucun prétexte, à la nudité, à l'inceste, à la polygamie et autres choses pareilles. Mais aujourd'hui, dans toute l'Europe, nous sommes en présence d'une hérésie qui se propage parmi des hommes qui ne sont ni faibles d'esprit ni malades mentaux. Je dirai même: plus l'esprit est fort, plus l'hérétique est obstiné. Cette hérésie n'est ni discréditée par des extravagances fantastiques, ni corrompue par les luxures vulgaires de la chair. Mais elle oppose, elle aussi, à la sagesse et à l'expérience réfléchies de l'Église, la raison individuelle du simple mortel sujet à faillir. La puissante structure de la Chrétienté catholique ne sera jamais brisée par des fous sans vêtements ou par les péchés de Moab et d'Ammon. Mais elle peut être trahie du dedans et menée à la ruine et à la désolation de la barbarie par cette suprême hérésie que le commandant anglais appelle Protestantisme.

LES ASSESSEURS (*dans un chuchotement général*)

Protestantisme!... Qu'est-ce que c'est?... Que veut dire l'évêque?... Est-ce une nouvelle hérésie?... Le commandant anglais, a-t-il dit... Avez-vous jamais entendu parler de Protestantisme?... Etc.

CAUCHON (*continuant*)

Et ceci me rappelle: quelle précaution le comte de Warwick a-t-il prise pour la défense du bras séculier, au cas où la Pucelle se montrerait impénitente et où le peuple s'émouvrait de pitié pour elle?

LE CHAPELAIN

N'ayez aucune crainte à cet égard, mon Seigneur. Le noble comte a huit cents hommes d'armes aux portes du château. Elle ne glissera pas entre nos doigts anglais, la ville entière fût-elle même de son côté.

CAUCHON (*révolté*)

N'ajouterez-vous pas « que Dieu fasse qu'elle se repente et expie son péché » ?

LE CHAPELAIN

Cela ne me semble pas bien logique, mais naturellement, je suis de l'avis de Votre Seigneurie.

CAUCHON (*l'abandonnant, avec un haussement d'épaules méprisant*)

Le Tribunal siège.

L'INQUISITEUR

Amenez l'accusée.

LADVENU (*appelant*)

L'accusée ! Qu'on l'amène.

Jeanne, les pieds enchaînés, est introduite par la porte cintrée qui est derrière la sellette destinée à la prisonnière. Une garde de soldats anglais l'accompagne. Avec eux, le bourreau et ses aides. Ils conduisent la prisonnière à son escabeau et se placent derrière elle, après lui avoir enlevé ses chaînes. Elle porte un costume de page, noir. Son long emprisonnement et la fatigue des interrogatoires qui ont précédé le procès ont laissé leur trace sur elle. Mais sa vitalité tient bon. Elle fait face au tribunal sans confusion, sans la moindre trace de cet effroi que la solennité des formes semble exiger pour être tout à fait imposant.

L'INQUISITEUR (*avec bonté*)

Asseyez-vous, Jeanne... (*Elle s'assied.*) Vous paraissez très pâle aujourd'hui... Vous n'êtes pas bien ?

JEANNE

Je suis assez bien, je vous remercie beaucoup. Mais l'évêque m'a fait envoyer de la carpe et cela m'a rendue malade.

CAUCHON

Je le regrette. J'avais pourtant dit de veiller à ce qu'elle soit fraîche.

JEANNE

Vous vouliez être bon pour moi, je le sais, mais c'est un poisson qui ne me convient pas. Les Anglais croyaient que vous vouliez m'empoisonner...

Ensemble. { CAUCHON
Comment !
LE CHAPELAIN
Non, mon Seigneur.

JEANNE (*continuant*)

Ils ont décidé de me faire brûler comme sorcière, alors ils ont envoyé leur docteur pour me guérir. Mais on lui a interdit de me saigner, parce que les gens stupides croient que la sorcellerie d'une sorcière la quitte quand on la saigne. Aussi s'est-il contenté de m'appeler de noms obscènes... Pourquoi me laissez-vous aux mains des Anglais? C'est entre les mains de l'Église que je devrais être. Et pourquoi suis-je enchaînée par les pieds à une pièce de bois? Avez-vous peur que je m'envole?

D'ESTIVET (*d'un ton sévère*)

Femme, ce n'est pas à vous de questionner le Tribunal, c'est à nous de vous questionner.

COURCELLES

Quand vous n'étiez pas enchaînée, n'avez-vous pas tenté de vous échapper en sautant d'une tour de soixante pieds de haut? Si vous ne pouvez pas voler comme une sorcière, comment se fait-il que vous soyez encore vivante?

JEANNE

Je suppose que c'est parce qu'à ce moment-là la tour n'était pas aussi haute. Elle devient chaque jour plus haute depuis que vous avez commencé à m'interroger sur ce sujet.

D'ESTIVET

Pourquoi avez-vous sauté de cette tour?

JEANNE

Comment savez-vous que j'ai sauté?

D'ESTIVET

On vous a trouvée étendue dans le fossé... Pourquoi aviez-vous quitté la tour?

JEANNE

Pourquoi quitte-t-on une prison, quand on peut?

D'ESTIVET

Vous avez essayé de vous échapper?

JEANNE

Naturellement. Et ce n'est pas la première fois... Si vous laissez la porte de la cage ouverte, l'oiseau s'envole.

D'ESTIVET (*se levant*)

C'est un aveu d'hérésie! J'appelle là-dessus l'attention du Tribunal.

JEANNE

Il appelle cela de l'hérésie! Suis-je une hérétique parce que je m'efforce d'échapper de prison?

D'ESTIVET

Certainement, si vous êtes entre les mains de l'Église et que volontairement vous sortez de ses mains. Alors, vous désertez l'Église, et cela c'est de l'hérésie.

JEANNE

En voilà une grande sottise! Personne n'est assez sot pour croire cela.

D'ESTIVET

Vous entendez, mon Seigneur, comme cette femme m'insulte dans l'exécution de mon devoir. (*Il se rassied plein d'indignation.*)

CAUCHON

Je vous ai déjà avertie, Jeanne, que vous ne servez pas votre cause avec ces réponses impertinentes.

JEANNE

Mais vous ne voulez pas me parler raison. Je serai raisonnable si vous-même vous êtes raisonnable.

L'INQUISITEUR (*s'interposant*)

Vous ne suivez pas les règles. Vous oubliez, Maître Promoteur, que le procès n'est pas encore ouvert selon les formes... Le moment des questions viendra après qu'elle aura juré sur les Évangiles de nous dire toute la vérité.

JEANNE

Vous me dites ça chaque fois. Je vous l'ai dit maintes et maintes fois : je vous dirai tout ce qui concerne ce procès. Mais je ne peux pas vous dire toute la vérité : Dieu ne permet pas que toute la vérité soit dite. Vous ne la comprenez pas quand je vous la dis. Il y a un vieux dicton : celui qui dit trop de vérité est sûr d'être pendu... Je suis lasse de cette discussion. Voilà neuf fois que nous y revenons. J'ai juré autant que je voulais jurer et je ne jurerais plus.

COURCELLES

Elle devrait être mise à la torture, mon Seigneur.

L'INQUISITEUR

Vous entendez, Jeanne!... Voilà ce qui arrive à l'impénitente. Réfléchissez avant de répondre... Lui a-t-on montré les instruments de la torture?

LE BOURREAU

Ils sont prêts, mon Seigneur. Elle les a vus.

JEANNE

Même si vous m'arrachiez membre à membre jusqu'à ce que mon âme soit séparée de mon corps, vous ne tireriez rien de moi en dehors de ce que je vous ai déjà dit... Mais qu'y a-t-il à dire de plus que vous puissiez comprendre?... D'ailleurs je ne peux pas

supporter qu'on me fasse mal, et si vous me faites mal je dirai tout ce que vous voulez pour cesser de souffrir. Mais après, je nierai tout. Alors, à quoi bon ?

LADVENU

Cela semble raisonnable. Nous devrions procéder avec miséricorde.

COURCELLES

Mais la torture est coutumière.

L'INQUISITEUR

Elle ne doit pas être appliquée à la légère... Si l'accusée veut se confesser de bon gré, son emploi ne peut alors être justifié.

COURCELLES

Mais tout ceci est irrégulier et inaccoutumé. Elle refuse de prêter serment.

LADVENU (*écœuré*)

Vous voulez donc torturer cette jeune fille par pur plaisir ?

COURCELLES (*effaré*)

Mais ce n'est pas un plaisir. C'est la loi. C'est la coutume. Cela s'est toujours fait.

L'INQUISITEUR

C'est inexact, maître, sauf quand les enquêtes sont faites par des gens qui ne connaissent pas bien les procédés légaux.

COURCELLES

Mais cette femme est une hérétique. Je vous assure, cela se fait toujours.

CAUCHON (*d'un ton décisif*)

Cela ne sera pas fait aujourd'hui, si ce n'est pas nécessaire. Finissons-en. Je ne veux pas qu'on dise que nous avons procédé au moyen de confessions arrachées... Nous avons envoyé près de cette femme nos meilleurs prédicateurs et nos meilleurs docteurs pour l'exhorter et pour l'implorer de sauver son âme et son corps du bûcher. Nous n'allons pas maintenant lui envoyer le bourreau pour la précipiter dedans.

COURCELLES

Votre Seigneurie est miséricordieuse, naturellement. Mais la responsabilité est grande de s'écarter de la pratique habituelle.

JEANNE

Tu es un rude nigaud, maître! Alors ta règle c'est : faire ce qui a été fait la fois dernière, hein?

COURCELLES (*se levant*)

Débauchée, c'est moi que tu oses appeler un nigaud?

L'INQUISITEUR

Patience, maître, patience. Je crains que bientôt vous ne soyez vengé, et même trop terriblement.

COURCELLES (*en grommelant*)

Nigaud, vraiment! (*Il se rassied, très mécontent.*)

L'INQUISITEUR

En attendant ne nous laissons pas émouvoir par le parler rude d'une simple bergère.

JEANNE

Nenni. Je ne suis pas une bergère, bien que j'aie aidé à garder les moutons comme n'importe qui. Je sais faire le travail d'une dame dans la maison. Pour filer et coudre, je ne crains femme de Rouen.

L'INQUISITEUR

Ce n'est pas le moment de montrer de la vanité, Jeanne. Vous êtes en grand péril.

JEANNE

Je le sais... N'ai-je pas déjà été punie pour ma vanité? Si je n'avais pas porté à la bataille mon manteau de drap d'or, comme une folle, le soldat bourguignon n'aurait pas pu me tirer en arrière et me faire tomber de mon cheval, et je ne serais pas ici.

LE CHAPELAIN

Si vous êtes si habile aux travaux de femme, pourquoi ne restez vous pas à la maison, pour les faire?

JEANNE

Il y a assez d'autres femmes pour les faire, mais il n'y a personne pour faire ma besogne.

CAUCHON

Voyons! Nous perdons notre temps en futilités... Écoutez, Jeanne, je vais vous poser une question très grave... Prenez garde à votre réponse. Votre vie et votre salut en dépendent... Voulez-vous, pour tout ce que vous avez fait, bien ou mal, accepter le jugement de l'Église de Dieu sur terre? Plus spécialement, en ce qui concerne les actes et les paroles qui vous sont imputés dans ce procès par le Promoteur, voulez-vous soumettre votre cas à l'interprétation inspirée de l'Église militante?

JEANNE

Je suis une fidèle enfant de l'Église. J'obéirai à l'Église...

CAUCHON (*se penchant en avant plein d'espoir*)

Vous obéirez?

JEANNE

... Pourvu qu'elle ne me demande rien d'impossible.

Cauchon retombe en arrière sur sa chaise, avec un profond soupir. L'Inquisiteur pince les lèvres et fronce les sourcils. Ladvenu secoue la tête avec compassion.

D'ESTIVET

Elle impute à l'Église l'erreur et la folie de pouvoir commander l'impossible.

JEANNE

Si vous me commandez de déclarer que tout ce que j'ai dit et fait, et que toutes les visions et révélations que j'ai eues ne venaient pas de Dieu, alors c'est impossible. Je ne le déclarerai pour rien au monde! Je ne reviendrai jamais sur ce que Dieu m'a fait faire. Et ce qu'Il m'a commandé ou me commandera de faire, je le ferai envers et contre tous... Voilà ce que je voulais dire par impossible... Et dans le cas où l'Église me dirait d'agir en opposition avec le commandement que j'ai reçu de Dieu, je n'y consentirai pas, quoi qu'il puisse arriver.

LES ASSESSEURS (*scandalisés et indignés*)

Oh! l'Église opposée à Dieu!... que dites-vous de cela?... De la franche hérésie!... Ça dépasse tout... Etc.

D'ESTIVET (*jetant son dossier*)

Mon Seigneur! Qu'avez-vous besoin de plus?

CAUCHON

Femme, vous en avez dit assez pour faire brûler dix hérétiques... Voyons, vous ne voulez donc aucun avertissement? Vous ne comprenez donc rien?

L'INQUISITEUR

Si l'Église militante vous dit que vos révélations et vos visions vous sont envoyées par le diable pour vous faire damner, ne croyez-vous pas que l'Église est plus sage que vous?

JEANNE

Je crois Dieu plus sage que moi: aussi, c'est Son commandement que je suivrai... Toutes les choses que vous appelez mes crimes sont advenues par le commandement de Dieu... Je dis que je les ai faites par ordre de Dieu. Il m'est impossible de dire autrement. Si un prêtre dit le contraire, je ne l'écouterai pas. J'écouterai Dieu seul, dont je suis toujours les commandements.

LADVENU (*intercedant près d'elle avec insistance*)

Vous ne savez pas ce que vous dites, enfant... Vous voulez donc vous tuer?... Écoutez. Ne croyez-vous pas être sujette de l'Église de Dieu sur terre?

JEANNE

Certes. Mais quand l'ai-je jamais nié?

LADVENU

Bien. Cela signifie, n'est-ce pas, que vous êtes soumise à notre Seigneur le Pape, aux cardinaux, aux archevêques et aux évêques que Sa Seigneurie représente ici aujourd'hui?

JEANNE

Dieu doit être servi, d'abord.

D'ESTIVET

Alors vos voix vous commandent de ne pas vous soumettre à l'Église militante?

JEANNE

Mes voix ne me disent pas de désobéir à l'Église. Mais Dieu doit être servi d'abord.

CAUCHON

Et c'est vous et non l'Église qui devez être le juge?

JEANNE

Avec quel autre jugement puis-je juger si ce n'est avec le mien?

LES ASSESSEURS (*scandalisés*)

Oh! (*Ils ne peuvent trouver de paroles.*)

CAUCHON

Vous venez de vous condamner par votre propre bouche... Nous avons lutté pour votre salut presque jusqu'à pécher nous-mêmes. A maintes reprises nous vous avons ouvert et rouvert la porte, et vous l'avez refermée à notre face et à la face de Dieu. Oseriez-vous prétendre après ce que vous avez dit, que vous êtes en état de grâce?

JEANNE

Si je ne le suis pas, puisse Dieu m'y mettre. Si je le suis, puisse Dieu m'y garder.

LADVENU

Voilà une très bonne réponse, mon Seigneur.

COURCELLES

Étiez-vous en état de grâce quand vous avez volé le cheval de l'évêque?

CAUCHON (*se lève avec fureur*)

Oh! que le diable emporte le cheval de l'évêque et vous avec! Nous sommes ici pour juger un cas d'hérésie et à peine arrivons-nous au fond même de la question que nous en sommes éloignés par des idiots qui ne comprennent rien sauf les chevaux. (*Tremblant de rage, il se force à se rasseoir.*)

L'INQUISITEUR

Maîtres! Maîtres! En vous attachant à ces petits détails, vous êtes les meilleurs avocats de la Pucelle... Je ne suis pas surpris que Sa Seigneurie perde patience... Que dit le Promoteur?... Poursuit-il ces affaires insignifiantes?

D'ESTIVET

Par ma fonction même, je suis obligé de tout poursuivre. Mais lorsque cette femme confesse une hérésie qui la fait condamner à l'excommunication, quelle importance y a-t-il à ce qu'elle soit aussi coupable de délits qui emportent des condamnations mineures?... Je suis, comme Sa Seigneurie, impatient à propos de ces charges mineures... Seulement, avec grand respect, je dois appuyer sur la gravité de deux crimes, qu'elle ne nie pas, et qui sont absolument horribles et blasphématoires. D'abord, elle est en relation avec des esprits mauvais, donc c'est une sorcière. Ensuite, elle porte des vêtements d'homme, ce qui est indécent, contraire à la nature, abominable, et, en dépit de nos remontrances les plus sérieuses et même de nos prières, elle ne veut pas les changer, même pour recevoir la communion.

JEANNE

Est-ce que la Bienheureuse sainte Catherine est un esprit mauvais? Et sainte Marguerite? Et l'archange Michel?

COURCELLES

Comment savez-vous que l'esprit qui vous apparaît est un archange?... Ne vous apparaît-il pas sous la forme d'un homme nu?

JEANNE

Croyez-vous que Dieu n'ait pas le moyen de lui donner des vêtements ?

Les assesseurs ne peuvent s'empêcher de sourire, d'autant plus que la plaisanterie est faite aux dépens de Courcelles.

LADVENU

Bien répondu, Jeanne.

L'INQUISITEUR

C'est en effet bien répondu. Mais un esprit mauvais ne serait pas assez simple pour apparaître à une jeune fille dans un déguisement susceptible de la scandaliser, lorsqu'il veut qu'elle le prenne pour un messager du Très-Haut... Jeanne : l'Église vous enseigne que ces apparitions sont celles de démons qui cherchent la perdition de votre âme... Acceptez-vous l'enseignement de l'Église ?

JEANNE

J'accepte le messager de Dieu... Comment un fidèle croyant de l'Église pourrait-il le refuser ?

CAUCHON

Malheureuse femme!... Je vous le demande encore une fois, savez-vous ce que vous dites ?

L'INQUISITEUR

Vous luttez en vain avec le Diable pour sauver son âme, mon Seigneur. Elle ne veut pas être sauvée... (*A Jeanne.*) Quant à votre habit d'homme, pour la dernière fois, voulez-vous renoncer à ce vêtement impudique et vous habiller comme il convient à votre sexe ?

JEANNE

Je ne veux pas.

D'ESTIVET

Le péché de désobéissance, mon Seigneur.

JEANNE (*pleine de détresse*)

Mais mes voix me disent de m'habiller comme un soldat.

LADVENU

Jeanne, Jeanne! Cela ne prouve-t-il pas que ces voix sont les voix d'esprits mauvais?... Pouvez-vous nous donner une seule bonne raison pour laquelle un ange de Dieu vous donnerait un conseil aussi éhonté?

JEANNE

Mais oui. Cela tombe sous le bon sens... J'étais un soldat vivant au milieu des soldats. Maintenant, je suis un prisonnier, gardé par des soldats. Si j'étais habillée en femme, ils verraient en moi une femme et alors que deviendrais-je? Si je m'habille en soldat, ils voient en moi un soldat, et je puis vivre avec eux comme je vivais à la maison avec mes frères. C'est pourquoi sainte Catherine me dit que je ne dois pas m'habiller comme une femme tant qu'elle ne me l'aura pas permis.

COURCELLES

Et quand vous le permettra-t-elle?

JEANNE

Quand vous m'aurez tirée des mains des soldats anglais... Je vous l'ai dit, je devrais être entre les mains de l'Église et non pas laissée nuit et jour avec quatre soldats du comte de Warwick... Voudriez-vous que je vive avec eux, en jupons?

LADVENU

Mon Seigneur, ce qu'elle dit là, Dieu le sait, est très erroné et très dénaturé, mais il y a tout de même là-dedans un grain de sens, selon le monde, qui peut en imposer à une simple villageoise.

JEANNE

Si nous étions aussi simples au village que vous l'êtes dans vos cours et vos palais, il n'y aurait bientôt plus de blé pour vous faire du pain.

CAUCHON

Voilà les remerciements que vous obtenez pour essayer de la sauver, frère Martin.

LADVENU

Jeanne, tous, nous nous efforçons de vous sauver. Sa Seigneurie s'efforce de vous sauver. L'Inquisiteur ne serait pas plus juste avec vous, si vous étiez sa propre fille... Mais vous êtes aveuglée par un orgueil et une suffisance effroyables.

JEANNE

Pourquoi dites-vous cela?... Je n'ai rien dit de mal... Je ne comprends pas.

L'INQUISITEUR

Le bienheureux saint Athanase a déclaré dans sa profession de foi que ceux qui ne comprennent pas sont damnés... Il ne suffit pas d'être simple. Il ne suffit même pas d'être bon selon l'idée des gens simples. La simplicité d'un esprit obscurci ne vaut pas mieux que la simplicité d'une bête.

JEANNE

Il y a beaucoup de sagesse dans la simplicité d'une bête, je puis vous le dire, et parfois beaucoup de sottise dans la sagesse des doctes personnes.

LADVENU

Nous le savons, Jeanne, nous ne sommes pas aussi sots que vous le pensez... Tâchez de résister à la tentation de nous faire des réponses impertinentes... Voyez-vous cet homme qui se tient derrière vous? (*Il indique le bourreau.*)

JEANNE (*se retourne et regarde l'homme*)

C'est lui qui torture?... Mais l'évêque a dit que je ne serais pas torturée.

LADVENU

Vous ne serez pas torturée parce que vous avez confessé tout ce qui était nécessaire à votre condamnation. Cet homme n'est

pas seulement celui qui torture, il est aussi l'Exécuteur. Exécuteur!... que la Pucelle entende vos réponses à mes questions!... Êtes-vous prêt à brûler une hérétique aujourd'hui même?

LE BOURREAU

Oui, maître.

LADVENU

Le bûcher est-il prêt?

LE BOURREAU

Il l'est. Sur la place du Marché. Les Anglais l'ont édifié trop haut pour que je puisse m'approcher d'elle et lui rendre la mort plus facile... Ce sera une mort cruelle.

JEANNE (*horriée*)

Vous n'allez pas me brûler maintenant.

L'INQUISITEUR

Enfin, vous comprenez.

LADVENU

Il y a huit cents soldats anglais qui attendent, pour vous mener à la place du Marché, le moment où la sentence d'excommunication sortira des lèvres de vos juges... Quelques courts instants, seulement, vous séparent de cet arrêt.

JEANNE (*jetant un regard désespéré autour d'elle pour chercher du secours*)

Oh! mon Dieu!

LADVENU

Ne désespérez pas, Jeanne. L'Église est miséricordieuse. Vous pouvez vous sauver.

JEANNE (*pleine d'espoir*)

Oh oui! mes voix m'ont promis que je ne serais pas brûlée. Sainte Catherine m'a commandé de n'avoir pas peur.

CAUCHON

Femme! Êtes-vous complètement folle?... Vous ne voyez donc pas que vos voix vous ont trompée?

JEANNE

Oh non ! c'est impossible.

CAUCHON

Impossible!... Elles vous ont conduite tout droit à l'excommunication et au bûcher qui vous attend.

LADVENU (*pressant l'argument*)

Vous ont-elles tenu une seule de leurs promesses depuis que vous avez été prise à Compiègne?... Le diable vous a trahi. L'Église vous tend les bras.

JEANNE (*désespérée*)

Oh ! c'est vrai ! C'est vrai... Mes voix m'ont trompée... Les diables se sont joués de moi... Ma foi est brisée... J'ai osé et encore osé... Mais seuls les fous vont dans le feu. Dieu, qui m'a donné le sens commun, ne peut pas vouloir que j'y aille.

LADVENU

Que Dieu soit loué de vous avoir sauvée à la onzième heure !
Il se dirige rapidement vers le siège vacant à la table des scribes et saisit une feuille de papier sur laquelle il se met à écrire hâtivement.

CAUCHON

Amen!

JEANNE

Que faut-il que je fasse ?

CAUCHON

Vous devez signer une abjuration solennelle de votre hérésie.

JEANNE

Signer ? C'est-à-dire écrire mon nom. Je ne sais pas écrire.

CAUCHON

Vous avez déjà signé beaucoup de lettres.

JEANNE

Oui, mais on me tenait la main et on guidait ma plume. Je puis faire ma marque.

LE CHAPELAIN (*qui a suivi cette conversation avec une alarme et une indignation croissantes*)

Mon Seigneur! Est-ce que tout cela veut dire que vous allez permettre à cette femme de nous échapper?

L'INQUISITEUR

La loi est la loi et elle doit être exécutée, maître de Stogumber. Et vous connaissez la loi.

LE CHAPELAIN (*se levant, pourpre de fureur*)

Je sais que chez un Français, il n'y a pas de foi. (*Tumulte qu'il domine de la voix.*) Je sais ce que dira mon Seigneur le cardinal de Winchester quand il apprendra ceci. Je sais ce que fera le comte de Warwick quand il saura que vous avez l'intention de le trahir. Il y a aux portes huit cents hommes qui veilleront à ce que cette abominable sorcière soit brûlée, malgré toutes vos criailleries.

LES ASSESSEURS (*ensemble pendant qu'il parle*)

De quoi?... Que dit-il?... Il nous accuse de trahison!... Non, vrai, ça dépasse les bornes!... Nulle foi chez un Français!... vous l'avez entendu?... On ne peut pas tolérer cet individu!... Qui est-il?... Est-ce que c'est ainsi que sont les hommes d'Église anglais?... Il est fou ou ivre, c'est sûr!... Etc.

L'INQUISITEUR (*se levant*)

Silence!... Je vous prie, maîtres, faites silence!... Maître Chapelain, réfléchissez un moment à votre saint office, à ce que vous êtes et où vous êtes... Asseyez-vous! je vous l'ordonne.

LE CHAPELAIN (*se croise les bras avec entêtement, sa figure est convulsivement agitée*)

Je ne m'assierai pas!

CAUCHON

Maître Inquisiteur, une fois déjà, avant ce jour, cet homme m'a appelé traître.

LE CHAPELAIN

Oui, oui, vous êtes un traître!... Vous êtes tous des traîtres!... Durant tout ce long procès, vous n'avez pas un moment cessé de prier à genoux cette sorcière pour qu'elle abjure!

L'INQUISITEUR (*placidement, se rassied*)

Si vous ne voulez pas vous rasseoir, eh bien, restez debout, voilà tout.

LE CHAPELAIN

Je ne resterai pas debout! (*Il se rassied brusquement sur sa chaise.*)

LADVENU (*se lève, un papier en mains*)

Mon Seigneur, voici la formule d'abjuration à signer par la Pucelle.

CAUCHON

Lisez-la-lui.

JEANNE

Ne prenez pas cette peine. Je signerai.

L'INQUISITEUR

Femme, il faut que vous sachiez ce que vous signez... Lisez-la-lui, frère Martin... Que tout le monde garde le silence!

LADVENU (*lisant posément*)

« Moi, Jeanne, appelée communément la Pucelle, misérable pécheresse, je confesse que j'ai très gravement péché dans les articles suivants. J'ai prétendu avoir des révélations de Dieu et des anges et des bienheureux saints et j'ai repoussé avec perversité les avertissements de l'Église, me disant que c'étaient des tentations des démons. J'ai abominablement blasphémé en portant un

costume immodeste, contrairement aux Saintes Écritures et aux Canons de l'Église. J'ai aussi coupé mes cheveux à la façon d'un homme, et, à l'encontre de tous les devoirs qui ont rendu mon sexe particulièrement acceptable au Ciel, j'ai pris l'épée, et j'ai même répandu le sang humain en incitant les hommes à s'entretuer, en invoquant les mauvais esprits pour les décevoir et en imputant avec opiniâtreté et de façon très blasphématoire ces péchés à Dieu Tout-Puissant. Je confesse être coupable des péchés de sédition, d'idolâtrie, de désobéissance, d'orgueil et d'hérésie. Je désavoue tous ces péchés, je les abjure, je m'en écarte et vous remercie humblement vous tous, Docteurs et Maîtres, qui m'avez ramenée dans la vérité et dans la grâce de Notre-Seigneur. Et jamais je ne retournerai à mes erreurs, et je resterai en communion avec notre Sainte Église et dans l'obéissance de Notre Saint Père le Pape de Rome. Tout ceci, je le jure par Dieu Tout-Puissant et par les Saints Évangiles, en témoignage de quoi, je signe mon nom sous cette abjuration. »

L'INQUISITEUR

Vous avez bien tout compris, Jeanne?

JEANNE (*abattue*)

C'est suffisamment clair, messire.

L'INQUISITEUR

Est-ce vrai?

JEANNE

Cela peut être vrai. Si ce n'était pas vrai, le bûcher ne serait pas préparé pour moi sur la place du Marché.

LADVENU (*prend sa plume et un livre et s'approche vivement d'elle, de crainte qu'elle ne se compromette à nouveau*)

Allons, enfant, laissez-moi guider votre main. Prenez la plume. (*Elle obéit et ils se mettent à écrire en se servant du livre comme de pupitre.*) J.E.H.A.N.E. Voilà. Maintenant, faites vous-même votre marque.

JEANNE (*fait sa marque et lui rend la plume; elle est tourmentée par la révolte de son âme contre son esprit et son corps*)

Voilà!

LADVENU (*remet la plume sur la table et tend l'abjuration à Cauchon, avec une révérence*)

Dieu soit loué, mes frères, l'agneau est rentré dans le troupeau et par son retour il réjouit le berger plus que ne le feraient quatre-vingt-dix-neuf justes. (*Il va reprendre son siège.*)

L'INQUISITEUR (*prenant le papier des mains de Cauchon*)

Nous te déclarons, par cet acte, libérée du danger d'excommunication, dans lequel tu te trouvais. (*Il jette le papier sur la table.*)

JEANNE

Je vous remercie.

L'INQUISITEUR

Mais, parce que tu as péché très présomptueusement envers Dieu et la Sainte Église, et afin que tu puisses te repentir de tes erreurs dans la contemplation solitaire, et être gardée de toute tentation d'y retomber, nous, pour le bien de ton âme et comme pénitence capable d'effacer tes péchés et de t'amener finalement sans tache devant le trône de grâce, te condamnons à manger le pain de douleur et à boire l'eau d'angoisse, jusqu'à la fin de tes jours terrestres, dans l'emprisonnement perpétuel.

JEANNE (*se lève, pleine de consternation, saisie d'une grande colère*)

L'emprisonnement perpétuel!... Je ne vais donc pas être mise en liberté?

LADVENU (*choqué, d'un ton doux*)

En liberté, mon enfant, après une méchanceté aussi grande que la vôtre!... À quoi rêvez-vous?

JEANNE

Donnez-moi cet écrit! (*Elle s'élance jusqu'à la table, arrache le papier et le déchire en pièces.*) Allumez votre bûcher! Croyez-vous que je le craigne davantage que la vie d'un rat dans un trou?... Mes voix avaient raison.

Jeanne! Jeanne!

JEANNE

Oui... Elles m'ont dit que vous étiez des sots. (*Ce mot offense beaucoup le tribunal.*) Et que je ne devais pas écouter vos belles paroles, ni me fier à votre charité. Vous m'avez promis la vie, mais vous mentiez. (*Exclamations d'indignation.*) Vous pensez que la vie, c'est simplement ne pas être morte, comme une pierre. Ce n'est pas le pain et l'eau qui me font peur. Je peux vivre de pain. Quand ai-je demandé davantage? Ce n'est pas une privation de boire de l'eau, si l'eau est propre. Pour moi, il n'y a ni pain de douleur, ni eau d'angoisse. Mais me priver de la lumière du ciel et de la vue des champs et des fleurs, enchaîner mes pieds de manière que jamais plus je ne puisse monter à cheval avec les soldats, ni gravir les collines, me faire respirer une obscurité infecte et humide, et me tenir éloignée de tout ce qui me ramène à l'amour de Dieu, tandis que votre méchanceté et votre sottise me portent à le détester, tout cela est pire que la fournaise des Écritures qui avait été chauffée sept fois. Je puis me passer de mon cheval de bataille, je puis me traîner avec un jupon, je puis laisser les bannières et les trompettes, les chevaliers et les soldats passer devant moi et me laisser en arrière comme ils laissent les autres femmes. Mais ne plus entendre le vent dans les arbres, les alouettes dans le soleil, les petits agneaux crier dans le gel vivifiant, et les saintes cloches de l'Église qui m'apportent la voix de mes anges flottant sur le vent! Sans toutes ces choses je ne peux pas vivre, et votre volonté de me les enlever, à moi ou à toute autre créature, me prouve que votre inspiration vient du diable tandis que la mienne vient de Dieu.

LES ASSESSEURS (*en grand tumulte*)

Blasphème!... Blasphème... Elle est possédée!... Elle a dit que nous étions conseillés par le diable!... et elle, par Dieu!... C'est monstrueux!... Le diable est au milieu de nous!... Etc.

D'ESTIVET (*criant par-dessus le vacarme*)

C'est une hérétique, relapse, obstinée, incorrigible et complè-

tement indigne de la miséricorde que nous lui avons montrée. Je demande son excommunication.

LE CHAPELAIN (*au bourreau*)

Eh, l'homme, allumez votre feu!... le bûcher pour elle!
L'exécuteur et ses aides sortent vivement par la cour.

LADVENU

Méchante fille, si Dieu était votre conseil, est-ce qu'Il ne vous délivrerait pas?

JEANNE

Ses voies ne sont pas vos voies... Il veut que je traverse le feu pour arriver en Son sein, car je suis Son enfant et vous n'êtes pas dignes que je vive parmi vous. C'est la dernière parole que je vous dis.

Les soldats s'emparent d'elle.

CAUCHON (*se lève*)

Pas encore!

Ils attendent. Silence de mort. Cauchon se tourne vers l'Inquisiteur avec un regard interrogateur. L'Inquisiteur fait un signe affirmatif. Solennellement, ils se lèvent et entonnent la sentence en contre-chant.

CAUCHON

Nous décrétons que tu es une hérétique relapse.

L'INQUISITEUR

Rejetée de l'unité de l'Église.

CAUCHON

Arrachée de son corps.

L'INQUISITEUR

Infectée de la lèpre d'hérésie.

CAUCHON

Un membre de Satan.

L'INQUISITEUR

Nous décidons que tu dois être excommuniée.

CAUCHON

Et maintenant nous te rejetons, nous t'arrachons de nous et nous t'abandonnons à la puissance séculière.

L'INQUISITEUR

En priant cette même puissance séculière de modérer envers toi sa sentence en deçà de la mort et de la mutilation des membres.
(*Il se rassied.*)

CAUCHON

Et si quelque signe véritable de repentir apparaît en toi, de permettre à notre Frère Martin de t'administrer le sacrement de la pénitence.

LE CHAPELAIN

Au feu la sorcière!

Il s'élance sur Jeanne et aide les soldats à la pousser dehors.

Jeanne est emmenée par la sortie donnant sur la cour. Les assesseurs se lèvent en désordre et suivent les soldats, sauf Ladvenu, qui demeure la figure cachée dans ses mains.

CAUCHON (*se relève au moment où il allait s'asseoir*)

Non, non! Tout ceci est irrégulier. Le représentant du bras séculier devrait être ici pour la recevoir de nos mains.

L'INQUISITEUR (*debout de nouveau, lui aussi*)

Cet homme est un incorrigible imbécile.

CAUCHON

Frère Martin, veillez à ce que tout se passe selon la forme.

LADVENU

Ma place est à son côté, mon Seigneur. Vous devez vous-même exercer votre autorité. (*Il sort avec hâte.*)

CAUCHON

Ces Anglais sont impossibles, ils vont la jeter droit dans le feu. Regardez!

Du doigt il indique la cour, au fond de laquelle peuvent maintenant se voir l'éclat et le vacillement de la flamme rougeoyant la lumière de ce jour de mai. Seuls l'Évêque et l'Inquisiteur restent encore dans la salle du tribunal.

CAUCHON (*se dépêchant pour sortir*)

Il faut que nous arrêtions cela.

L'INQUISITEUR (*avec calme*)

Pas trop vite, mon Seigneur.

CAUCHON (*s'arrêtant*)

Mais il n'y a pas un instant à perdre.

L'INQUISITEUR

Quant à nous, nous avons procédé selon la forme parfaite. Ce n'est pas notre affaire de ramener les Anglais dans le droit chemin, s'ils veulent s'engager dans le mauvais... Un vice de procédure peut être utile, plus tard : on ne sait jamais. Et pour cette pauvre jeune fille, plus tôt c'est fini, mieux cela vaut.

CAUCHON (*fléchissant*)

C'est vrai... Mais je suppose que nous devons assister à cette affreuse cérémonie.

L'INQUISITEUR

On s'y fait... L'habitude est tout. Je suis accoutumé aux bûchers. C'est vite fini... Mais quelle chose terrible que de voir une jeune et innocente créature écrasée entre ces deux puissantes forces : l'Église et la Loi.

CAUCHON

Vous l'appellez innocente!

L'INQUISITEUR

Oui, parfaitement innocente!... Que sait-elle de l'Église et de la Loi? Elle n'a pas compris un mot de tout ce que nous disions. Ce sont les ignorants qui souffrent!... Venez, sinon nous arriverons trop tard pour la fin.

CAUCHON (*s'en allant avec lui*)

Je ne le regretterai pas. Je n'y suis pas aussi accoutumé que vous.

Au moment où ils vont pour sortir, Warwick entre, venant de la cour, à leur rencontre.

WARWICK

Oh!... Je vous dérange. Je croyais que tout était fini. (*Il feint de vouloir se retirer.*)

CAUCHON

Ne vous en allez pas, mon Seigneur. Tout est fini.

L'INQUISITEUR

L'exécution n'est pas entre nos mains, mon Seigneur. Mais cependant il est désirable que nous assistions à la fin. Aussi, vous permettez... (*Il salue et sort du côté de la cour.*)

CAUCHON

Mon Seigneur, il y a des doutes que vos gens aient observé les formes de la loi.

WARWICK

On me dit, mon Seigneur, qu'il y a des doutes que votre autorité s'exerce en cette ville qui n'est pas de votre diocèse, je crois... Pourtant, si vous en répondez, moi je répons du reste...

CAUCHON

C'est à Dieu que tous deux nous devons en répondre... Je vous salue, mon Seigneur.

WARWICK

Mon Seigneur, je vous salue.

Un moment, ils se regardent avec une hostilité non déguisée. Puis Cauchon sort, suivant l'Inquisiteur. Warwick regarde autour de lui. Se trouvant seul, il appelle quelqu'un de sa suite.

WARWICK

Holà!... Quelqu'un de service ici!... *(Silence.)* Holà! là-bas!... *(Silence.)* Holà! Brian! Vaurien! Où es-tu?... *(Silence.)* Gardes!... *(Silence.)* Ils sont tous partis pour voir l'exécution, même cet enfant.

Brusquement le silence est interrompu par des hurlements et des sanglots frénétiques.

WARWICK

Qui diable?...

Le chapelain, venant de la cour, entre en chancelant. Il monte les marches comme une créature privée de raison. Son visage est ruisselant de larmes. C'est lui qui poussait les cris pitoyables que Warwick a entendus. Il va, en trébuchant, jusqu'au tabouret de la prisonnière et se jette dessus, avec des sanglots déchirants.

WARWICK *(va à lui et lui tapote l'épaule)*

Voyons, maître John, qu'y a-t-il? Qu'y a-t-il?...

LE CHAPELAIN *(s'accrochant à ses mains)*

Mon Seigneur, mon Seigneur!... Pour l'amour du Christ, priez pour ma pauvre âme perdue.

WARWICK *(cherchant à le calmer)*

Oui, oui... bien entendu, je prierai. Du calme, doucement...

LE CHAPELAIN *(pleurnichant misérablement)*

Oh! mon Seigneur, je ne suis pas un méchant homme...

WARWICK

Mais non, mais non, pas du tout.

LE CHAPELAIN

Je ne voulais rien de mal. Je ne savais pas comment ce serait.

WARWICK (*devenant plus dur*)

Oh!... Vous avez tout vu alors?

LE CHAPELAIN

Je ne savais pas ce que je faisais... Je suis un fou à la tête chaude, et toute l'éternité je serai damné pour cela!

WARWICK

Quelle bêtise! C'est très affligeant, sans doute, mais ce n'est pas vous qui l'avez fait.

LE CHAPELAIN (*d'un ton lamentable*)

Je les ai laissés faire. Ah! si j'avais su, je l'aurais arrachée de leurs mains! Vous ne savez pas. Vous n'avez pas vu... C'est facile de parler quand on ne sait pas... Vous vous grisez de paroles. Vous vous damnez vous-même parce que cela vous semble noble et grand de jeter de l'huile sur l'enfer enflammé de votre propre colère... Mais quand on vous fait toucher cela du doigt, quand vous voyez la chose que vous avez faite, quand elle vous aveugle les yeux, suffoque votre nez, déchire votre cœur, alors... alors... (*Il tombe à genoux.*) O Dieu, chasse loin de moi cette vision! Ô Jésus-Christ, délivre-moi de cette flamme qui me consume!... Au milieu de son supplice elle T'a appelé: Jésus! Jésus! Jésus!... Maintenant elle est dans Ton sein et moi je suis en enfer, pour toujours!

WARWICK (*le relevant assez rudement pour le remettre sur ses pieds*)

Voyons, voyons, bonhomme! Remettez-vous! Vous allez faire jaser toute la ville... (*Il le pousse sans douceur sur une chaise devant la table.*) Si vous n'avez pas le sang-froid nécessaire pour assister à ces choses, pourquoi ne faites-vous pas comme moi, qui en reste éloigné?

LE CHAPELAIN (*égaré et soumis*)

Elle a demandé une croix. Alors un soldat lui a donné deux bâtons attachés en croix. Dieu soit loué, c'était un Anglais! J'aurais pu en faire autant, mais je ne l'ai pas fait: je suis un lâche, un chien enragé, un fou. Mais c'était un Anglais.

WARWICK

L'idiot! Il sera brûlé, lui aussi, si les prêtres l'attrapent.

LE CHAPELAIN (*secoué d'un mouvement convulsif*)

Des gens ont ri d'elle... Ils auraient ri du Christ lui-même. C'étaient des Français, mon Seigneur. Je sais que c'étaient des Français.

WARWICK

Chut! Quelqu'un vient... Maîtrisez-vous.

Ladvenu entre venant de la cour. Il s'avance à la droite de Warwick et porte une croix épiscopale empruntée à une église. Sa mine est grave et composée.

WARWICK

On me dit que tout est terminé, Frère Martin.

LADVENU (*d'un ton énigmatique*)

Nous n'en savons rien, mon Seigneur. Cela ne fait peut-être que commencer.

WARWICK

Que voulez-vous dire, exactement?

LADVENU

J'ai pris cette croix à l'église pour qu'elle pût la voir jusqu'au dernier moment. Elle n'avait que deux bouts de bois qu'elle a mis sur son sein... Quand elle a vu le feu crépiter autour de nous et que j'allais, moi aussi, être brûlé si je tenais plus longtemps la croix devant elle, elle m'a fait descendre pour me sauver... Mon Seigneur, une jeune fille, qui, en un pareil moment, peut penser au danger des autres, n'est pas inspirée par le diable. Quand j'ai dû dérober la croix à sa vue, elle a levé les yeux au ciel. Et je ne

crois pas que les cieux étaient vides. Je crois fermement que Son Sauveur lui apparut dans Sa gloire la plus tendre. Elle cria : « Jésus », et rendit l'esprit. Pour elle, ce n'est pas la fin, c'est le commencement.

WARWICK

Je crains bien que tout cela ne fasse mauvais effet sur le peuple.

LADVENU

C'est ce qui a eu lieu, sur quelques-uns... J'ai entendu des rires. Vous me pardonnerez de dire et de croire que c'étaient des rires anglais.

LE CHAPELAIN (*se levant comme un fou*)

Non! Ce n'est pas vrai!... Il n'y a eu qu'un Anglais pour déshonorer son pays, et c'est ce chien enragé de Stogumber... (*Il s'élance dehors, comme un fou, en criant.*) Qu'on le torture! Qu'on le brûle!... Je vais prier parmi ses cendres... Je ne vaudrais pas mieux que Judas, je vais me pendre.

WARWICK

Vite, Frère Martin! Suivez-le!... Il va faire quelque méchef... Vite, courez après lui!

Ladvenu sort hâtivement, poussé par Warwick. Le Bourreau entre par la porte cintrée et Warwick, qui revient, se trouve face à face avec lui.

WARWICK

Eh, drôle, que viens-tu faire ici?

LE BOURREAU (*avec dignité*)

On ne m'appelle pas un drôle, mon Seigneur, quand on s'adresse à moi. Je suis le Maître Bourreau de Rouen. C'est une profession qui demande grande habileté... Je viens dire à Votre Seigneurie que vos ordres ont été exécutés.

WARWICK

J'implore votre pardon, Maître Bourreau. Je veillerai à ce que vous ne perdiez rien, du fait que vous n'avez aucune relique à vendre. J'ai votre parole, n'est-ce pas, que rien ne reste, pas un os, pas un ongle, pas un cheveu ?

LE BOURREAU

Son cœur n'a pas voulu brûler, mon Seigneur... Mais tout ce qui restait est au fond de la rivière... Vous n'entendrez plus jamais parler d'elle.

WARWICK (*avec un sourire grimaçant en pensant aux paroles de Ladvenu*)

Plus jamais parler d'elle ? Hum !... Je me le demande.

ÉPILOGUE

Une nuit de juin 1456. Après maints jours très chauds, de fréquents éclairs de chaleur sillonnent le ciel, et par accès le vent souffle. Le roi Charles VII de France, autrefois le Dauphin de Jeanne, maintenant Charles le Victorieux, âgé de cinquante et un ans, est couché dans un de ses châteaux royaux. Le lit, placé sur une estrade élevée de deux marches, est sur le côté de la salle de façon à ne pas boucher une longue fenêtre en ogive qui est au milieu de la salle. Sur le baldaquin sont brodées les armes royales. Si ce n'était ce baldaquin et les énormes oreillers de duvet, ce lit n'a rien qui le distingue d'un large canapé avec des draps et une garniture de draperie autour du bas. Son occupant est bien en vue, du pied du lit.

Charles, couché dans son lit, ne dort pas. Il lit, ou plutôt il regarde les enluminures du Boccace de Fouquet. Ses genoux sont relevés, et lui servent de pupitre. À côté du lit, sur sa gauche, il y a une petite table avec une image peinte de la Vierge. Elle est éclairée par des chandelles de cire peinte. Les murs sont tendus du plafond au plancher de rideaux peints, qui bougent par moments dans les courants d'air. Le jaune et le rouge prévalent dans les peintures de ces rideaux. Aussi, au premier aspect, donnent-ils assez l'apparence de flammes quand les plis se gonflent et se dégonflent dans le vent.

La porte est sur la gauche de Charles, mais devant lui, près du coin le plus éloigné de lui. Une grande crécelle de veilleur de nuit, superbement ornée et peinte de couleurs gaies, est sur le lit, à portée de sa main.

Charles tourne une page. Une horloge, au loin, sonne faiblement la demi-heure. Charles ferme le livre avec bruit, le jette de côté, saisit la crécelle et la fait tourner énergiquement, ce qui produit un bruit assourdissant. Ladvenu entre, plus vieux de vingt-cinq ans. Sa démarche est étrange et raide. Il porte encore la croix de Rouen. De toute évidence Charles ne l'attendait pas, car il saute du lit, du côté le plus éloigné de la porte.

CHARLES

Qui êtes-vous?... Où est le gentilhomme de chambre?...
Que voulez-vous?

LADVENU (*d'un ton solennel*)

Je viens vous annoncer bonne nouvelle et grande joie... Ô roi, réjouissez-vous; car la tache qui souillait votre sang est effacée et désormais rien ne peut ébranler votre couronne... La justice, longtemps attendue, est enfin triomphante.

CHARLES

Mais de quoi parlez-vous?... Qui êtes-vous?

LADVENU

Je suis le Frère Martin.

CHARLES

Et, sauf votre respect, qui est le Frère Martin?

LADVENU

C'est moi qui tenais cette croix quand la Pucelle a péri dans les flammes... Vingt-cinq années ont passé depuis, près de dix mille jours... Et chacun de ces dix mille jours j'ai prié Dieu de justifier Sa fille sur terre, comme elle l'est au ciel.

CHARLES (*rassuré, s'asseyant au pied du lit*)

Ah! je me souviens maintenant. J'ai entendu parler de vous. Vous avez une araignée dans le plafond lorsqu'il s'agit de la Pucelle. Avez-vous été à l'enquête?

LADVENU

Oui, j'ai témoigné.

CHARLES

Est-ce terminé?

LADVENU

C'est terminé.

CHARLES

D'une manière satisfaisante ?

LADVENU

Les voies de Dieu sont très étranges.

CHARLES

Comment ça ?

LADVENU

Lors du jugement qui envoya une sainte au bûcher comme hérétique et comme sorcière, la vérité a été exprimée, la loi a été observée, la clémence a été pratiquée au-delà de tout précédent, nul mal n'a été commis, sauf le mal final et épouvantable de la sentence mensongère et de la flamme sans pitié... À cette dernière enquête, dont je viens, précisément, ce ne furent que parjures éhontés, que corruptions judiciaires, que calomnies à l'égard des morts qui pourtant avaient fait leur devoir selon leurs lumières ; que subterfuges dans les conclusions, et, en guise de témoignages, que contes oiseux qui n'en auraient pas imposé à des valets de charrue. Et pourtant, de cette insulte à la justice, de cette diffamation de l'Église, de cette orgie de mensonges et de sottises, la vérité ressort, éclatante comme le soleil de midi sur le sommet de la colline. La blanche robe de l'innocence est lavée du noir de la fumée des fagots enflammés. La sainte vie est sanctifiée. Le cœur pur que la flamme n'a pu détruire est béni. Un grand mensonge est à jamais réduit au silence et un grand tort est redressé devant tous les hommes.

CHARLES

Mon ami, pourvu qu'on ne dise plus que j'ai été couronné par une sorcière et une hérétique, je me moque de savoir comment le tour a été joué... Jeanne aussi s'en serait moquée si tout s'était bien arrangé à la fin. Elle était de cette espèce-là. Je la connaissais, allez. Sa réhabilitation est-elle complète ? J'ai dit clairement que je ne souffrirais pas de badinage à ce sujet.

LADVENU

Il a été déclaré solennellement que ses juges étaient pleins de corruption, de fourberie, d'imposture et de malice. Quatre mensonges.

CHARLES

Peu important les mensonges ! Ses juges sont morts.

LADVENU

La sentence qui la condamnait est cassée, annulée, annihilée, écartée comme inexistante, sans valeur, sans effet.

CHARLES

Bien. Maintenant, n'est-ce pas, personne ne peut plus récuser mon sacre ?

LADVENU

Ni Charlemagne, ni même le roi David n'ont été mieux sacrés et couronnés.

CHARLES (*se levant*)

Parfait... Songez à ce que cela signifie pour moi !

LADVENU

Je songe à ce que cela signifie pour elle !

CHARLES

Vous ne le pouvez pas. Personne n'a jamais su ce que les choses signifiaient pour elle... Elle n'était comme personne... Où qu'elle soit, c'est à elle de songer à elle-même, car moi je ne puis pas y songer, ni vous non plus, quoi que vous en pensiez. Vous n'êtes pas assez grand pour cela. Mais je vais vous dire ceci, à son sujet. Si vous pouviez la ramener à la vie, au bout de six mois on la brûlerait à nouveau, malgré toute l'adoration qu'on a pour elle maintenant. Et vous tiendriez encore la croix, haut devant elle, comme vous le fîtes... Aussi (*Il se signe.*) laissons-la en repos, et songeons, vous et moi, à nos affaires à nous, sans nous mêler des siennes.

LADVENU

Dieu me garde de ne plus m'intéresser à elle et elle à moi! (*Il se retourne et sort à grands pas comme il était venu, en disant :*) Dorénavant mon chemin ne traversera plus les palais et je ne converserai plus avec les rois.

CHARLES (*le suit vers la porte en criant après lui*)

Grand bien vous fasse, saint homme! (*Il revient au milieu de la chambre, s'arrête et se dit bizarrement :*) Le drôle de bonhomme!... Comment a-t-il bien pu entrer?... Où sont mes gens? (*Il s'approche du lit avec impatience et fait tourner la crécelle. Un coup de vent qui entre par la porte ouverte agite les tentures murales. Les bougies s'éteignent. Il appelle dans l'obscurité.*) Holà! Quelqu'un! venez fermer les fenêtres! Tout s'envole dans la pièce. (*Un éclair de chaleur fait apercevoir la fenêtre en ogive. Une figure s'y détache en silhouette.*) Qui est là!... Qui est-ce?... Au secours! à l'assassin!

Un coup de tonnerre. Il saute dans son lit et se cache sous les couvertures.

LA VOIX DE JEANNE

Tout doux, Charlet, tout doux!... Pourquoi fais-tu tout ce bruit? Personne ne peut t'entendre... Tu es endormi.

On la distingue vaguement à côté du lit, dans une lumière d'un vert blafard.

CHARLES (*regardant hors des couvertures*)

Jeanne!... Êtes-vous un fantôme, Jeanne?

JEANNE

Pas même cela, mon gars... Est-ce qu'une pauvre fille brûlée vive peut avoir un fantôme!... Je ne suis qu'un rêve, que tu t'es mis à rêver. (*La lumière augmente; ils deviennent tout à fait visibles.*) Tu parais plus vieux, mon gars.

CHARLES

Mais je suis plus vieux... Suis-je vraiment endormi?

JEANNE

Tu t'es endormi sur ton livre stupide.

CHARLES

C'est drôle.

JEANNE

Pas si drôle que d'être morte comme moi, n'est-ce pas ?

CHARLES

Mais êtes-vous vraiment morte ?

JEANNE

Aussi morte qu'on peut l'être, mon petit gars. Je suis hors de mon corps.

CHARLES

Imaginez-vous cela !... Cela a-t-il fait très mal ?

JEANNE

Qu'est-ce qui a fait très mal ?

CHARLES

Eh bien, d'être brûlée.

JEANNE

Oh, ça ! Je ne me souviens pas très bien. Je crois bien que oui, d'abord. Mais après, tout s'est brouillé, et je n'étais plus dans mon bon sens, jusqu'au moment où je me suis trouvée libérée de mon corps... Mais ne va pas jouer avec le feu en pensant qu'à toi cela ne fera pas de mal... Comment as-tu été depuis lors ?

CHARLES

Oh, pas trop mal... Savez-vous que maintenant, c'est moi-même qui commande mon armée ? Et que je gagne des batailles ? Tantôt dans les fossés avec de la boue et du sang jusqu'à la taille, tantôt sur les échelles, sous une pluie de pierres et de poix bouillante. Comme vous.

JEANNE

Non ! Est-ce qu'après tout, j'ai fait un homme de toi, Charlet ?

CHARLES

Je suis Charles le Victorieux, maintenant... J'ai dû être brave, puisque vous l'étiez. Agnès aussi m'a donné un peu de cœur au ventre.

JEANNE

Agnès?... qui est-ce Agnès?

CHARLES

Agnès Sorel. Une femme dont je suis tombé amoureux... je rêve souvent d'elle. Avant aujourd'hui, jamais je n'ai rêvé de vous.

JEANNE

Est-elle morte, comme moi?

CHARLES

Oui. Mais elle n'était pas comme vous. Elle était très belle.

JEANNE (*riant de tout cœur*)

Ha ha!... Je n'étais guère une beauté, moi... J'ai toujours été rude, un vrai soldat. J'aurais presque aussi bien fait d'être un homme. Dommage que je ne l'aie pas été. Je ne vous aurais pas causé tant d'ennuis à tous. Mais j'avais la tête dans les cieux et la gloire de Dieu m'inondait. Aussi, homme ou femme, je vous aurais causé des ennuis tant que vous n'auriez pas vu plus loin que le bout de votre nez... Maintenant, dites-moi ce qui s'est passé, depuis que vous, les hommes sages, vous n'avez rien trouvé de mieux que de me réduire en un tas de cendres?

CHARLES

Votre mère et vos frères ont demandé justice devant les tribunaux pour faire reviser votre procès. Et les tribunaux ont déclaré que vos juges étaient pleins de corruption, de fourberie, d'imposture et de malice.

JEANNE

Point du tout. Ils étaient aussi honnêtes que n'importe quels pauvres fous ayant jamais brûlé des gens plus sages qu'eux.

CHARLES

La sentence contre vous est cassée, annihilée, frappée de nullité. Elle est nulle, inexistante, sans valeur, sans effet.

JEANNE

N'empêche que j'ai été brûlée!... Est-ce qu'ils peuvent me débrûler?

CHARLES

S'ils le pouvaient, ils réfléchiraient à deux fois avant de le faire... Mais ils ont décrété qu'une belle croix serait érigée sur l'emplacement du bûcher, pour perpétuer votre mémoire et pour votre salut.

JEANNE

C'est la mémoire et le salut qui sanctifient la croix et non la croix qui sanctifie la mémoire et le salut. (*Elle se détourne, oubliant Charles.*)... Je survivrai à cette croix. Les hommes se souviendront encore de moi, alors qu'ils auront oublié où était Rouen.

CHARLES

Vous voilà encore avec votre vanité! Toujours la même! Vous pourriez au moins me dire un mot de remerciement pour vous avoir fait rendre justice à la fin.

CAUCHON (*apparaît à la fenêtre entre eux*)

Menteur!

CHARLES

Merci.

JEANNE

Mais c'est Pierre Cauchon!... Comment allez-vous, Pierre?... Qu'est-ce qui vous est arrivé de bon depuis que vous m'avez brûlée?

CAUCHON

Rien... Je récusé la justice des hommes. Ce n'est pas la justice de Dieu...



JEANNE

Toujours à rêver de justice, Pierre? Voyez ce qui en est advenu de la justice avec moi!... Mais que t'est-il arrivé?... Es-tu mort ou vivant?

CAUCHON

Mort. Déshonoré. On me poursuit par-delà la tombe... On a excommunié mon cadavre. On a violé ma tombe et jeté mon corps à l'égout.

JEANNE

Votre cadavre n'a pas senti la pioche et l'égout, comme mon corps plein de vie a senti la flamme.

CAUCHON

Mais ce qu'ils ont fait contre moi offense la justice, détruit la foi, sape les fondements de l'Église. La terre ferme vacille sous nos pieds comme la mer traîtresse et les esprits aussi, quand on tue les innocents au nom de la loi et qu'on répare les torts qu'on leur a faits en calomniant les justes.

JEANNE

Eh bien, Pierre, j'espère qu'ils deviendront un peu meilleurs en se souvenant de moi; et ils ne se souviendraient plus de moi, si vous ne m'aviez pas brûlée.

CAUCHON

Mais ils deviendront pires en se souvenant de moi. Ils verront en moi le triomphe du mal sur le bien, de la fausseté sur la vérité, de la cruauté sur la pitié, de l'enfer sur le ciel. En pensant à vous leur courage grandira tandis qu'il faiblira en pensant à moi... Et pourtant, Dieu m'est témoin que j'ai été juste, que j'ai été miséricordieux, que j'ai agi fidèlement selon mes lumières, que je n'ai pas pu faire autrement que je n'ai fait.

CHARLES (*sortant des draps et s'installant pour trôner, sur le côté du lit*)

Oui, c'est toujours vous autres, les hommes vertueux, qui faites le plus de mal. Regardez-moi! Je ne suis ni Charles le Bon, ni Charles le Sage, ni Charles le Téméraire. Les adorateurs de

Jeanne peuvent même m'appeler Charles le Couard parce que je ne l'ai pas tirée du feu. Mais j'ai fait moins de mal que vous tous... Vous, avec vos têtes dans le ciel, vous passez votre temps à essayer de mettre le monde sens dessus dessous. Moi je prends le monde comme il est et je dis que ce qui est dessus, est ce qui doit y être. Et pour mieux voir, je tiens mon nez tout près du sol. Et je vous le demande, quel est le roi de France qui ait fait mieux ou qui ait été un meilleur type, à sa modeste façon ?

JEANNE

Es-tu réellement roi de France, Charlet ? Les Anglais sont-ils partis ?

DUNOIS *(entre à travers la tenture de tapisserie, à la gauche de Jeanne; au même moment les chandelles se rallument toutes seules, et illuminent gaiement son armure et son surcot)*

J'ai tenu parole. Les Anglais sont partis.

JEANNE

Dieu soit loué ! Maintenant la belle France est une province des cieux... Parle-moi des combats, Jeannot... Est-ce toi qui commandais ? As-tu été le capitaine de Dieu jusqu'à ta mort ?

DUNOIS

Je ne suis pas mort. Mon corps est très confortablement endormi, dans mon lit, à Châteaudun. Mais mon esprit a été appelé ici, par le vôtre.

JEANNE

Et vous les avez combattus à ma façon, dites, Jean ? Pas à la vieille façon, en marchandant les rançons, mais à la façon de la Pucelle, gageant vie contre mort, le cœur haut, humble et vide de malice, et rien ne comptant, en dehors de Dieu, que la France libre et française... Était-ce à ma façon, Jean ?

DUNOIS

Ma foi, c'était de n'importe quelle façon qui menait à la victoire. Mais la façon qui menait à la victoire a toujours été votre façon. Je le reconnais, fillette. J'ai écrit une belle lettre pour tout mettre au point à votre nouveau procès. Peut-être n'aurais-je

jamais dû laisser les prêtres vous brûler?... Mais j'étais occupé à combattre et c'était l'affaire de l'Église, non la mienne. A quoi eût servi qu'on nous brûlât tous deux?

CAUCHON

C'est cela! Rejetez tout le blâme sur les prêtres... Mais moi qui suis au-delà des louanges et des blâmes, je vous dis que le monde n'est sauvé ni par ses prêtres ni par ses soldats, il est sauvé par Dieu et les saints. L'Église Militante envoya cette femme au bûcher, et tandis qu'elle brûlait, les flammes pâlissaient dans le rayonnement de l'Église Triomphante.

L'horloge sonne le troisième quart, une voix mâle et rude se fait entendre, chantant un air improvisé.



Rum tum trumpledum,
Cochon gras et rumpledum,
Vieux Saint mumpledum,
Tire sa langue et stumpledum,
O ma Mary-Anne!

Un soldat anglais, à l'aspect brutal, passe entre les rideaux et s'avance entre Dunois et Jeanne.

DUNOIS

Quel est l'infâme troubadour qui vous a appris ces mauvais vers?

LE SOLDAT

Aucun troubadour. C'est nous-mêmes qu'avons composé ça en marchant... Nous n'étions ni gentilshommes ni troubadours. C'est de la musique qui sort directement du cœur du peuple, comme qui dirait.

Rum tum trumpledum,
Cochon gras et rumpledum,
Vieux Saint mumpledum,
Tire sa langue et stumpledum...

Ça ne veut rien dire, vous savez, mais ça vous aide à marcher. Serviteur, Madame et mes Seigneurs!... Qui a demandé un saint?

JEANNE

Êtes-vous un saint?

LE SOLDAT

Mais oui, madame, en droite ligne de l'enfer!

DUNOIS

Un saint venant de l'enfer!

LE SOLDAT

Oui, noble capitaine! J'ai un jour de congé. Un jour par an, vous savez... C'est ma gratification pour ma seule bonne action.

CAUCHON

Misérable! Durant toutes les années de votre vie vous n'avez fait qu'une seule bonne action?

LE SOLDAT

Jamais je n'y ai pensé. Ça m'est venu comme qui dirait naturellement. Mais ils me l'ont comptée.

CHARLES

Qu'est-ce que c'était?

LE SOLDAT

Ce que c'était? Mais la chose la plus bête dont vous ayez jamais entendu parler... J'ai...

JEANNE (*l'interrompant, tandis qu'elle se dirige vers le lit où elle va s'asseoir à côté de Charles*)

Il a attaché ensemble deux bouts de bois en croix pour les donner à une pauvre fille qu'on allait brûler.

LE SOLDAT

Tout juste. Qui vous l'a dit?

JEANNE

Peu importe. La reconnaîtriez-vous si vous la revoyiez?

LE SOLDAT

Ma foi non!... Il y a tant de jeunes filles! Et elles espèrent toutes que vous allez vous souvenir d'elles, comme si n'y en avait qu'une au monde... Celle-là devait être parmi les meilleures, car, grâce à elle, j'ai un jour de congé chaque année. Et ainsi, jusqu'à minuit, ponctuellement, je suis un saint, à votre service, nobles seigneurs et belles dames.

CHARLES

Et après minuit?

LE SOLDAT

Après minuit, eh bien, je retourne au seul endroit qui convienne aux gens de mon espèce.

JEANNE (*se levant*)

Vous retournez là-bas! Vous qui avez donné la croix à la jeune fille!

LE SOLDAT (*s'excusant de sa faiblesse peu digne d'un soldat*)

Dame! Elle la demandait et on allait la brûler... Elle avait autant de droit qu'eux d'avoir une croix, et ils en avaient des douzaines, eux!... C'étaient ses funérailles, pas les leurs. Alors, où était le mal?

JEANNE

Je ne vous fais pas de reproche, camarade... Mais je ne peux supporter la pensée que vous soyez au milieu des tourments.

LE SOLDAT (*avec bonne humeur*)

Oh, pas de grands tourments, madame... J'ai vu bien pire, allez!

CHARLES

Comment! Pire que dans l'enfer?

LE SOLDAT

Quinze ans de service dans les guerres en France! Mais l'enfer était une fête après ça!

Jeanne lève les bras en l'air et de désespoir pour l'humanité, va se réfugier devant le tableau de la Vierge.

LE SOLDAT (*continuant*)

Ça me convient, en somme. Au commencement, mon jour de congé était lugubre, comme la pluie le dimanche. Maintenant j'y suis à peu près fait... Ils me disent que je pourrai avoir autant de congés que je veux, dès que je les demanderai.

CHARLES

A quoi ressemble l'enfer ?

LE SOLDAT

Vous ne le trouveriez pas si mal, mon Seigneur. On s'y amuse. C'est comme si vous étiez toujours ivre, sans avoir ni l'ennui, ni la dépense de boire. Une compagnie de haute volée, des empereurs, des papes, des rois et gens de toutes sortes. Ils me bêchent parce que j'ai donné cette croix à cette jolie sorcière... Je m'en fiche... Je leur tiens tête : Si elle n'y avait pas eu plus de droits qu'eux, je leur dis, elle serait où ils sont... Ça leur clôt le bec, je vous le dis... Tout ce qu'ils peuvent faire, c'est de grincer des dents, comme on le fait en enfer ; et moi je ris et je m'en vais en chantant le vieil air de marche : Rum tum trumple... Holà ! qui frappe à la porte ?

Ils écoutent. On entend frapper doucement et longuement.

CHARLES

Entrez.

La porte s'ouvre et entre un vieux prêtre, aux cheveux blancs, tout courbé. Il sourit d'un air niais et bienveillant et s'avance à petits pas du côté de Jeanne.

LE NOUVEL ARRIVANT

Excusez-moi, nobles seigneurs et dames. Que je ne vous dérange pas... Je ne suis qu'un pauvre vieux et inoffensif recteur anglais. Autrefois, j'ai été chapelain du cardinal, mon Seigneur de Winchester... John de Stogumber, pour vous servir. (*Il regarde tout le monde d'un air interrogateur.*) Avez-vous dit quelque chose?... Je suis un peu sourd, malheureusement. Et aussi, peut-être n'ai-je pas toujours tout mon esprit. Mais ce n'est qu'un tout petit village avec des gens simples... Je suffis, je suffis. Ils m'aiment, ces gens, et je peux faire un peu de bien. Je suis bien apparenté, vous savez, et ils m'écoutent.

JEANNE

Mon pauvre vieux John! Qu'est-ce qui t'a mis dans cet état?

DE STOGUMBER

Je le dis à mes paroissiens; ils doivent être très prudents... Je leur dis: « Si vous voyiez les choses auxquelles vous pensez, eh bien, vous y penseriez tout différemment. Ça vous donnerait un grand coup! oh oui, un grand coup! » Et ils répondent tous: « Oui, monsieur le recteur, nous savons tous que vous êtes bon et que vous ne feriez pas de mal à une mouche... » C'est une grande consolation pour moi, car je ne suis pas cruel par nature, vous savez.

LE SOLDAT

Qui a dit que vous l'étiez?

DE STOGUMBER

Oh, voyez-vous, j'ai une fois fait une chose très cruelle. Je ne savais pas ce que c'était que la cruauté... Je ne l'avais pas vue, vous savez... Voilà le point important, il faut voir... Et alors on est racheté et sauvé.

CAUCHON

Les souffrances de Notre Seigneur Jésus-Christ n'étaient-elles pas suffisantes pour vous?

DE STOGUMBER

Non. Oh! non! pas du tout. Je les avais vues en images. Je les avais lues dans les livres. J'en avais été grandement ému, à ce que je pensais... Mais tout cela n'était d'aucune utilité pour moi... Ce qui m'a racheté ce n'est pas Notre Seigneur, c'est une jeune femme que j'ai vue mourir sur le bûcher... C'était épouvantable... Oh! absolument épouvantable... Mais ça m'a sauvé... Depuis j'ai été un tout autre homme, quoique parfois j'aie l'esprit un peu égaré.

CAUCHON

Faut-il donc alors, qu'à chaque génération, un Christ périsse dans les tourments pour sauver ceux qui n'ont aucune imagination?

JEANNE

Eh bien, si j'ai sauvé tous ceux envers qui il aurait été cruel, s'il n'avait pas été cruel pour moi, je n'ai pas été brûlée en vain. N'est-ce pas ?

DE STOGUMBER

Oh, non, ce n'était pas vous. Ma vue est mauvaise, je ne puis pas distinguer vos traits. Mais vous n'êtes pas elle, oh ! non !... Elle a été réduite en cendres : morte et disparue, morte et disparue.

LE BOURREAU (*sort de derrière les rideaux du lit, sur la droite de Charles, le lit les sépare*)

Elle est plus vivante que vous, vieillard. Son cœur n'a pas voulu brûler et il n'a pas pu être noyé... J'étais un maître en mon art, meilleur que le Maître de Paris, meilleur que le Maître de Toulouse, mais je n'ai pas pu tuer la Pucelle... Elle est debout vivante, partout.

LE COMTE DE WARWICK (*sort à travers les rideaux du lit, de l'autre côté, et s'avance à la gauche de Jeanne*)

Madame, mes félicitations pour votre réhabilitation. J'ai l'impression de vous devoir des excuses.

JEANNE

Oh, je vous en prie, n'en parlons pas.

WARWICK (*d'un ton aimable*)

L'affaire du bûcher était purement politique, absolument sans animosité personnelle, je vous assure.

JEANNE

Je n'ai pas de rancune, mon Seigneur.

WARWICK

Tout juste. Comme c'est aimable de si bien me comprendre ! Voilà une marque de véritable savoir-vivre !... Mais je tiens à m'excuser amplement... La vérité est que ces nécessités politiques se transforment parfois en des fautes politiques. Et celle-ci était

une énorme faute, car votre esprit nous a conquis, madame, en dépit de nos fagots!... L'histoire se souviendra de moi à cause de vous, bien que les incidents dans nos rapports aient peut-être été un peu malencontreux.

JEANNE

Oui, peut-être un petit peu... Vous êtes un drôle de bon-homme.

WARWICK

Pourtant, quand on fera de vous une sainte, c'est à moi que vous devrez votre auréole, tout comme c'est à vous que cet heureux monarque doit sa couronne.

JEANNE (*se détournant de lui*)

Je ne devrai rien, à aucun homme. Je dois tout à l'esprit de Dieu qui était en moi... Mais faire de moi une sainte! Que diraient sainte Catherine et sainte Marguerite si la fille de ferme était juchée à côté d'elles?

Un monsieur d'aspect clérical, vêtu d'une redingote et d'un pantalon noirs, et d'un chapeau de soie, à la mode de 1920, apparaît soudain devant eux, dans le coin, à leur droite. Tous le considèrent avec ahurissement. Puis tous éclatent d'un rire irrésistible.

LE MONSIEUR

Pourquoi ces rires, messieurs?

WARWICK

Je vous félicite d'avoir inventé un costume irrésistiblement comique!

LE MONSIEUR

Je ne comprends pas. C'est vous qui êtes tous déguisés. C'est moi qui suis normalement habillé.

DUNOIS

Tout vêtement est un déguisement, n'est-ce pas? sauf notre peau naturelle.

LE MONSIEUR

Pardon, je suis venu ici pour une affaire sérieuse, je ne puis pas m'engager dans des discussions frivoles. (*Il sort un papier de sa poche et prend un ton officiel.*) Je suis envoyé pour vous annoncer que Jeanne d'Arc, connue autrefois sous le nom de la Pucelle, ayant été le sujet d'une enquête instituée par l'évêque d'Orléans...

JEANNE (*interrompant*)

Tiens!... On se souvient encore de moi, à Orléans.

LE MONSIEUR (*avec emphase, pour marquer son indignation d'avoir été interrompu*)

... par l'évêque d'Orléans, à la suite d'une demande de ladite Jeanne d'Arc pour être canonisée comme sainte...

JEANNE (*interrompant de nouveau*)

Mais jamais je n'ai fait pareille demande!

LE MONSIEUR (*dans le même ton*)

... l'Église, ayant examiné la demande suivant la procédure habituelle, a admis ladite Jeanne successivement aux rangs de Vénérable et de Bienheureuse...

JEANNE (*avec un petit rire*)

Moi vénérable!

LE MONSIEUR

... l'a déclarée douée de vertus héroïques, et favorisée de révélations personnelles; en conséquence, l'Église appelle ladite Vénérable et Bienheureuse Jeanne à la communion de l'Église Triomphante, en qualité de sainte Jeanne.

JEANNE (*en extase*)

Sainte Jeanne!

LE MONSIEUR

Chaque année, le trentième de mai, anniversaire de la mort de ladite bienheureuse fille de Dieu, il sera célébré dans toutes les églises catholiques, jusqu'à la fin des temps, un service spécial

pour sa commémoration. Dans chaque église, il sera licite de lui consacrer une chapelle spéciale et de placer son image sur son autel. Et il sera licite et louable pour les fidèles de s'y agenouiller et de lui adresser des prières pour son intercession près du Propitiatoire.

JEANNE

Oh non!... C'est à la sainte de s'agenouiller. (*Elle tombe à genoux, toujours en extase.*)

LE MONSIEUR (*remettant son papier dans sa poche et allant se ranger à côté du bourreau*)

Fait à la Basilica Vaticana, le seizième jour de mai 1920.

DUNOIS (*relevant Jeanne*)

Une demi-heure pour vous brûler, ma chère sainte, et quatre siècles pour que la vérité se fasse jour!

DE STOGUMBER

Messire, autrefois j'ai été chapelain du cardinal de Winchester. On l'appelait toujours ici le cardinal d'Angleterre... Ce serait une grande consolation pour moi et pour mon maître de voir, dans la cathédrale de Winchester, une belle statue de la Pucelle. Pensez-vous qu'on lui en élèvera une là?

LE MONSIEUR

Comme cet édifice est temporairement aux mains de l'hérésie anglicane, je ne puis pas répondre de cela.

À ce moment, à travers la fenêtre, apparaît une vision de la statue qui est dans la cathédrale de Winchester.

DE STOGUMBER

Oh! regardez! Regardez! Winchester!

JEANNE

C'est moi, ça?... J'étais plus ferme sur mes pieds!
La vision s'évanouit.

LE MONSIEUR

J'ai été prié par les autorités temporelles de France de rappeler que la multiplicité des statues publiques de la Pucelle menace de devenir une obstruction à la circulation. Je le fais par courtoisie à l'égard desdites autorités, mais je ferai remarquer au nom de l'Église que le cheval de la Pucelle n'obstrue pas davantage la circulation qu'un autre cheval.

JEANNE

Ah! Je suis contente qu'on n'ait pas oublié mon cheval.

Apparaît une vision de la statue devant la cathédrale de Reims.

JEANNE

Est-ce encore moi cette petite chose drôle?

CHARLES

C'est la cathédrale de Reims où vous m'avez fait couronner...
Ce doit être vous.

JEANNE

Qui a brisé mon épée?... Mon épée n'a jamais été brisée.
C'est l'épée de la France.

DUNOIS

Cela n'a pas d'importance. Les épées se raccommoient.
Votre âme n'est pas brisée, elle. Et vous êtes l'âme de la France.

La vision s'évanouit. L'Archevêque et l'Inquisiteur apparaissent à la droite et à la gauche de Cauchon.

JEANNE

Mon épée triomphera encore: l'épée qui n'a jamais frappé un coup! Les hommes ont détruit mon corps, mais en mon âme, j'ai vu Dieu.

CAUCHON (*s'agenouillant devant elle*)

Dans les champs les filles chantent tes louanges, car tu as élevé leurs yeux et elles voient qu'il n'y a rien entre elles et le ciel.

DUNOIS (*s'agenouillant devant elle*)

Les soldats en mourant chantent tes louanges, parce que tu es un bouclier de gloire entre eux et le jugement.

L'ARCHEVÊQUE (*s'agenouillant devant elle*)

Les princes de l'Église chantent tes louanges, parce que tu as racheté la foi que leur amour des plaisirs mondains avait traînée dans la fange.

WARWICK (*s'agenouillant devant elle*)

Les conseillers rusés chantent tes louanges, parce que tu as tranché les nœuds qui retenaient leurs âmes.

DE STOGUMBER (*s'agenouillant devant elle*)

Sur leurs lits de mort, les vieillards imbéciles chantent tes louanges, parce que les péchés qu'ils ont commis contre toi sont changés en bénédictions.

L'INQUISITEUR (*s'agenouillant devant elle*)

Les juges que la loi rend aveugles et esclaves chantent tes louanges, parce que tu as défendu les visions et la liberté de l'âme vivante.

LE SOLDAT (*s'agenouillant devant elle*)

Les méchants sortis de l'enfer chantent tes louanges parce que tu leur as montré que le feu qui ne s'éteint point est un feu sacré.

LE BOURREAU (*s'agenouillant devant elle*)

Les tortionnaires et les bourreaux chantent tes louanges, parce que tu leur as montré que leurs mains sont innocentes de la mort de l'âme.

CHARLES (*s'agenouillant devant elle*)

Sur les trônes, les modestes et les faibles chantent tes louanges, parce que tu as pris sur toi les fardeaux héroïques, trop lourds pour leurs épaules.

JEANNE

Malheur à moi, si tous les hommes chantent mes louanges... Rappelez-vous que je suis une sainte et que les saintes peuvent faire des miracles... Que feriez-vous si je ressuscitais et si je revenais parmi vous, vivante? (*Une obscurité soudaine efface les murs de la pièce, tandis que tous se relèvent, pleins de consternation. Seuls les silhouettes et le lit restent visibles.*)

JEANNE

Quoi!... Me faut-il être brûlée à nouveau?... Aucun de vous n'est prêt à m'accueillir?

CAUCHON

Il vaut toujours mieux que l'hérétique soit mort. Et les yeux des mortels ne peuvent distinguer un saint d'un hérétique. Épargnez donc les mortels. (*Il sort comme il était entré.*)

DUNOIS

Pardonnez-nous, Jeanne. Nous ne sommes pas encore assez bons pour vous... Je retourne me coucher. (*Il sort lui aussi.*)

WARWICK

Vous savez combien nous regrettons tous notre petite erreur; mais les nécessités politiques, quoique parfois malencontreuses, n'en restent pas moins impératives; aussi, si vous voulez avoir la bonté de m'excuser... (*Il se retire discrètement.*)

L'ARCHEVÊQUE

Votre retour ne ferait pas de moi l'homme que vous m'aviez cru être... Le plus que je puisse dire, c'est que, bien que je n'ose vous bénir, j'espère pouvoir un jour partager votre grâce... Pourtant, en attendant... (*Il sort.*)

L'INQUISITEUR

Moi qui suis parmi les morts, j'ai témoigné ce jour-ci que vous étiez innocente... Mais, en vérité, je ne vois pas comment on pourrait réellement se passer de l'Inquisition dans les circonstances actuelles. Donc... (*Il sort.*)

DE STOGUMBER

Oh! Ne revenez pas!... Il ne faut pas que vous reveniez... Je veux mourir en paix... Donnez la paix sur terre, ô Seigneur!...
(*Il sort.*)

LE MONSIEUR

La possibilité de votre résurrection n'ayant pas été envisagée dans la récente procédure pour votre canonisation, je dois retourner à Rome chercher de nouvelles instructions. (*Il s'incline avec raideur et sort.*)

LE BOURREAU

En tant que maître dans ma profession, j'ai à considérer les intérêts professionnels... Et après tout, mon premier devoir est envers ma femme et mes enfants... Il faut que j'aie le temps de penser à tout ça. (*Il sort.*)

CHARLES

Pauvre vieille Jeanne?... Ils vous ont tous lâchée, sauf ce vaurien qui va retourner en enfer, sur le coup de minuit!... Que puis-je faire, moi, sinon suivre l'exemple de Dunois et me rendormir. (*Il fait ainsi qu'il le dit.*)

JEANNE (*tristement*)

Bonsoir, Charlet!

CHARLES (*marmottant dans ses oreillers*)

Bonsoir!... (*Il s'endort. L'obscurité cache le lit.*)

JEANNE (*au soldat*)

Et vous, mon seul fidèle?... Quelle consolation avez-vous pour sainte Jeanne?

LE SOLDAT

Eh bien, que valent-ils, tous ces rois, ces capitaines, ces évêques, ces chicaneurs et tout le reste?... Ils vous abandonnent tout simplement dans le fossé, saignant à mort. Et après, vous les retrouverez là-bas, malgré tous les airs qu'ils se donnent... Ce que

je dis, c'est que vous avez aussi bien qu'eux le droit d'avoir vos idées, peut-être même plus qu'eux. (*Il s'apprête à faire une conférence sur le sujet.*) C'est comme ceci, voyez-vous. Si... (*On entend tinter doucement le premier coup de minuit à une horloge éloignée.*) Excusez-moi : un rendez-vous urgent...

Il sort sur la pointe des pieds. Les derniers rais de lumière s'assemblent en un pur rayonnement qui descend sur Jeanne. L'heure continue à sonner.

JEANNE

O Dieu, qui as fait cette belle terre, quand sera-t-elle prête à recevoir tes saints ? Dans combien de temps, Seigneur, dans combien de temps ?

PYGMALION

PRÉFACE

UN PROFESSEUR DE PHONÉTIQUE

Comme on le verra plus loin, *Pygmalion* n'a pas besoin de préface, mais d'une suite, que j'ai donnée à sa place.

Les Anglais n'ont aucun respect pour leur langue et ne veulent pas apprendre à leurs enfants à la parler correctement. Ils l'orthographient si abominablement mal que personne ne peut apprendre seul comment elle se prononce. Il est impossible à un Anglais d'ouvrir la bouche sans se faire mépriser ou détester par un autre Anglais. L'allemand et l'espagnol sont accessibles aux étrangers, tandis que l'anglais n'est même pas accessible aux Anglais. Le réformateur dont l'Angleterre a besoin aujourd'hui doit être un individu énergique, enthousiaste de la phonétique. C'est pourquoi j'ai fait de ce dernier le héros d'une pièce populaire. Il a existé des héros de ce genre, qui ont prêché dans le désert pendant nombre d'années. Quand j'ai commencé à m'intéresser à ce sujet, vers la fin des années soixante-dix, l'illustre Alexandre Melville Bell, inventeur du Langage Visible, avait émigré au Canada, où son fils inventa le téléphone; mais Alexandre J. Ellis était encore un patriarche londonien. Sa tête expressive était toujours couverte d'une calotte de velours, qu'il s'excusait, de façon fort courtoise, de porter dans les réunions publiques. Tito Pagliardini, cet autre vétéran de la phonétique, et lui, étaient des hommes qu'il était impossible de ne pas aimer. Henry Sweet, encore jeune à cette époque, n'avait pas leur douceur de caractère: il était, à l'égard des mortels conventionnels, à peu près aussi conciliant que l'étaient Ibsen ou Samuel Butler. Ses grandes capacités de phonéticien (il était, je crois, le meilleur de tous dans sa partie), lui auraient donné droit à de hautes marques de reconnaissance

officielle et peut-être permis de populariser son sujet, si ce n'avait été son mépris satanique pour tous les dignitaires académiques et, d'une façon générale, pour toutes les personnes qui avaient plus haute opinion du grec que de la phonétique.

Un jour, à l'époque où l'Institut impérial s'élevait à South Kensington et où Joseph Chamberlain faisait bruyamment mousser l'Empire, je persuadai le directeur d'une grande revue mensuelle de charger Sweet d'écrire un article sur l'importance capitale de la phonétique. L'article écrit n'était rien de plus qu'une attaque virulente contre un professeur de langue et de littérature, dont Sweet considérait la chaire comme uniquement appropriée à un expert en phonétique. L'article étant diffamatoire dut être refusé comme impossible; et je fus contraint de renoncer à mon rêve d'amener l'auteur dans la lumière des projecteurs. La première fois que je rencontrai Sweet, après bien des années, je m'aperçus, à mon grand étonnement, que lui, qui était naguère un jeune homme suffisamment présentable, en était arrivé, par pur mépris, à transformer sa personne au point de n'être plus que la vivante répudiation d'Oxford et de toutes ses traditions. Pour une bonne part, ce doit avoir été bien malgré lui qu'on l'avait nommé de force à Oxford et pourvu de quelque chose comme une chaire de phonétique. L'avenir de la phonétique repose probablement sur ses élèves qui tous ne juraient que par lui; mais rien ne put jamais amener cet homme à se conformer à cette université à laquelle il s'accrochait néanmoins par droit divin, suivant une manière extrêmement oxonienne. Il est probable que ses papiers, s'il en a laissé, contiennent des satires qui pourront être publiées sans résultats trop funestes dans cinquante ans. Je ne crois pas que ce fût un méchant homme, bien au contraire, mais il ne pouvait pas supporter les imbéciles.

Ceux qui l'ont connu comprendront mon allusion du troisième acte, à la sténographie brevetée qui lui servait pour écrire ses cartes postales, et que l'on peut apprendre dans un manuel, publié par la Clarendon Press. Les cartes postales dont parle M^{me} Higgins sont pareilles à celles que je recevais de Sweet. Je déchiffrais par exemple un son qu'un cockney représenterait par « zerr » et un Français par « seu », après quoi, je lui écrivais pour lui demander avec quelque colère ce que, diable, ça voulait dire. Sweet, avec un mépris incommensurable pour ma stupidité, me répondait que non seulement cela signifiait, mais que c'était, en réalité, le mot « result », étant donné qu'aucun autre mot renfermant ce son, et susceptible de donner un sens avec le contexte, n'existait dans aucune autre langue du globe. La patience de Sweet ne pouvait tolérer que des mortels moins experts que lui pussent avoir besoin de plus amples explications. Par conséquent, bien que l'avantage évident de sa « Sténographie Courante » fût qu'elle était susceptible d'exprimer parfaitement tous les sons du langage, les voyelles comme les consonnes, et que la main n'eût à tracer aucun signe en dehors des signes faciles et courants avec lesquels on écrit *m*, *n* et *u*, *l*, *p* et *q*, même griffonnés n'importe comment, sa malheureuse idée de faire servir également cette écriture remarquable et très lisible à la sténographie, fit de cette dernière, quand il l'utilisait, le plus indéchiffrable des cryptogrammes. Son but réel était de pourvoir notre langue noble, mais mal

façonnée, d'une écriture complète, précise et lisible; mais il dépassa son but à cause de son mépris pour la méthode populaire de sténographie Pitman, qu'il appelait la méthode Pitfall (piège). Le triomphe de Pitman fut le triomphe de l'organisation commerciale : il paraissait une feuille hebdomadaire pour persuader le public d'apprendre la méthode Pitman; il y avait des manuels et des cahiers d'exercice à bon marché, des transcriptions de discours qu'on pouvait copier, et des écoles où des professeurs expérimentés préparaient les élèves à acquérir l'habileté nécessaire. Sweet ne pouvait pas organiser son marché de la même manière. Il aurait aussi bien pu être la Sibylle qui déchirait les feuilles de ses prophéties, auxquelles nul ne prêtait attention. Son manuel de quatre shillings et demi, presque entièrement dans son écriture lithographiée, qui n'a jamais été largement diffusé, sera peut-être repris un jour par un syndicat et imposé au public, comme le *Times* a imposé l'Encyclopédie Britannique; mais d'ici là, il ne supplantera certainement pas la méthode Pitman. J'en ai acheté trois exemplaires dans ma vie, et l'éditeur me dit que l'existence cloîtrée du manuel est toujours régulière et salutaire. Par deux fois, j'en ai même appris la méthode, et malgré cela, la sténographie dont je me sers pour écrire ces lignes, est celle de Pitman. Et la raison en est que ma secrétaire, ayant forcément appris à l'école la méthode Pitman, ne peut pas transcrire le Sweet. Par conséquent, Sweet a aussi vainement injurié Pitman que Thersite avait injurié Ajax; si elles ont soulagé son cœur, ses injures n'ont cependant pas mis sa Sténographie Courante en vogue.

Pygmalion Higgins n'est pas le portrait de Sweet, à qui l'aventure avec Elisa Doolittle aurait été impossible; pourtant, comme on le verra, il y a, dans la pièce, des traits de Sweet. Avec le physique et le tempérament de Higgins, Sweet aurait pu mettre le feu à la Tamise. Quoi qu'il en soit, l'impression qu'il fit sur l'Europe, du point de vue professionnel fut telle que son obscurité relative et le peu de justice qu'Oxford rendit à sa célébrité, demeurèrent une énigme pour les spécialistes étrangers. Je ne blâme pas Oxford, parce que je trouve qu'Oxford a raison de demander à ses nourrissons une certaine aménité sociale (Dieu sait que ses exigences ne sont pas exorbitantes!). Je sais combien il est difficile pour un homme de génie, poursuivant des recherches sur un sujet très sous-estimé, de rester serein et bienveillant avec les gens qui le sous-estiment et qui réservent les meilleures places à l'étude de matières moins importantes, qu'ils professent sans originalité et parfois même sans grande capacité; mais malgré cela, s'il les accable de sa colère et de son dédain, comment peut-il s'attendre à ce que ces gens le combleront d'honneurs?

Je sais peu de chose de la génération ultérieure de phonéticiens. Parmi ceux-ci, le poète lauréat domine tous les autres. C'est peut-être à lui que Higgins doit ses sympathies miltoniennes, bien qu'ici encore je doive écarter toute idée de portrait. Pourtant, si ma pièce réussit à instruire le public qu'il existe des phonéticiens et qu'ils sont aujourd'hui parmi les hommes les plus importants en Angleterre, elle aura servi à quelque chose.

Je me félicite de ce que *Pygmalion* soit une pièce qui ait eu extrêmement de succès dans toute l'Europe et l'Amérique du Nord, comme chez nous.

Elle est si profondément et si consciemment didactique, et son sujet est

jugé si aride, que j'ai plaisir à la jeter à la tête de ces pédants qui s'en vont répétant comme des perroquets que l'art ne devrait jamais être didactique. Ma pièce est, au contraire, à l'appui de mon affirmation que l'art ne devrait jamais être autre chose.

Finalement, et pour encourager les gens que gêne un accent qui leur ferme tous les hauts emplois, j'ajouterai encore que la métamorphose opérée par le professeur Higgins chez la marchande de fleurs n'est ni impossible ni rare. La fille de concierge moderne, qui réalise son rêve de jouer la Reine d'Espagne dans *Ruy Blas*, au Théâtre Français, n'est qu'un exemple parmi les milliers d'hommes et de femmes qui ont dépouillé leur dialecte maternel pour acquérir une langue nouvelle. Mais l'expérience doit être faite scientifiquement, sinon le dernier stade de l'aspirant peut être pire que le premier. Le dialecte des bas quartiers, s'il est honnête et sincère, est plus supportable que les tentatives d'une personne ignorant la phonétique pour imiter le dialecte vulgaire du club de golf; et je regrette d'avoir à dire qu'en dépit des efforts de notre Académie d'Art dramatique, il y a encore, sur notre scène, trop du faux anglais de terrain de golf et trop peu du noble anglais de Forbes Roberston.

BERNARD SHAW.

ACTE PREMIER

Covent Garden à 23 heures 15. Une pluie d'été torrentielle. Dans toutes les directions, de frénétiques coups de sifflets hèlent des taxis. Des piétons courent s'abriter dans le marché et sous le porche de l'église Saint-Paul où il y a déjà plusieurs personnes; parmi elles une dame et sa fille, en toilette de soirée. Toutes regardent sombrement tomber la pluie, sauf un homme qui tourne le dos aux autres et semble entièrement absorbé par un carnet de notes où il écrit assidûment.

L'horloge de l'église sonne le premier quart.

LA JEUNE FILLE (*entre les piliers centraux, proche de celui qui est à sa gauche*)

Je commence à avoir froid jusqu'aux os. Que peut bien faire Freddy pendant tout ce temps? Voilà vingt minutes qu'il est parti.

LA MÈRE (*à droite de sa fille*)

Pas si longtemps. Mais il aurait déjà dû nous ramener un taxi.

UN SPECTATEUR (*à droite de la dame*)

Y n'trouvera aucun taxi avant onze heures et demie, mame, quand c'est qu'y reviennent après avoir remisé leurs clients du théâtre.

LA MÈRE

Mais il nous faut un taxi. Nous ne pouvons pas rester ici jusqu'à onze heures et demie. Que c'est vexant!

LE SPECTATEUR

Eh ben, c'est pas ma faute, mame.

LA FILLE

Si Freddy était un peu débrouillard, il en aurait eu un à la porte du théâtre.

LA MÈRE

Mais qu'aurait-il pu faire, le pauvre petit?

LA FILLE

D'autres gens ont eu des taxis. Pourquoi pas lui?

Freddy se précipite à l'abri de la pluie, venant du côté de Southampton Street; il arrive entre elles en fermant son parapluie ruisselant. C'est un jeune homme de vingt ans, en habit de soirée, les pieds trempés jusqu'aux chevilles.

LA FILLE

Alors tu n'as pas trouvé de taxi?

FREDDY

Impossible d'en avoir un, ni pour or, ni pour argent.

LA MÈRE

Oh, Freddy, il doit y en avoir. Tu n'as pas bien cherché.

LA FILLE

Que c'est embêtant! Faut-il que ce soit nous qui allions en chercher un?

FREDDY

Je vous dis qu'ils sont tous pris. La pluie est venue tout d'un coup, personne ne s'y attendait et tout le monde a été obligé de prendre un taxi. J'ai été jusqu'à Charing Cross d'un côté et presque jusqu'à Ludgate Circus de l'autre; ils étaient tous occupés.

LA MÈRE

As-tu été jusqu'à Trafalgar Square?

FREDDY

Oui, il n'y en avait pas un seul.

LA FILLE

Y es-tu bien allé ?

FREDDY

Je suis allé jusqu'à Charing Cross Station. Croyais-tu que j'allais marcher jusqu'à Hammersmith ?

LA FILLE

Tu n'as été nulle part.

LA MÈRE

Tu manques vraiment d'initiative, Freddy. Cherche encore et ne reviens pas avant d'avoir trouvé un taxi.

FREDDY

Je vais me faire tremper pour rien, voilà tout.

LA FILLE

Et nous ? Devons-nous rester là toute la nuit dans ce courant d'air, avec presque rien sur le dos ? Espèce de sale égoïste...

FREDDY

Oh, très bien ; j'y vais, j'y vais.

Il ouvre son parapluie et s'élance, mais entre en collision avec une marchande de fleurs qui arrive en courant pour s'abriter et lui fait tomber son panier des mains. Un éclair aveuglant suivi immédiatement d'un grand coup de tonnerre, sert d'orchestre à l'incident.

LA MARCHANDE DE FLEURS

Dis donc, Freddy ! On r'garde où c'est qu'on va, chéri.

FREDDY

Pardon. (*Il part précipitamment*)

LA MARCHANDE DE FLEURS (*ramassant ses fleurs éparses et les replaçant dans son panier*)

En v'là des magnières! Deux bouquets de violettes piétinées dans la boue! (*Elle s'assied sur le socle de la colonne, à la droite de la dame, en triant ses fleurs. Elle n'est pas du tout une personne attrayante. Elle a peut-être dix-huit ou vingt ans, guère plus. Elle porte un petit chapeau marin en paille noire qui a été exposé longtemps à la poussière et à la suie de Londres et n'a guère, sinon jamais, été brossé. Ses cheveux ont bien besoin d'être lavés : leur teinte grisâtre ne peut être naturelle. Elle porte un manteau noir de mauvaise qualité, cintré à la taille, qui atteint presque ses genoux. Elle a une jupe brune et un tablier en toile grossière. Ses bottines sont très usées. Elle est sans doute aussi propre que ses moyens lui permettent de l'être; mais comparée aux dames, elle est très sale. Ses traits ne sont pas moins bien que les leurs; mais leur aspect laisse un peu à désirer et elle a besoin d'aller chez le dentiste*).

LA MÈRE

Comment savez-vous que mon fils s'appelle Freddy, je vous prie?

LA MARCHANDE DE FLEURS

Ah! alors c'est votre fils? Eh ben, si que vous aviez fait votre devoir de daronne, y serait pas ballot au point que d'abîmer les fleurs d'une pauv' fille et pis de se cavalier sans payer. Vous allez m' les payer, vous?

LA FILLE

N'en fais rien, maman. Quelle idée!

LA MÈRE

Permets-moi, Clara, je te prie. As-tu des sous?

LA FILLE

Non. Rien qu'une pièce de cinquante centimes.

LA MARCHANDE DE FLEURS (*avec espoir*)

Oh! ma bonne dame, j'ai la monnaie.

LA MÈRE (à Clara)

Donne-la-moi. (*Clara se sépare à regret de sa pièce. À la marchande.*) Tenez, voilà pour vos fleurs.

LA MARCHANDE DE FLEURS

Merci bien, madame.

LA FILLE

Dis-lui de te rendre la monnaie. Ce ne sont que des bouquets de deux sous.

LA MÈRE

Mais tais-toi donc! (*À la marchande.*) Vous pouvez garder la monnaie.

LA MARCHANDE DE FLEURS

Oh! merci, ma bonne dame.

LA MÈRE

Maintenant, dites-moi comment vous savez le nom de ce jeune monsieur.

LA MARCHANDE DE FLEURS

Mais je l'sais pas.

LA MÈRE

Je vous ai entendue l'appeler par son nom. N'essayez pas de me tromper.

LA MARCHANDE DE FLEURS

Qui c'est qui veut vous tromper? J'l'ai appelé Freddy ou Charlie, comme vous feriez vous-même si que vous parliez à un étranger et que vous vouliez être aimable. (*Elle s'assied à côté de son panier.*)

LA FILLE

Cinquante centimes de jetés! Vraiment, maman, tu aurais pu épargner cela à Freddy. (*Indignée, elle se retire derrière le pilier.*)

Un monsieur d'un certain âge, au type militaire, l'air aimable, arrive vivement s'abriter en fermant son parapluie ruisselant. Comme Freddy, il a les pieds trempés jusqu'aux chevilles. Il est en habit de soirée avec un léger pardessus. Il prend la place que Clara, en se reculant, a laissée libre.

LE MONSIEUR

Pfuii!

LA MÈRE (*au Monsieur*)

Cela a-t-il l'air de vouloir s'arrêter?

LE MONSIEUR

Je crains bien que non. Cela a recommencé plus fort que jamais il y a deux minutes. (*Il va vers le socle, à côté de la marchande de fleurs, pose son pied dessus et se baisse pour rabattre le bas de son pantalon.*)

LA MÈRE

Ah, mon Dieu! (*Elle recule tristement, pour aller rejoindre sa fille.*)

LA MARCHANDE DE FLEURS (*profitant de la proximité du Monsieur à l'air militaire pour établir de bonnes relations avec lui*)

Si ça empire, c'est signe que ça va bientôt cesser. Alors courage, mon cap'taine, et achetez une fleur à une pauv' marchande.

LE MONSIEUR

Je regrette, mais je n'ai pas de monnaie.

LA MARCHANDE DE FLEURS

J' peux vous faire la monnaie, cap'taine.

LE MONSIEUR

De cinquante francs? Je n'ai pas moins.

LA MARCHANDE DE FLEURS

De la blague! Oh, achetez-moi une fleur quand même, cap'taine. J' peux faire la monnaie de vingt sous. T'nez, prenez-moi ça pour quat' sous.

LE MONSIEUR

Allons, ne m'ennuyez pas; soyez raisonnable. (*Tâtant ses poches.*) Non, vraiment, je n'ai pas de monnaie... Ah, attendez, voilà trois sous, si cela peut vous être utile.

LA MARCHANDE DE FLEURS (*désappointée, mais pensant que trois sous sont mieux que rien*)

Merci, monsieur.

LE SPECTATEUR (*à la marchande*)

Faites attention ! Donnez-lui une fleur en plus. Y a là-derrrière un type qui écrit chaque mot que vous dites. (*Tout le monde se retourne pour regarder l'homme qui prend des notes.*)

LA MARCHANDE DE FLEURS (*se relevant, terrifiée*)

J'ai rien fait de mal, moi, en causant au m'sieur. J'ai l'droit d'vendre des fleurs, moi, si j'suis pas su' l' bord du trottoir. (*Criant, très énervée.*) J'suis une honnête fille ; je jure que j'lui ai jamais causé que pour lui demander de m'acheter une fleur.

Brouhaha général, en majeure partie sympathique à la marchande de fleurs, mais marquant une désapprobation de sa sensibilité excessive. Les spectateurs les plus âgés et sérieux la consolent, avec de petites tapes sur les épaules, en s'écriant : « Commence pas à gueuler. Qui vous fait mal ? Personne ne va vous toucher. A quoi bon faire des histoires ? Du calme. Doucement, doucement », etc. Les gens moins patients lui disent de la fermer ou lui demandent brutalement ce qui ne va pas. Un groupe plus éloigné, ne sachant pas ce qui se passe, se pousse en avant et augmente le bruit par des questions et des réponses : « Qu'est-ce qui se passe ? Qu'a-t-elle fait ? Où est-il ? Un flic la remet à sa place. Quoi ! Lui ? Oui, lui, là-bas. Elle a pris de l'argent au monsieur », etc.

LA MARCHANDE DE FLEURS (*affolée et houspillée, s'échappe de l'attroupe-ment pour aller vers le Monsieur, en s'écriant éperdument*)

Oh, m'sieur, le laissez pas m'accuser. Vous savez pas c'que ça s'ra pour moi. Y m'enlèveront mon certificat de bonne vie et y me pouss'ront au trottoir pour avoir parlé à des messieurs. Y me...

LE MONSIEUR QUI PREND DES NOTES (*s'avançant à sa droite, tous les autres se massant derrière lui*)

Là, là, là, là ! Qui est-ce qui vous fait du mal, petite sottte ? Pour qui me prenez-vous ?

LE SPECTATEUR

Oh! ça va, c'est un monsieur; vous n'avez qu'à regarder ses souliers. (*Expliquant au Monsieur qui prend des notes.*) Elle croyait que vous étiez une bourrique, m'sieur.

LE MONSIEUR QUI PREND DES NOTES (*avec un vif intérêt*)

Qu'est-ce que c'est qu'une bourrique?

LE SPECTATEUR (*inapte à donner une définition*)

C'est... ben, c'est une bourrique, comme qui dirait. De quel autre nom vous l'appelleriez? Une espèce de mouchard, quoi.

LA MARCHANDE DE FLEURS (*encore très énervée*)

Je vous jure que j'y ai pas dit un mot...

LE MONSIEUR QUI PREND DES NOTES (*avec autorité, mais bonne humeur*)

Oh, taisez-vous, taisez-vous. Ai-je l'air d'être un policier?

LA MARCHANDE DE FLEURS (*loin d'être rassurée*)

Alors pourquoi que vous avez écrit c'que j'ai dit? J'sais t'y si vous l'avez bien pris? Faites voir un peu c'que vous avez mis dessus moi. (*Le Monsieur qui prend des notes ouvre son carnet et le tient fermement sous son nez, quoique la poussée des gens qui essaient de lire par-dessus son épaule puisse renverser un homme plus faible que lui*). Qu'est-ce qu' c'est qu' ça? C'est pas de la vraie écriture. J'peux pas lire ça.

LE MONSIEUR QUI PREND DES NOTES

Moi, je peux. (*Il lit en reproduisant exactement sa prononciation.*) « Courage, mon cap'taine, et achetez une fleur à une pauvre fille. »

LA MARCHANDE DE FLEURS (*navrée*)

Et tout ça pasque j' l'ai appelé cap'taine. J'voulais rien faire de mal. (*Au Monsieur.*) Oh, m'sieur, le laissez pas porter plainte contre moi pour un mot comme ç'ui-là. Vous...

LE MONSIEUR

Porter plainte! Je ne porte aucune plainte. (*Au Monsieur qui prend des notes.*) Vraiment, monsieur, si vous êtes dans la police,

il est absolument inutile de vouloir me protéger contre les instances d'une jeune femme avant que je vous le demande. Tout le monde a pu voir que cette jeune fille ne voulait rien faire de mal.

TOUS LES SPECTATEURS (*protestant contre l'espionnage de la police*)

Sûr qu'on l'a vu. En quoi cela vous regarde-t-il? Mêlez-vous de vos affaires. Pas possible, il veut de l'avancement! Inscrire les paroles des gens! La fille ne lui a pas dit un seul mot. Et pis, quel mal qu'y aurait eu si elle en avait dit? C'est du propre qu'une jeune fille ne puisse plus s'abriter contre la pluie sans qu'on l'insulte, etc. (*Les spectateurs les plus sympathisants la reconduisent au socle où elle se rassied en essayant de se maîtriser.*)

LE SPECTATEUR

C'est pas une mouche. C'est un sacré touche-à-tout, v'là ce qu'il est. Je vous dis que vous n'avez qu'à regarder ses souliers.

LE MONSIEUR QUI PREND DES NOTES (*se tournant vers lui affablement*)

Et comment va toute votre famille à Selsey?

LE SPECTATEUR (*souçonneux*)

Qui vous a dit que ma famille était de Selsey?

LE MONSIEUR QUI PREND DES NOTES

Peu importe. C'est vrai. (*À la marchande de fleurs.*) Et vous, comment se fait-il que vous veniez de si loin? Vous êtes née à Lisson Grove.

LA MARCHANDE DE FLEURS (*consternée*)

Oh! Qué mal y-a-t-il que j'aie quitté Lisson Grove? C'était même pas bon pour y mettre un cochon; et y fallait que je paye cinq francs par semaine. (*Pleurant.*) Oh... hou... hou... ou... ou...

LE MONSIEUR QUI PREND DES NOTES

Habitez où vous voulez; mais pour Dieu! taisez-vous.

LE MONSIEUR (*à la marchande de fleurs*)

Allons, allons! il ne peut rien vous faire. Vous avez le droit d'habiter où vous voulez.

UN SPECTATEUR SARCASTIQUE (*se poussant entre le Monsieur et le Monsieur qui prend des notes*)

A Park Lane, par exemple. J'aimerais bien parler avec vous de la question des logements, ça oui.

LA MARCHANDE DE FLEURS (*tombant dans une méditation mélancolique au-dessus de son panier et se parlant tristement à elle-même*)

J' suis une honnête fille, moi, quand même.

LE SPECTATEUR SARCASTIQUE (*sans faire attention à elle*)

Et vous savez d'où je viens, moi ?

LE MONSIEUR QUI PREND DES NOTES (*sans hésiter*)

De Hoxton. (*Rires. L'intérêt augmente pour l'exploit du Monsieur qui prend des notes.*)

LE SPECTATEUR SARCASTIQUE (*ahuri*)

Qui dit le contraire ? Que je sois pendu ! Vous savez tout, vous, on dirait.

LA MARCHANDE DE FLEURS (*nourrissant encore le sentiment qu'on lui a fait du tort*)

Y n'a pas le droit de fourrer son nez dans mes affaires.

LE SPECTATEUR (*s'adressant à elle*)

Pour sûr qu'y ne l'a pas. Supportez pas ça. (*Au Monsieur qui prend des notes.*) Dites donc, pour quelle raison savez-vous des choses sur des gens qui ne se sont jamais mêlés de vos affaires ? Où est-elle, votre autorisation ?

PLUSIEURS SPECTATEURS (*encouragés par ce semblant de légalité*)

Où, où est-elle, votre autorisation ?

LA MARCHANDE DE FLEURS

Qu'y dise ce qu'y veut. J'veux pas avoir de rapports avec sa pomme.



LE SPECTATEUR

Vous nous prenez pour de la boue sous vos pieds, n'est-ce pas ?
Pas de danger que vous preniez ces libertés avec un monsieur !

LE SPECTATEUR SARCASTIQUE

Oui, dites-lui d'où il vient, lui, si vous tenez à dire la bonne aventure.

LE MONSIEUR QUI PREND DES NOTES

Cheltenham, Harrow, Cambridge et l'Inde.

LE MONSIEUR

Tout à fait exact. (*Rire général. Réaction en faveur du Monsieur qui prend des notes.*)

DIVERS SPECTATEURS

Il sait tout. Il lui a bien dit. Vous l'avez entendu dire au rupin d'où il vient ?

LE MONSIEUR

Puis-je vous demander, monsieur, si vous faites cela au music-hall, pour gagner votre vie ?

LE MONSIEUR QUI PREND DES NOTES

J'y ai déjà songé. Peut-être le ferai-je un jour.

La pluie a cessé. Les personnes à l'extérieur du groupe commencent à s'en aller.

LA MARCHANDE DE FLEURS (*irritée par la réaction*)

C'est sûrement pas un monsieur comme y faut, pour s'mêler des affaires d'une pauv' fille.

LA FILLE (*perdant patience, se pousse avec grossièreté sur le devant en bousculant le Monsieur, qui se retire poliment de l'autre côté du pilier.*)

Que peut bien faire Freddy ? Je vais attraper une pneumonie si je reste plus longtemps dans ce courant d'air.

LE MONSIEUR QUI PREND DES NOTES (*à lui-même, notant rapidement sa prononciation de « pneumonie »*)

Earls court.

LA FILLE (*avec colère*)

Je vous prie de garder pour vous vos remarques impertinentes.

LE MONSIEUR QUI PREND DES NOTES

Ai-je dit cela tout haut ? Je n'en avais pas l'intention. Je vous demande pardon. Votre mère est d'Epsom ; il n'y a pas à s'y tromper.

LA MÈRE (*s'avançant entre sa fille et le Monsieur qui prend des notes*)

Comme c'est curieux ! J'ai été élevée au château de Grosse-dame, près d'Epsom.

LE MONSIEUR QUI PREND DES NOTES (*riant bruyamment*)

Ha ! ha ! Quel drôle de nom ! Pardon. (*A la fille.*) Vous désirez un taxi, mademoiselle ?

LA FILLE

Je vous prie de ne pas m'adresser la parole.

LA MÈRE

Oh, Clara, je t'en prie. (*Sa fille la désavoue avec un haussement d'épaules mécontent et se retire avec hauteur.*) Nous vous serions très reconnaissantes, monsieur, si vous pouviez nous procurer une voiture. (*Le Monsieur qui prend des notes sort un sifflet.*) Merci, monsieur. (*Il fait entendre un coup de sifflet strident, tandis qu'elle rejoint sa fille.*)

LE SPECTATEUR SARCASTIQUE

Là !... Quand je vous disais que c'était un flic en civil.

LE SPECTATEUR

C'est pas un sifflet de flic, ça ; c'est un sifflet de sport.

LA MARCHANDE DE FLEURS (*encore préoccupée de ses sentiments blessés*)

Y n'a pas le droit de m'enlever ma réputation. Ma réputation, c'est pareil pour moi que pour n'importe quelle demoiselle.

LE MONSIEUR QUI PREND DES NOTES

Je ne sais si vous l'avez remarqué, mais la pluie a cessé depuis presque deux minutes.

LE SPECTATEUR

C'est vrai. Pourquoi que vous l'avez pas dit plus tôt? et nous qui perdons notre temps à écouter vos stupidités. (*Il s'éloigne vers le Strand.*)

LE SPECTATEUR SARCASTIQUE

Je peux vous dire d'où vous venez, vous. Vous venez de l'asile d'Anwell. Retournez-y.

LE MONSIEUR QUI PREND DES NOTES (*serviable*)

Hanwell, *h* aspiré.

LE SPECTATEUR SARCASTIQUE (*affectant un parler distingué*)

Merci, maître. Ha, ha! À bientôt. (*Il touche son chapeau avec un respect moqueur et s'en va.*)

LA MARCHANDE DE FLEURS

Donner la frousse aux gens, comme ça! Comment qu'il aimerait ça, lui?

LA MÈRE

Il fait beau maintenant, Clara. Nous pouvons marcher jusqu'à l'autobus. Viens. (*Elle relève ses jupes au-dessus des chevilles et s'éloigne rapidement vers le Strand.*)

LA FILLE

Mais le taxi... (*Sa mère ne peut plus l'entendre.*) Oh! que c'est assommant! (*Elle suit avec humeur.*)

Tous les autres sont partis, sauf le Monsieur qui prend des notes, le Monsieur et la marchande de fleurs. Assise, elle arrange son panier, se plaignant encore de son sort en marmonnant.

LA MARCHANDE DE FLEURS

Pauv' fille! La vie est déjà ben assez dure sans qu'on lui fasse des misères et qu'on la chasse.

LE MONSIEUR (*retournant à sa première place, à gauche du Monsieur qui prend des notes*)

Comment vous y prenez-vous, si ce n'est pas indiscret ?

LE MONSIEUR QUI PREND DES NOTES

C'est la phonétique, tout simplement, la science de la prononciation. C'est ma profession et aussi mon dada. Heureux l'homme qui peut vivre de son dada ! *Vous*, vous savez reconnaître un Irlandais ou un Gallois à son accent. Moi, je peux situer un homme à dix kilomètres près. Ici, à Londres, je peux le situer à deux kilomètres, parfois même à deux rues près.

LA MARCHANDE DE FLEURS

Y devrait avoir honte de lui, le lâche !

LE MONSIEUR

Mais peut-on vivre de cela ?

LE MONSIEUR QUI PREND DES NOTES

Oh oui ! Et même très largement. Nous sommes à une époque de parvenus. Des hommes commencent à Kentish Town avec quatre mille francs par an et finissent à Park Lane avec des millions. Ils veulent laisser tomber Kentish Town ; mais ils se trahissent chaque fois qu'ils ouvrent la bouche. Or, je puis leur enseigner...

LA MARCHANDE DE FLEURS

Qu'y s' mêle de ses affaires à lui et qu'y foute la paix à une pauvre fille...

LE MONSIEUR QUI PREND DES NOTES (*éclatant*)

Vous, ma bonne femme, cessez immédiatement ces abominables pleurnichements, ou bien allez chercher l'abri d'un autre édifice du culte.

LA MARCHANDE DE FLEURS (*d'un ton de faible défi*)

J'ai l' droit d'être ici, tout comme vous, si j' veux.

LE MONSIEUR QUI PREND DES NOTES

Une femme qui émet des sons aussi discordants et aussi horripilants n'a le droit d'être nulle part... elle n'a même pas le droit de vivre. Souvenez-vous que vous êtes un être humain avec une âme et le don divin du langage articulé. Rappelez-vous que votre langue maternelle est la langue de Shakespeare et de la Bible. Et ne restez pas assise là à gémir comme un pigeon bilieux.

LA MARCHANDE DE FLEURS (*tout à fait accablée, levant les yeux sur lui, dans un mélange d'étonnement et de désapprobation, sans oser lever la tête*)

Oï-oï-oï-oï! ha-ya-yaou-iou-ou!

LE MONSIEUR QUI PREND DES NOTES (*sortant vivement son carnet*)

Grands dieux! quels sons! (*Il écrit, puis tient son carnet devant lui, en reproduisant exactement les voyelles de la marchande.*) Oï-oï-oï-oï! ha-ya-yaou-iou-ou!

LA MARCHANDE DE FLEURS (*amusée par cette répétition et riant malgré elle*)

C'te blague!

LE MONSIEUR QUI PREND DES NOTES

Vous voyez cette créature avec son parler de trottoir — ce langage qui la maintiendra dans le ruisseau jusqu'à la fin de ses jours. Eh bien, monsieur, en trois mois, je pourrais faire passer cette jeune fille pour une duchesse à une garden-party chez un ambassadeur. Je pourrais même lui trouver une place de femme de chambre ou d'employée de magasin, ce qui exige un meilleur langage.

LA MARCHANDE DE FLEURS

Qu'est-ce que vous dites là?

LE MONSIEUR QUI PREND DES NOTES

Oui, vous, petite épluchure, vous qui faites honte à la noble architecture de ces colonnes, vous qui êtes une insulte à votre langue maternelle: je pourrais vous faire passer pour la Reine de Saba. (*Au Monsieur.*) Pouvez-vous croire cela?

LE MONSIEUR

Oui, bien sûr. Moi-même j'étudie les dialectes hindous et...

LE MONSIEUR QUI PREND DES NOTES (*avec vivacité*)

Vraiment ! Connaissez-vous le colonel Pickering, l'auteur du « Sanscrit parlé » ?

LE MONSIEUR

C'est moi, le colonel Pickering. Qui êtes-vous donc ?

LE MONSIEUR QUI PREND DES NOTES

Henry Higgins, auteur de « l'Alphabet Universel » de Higgins.

PICKERING (*avec enthousiasme*)

J'arrive de l'Inde pour vous voir.

HIGGINS

Et moi j'allais partir pour l'Inde pour vous voir.

PICKERING

Où demeurez-vous ?

HIGGINS

Vingt-sept Wimpole Street. Venez me voir demain.

PICKERING

Je suis au Carlton. Venez avec moi et nous bavarderons en soupant.

HIGGINS

Parfait.

LA MARCHANDE DE FLEURS (*à Pickering, tandis qu'il passe près d'elle*)

Achetez-moi une fleur, mon bon monsieur. J'ai pas d' quoi payer ma chambre.

PICKERING

Je n'ai vraiment aucune monnaie. Je regrette. (*Il s'en va.*)

HIGGINS (*scandalisé par son mensonge*)

Menteuse. Vous avez dit que vous pouviez rendre la monnaie de quarante sous.

LA MARCHANDE DE FLEURS (*se levant, en désespoir de cause*)

Oh vous! on devrait vous farcir de clous jusqu'au gosier! (*Lançant son panier aux pieds de Higgins.*) Tenez, v'là toute ma camelote pour dix ronds.

L'horloge de l'église sonne le deuxième quart.

HIGGINS (*se dit que c'est la voix de Dieu lui reprochant son manque de charité envers la pauvre fille*)

Un avertissement! (*Il soulève solennellement son chapeau; puis il jette une poignée de monnaie dans le panier et suit Pickering.*)

LA MARCHANDE DE FLEURS (*ramassant une pièce de deux francs*)

Oï-ïaah-yah! (*Ramassant deux pièces de un franc.*) Oï-ïah-ïaah-yaou! (*Ramassant plusieurs pièces de monnaie.*) Oï-ïah-ïaah-ïaah-yaou! (*Ramassant deux pièces de cinq francs.*) Oï-oï-ïah-ïaah-ïaah-yaou-ou!

FREDDY (*sautant d'un taxi*)

J'ai fini par en avoir un. Ohé! (*À la marchande de fleurs.*) Où sont les deux dames qui étaient ici?

LA MARCHANDE DE FLEURS

Ell's'sont débinées jusqu'à l'autobus quand la flotte a fini de tomber.

FREDDY

Et elles m'ont laissé avec un taxi sur le dos! Sacré nom de nom!

LA MARCHANDE DE FLEURS (*avec grandeur*)

Vous en faites pas, jeune homme. C'est moi qui vais rentrer en taxi. (*Elle va, majestueuse, vers le taxi. Le chauffeur met sa main derrière lui et tient la porte bien fermée devant elle. Comprenant parfaitement sa méfiance, elle lui montre une poignée de pièces de monnaie.*) Vingt

ronds, c'est pas une affaire pour moi, Charlie! (*Il a un sourire narquois et ouvre la portière.*) Angel Court, Drury Lane, au coin de la station d'essence de Micklejohn. Voyons quelle vitesse il peut faire, votre tacot. (*Elle entre dans le taxi et fait claquer la portière, tandis qu'il démarre.*)

FREDDY

Eh bien, elle est raide, celle-là!

RIDEAU

ACTE II

Le jour suivant, à 11 heures du matin. Le laboratoire de Higgins, Wimpole Street. C'est une pièce au premier étage, qui devait être un salon, avec vue sur la rue. La porte à deux battants est au milieu du mur du fond. Les personnes qui entrent trouvent dans le coin à leur droite, deux hauts classeurs, placés à angle droit contre les murs. Dans ce coin, une table-bureau sur laquelle il y a un phonographe, un laryngoscope, une rangée de minuscules tuyaux d'orgue avec une soufflerie, une série de verres de lampes pour flammes musicales avec des becs rattachés par un tube de caoutchouc à un robinet à gaz placé dans le mur, plusieurs diapasons de différentes tailles, un plâtre représentant une moitié de tête humaine grandeur nature, montrant les organes vocaux en coupe, et enfin une boîte avec une provision de cylindres de cire pour le phonographe.

Plus loin, sur le même mur de la pièce, une cheminée avec un seau à charbon et, du côté le plus proche de la porte, un confortable fauteuil en cuir. Il y a une pendule sur la cheminée. Un pupitre pour les journaux se trouve entre la cheminée et la table du phonographe.

De l'autre côté de la porte centrale, à la gauche du visiteur, un meuble à tiroirs peu profonds. Le téléphone et un annuaire téléphonique sont posés dessus. Plus loin, occupant le coin et presque tout le mur latéral, il y a un piano à queue dont le clavier est tourné du côté opposé à la porte. Une banquette, aussi longue que le clavier, est placée devant, pour l'exécutant. Sur le piano, un plat à dessert rempli de fruits et de bonbons, surtout des chocolats.

Le milieu de la pièce est vide. En plus du fauteuil, de la banquette du piano et de deux chaises devant la table, il n'y a qu'une autre chaise, placée près de la cheminée. Aux murs, des gravures, pour la plupart des Piranesi et des portraits gravés à la manière noire. Pas de peinture.

Pickering est assis devant la table où il dépose des fiches et un diapason dont il vient de se servir. Higgins, debout près de lui ferme deux ou trois tiroirs des classeurs. Il apparaît, dans la lumière du matin, comme un homme d'environ quarante ans, du genre robuste, attirant, plein de vitalité, vêtu d'une redingote noire avec une chemise à col blanc et une cravate de soie noire. C'est le type de l'homme de science, énergique, s'intéressant avec ardeur et même avec passion à tout ce qui peut être un objet d'étude scientifique, et se souciant aussi peu de lui-même que des autres et de leurs sentiments. En fait, mis à part son âge et sa taille, il ressemble assez à un petit enfant très impétueux qui prend avidement et bruyamment conscience de son entourage et il exige presque autant de surveillance pour l'empêcher de faire des bêtises involontaires. Son comportement varie entre le rudoisement bienveillant, quand il est de bonne humeur et, l'irascibilité orageuse quand n'importe quoi marche mal; mais il est d'une franchise si complète, et si dénué de malveillance qu'il reste sympathique, même dans ses moments les moins raisonnables.

HIGGINS (*fermant le dernier tiroir*)

Eh bien, je crois que je vous ai tout montré.

PICKERING

C'est absolument surprenant. Mais je vous avoue que je n'en ai pas saisi la moitié.

HIGGINS

Voulez-vous en revoir certaines parties?

PICKERING (*se levant et venant devant la cheminée où il se plante, le dos au feu*)

Non merci, pas maintenant. J'en ai assez pour ce matin.

HIGGINS (*le suivant, debout à sa gauche*)

Vous êtes fatigué d'écouter des sons, n'est-ce pas?

PICKERING

Oui. C'est une tension terrible. J'étais assez content de moi parce que je peux prononcer vingt-quatre sons de voyelles distincts; mais vos cent trente sons me dépassent. Je n'entends pas la moindre différence entre la plupart d'entre eux.

HIGGINS (*riant, tout en allant au piano pour prendre des bonbons*)

Oh! cela vient avec la pratique. D'abord, on n'entend aucune différence, puis peu à peu, en continuant à écouter, on trouve qu'ils sont tous aussi différents que le *la* peut l'être du *si*. (*Mme Pearce apparaît à la porte. C'est la femme de charge de Higgins.*)
Qu'y a-t-il?

M^{me} PEARCE (*avec hésitation, évidemment perplexe*)

Il y a là une jeune femme qui désire vous voir, monsieur.

HIGGINS

Une jeune femme! Qu'est-ce qu'elle veut?

M^{me} PEARCE

Mon Dieu, monsieur, elle dit que vous serez enchanté de la voir quand vous saurez pourquoi elle vient. C'est une fille tout à fait vulgaire. Vraiment très vulgaire. Je l'aurais renvoyée, mais je me suis dit que peut-être vous voudriez la faire parler dans vos machines. J'espère que je n'ai pas mal fait; mais vous voyez de si drôles de gens, parfois... aussi vous m'excuserez, monsieur, j'en suis sûre...

HIGGINS

C'est bien, c'est bien, madame Pearce. Mais dites-moi, a-t-elle un accent intéressant?

M^{me} PEARCE

Oh! Quelque chose de vraiment épouvantable, monsieur. Je ne comprends pas comment vous pouvez vous y intéresser.

HIGGINS (*à Pickering*)

On va la voir, hein? Faites la monter, madame Pearce. (*Il se précipite à son bureau et choisit un cylindre pour mettre sur le phonographe.*)

M^{me} PEARCE (*ne s'y résignant qu'à moitié*)

Très bien, monsieur. C'est à vous de décider. (*Elle descend.*)

HIGGINS

Nous avons plutôt de la chance. Je vais vous montrer comment je constitue ma documentation. Nous allons la faire parler et je transcrirai ses paroles, d'abord selon la Méthode du Langage visuel de Bell, puis avec l'alphabet phonétique. Ensuite nous l'enregistrerons au phonographe, de façon que vous puissiez l'entendre aussi souvent que vous le voudrez, avec la transcription écrite devant vous.

M^{me} PEARCE (*revenant*)

Voici la jeune fille, monsieur.

La Marchande de fleurs entre solennellement. Elle a un chapeau avec trois plumes d'autruche, l'une orange, l'autre bleu ciel et la troisième rouge. Elle a un tablier presque propre et le manteau de mauvaise qualité a été un peu nettoyé. Pickering, qui s'était déjà redressé en présence de Mme Pearce, est touché par le pathétique de cette silhouette lamentable avec son innocente vanité et ses airs importants. Quant à Higgins, la seule différence dans sa manière de traiter les hommes et les femmes, lorsqu'il ne les rudoie pas ou n'invoque pas le ciel à propos de quelque légère contrariété, est de cajoler les femmes, comme un enfant cajole sa nurse quand il veut obtenir d'elle n'importe quoi.

HIGGINS (*brusquement, sans cacher son désappointement en la reconnaissant et clamant aussitôt ses griefs, comme un enfant*)

Mais, c'est la fille que j'ai notée dans mon carnet hier soir. Elle m'est inutile. J'ai tous les documents qu'il me faut sur le jargon de Lisson Grove; et je ne vais pas perdre un autre cylindre pour ça. (*À la jeune fille.*) Allez, filez! Je n'ai pas besoin de vous.

LA MARCHANDE DE FLEURS

Soyez pas si impertinent. Vous savez pas encore pourquoi que j'viens. (*À Mme Pearce qui attend, à la porte, de nouvelles instructions.*) Est-ce que vous y avez dit que j'suis venue en taxi?

M^{me} PEARCE

Ne dites pas de bêtises, ma fille! Croyez-vous qu'un monsieur comme Monsieur Higgins se soucie de savoir comment vous êtes venue?

LA MARCHANDE DE FLEURS

Oh là là! C' que nous sommes fière! C'est pas lui qu'est trop fier pour donner des leçons; j' l'ai entendu l' dire. Et moi, vous savez, j'suis pas venue ici pour demander qu'on me fasse des grâces; et si mon fric n'est pas assez bon, j' peux le porter ailleurs.

HIGGINS

Assez bon pour quoi?

LA MARCHANDE DE FLEURS

Assez bon pour *vous*, pardi. Vous l'savez t'y maint'nant? J' suis v'nue pour prend' des leçons, moi. Et pour les payer aussi, qu'on ne s'y trompe pas.

HIGGINS (*stupéfié*)

Ma parole! (*Retrouvant sa respiration avec un sursaut.*) Que voulez-vous que je vous dise?

LA MARCHANDE DE FLEURS

Eh bien, si que vous étiez un monsieur comme y faut, vous pourriez m'dire de m'asseoir, je crois. Est-ce que je vous dis pas que j'viens vous proposer une affaire?

HIGGINS

Dites donc, Pickering, faut-il prier cette roulure de s'asseoir ou faut-il la jeter par la fenêtre?

LA MARCHANDE DE FLEURS (*se sauvant, terrorisée, jusqu'au piano où elle se tourne pour faire front*)

Oï-oï-oï-ha-ya-yaou-iou! (*Blessée et pleurnichant.*) J'veux pas qu'on m'appelle une roulure quand j'ai z'offert de payer comme n'importe quelle dame.

Les deux hommes, immobiles de l'autre côté de la pièce, la regardent fixement, avec stupéfaction.

PICKERING (*avec douceur*)

Voyons, ma fille, dites-nous ce que vous voulez.

LA MARCHANDE DE FLEURS

J' veux être demoiselle dans un magasin de fleuriste, au lieu de vend' des fleurs au coin de Tottenham Court Road. Mais on veut pas m' prendre si que j' parle pas plus distingué. Il a dit qu'y pourrait m'apprendre. Et me v'là prête à l' payer— j' demande pas d' faveur — et y m' traite comme si qu' j'étais de la boue.

M^{me} PEARCE

Voyons, comment pouvez-vous être assez sotte et ignorante pour croire que vous pouvez payer M. Higgins?

LA MARCHANDE DE FLEURS

Eh bien! Pourquoi pas? J' sais aussi bien qu' vous c' que des leçons coûtent; j' suis prête à payer c' qui faut.

HIGGINS

Combien?

LA MARCHANDE DE FLEURS (*revenant vers lui, triomphante*)

A-ah! Maint'nant vous causez! J' pensais bien qu' vous r'viendriez quand vous verriez l'occasion de ravoir un peu du fric que vous m'avez j'té hier soir. (*D'un air confidentiel.*) Vous aviez un verre dans l' nez, pas vrai?

HIGGINS (*d'un ton péremptoire*)

Asseyez-vous.

LA MARCHANDE DE FLEURS

Oh, si vous allez faire des compliments, à présent...

HIGGINS (*d'une voix tonnante*)

Asseyez-vous!

M^{me} PEARCE (*sévèrement*)

Asseyez-vous, jeune fille. Faites ce qu'on vous dit. (*Elle place la chaise qui est près de la cheminée, entre Higgins et Pickering, et se tient derrière, attendant que la jeune fille s'assoie.*)

LA MARCHANDE DE FLEURS

Oï-oï-ya-yaou-iou! (*Elle reste debout, mi-révoltée, mi-ahurie.*)

PICKERING (*très courtois*)

Ne voulez-vous pas vous asseoir?

LA MARCHANDE DE FLEURS (*avec modestie*)

Faut pas que j' vous dérange. (*Elle s'assied. Pickering retourne devant le foyer.*)

HIGGINS

Comment vous appelez-vous?

LA MARCHANDE DE FLEURS

Lisa Doolittle.

HIGGINS (*déclamant gravement*)

Lison, Elisabeth, Elisa et Lisett'
S'en vont au bois quérir le nid de la fauvett'.

PICKERING

Elles ont trouvé le nid avec quatre œufs dedans;

HIGGINS

Chacune en a pris un, trois sont restés dedans.
Ils rient de bon cœur de leur plaisanterie.

LISA

Dites donc, faites pas les ballots.

M^{me} PEARCE

Vous ne devez pas parler ainsi à Monsieur.

LISA

Eh ben alors, pourquoi qu'y n' me parle pas sensément?

HIGGINS

Revenez aux affaires. Combien comptez-vous me payer mes leçons?

LISA

Oh! j'sais ce qu'y faut mettre, allez! Une dame d'mes amies prend des leçons d'français à quarante sous l'heure avec un monsieur français pour de vrai. Vous auriez tout de même pas le culot de m'demander autant pour m'apprendre ma langue à moi que pour du français. Alors, j' veux pas donner plus d'un franc cinquante. C'est à prendre ou à laisser.

HIGGINS (*se promenant dans la pièce en faisant sonner ses clefs et sa monnaie dans ses poches*)

Dites donc, Pickering, si vous considérez un franc, non comme un simple franc, mais par rapport au gain de cette fille, vous voyez qu'il est largement l'équivalent de douze à quinze cents francs d'un millionnaire.

PICKERING

Comment cela?

HIGGINS

Prenez des chiffres. Un millionnaire a environ trois mille francs par jour. Et elle, elle gagne environ quatre francs par jour.

LISA (*avec hauteur*)

Qui c'est qui vous a dit que j'ai seulement...

HIGGINS (*continuant*)

Elle m'offre deux cinquièmes de son revenu quotidien pour une leçon. Or, les deux cinquièmes du revenu quotidien d'un millionnaire se monteraient à environ douze cents francs. C'est beau. Pardieu, c'est énorme! C'est l'offre la plus forte que j'aie jamais eue!

LISA (*se levant, terrifiée*)

Douze cents balles! Mais d' quoi que vous parlez? Jamais j' vous ai offert douze cents balles. Où c'est que j'irais les...

HIGGINS

Taisez-vous.

LISA (*pleurant*)

Mais j'ai pas douze cents balles. Oh... oh...!

M^{me} PEARCE

Allons, ne pleurez pas, petite sotte! Asseyez-vous. Personne ne va toucher à votre argent.

HIGGINS

Mais on vous touchera, vous, avec un manche à balai si vous ne cessez pas de pleurnicher. Asseyez-vous.

LISA (*obéissant avec lenteur*)

Oï-oï-oï-ha-yaou-ou! On dirait-y pas qu'vous êtes mon père!

HIGGINS

Si je me décide à vous donner des leçons, je serai pire que deux pères. Tenez! (*Il lui offre son mouchoir de soie.*)

LISA

Qué qu' c'est ça?

HIGGINS

Un mouchoir pour essuyer vos yeux. Pour essuyer tout ce qui est mouillé sur votre visage. N'oubliez pas : ceci est votre mouchoir et ça c'est votre manche. Ne prenez pas l'une pour l'autre, si vous voulez devenir une demoiselle de magasin.

Lisa, tout à fait effarée, le regarde fixement, impuissante.

M^{me} PEARCE

Cela ne sert à rien de lui parler comme ça, monsieur : elle ne vous comprend pas. D'ailleurs, vous vous trompez : elle ne le fait pas du tout de cette façon. (*Elle prend le mouchoir.*)

LISA (*le lui arrachant*)

Dites donc vous! Donnez-moi ce mouchoir. Y me l'a donné à moi et pas à vous.

PICKERING (*riant*)

C'est juste. Je crois qu'il faut considérer qu'il lui appartient, madame Pearce.

M^{me} PEARCE (*se résigne et s'adresse à Higgins*)

Vous avez ce que vous méritez, monsieur.

PICKERING

Cela m'intéresse, Higgins. Et la garden-party chez l'ambassadeur? Si vous y arrivez, je dirai que vous êtes le premier professeur au monde. Mais je parie tous les frais de l'expérience que vous n'y arriverez pas. Et c'est moi qui paierai les leçons.

LISA

Oh, ce que vous êtes gentil! Merci, cap'taine.

HIGGINS (*tenté, en la regardant*)

C'est presque irrésistible. Elle est si délicieusement vulgaire... si horriblement crasseuse...

LISA (*protestant avec véhémence*)

Oï-oï-oï-ha-ya-yaou-iou! ! J'suis pas crasseuse, moi! Même que j'ai lavé ma figure et mes mains avant que d'venir, j'vous dis.

PICKERING

Ma parole, Higgins, vous ne lui tournerez certainement pas la tête avec vos flatteries!

M^{me} PEARCE (*mal à l'aise*)

Oh! ne dites pas cela, monsieur. Il y a plus d'une façon de tourner la tête à une jeune fille. Personne ne sait mieux le faire que M. Higgins, bien qu'il n'en ait pas toujours l'intention. J'ose espérer, monsieur, que vous ne l'encouragerez pas à faire des folies.

HIGGINS (*s'animant à mesure que l'idée se précise en lui*)

Mais qu'est-ce que la vie, sinon une série de folies inspirées? Le difficile, c'est d'en trouver à faire. Il ne faut jamais perdre une occasion, car il ne s'en présente pas tous les jours. Je ferai une duchesse de cette bécasse de ruisseau crottée.

LISA (*désapprouvant avec force cette appréciation de sa personne*)

Oï-oï-oï-ha-yaou-ou!

HIGGINS (*transporté*)

Oui, dans six mois... et même dans trois mois, si son oreille est bonne et sa langue alerte... je la produirai n'importe où et je la ferai passer pour n'importe qui. Nous allons commencer aujourd'hui, maintenant, à l'instant même! Madame Pearce, vous allez l'emmener et la nettoyer. Récurez-la au savon minéral, si ça ne veut pas partir autrement! Y a-t-il un bon feu à la cuisine?

M^{me} PEARCE (*protestant*)

Oui, mais...

HIGGINS (*continuant avec impétuosité*)

Enlevez-lui tous ses vêtements et brûlez-les! Téléphonez à un grand magasin ou ailleurs d'envoyer de nouveaux vêtements. En attendant qu'ils arrivent, enveloppez-la dans du papier d'emballage.

LISA

Oh! vous n'êtes pas un monsieur convenable, vous, pour parler d'choses comme ça. J' suis une honnête fille, moi; et j'sais c' qu'y sont, les types comme vous, moi.

HIGGINS

Nous n'avons que faire ici de votre pudibonderie de Lisson Grove, jeune fille. Vous devez apprendre à vous conduire en duchesse. Emmenez-la, Madame Pearce. Et si elle vous donne des ennuis, rossez-la.

LISA (*se levant d'un bond et courant se réfugier entre Pickering et Mme Pearce*)

Non! J' vais appeler la police, moi.

M^{me} PEARCE

Mais je n'ai pas de place pour elle, monsieur.

HIGGINS

Mettez-la dans la poubelle.

LISA

Oï-oï-oï-ha-yaou-iou !

PICKERING

Oh, voyons, Higgins ! Soyez raisonnable.

M^{me} PEARCE (*avec résolution*)

Il *faut* que vous soyez raisonnable, monsieur ; oui, vraiment il le faut. Vous ne devez pas écraser tout le monde ainsi.

Higgins ainsi grondé, se calme. A la tempête succède le zéphyr d'un aimable étonnement.

HIGGINS (*avec, dans la voix, les finesses de modulation de l'homme de métier*)

Moi, j'écrase tout le monde ! Ma chère madame Pearce, mon cher Pickering, jamais de la vie je n'ai eu l'idée d'écraser qui que ce soit. Je ne demande qu'une chose, c'est qu'on soit bon envers cette pauvre fille. Nous devons l'aider à se préparer et à s'adapter à sa nouvelle situation dans la vie. Si je ne me suis pas exprimé clairement, c'est parce que je ne voulais pas blesser sa délicatesse ou la vôtre.

Lisa, rassurée, se faufile de nouveau vers sa chaise.

M^{me} PEARCE (*à Pickering*)

Eh bien, avez-vous jamais entendu pareille chose, monsieur ?

PICKERING (*riant de bon cœur*)

Jamais, madame Pearce, non, jamais !

HIGGINS (*avec patience*)

Enfin qu'y a-t-il ?

M^{me} PEARCE

Il y a, monsieur, que vous ne pouvez pas prendre une jeune fille ainsi, comme si vous ramassiez un caillou sur la grève.

HIGGINS

Et pourquoi pas ?

M^{me} PEARCE

Pourquoi pas! Mais vous ne savez rien sur elle, sur ses parents. Elle est peut-être mariée.

LISA

Oh! Quelle blague!

HIGGINS

Là! Comme cette jeune fille le dit très justement, quelle blague! Mariée, en vérité! Vous ne savez donc pas que dans cette classe une femme a l'air usé d'une pauvre esclave de cinquante ans, une année après son mariage?

LISA

Qui c'est qui voudrait se marier avec moi?

HIGGINS (*ayant soudain recours aux tons bas les plus vibrants, dans sa meilleure forme de diction*)

Mais, Élixa, les rues seront jonchées des cadavres des hommes qui se seront suicidés par amour pour vous, avant même que j'aie fini de vous perfectionner.

M^{me} PEARCE

Quelles bêtises racontez-vous là, monsieur. Vous ne devriez pas lui parler ainsi.

LISA (*se levant et se carrant avec détermination*)

J' fous le camp. Il est timbré, pour sûr. J' veux pas des l'çons avec des loufoques.

HIGGINS (*touché au vif par son insensibilité à sa diction*)

Ah vraiment! Alors je suis fou, moi? Très bien! Madame Pearce, vous n'avez pas besoin de commander de vêtements pour elle. Fichez-la dehors.

LISA (*pleurnichant*)

Non... Vous avez pas l' droit de m' toucher.

M^{me} PEARCE

Vous voyez maintenant ce que c'est que d'être impertinente. (*Elle indique la porte.*) Par ici, s'il vous plaît.

LISA (*presque en larmes*)

J'avais pas besoin de vos nippes. J'les aurais pas prises. (*Elle jette le mouchoir.*) J'peux m'payer des nippes moi-même, si je veux.

HIGGINS (*prenant adroitement le mouchoir, il barre le chemin à Éliisa qui se dirige à regret vers la porte*)

Vous êtes une vilaine fille ingrate. C'est là ma récompense pour vous avoir offert de vous tirer du ruisseau, de vous habiller avec élégance et de faire de vous une demoiselle distinguée.

M^{me} PEARCE

Assez, monsieur, assez. Je ne le permettrai pas. Le vilain, c'est vous. Retournez chez vos parents, ma fille, et dites-leur de mieux s'occuper de vous.

LISA

J'en ai pas, des parents. Y m'ont dit que j'étais ben assez grande pour gagner ma croûte et y m'ont fichue dehors.

M^{me} PEARCE

Où est votre mère?

LISA

J'en ai pas, de mère. Celle qui m'a fichue dehors, c'est ma sixième belle-mère. Mais j'm'en suis ben tirée sans elle. Et j'suis une honnête fille, moi.

HIGGINS

Très bien. Alors, pourquoi diable tous ces chichis? Cette jeune fille n'appartient à personne et n'est utile à personne, sauf à moi. (*Il va vers Mme Pearce et commence à se faire cajoleur.*) Vous pouvez l'adopter, madame Pearce. Je suis sûr qu'une fille serait une grande distraction pour vous. Allons, ne faites plus d'histoires. Emmenez-la en bas et...

M^{me} PEARCE

Mais que faut-il faire d'elle? Faudra-t-il la payer? Vraiment, monsieur, soyez un peu raisonnable.

HIGGINS

Oh, payez-la ce que vous jugerez nécessaire; et inscrivez-le aux dépenses du ménage. (*Avec impatience.*) Que diable fera-t-elle avec de l'argent? Elle aura sa nourriture et ses vêtements. Si vous lui donnez de l'argent, cela ne lui servira qu'à boire.

LISA (*s'en prenant à lui*)

Oh! C'que vous êtes brute, vous! C'est pas vrai! Jamais personne m'a vue un verre dans l'nez.

PICKERING (*sur un ton de bienveillante remontrance*)

Dites-moi, Higgins, est-ce qu'il ne vous vient pas à l'esprit que cette jeune fille peut être douée de sensibilité?

HIGGINS (*examinant Éliisa d'un œil critique*)

Ma foi, non, je ne le crois pas. Aucune sensibilité dont nous ayons à nous inquiéter. (*Avec bonne humeur.*) N'est-ce pas, Éliisa?

LISA

J'ai d' la sensibilité pareil comme les autres.

HIGGINS (*à Pickering, en réfléchissant*)

Vous voyez où se trouve la difficulté?

PICKERING

Hein? Quelle difficulté?

HIGGINS

Parvenir à la faire parler grammaticalement. La simple prononciation ira facilement.

LISA

J'veux pas parler grammaticalement. J'veux parler comme une dame.

M^{me} PEARCE

Voulez-vous avoir l'obligeance, monsieur, de rester sur la question qui nous occupe. Je désire savoir dans quelles conditions cette jeune fille sera ici. Aura-t-elle des gages? Et que deviendra-t-elle quand vous aurez fini vos leçons? Il faut envisager un peu l'avenir.

HIGGINS (*avec impatience*)

Dites-moi donc, madame Pearce, ce qu'elle deviendra si je la laisse au ruisseau.

M^{me} PEARCE

Cela c'est son affaire et pas la vôtre, monsieur.

HIGGINS

Eh bien, quand j'en aurai terminé avec elle, nous pourrons la rejeter dans le ruisseau; et alors ce sera de nouveau son affaire. Ainsi tout va bien.

LISA

Oh, vous, vous avez pas d'cœur! Vous pensez à personne qu'à vous-même. (*Elle se lève résolument.*) Oh, dites donc! J'en ai marre de tout ça! J'fous l'camp. (*Elle va vers la porte.*) Vous devriez avoir honte de vous, oui, honte.

HIGGINS (*saisissant un chocolat sur le piano, ses yeux commençant à pétiller de malice*)

Tenez, prenez un chocolat, Élisà.

LISA (*s'arrête, tentée*)

Comment que j'saurais c'qu'il peut y avoir dedans? J'ai entendu dire que des jeunes filles ont été droguées par des gens comme vous.

Vivement, Higgins tire son canif, coupe un chocolat en deux, en met une moitié dans sa bouche et l'avale, tandis qu'il offre l'autre moitié à Élisà.

HIGGINS

Un gage de ma bonne foi, Élisà. J'en mange une moitié et vous mangez l'autre. (*Lisa ouvre la bouche pour répliquer; il lance le demi-chocolat dedans.*) Vous en aurez des boîtes, des barils, tous les jours. Vous vous en nourrirez. Hein?

LISA (*qui a avalé le chocolat, après s'être presque étranglée*)

J' l'aurais pas bouffé; seulement j'suis trop comme il faut pour l'tirer de ma bouche.

HIGGINS

Écoutez, Élisabeth. Vous avez dit, je crois, que vous étiez arrivée en taxi?

LISA

Eh ben quoi! et après? J'ai aussi bien l'droit d'prendre un taxi que n'importe qui, j'pense.

HIGGINS

C'est bien vrai. Eh bien, Élisabeth, à l'avenir, vous prendrez autant de taxis que vous voudrez. Tous les jours, vous irez, vous viendrez en taxi. Vous ferez le tour de la ville en taxi. Pensez-y, Élisabeth.

M^{me} PEARCE

Monsieur, vous voulez la tenter, cette fille! Ce n'est pas honnête. Il faut qu'elle pense à l'avenir.

HIGGINS

À son âge! Quelle bêtise! Il est bien assez temps de penser à l'avenir quand on n'a pas d'avenir devant soi. Non, Élisabeth, faites comme cette dame, pensez à l'avenir des autres, mais ne pensez jamais au vôtre. Pensez à des chocolats, à des taxis, à de l'or, à des diamants!

LISA

Non, j'en veux point, d'or et des diamants. J'suis une honnête fille, moi. (*Elle se rassied en essayant d'être digne.*)

HIGGINS

Oui, Élisabeth, et vous continuerez à l'être, grâce aux soins de madame Pearce. Et vous épouserez un officier de la Garde avec une belle moustache, le fils d'un marquis, que son père déshériterait parce qu'il vous épouse. Mais le marquis se radoucira quand il verra votre beauté, votre vertu...

PICKERING

Pardon, mon cher Higgins, mais il faut que je vous interrompe. Madame Pearce a parfaitement raison. Si cette jeune fille se met entre vos mains pendant six mois pour une expérience d'enseignement, il faut qu'elle comprenne bien ce qu'elle fait.

HIGGINS

Mais comment le pourrait-elle? Elle est incapable de comprendre quoi que ce soit. D'ailleurs, y a-t-il quelqu'un parmi nous qui comprenne ce qu'il fait. Si nous le comprenions, le ferions-nous jamais?

PICKERING

C'est très fort, Higgins; mais cela manque de bon sens. (*A Élisabeth.*) Mademoiselle Doolittle...

LISA (*accablée*)

Oï-oï-oï!

HIGGINS

Vous voyez! Tout ce que vous tirerez d'elle c'est oï-oï-oï! Inutile de rien lui expliquer. En votre qualité de militaire, vous devriez le savoir. Donnez-lui des ordres; c'est ce qu'elle demande. Élisabeth, vous aller rester ici pendant six mois pour apprendre à parler avec élégance, comme une demoiselle de magasin chez un fleuriste. Si vous êtes sage et si vous faites tout ce qu'on vous dit, vous dormirez dans une vraie chambre à coucher et vous aurez beaucoup à manger et de l'argent pour acheter des chocolats et prendre des taxis. Si vous êtes méchante et paresseuse, vous dormirez dans l'arrière-cuisine avec les cancrelats, et madame Pearce vous rossera avec un manche à balai. Au bout de six mois vous irez, en voiture, à Buckingham Palace, somptueusement habillée. Si le roi découvre que vous n'êtes pas une véritable dame, la police vous mettra à la Tour de Londres, où vous aurez la tête coupée, pour servir d'exemple aux jeunes marchandes de fleurs présomptueuses. Mais si vous n'êtes pas découverte, vous recevrez dix francs en cadeau, pour commencer votre vie comme demoiselle de magasin. Si vous refusez cette offre, vous serez une vilaine ingrate, et les anges pleureront sur vous. (*A Pickering.*) Eh bien, Pickering, êtes-vous satisfait maintenant? (*A Mme Pearce.*) Voyons, madame Pearce, est-il possible d'expliquer les choses plus simplement et plus exactement?

M^{me} PEARCE (*avec patience*)

Vous feriez mieux, je crois, monsieur, de me laisser parler convenablement à cette jeune fille, en particulier. Je ne sais pas

encore si je puis me charger d'elle ou même consentir à cet arrangement. Je sais bien que vous ne lui voulez aucun mal; mais quand vous vous intéressez, comme vous dites, à l'accent des gens, vous ne pensez jamais à ce qui peut leur arriver et vous ne vous en souciez pas plus que pour vous-même. Allons, Élisà, venez avec moi.

HIGGINS

C'est bon, c'est bon. Merci, madame Pearce. Emballez-la pour la salle de bain.

LISA (*se lève à regret et avec méfiance*)

Vous, vous êtes une grande brute! J'resterai pas ici si ça me plaît pas. J'veux pas être rossée par personne. Moi, j'ai jamais demandé d'aller à Bucknam Palace, non. J'ai jamais eu d'histoires avec la police, moi. J'suis une honnête fille et...

M^{me} PEARCE

Ne répondez pas, ma fille. Vous ne comprenez pas ce Monsieur. Allons, venez avec moi. (*Elle se dirige vers la porte et la tient ouverte pour Élisà.*)

LISA (*tout en sortant*)

Eh bien, c'que j'dis est vrai. J'irai pas voir le roi, pas si on doit me couper la tête. Si j'avais su c'qu'allait m'arriver, j'serais pas v'nue ici! J'ai toujours été une honnête fille, et j'lui ai jamais dit un mot, à lui; et j'lui dois rien. Et puis, j'm'en fous, mais j'veux pas qu'on s'foute de moi; j'ai mes sentiments pareil comme les autres...

Mme Pearce ferme la porte et les plaintes d'Élisà ne sont plus perceptibles. Pickering quitte le devant de la cheminée et vient se mettre à cheval sur la chaise, ses bras posés sur le dossier.

PICKERING

Excusez-moi de vous poser très franchement une question, Higgins. Avez-vous de la moralité dans vos relations avec les femmes?

HIGGINS (*d'un air morose*)

Avez-vous jamais rencontré un homme qui eût de la moralité dans ses relations avec les femmes ?

PICKERING

Oui, très fréquemment même.

HIGGINS (*d'un ton décisif, en se soulevant sur les mains au bord du piano, et en s'asseyant dessus d'un bond*)

Eh bien, moi pas. Je trouve que dès l'instant où je laisse une femme devenir mon amie, elle devient jalouse, exigeante, soupçonneuse, enfin une sacrée peste. Et je trouve que dès l'instant où je me permets d'être l'ami d'une femme, je deviens égoïste et tyrannique. Les femmes bouleversent tout. Quand vous les laissez entrer dans votre vie, vous vous apercevez que la femme veut une chose et que vous en voulez une autre.

PICKERING

Quoi, par exemple ?

HIGGINS (*sautant du piano, avec agitation*)

Dieu seul le sait ! Peut-être la femme veut-elle vivre sa vie, et l'homme la sienne, lui aussi. Alors chacun s'efforce d'entraîner l'autre sur la mauvaise voie. L'un veut aller au nord, l'autre au sud, et le résultat est que tous deux sont obligés d'aller à l'est, tout en détestant chacun le vent d'est. (*Il s'assied sur la banquette devant le clavier.*) C'est pourquoi, mon cher, je suis un célibataire endurci, et il y a des chances pour que je le reste toujours.

PICKERING (*se levant et se penchant vers lui gravement*)

Allons, Higgins, vous savez bien ce que parler veut dire. Si je dois intervenir en cette affaire, je me sentirai responsable vis-à-vis de cette jeune fille. Alors, il est bien entendu, n'est-ce pas, qu'on n'abusera pas de sa situation.

HIGGINS

Ah, c'est cela que vous voulez dire ! Elle sera sacrée, je vous le jure. (*Se levant pour s'expliquer.*) Elle sera une élève, voyez-vous. Et l'enseignement serait impossible si les élèves n'étaient pas

sacrées. J'ai enseigné à des douzaines de millionnaires américaines à bien parler l'anglais, et c'étaient les plus jolies femmes du monde. Je suis blindé. Elles pourraient tout aussi bien être des morceaux de bois. Moi-même, d'ailleurs, c'est comme si j'étais un morceau de bois. C'est...

Mme Pearce ouvre la porte. Elle a le chapeau d'Élisa à la main. Pickering va vers le fauteuil près du foyer et s'y assied.

HIGGINS (*vivement*)

Eh bien, madame Pearce! Tout va bien?

M^{me} PEARCE (*de la porte*)

Je voudrais seulement vous dire un petit mot, monsieur, si vous le permettez.

HIGGINS

Mais oui, bien sûr. Entrez. (*Elle s'avance.*) Ne brûlez pas ça, madame Pearce. Je vais le garder comme curiosité. (*Il prend le chapeau.*)

M^{me} PEARCE

Maniez-le avec précaution, monsieur, je vous en prie! J'ai dû lui promettre de ne pas le brûler; mais il faut que je le passe un peu à l'étuve.

HIGGINS (*le posant précipitamment sur le piano*)

Diable! Merci. Eh bien, qu'avez-vous à me dire?

PICKERING

Suis-je de trop?

M^{me} PEARCE

Pas du tout, monsieur. Monsieur Higgins, voulez-vous avoir l'obligeance, je vous en prie, de veiller avec grand soin à votre langage devant cette jeune fille?

HIGGINS (*d'un ton sévère*)

Bien entendu. Je veille toujours à mon langage. Pourquoi me dites-vous cela?

M^{me} PEARCE (*impassible*)

Non, monsieur, vous n'y veillez pas toujours, quand vous avez égaré quelque chose ou quand vous êtes impatienté. Devant moi, ça n'a pas d'importance, j'y suis habituée. Mais devant cette jeune personne, vous ne devriez vraiment pas jurer.

HIGGINS (*avec indignation*)

Moi, je jure!... (*Très catégoriquement.*) Je ne jure jamais. J'ai horreur de cette habitude. Mais, qu'est-ce que vous voulez dire, sacré nom d'un chien?

M^{me} PEARCE (*continue avec calme*)

Voilà ce que je veux dire, monsieur. Vous jurez beaucoup trop. Je n'attache pas trop d'importance à vos « sacré nom d'un chien », ou à vos « que diable », « où diable » et « tonnerre de Dieu », mais...

HIGGINS

Madame Pearce! Pareil langage sortir de vos lèvres! Vraiment!

M^{me} PEARCE (*qui ne veut pas se laisser troubler*)

Mais il y a un certain mot que je dois vous prier de ne pas employer. La jeune fille vient justement de l'employer parce que son bain était trop chaud. Cela commence par la même lettre que Marie. Elle n'y est pour rien, elle l'a appris sur les genoux de sa mère. Mais vous, monsieur! Il ne faut pas qu'elle l'entende sortir de vos lèvres.

HIGGINS (*avec hauteur*)

Je ne peux pas me reprocher de l'avoir jamais prononcé, madame Pearce. (*Elle le regarde fixement. Aussi ajoute-t-il, avec impartialité, pour cacher sa gêne.*) Sauf peut-être, en cas d'extrême emportement, d'ailleurs tout à fait justifié.

M^{me} PEARCE

Mais, monsieur, pas plus tard que ce matin vous l'avez dit à propos de vos souliers, du beurre et du pain complet.

HIGGINS

Oh, ça! C'est une simple allitération, toute naturelle à un poète, madame Pearce.

M^{me} PEARCE

Eh bien! monsieur, quel que soit le nom dont il vous plaît de l'appeler, je vous en supplie, que cette jeune fille ne vous l'entende pas prononcer.

HIGGINS

Bon, bon! C'est tout?

M^{me} PEARCE

Non, monsieur. Il faudra que nous surveillions attentivement cette jeune fille sous le rapport de sa propreté personnelle.

HIGGINS

Certainement. Vous avez raison. C'est extrêmement important.

M^{me} PEARCE

Il ne faudrait pas qu'elle soit négligée dans sa mise, qu'elle n'ait pas d'ordre et laisse traîner ses affaires.

HIGGINS (*allant vers elle, avec sérieux*)

Tout à fait juste. Je voulais précisément attirer votre attention sur ce point. (*Il continue son chemin jusqu'à Pickering, qui jouit intensément de la conversation.*) Ce sont ces petites choses qui importent, Pickering. Prenez soin des sous et les louis prendront soin d'eux-mêmes, est un proverbe aussi vrai pour les habitudes personnelles que pour l'argent. (*Il vient se planter sur le tapis devant le foyer, avec l'air d'un homme qui occupe une position inattaquable.*)

M^{me} PEARCE

C'est bien vrai, monsieur. Alors, pourrais-je vous prier de ne pas descendre au petit déjeuner en robe de chambre, ou au moins de ne pas vous en servir aussi souvent comme serviette? Et si vous vouliez avoir la bonté de ne pas tout manger dans la même assiette et de vous souvenir qu'il ne faut pas poser la casserole du porridge sur la nappe propre, ce serait un meilleur exemple pour la jeune fille. Vous vous rappelez, la semaine dernière, vous avez failli vous étrangler avec une arête de poisson dans votre confiture.

HIGGINS (*bat en retraite et retourne vers le piano*)

Oh, il se peut que je fasse cela par hasard, sans y penser ; mais en tout cas je ne le fais pas habituellement. (*Avec irritation.*) À propos, ma robe de chambre pue diablement la benzine.

M^{me} PEARCE

C'est vrai, monsieur ; mais si vous continuez à vous essuyer les doigts...

HIGGINS (*criant*)

Oh, c'est bon, c'est bon ! Je les essuierai dans mes cheveux, à l'avenir.

M^{me} PEARCE

J'espère que vous n'êtes pas froissé, monsieur.

HIGGINS (*choqué qu'on puisse le croire capable de ressentiment*)

Non, non, pas du tout. Vous avez parfaitement raison et je veillerai soigneusement à mes manières devant cette jeune fille. C'est tout ?

M^{me} PEARCE

Non, monsieur. Est-ce qu'elle pourrait se servir d'une de ces robes japonaises que vous avez rapportées de l'étranger ? Il est vraiment impossible de lui remettre ses vieux vêtements.

HIGGINS

Certainement. Tout ce que vous voudrez. Est-ce bien tout ?

M^{me} PEARCE

Oui, monsieur, merci. (*Elle sort.*)

HIGGINS

Savez-vous, Pickering, que cette femme a les idées les plus extraordinaires sur mon compte. Je suis un homme timide et je me défie toujours de moi-même. Je n'ai jamais pu avoir, comme les autres garçons, le sentiment d'être vraiment adulte et formidable. Et pourtant, elle est fermement convaincue que je suis un de ces hommes tyranniques, arrogants et autoritaires à propos de tout. Je me demande vraiment pourquoi.

Mme Pearce revient.



M^{me} PEARCE

Pardon, monsieur, mais voilà déjà les ennuis qui commencent. Il y a à la porte un boueur, Alfred Doolittle, qui veut vous voir. Il dit que vous avez sa fille ici.

PICKERING (*se levant*)

Oh!... bigre! (*Il se retire devant la cheminée.*)

HIGGINS (*promptement*)

Faites entrer cette crapule.

M^{me} PEARCE

Bien, monsieur. (*Elle sort.*)

PICKERING

Peut-être n'est-ce pas une crapule, Higgins?

HIGGINS

Allons donc! C'est certainement une crapule.

PICKERING

Crapule ou non, je crains qu'il ne nous cause de l'ennui.

HIGGINS (*avec assurance*)

Non, je ne pense pas. Si quelqu'un a des ennuis, ce sera lui avec moi, et pas moi avec lui. Et puis, nous sommes sûrs d'en tirer quelque chose d'intéressant.

PICKERING

Sur la jeune fille?

HIGGINS

Mais non. Au sujet de son dialecte.

PICKERING

Oh!

M^{me} PEARCE (*de la porte*)

Doolittle, monsieur. (*Elle fait entrer Doolittle et se retire.*)

Alfred Doolittle est un boueur d'un certain âge, mais encore vigoureux. Il est vêtu du costume de sa profession et porte un chapeau dont le bord descend derrière sur sa nuque et ses épaules. Il a les traits bien dessinés et assez intéressants. Il semble aussi exempt de timidité que de conscience. Sa voix est remarquablement expressive, ce qui provient de son habitude de donner libre cours à ses sentiments, sans aucune réserve. Il pose, en ce moment, à l'homme blessé dans son honneur et farouchement résolu.

DOOLITTLE (*dans la porte, se demandant lequel des deux messieurs est son homme*)

Professeur Higgins?

HIGGINS

C'est moi. Bonjour. Asseyez-vous.

DOOLITTLE

Bonjour, patron. (*Il s'assied d'un air magistral.*) J viens pour une affaire très sérieuse, patron.

HIGGINS (*à Pickering*)

Élevé à Hounslow. Mère galloise, je pense. (*Doolittle ouvre la bouche, confondu. Higgins continue.*) Que voulez-vous, Doolittle?

DOOLITTLE (*d'un air menaçant*)

J' veux ma fille. Voilà ce que j' veux. Vous entendez?

HIGGINS

Bien sûr que vous la voulez. Vous êtes son père, n'est-ce pas? Vous ne vous figurez pas que quelqu'un d'autre veuille d'elle, dites? Je suis heureux de voir qu'il vous reste une étincelle de sentiment de la famille. Votre fille est là-haut. Emmenez-la tout de suite.

DOOLITTLE (*se levant, tout à fait déconcerté*)

Comment!

HIGGINS

Oui, tout de suite. Est-ce que vous croyez que je vais garder votre fille pour vous?

DOOLITTLE (*d'un ton de remontrance*)

Allons, patron, voyons!... C'est-y raisonnable? C'est-y juste d'abuser d'un homme, comme ça? La fille m'appartient. C'est vous qui l'avez. Alors, où est-ce que j viens dans l'affaire, moi?

HIGGINS

Votre fille a eu le toupet de venir chez moi, me demander de lui apprendre à parler convenablement, afin de trouver une place chez un fleuriste. Ce Monsieur et ma femme de charge ont été ici tout le temps. (*Le rudoyant.*) Et vous osez venir ici essayer de me faire chanter? C'est exprès que vous l'avez envoyée ici.

DOOLITTLE (*protestant*)

Non, patron.

HIGGINS

Si, vous devez l'avoir envoyée. Autrement, comment diable sauriez-vous qu'elle est ici?

DOOLITTLE

N' ramassez pas les gens comme ça, patron.

HIGGINS

La police vous ramassera. C'est un coup monté, un complot pour m'extorquer de l'argent sous la menace. Je vais téléphoner à la police. (*Il va résolument vers le téléphone et ouvre l'annuaire.*)

DOOLITTLE

J' vous ai t'y demandé un seul rond? J' prends à témoin Monsieur, qui est là: j'ai t'y dit un mot rapport à d' l'argent?

HIGGINS (*laissant l'annuaire et marchant vers Doolittle*)

Alors, pourquoi êtes-vous ici?

DOOLITTLE (*avec douceur*)

Dame, pourquoi qu'un homme serait venu ici? Soyez humain, patron.

HIGGINS (*désarmé*)

Alfred, l'avez-vous poussée à le faire ?

DOOLITTLE

Dieu sait que j'l'ai jamais poussée, patron. Voilà plus de deux mois que j'ai pas vu la gosse, j' vous le jure.

HIGGINS

Alors comment avez-vous su qu'elle était ici ?

DOOLITTLE (*d'un ton musical et mélancolique*)

J'vas vous dire, patron, si seulement vous me laissez placer un mot. J'demande pas mieux que d'vous l'dire. Je désire vous l'dire. Et même, j'attends pour vous l'dire.

HIGGINS

Dites donc, Pickering, cet homme a un certain don inné pour la rhétorique. Observez le rythme du chant des bois de son pays. « J'demande pas mieux que d'vous l'dire. Je désire vous l'dire. Et même, j'attends pour vous l'dire ». De la rhétorique sentimentale ! C'est la marque de son origine galloise. Cela explique aussi son penchant au mensonge et sa malhonnêteté.

PICKERING

Oh, Higgins, je vous en prie ! moi aussi, je suis de l'ouest du pays. (*A Doolittle.*) Comment avez-vous su que la jeune fille était ici, si vous ne l'avez pas envoyée ?

DOOLITTLE

Voilà comment c'était, patron. La fille a pris un gosse dans son taxi, pour lui faire faire une balade. C'est le gosse de sa proprio. Il est resté à rôder, espérant qu'elle le ramènerait chez lui en taxi. Quand elle a su que vous vouliez bien qu'elle reste chez vous, elle l'a envoyé chercher ses bagages. Ben, j'ai rencontré le gosse au coin de Long Acre et de Endell Street.

HIGGINS

Il y a un débit de boisson, n'est-ce pas ?

DOOLITTLE

Le Club du pauvre, patron. Pourquoi j'irais pas ?

PICKERING

Laissez-le donc raconter son histoire, Higgins.

DOOLITTLE

Le gosse m'a raconté de quoi y retournait. Alors, j'veus l'demande, qu'est-ce qu'ils étaient, mes sentiments et mon devoir de père ? Je dis au gosse « Apporte-moi les bagages », j'dis...

PICKERING

Mais pourquoi n'alliez-vous pas les chercher vous-même ?

DOOLITTLE

La proprio aurait pas voulu m'les confier, patron. C'est une femme comme ça : vous les connaissez. J'ai dû donner deux sous au même pour qu'il me les donne, le petit cochon. Et j'les ai apportés à Élisabeth, rien que pour vous obliger et pour être gentil. V'là tout.

HIGGINS

Quelle quantité de bagages ?

DOOLITTLE

Un instrument de musique, patron. Quelques images, un rien de bijouterie et une cage à serin. Elle a dit qu'elle avait pas besoin de vêtements, du tout. Qu'est-ce que je devais penser de ça, patron ? Je vous l'demande : comme père, qu'est-ce que je devais penser ?

HIGGINS

Alors, vous êtes venu la sauver de ce qui est pire que la mort, hein ?

DOOLITTLE (*avec satisfaction, soulagé d'être si bien compris*)

Tout juste, patron. C'est bien ça.

PICKERING

Mais pourquoi avez-vous apporté son bagage, si vous aviez l'intention de l'emmener?

DOOLITTLE

J'ai t'y parlé d' l'emmener, moi? Dites?

HIGGINS (*avec détermination*)

Vous allez l'emmener, et au galop. (*Il va jusqu'à la cheminée pour sonner.*)

DOOLITTLE (*se levant*)

Oh non, patron! Dites pas ça. J'suis pas homme à barrer la route à ma fille. Voilà une carrière qui s'ouvre devant elle, comme qui dirait, et...

Mme Pearce ouvre la porte et attend les ordres.

HIGGINS

Voici le père d'Élisa, madame Pearce. Il vient la chercher. Donnez-la-lui. (*Il s'en retourne vers le piano, avec l'air de se laver les mains de toute l'affaire.*)

DOOLITTLE

Non, non. Y a erreur. Écoutez-moi...

M^{me} PEARCE

Impossible de l'emmener, monsieur; comment le pourrait-il? Vous m'avez dit de brûler ses vêtements.

DOOLITTLE

Très juste. J'peux pas emporter c'te fille par les rues, nue comme une guenon, s'pas? Voyons, j'vous l'demande?

HIGGINS

Vous m'avez demandé votre fille. Eh bien! prenez-la, votre fille. Si elle n'a pas de vêtements, allez lui en acheter.

DOOLITTLE (*désespéré*)

Mais où sont les vêtements avec quoi elle est venue ? C'est-y moi qui les ont brûlés ou c'est-y votre dame ?

M^{me} PEARCE

Pardon, je suis la femme de charge. J'ai envoyé chercher des vêtements pour votre fille. Quand ils seront arrivés, vous pourrez l'emmener. Venez attendre dans la cuisine. Par ici, s'il vous plaît.

Doolittle, très ennuyé, la suit jusqu'à la porte; puis il hésite; finalement il se tourne vers Higgins d'un air de confiance.

DOOLITTLE

Écoutez donc, patron. Vous et moi, on est des hommes du monde, pas vrai ?

HIGGINS

Ah ! Nous sommes des hommes du monde ? Je crois, madame Pearce, qu'il vaut mieux vous en aller.

M^{me} PEARCE

Je le crois aussi, monsieur. (*Elle sort avec dignité.*)

PICKERING

Vous avez la parole, monsieur Doolittle.

DOOLITTLE (*à Pickering*)

Je vous remercie, patron. (*A Higgins, qui se réfugie sur la banquette du piano, un peu accablé par la proximité de son visiteur, car Doolittle a le parfum particulier à l'homme de sa profession.*) Eh bien ! la vérité c'est que j'veus ai, comme qui dirait, pris en affection, patron ; si vous voulez la fille, j'm'obstine pas tellement pour la ramener chez nous, et j'peux très bien prêter l'oreille à un arrangement. Regardez-la : comme jeune femme, c'est une même superbe. Mais comme ma fille, elle vaut pas son entretien ; et j'veus dis ça franchement. Tout ce que j'demande, moi, c'est mes droits de père ; et vous êtes bien le dernier homme au monde pour croire que j'la laisserais partir comme ça, pour rien ; car j'ai ben vu que vous êtes d'espèce honnête, patron. Alors, qué que c'est cent francs pour vous ? Et qué que c'est qu'Élisa pour moi ? (*Il retourne à sa chaise et s'assied d'un air supérieur.*)

PICKERING

Il faut que vous sachiez, Doolittle, que les intentions de M. Higgins sont tout à fait honorables.

DOOLITTLE

Bien sûr qu'elles le sont, patron. Si j'pensais qu'elles l'étaient pas, j'demanderais mille francs.

HIGGINS (*révolté*)

Est-ce à dire, sale crapule, que vous vendriez votre fille pour mille francs ?

DOOLITTLE

J'le ferais pas d'une manière générale; mais pour obliger un monsieur chic comme vous, je ferais beaucoup, j'vous assure.

PICKERING

Vous n'avez donc pas de moralité, mon ami ?

DOOLITTLE (*nullement déconcerté*)

Pas assez riche pour m'offrir ça, patron. Vous n'pourriez pas non plus, si qu'vous étiez aussi pauvre que moi. C'est pas que j'veux faire du mal, vous savez; mais si Lisa doit avoir quelque chose là-dedans, pourquoi pas moi aussi ?

HIGGINS (*perplexe*)

Je ne sais pas que faire, Pickering. Évidemment, du point de vue de la morale, c'est un véritable crime que de donner un sou à cet homme. Et pourtant, j'ai le sentiment qu'il y a dans sa réclamation une sorte de grossière justice.

DOOLITTLE

C'est bien ça, patron. C'est tout ce que j'dis. C'est le cœur d'un père, comme qui dirait.

PICKERING

Je comprends ce sentiment, mon cher Higgins; mais vraiment il ne me semble pas très honnête de...

DOOLITTLE

Oh, patron, dites pas ça. Faut pas l'prendre comme ça. Qu'est-ce que j'suis? Voyons, les patrons, à tous les deux j'vous demande qu'est-ce que j'suis? Eh bien, j'suis un pauvre qui mérite pas d'être secouru, v'là c'que j'suis. Et savez-vous c'que ça signifie pour un homme? Ça signifie qu'il a tout le temps la morale bourgeoise contre lui. Si y a quelque chose à toucher et que je m'présente pour en avoir un peu, c'est toujours la même histoire : « Vous l'méritez pas, aussi vous pouvez rien avoir ». Pourtant, mes besoins sont aussi grands que ceux d'la veuve la plus méritante qui touche en une semaine de l'argent dans six bonnes œuvres différentes, pour la mort du même mari. J'ai pas moins de besoins qu'un pauvre méritant : j'en ai plus que lui. J'mange d'aussi bon appétit que lui, et je pinte beaucoup plus. J'ai besoin de m'amuser un brin parce que j'suis un homme qui pense. J'ai besoin de gaieté, de chansons, de musique quand je m'sens triste. Eh bien, pour tout ça, on me fait payer pareil que les pauvres méritants. Voyons, qu'est-ce que c'est la morale de la classe bourgeoise? Simplement une excuse pour jamais rien m'donner. Donc, j'vous l'demande, parce que vous êtes deux messieurs bien, de pas jouer ce jeu-là avec moi. J'suis franc avec vous. J'prétends point être méritant. J'suis pas méritant, et je veux continuer à pas être méritant. J'aime ça; et pis, c'est la vérité. Voyons, allez-vous profiter de la nature d'un homme pour le voler du prix de sa fille, qu'il a élevée, nourrie et habillée à la sueur de son front jusqu'au jour où elle a été assez grande pour vous intéresser, vous autres messieurs? Cent francs, c'est-y pas raisonnable? J'vous l'demande, et j'm'en rapporte à vous.

HIGGINS (*se levant et allant vers Pickering*)

Dites donc, Pickering, si je m'occupais de cet homme pendant trois mois, il pourrait choisir entre un fauteuil ministériel et une chaire de prédicateur à la mode.

PICKERING

Que dites-vous de cela, Doolittle?

DOOLITTLE

Très peu pour moi, patron, merci beaucoup. J'ai entendu tous les prêcheurs et tous les premiers ministres — car j'suis un homme qui pense et j'suis d'attaque sur la politique, ou la religion ou les réformes sociales pareil que pour tous les autres amusements — et j'vous le dis, c'est une vie de chien, d'où que vous la regardez. La pauvreté qui mérite pas, voilà mon fort. À prendre l'une après l'autre toutes les positions sociales, c'est... c'est... eh bien ! c'est la seule qui a de la vie en elle, à mon goût.

HIGGINS

Allons, je suppose qu'il faut lui donner son billet de banque.

PICKERING

Je crains qu'il en fasse bien mauvais usage.

DOOLITTLE

Pas moi, patron, si j'peux m'en empêcher. Oh, craignez pas que j'l'économise et que j'le garde pour vivre dessus dans l'oisiveté. Y aura pas un sou de reste lundi ; faudra que j'aille turbiner comme si j'l'avais jamais eu. Bien sûr que ça m'appauvrira pas, vous pensez. Juste une bonne bamboche pour moi et la patronne, pour nous donner du plaisir à nous-mêmes, du turbin à d'autres et d'la satisfaction à vous de penser que ça n'a pas été jeté. Vous pouviez pas l'dépenser mieux.

HIGGINS (*sortant son carnet et venant se placer entre Doolittle et le piano*)

Oh ça, c'est irrésistible ! Donnons-lui deux billets.

DOOLITTLE

Non, patron. Elle aurait pas l'cœur d'en dépenser deux et peut-être que moi non plus. Deux cents balles, c'est des tas d'argent. Ça rend un homme prudent, et alors, adieu l'bonheur. Donnez-moi c'que j'vous demande, patron, pas un sou de plus, pas un sou de moins.

PICKERING

Pourquoi n'épousez-vous pas votre « patronne », comme vous l'appellez ? Je trouve qu'il ne faut pas aller jusqu'à encourager cette sorte d'immoralité.

DOOLITTLE

Dites-lui ça à elle, patron. Dites-lui ça. Moi, j'veux bien, car c'est moi qu'en souffre. J'ai pas de prise sur elle. Faut que j'sois gentil avec elle. Faut que j'lui donne des cadeaux. Faut que j'lui achète des frusques que c'en est une honte! Patron, j'suis l'esclave de cette femme, tout simplement parce que j'suis pas son mari de par la loi. Et elle le sait bien, va! Pigez-la à m'épouser! Un conseil, patron, épousez Élisabeth pendant qu'elle est encore jeune et qu'elle a pas l'expérience. Si vous le faites pas, vous le regretterez après. Et si vous le faites, c'est elle qui le regrettera après. Mieux vaut que c'est elle qui regrette, parce que vous, vous êtes un homme, et qu'elle c'est une femme qui sait pas comment être heureuse, de quelque façon qu'elle s'y prenne.

HIGGINS

Pickering, si nous continuons à écouter cet homme une minute de plus, il ne va plus nous rester aucune conviction. (*A Doolittle.*) Cent francs, avez-vous dit, n'est-ce pas?

DOOLITTLE

Merci beaucoup, patron.

HIGGINS

Vous êtes bien sûr de ne pas en vouloir deux cents?

DOOLITTLE

Pas c'te fois-ci. Une autre fois, patron.

HIGGINS (*lui tendant un billet de cent francs*)

Tenez.

DOOLITTLE

Merci, patron. Au revoir. (*Il se dirige en hâte vers la porte, anxieux de s'en aller avec son butin. Au moment où il l'ouvre, il se trouve face à face avec une jeune Japonaise coquette et d'une propreté exquise dans un simple kimono de coton bleu à petites fleurs de jasmin blanches. Mme Pearce l'accompagne. Il s'écarte de son chemin avec déférence.*) Excusez, mam'selle.

LA DAME JAPONAISE

C'te bonne blague! Tu reconnais pas ta fille?

DOOLITTLE, HIGGINS, PICKERING (*s'exclamant ensemble*)

Nom de Dieu! C'est Éliisa!

Comment! C'est elle, ça!

Sapristi!

ELISA

J'ai t'y pas l'air nigaud?

HIGGINS

Nigaud?

M^{me} PEARCE (*de la porte*)

Je vous en prie, monsieur, pas un mot qui puisse rendre cette petite vaine de sa personne.

HIGGINS (*consciencieusement*)

Oh! Vous avez raison, madame Pearce. (*À Éliisa.*) Ah, oui, diablement nigaud!

M^{me} PEARCE

Monsieur, je vous en prie.

HIGGINS (*se reprenant*)

Je voulais dire : extrêmement nigaud.

LISA

Avec mon chapeau j'aurai l'air tout à fait bien. (*Elle prend son chapeau sur le piano, le met sur sa tête et traverse la chambre jusqu'à la cheminée en se donnant des airs élégants.*)

HIGGINS

Une nouvelle mode, ma parole! Et dire qu'on devrait la trouver horrible!

DOOLITTLE (*avec un orgueil de père*)

Eh bien, j'aurais jamais cru qu'une fois nettoyée, elle aurait été aussi jolie que ça. Pas vrai patron, qu'elle m' fait honneur?

LISA

J'veus dis que c'est facile de s'nettoyer ici. De la flotte chaude et de la flotte froide au robinet, tant qu'on veut. Et des serviettes épaisses comme de la laine et un porte-serviette si chaud que ça vous brûle les doigts. Et des brosses douces pour s'frotter, et un bol en bois plein de savon qui sent comme les primevères. J'sais maintenant pourquoi que les dames c'est si propre! S'laver, c'est un plaisir pour elles. J'voudrais bien qu'elles voient ce que c'est pour celles comme moi!

HIGGINS

Je suis heureux que la salle de bain ait votre approbation.

LISA

Pas vrai! Elle l'a pas tout entière, et j' m'en fiche qui me l'entend dire. Mme Pearce le sait, elle.

HIGGINS (*à Mme Pearce*)

Que s'est-il passé?

M^{me} PEARCE (*aimablement*)

Oh, rien, monsieur; c'est sans importance.

LISA

J'ai eu bien envie d'la casser! J'savais plus de quel côté regarder. Mais j'ai pendu une serviette devant.

HIGGINS

Devant quoi?

M^{me} PEARCE

Devant la glace, monsieur.

HIGGINS

Ah, Doolittle, vous avez élevé votre fille avec trop de rigueur.

DOOLITTLE

Moi! Mais j'l'ai point élevée du tout, sauf en lui donnant de temps en temps une fessée avec le martinet. Faut pas mettre ça

sur mon dos, patron. Elle a pas l'habitude de ça, voyez-vous, et v'là tout. Mais elle attrapera bien vite vos magnières libres et sans-gêne.

LISA

J'suis une honnête fille, moi! Et j'veux pas attraper des magnières libres et sans-gêne.

HIGGINS

Écoutez, Éliisa, si vous dites encore une fois que vous êtes une honnête fille, votre père vous emmène à la maison.

LISA

Oh, pas lui. Vous connaissez pas mon père. Tout ce qu'y voulait ici, c'était toucher un peu d'argent pour se saouler.

DOOLITTLE

Eh bien, après? Pour quoi d'autre que j'voudrais toucher de la galette? Pour mettre dans le plateau à l'église, peut-être? (*Elle lui tire la langue. Il est si courroucé par cela que Pickering juge nécessaire de s'interposer entre eux.*) En voilà assez de tes insolences! Et que j't'entende pas en dire à ce Monsieur, ou t'auras de mes nouvelles, c'est moi qui te l'dis. T'entends?

HIGGINS

Avez-vous d'autres conseils à lui donner avant de vous en aller, Doolittle? Votre bénédiction, par exemple?

DOOLITTLE

Non, patron. J'suis pas assez poire pour mettre mes gosses au courant de tout c'que j'sais. C'est bien assez dur de les tenir sans ça. Si vous voulez améliorer l'esprit d'Éliisa, patron, faites-le vous-même, avec un martinet. À vous r'voir, messieurs. (*Il se tourne pour s'en aller.*)

HIGGINS (*d'un ton solennel*)

Attendez! Vous viendrez régulièrement voir votre fille. C'est votre devoir, vous entendez. Mon frère est pasteur et il pourra vous aider dans vos conversations avec elle.

DOOLITTLE (*évasivement*)

Certainement que j' viendrai, patron. Pas cette semaine, parce que j'ai d'l'ouvrage à une p'tite distance; mais plus tard vous pouvez compter sur moi. À vous r'voir, messieurs. À r'voir, ma'me. (*Il soulève son chapeau à madame Pearce, qui dédaigne le salut et sort. Il cligne de l'œil à Higgins, pensant qu'il est probablement un compagnon de misère qui souffre du caractère difficile de madame Pearce, puis il la suit.*)

LISA

Croyez pas c'qui dit, c'est un vieux menteur. Il aimerait bien mieux avoir un bouledogue à ses trousses qu'un pasteur. Vous l'reverrez pas de sitôt.

HIGGINS

Je ne désire pas le revoir. Et vous, Éliisa ?

LISA

Moi non plus. J'veux plus l'revoir jamais, non. Y me fait honte, à ramasser les ordures, au lieu de turbiner à son métier.

PICKERING

Et quel est son métier, Éliisa ?

LISA

Soutirer d'l'argent de la poche des autres pour l'mettre dans la sienne, à force de causer ! Son vrai métier c'est terrassier. Il le fait de temps à autre comme exercice, et il y gagne d'la bonne argent. Mais est-ce que vous allez plus m'appeler mamselle Doolittle ?

PICKERING

Je vous demande pardon, mademoiselle Doolittle, c'était un lapsus.

LISA

Oh, ça m'est égal; mais ça avait l'air si distingué ! C'que j'aimerais prendre un taxi pour aller au coin de Tottenham Court Road, descendre et lui dire d'm'attendre, rien que pour remettre les autres filles un peu à leur place. J'leur parlerais pas, vous savez.

PICKERING

Je crois qu'il vaut mieux attendre que nous vous ayons trouvé une toilette vraiment à la mode.

HIGGINS

D'ailleurs, vous ne devriez pas dédaigner vos anciennes amies, maintenant que vous vous êtes élevée sur l'échelle sociale. C'est ce que nous appelons de la pose.

LISA

Tout de même, j'espère bien que vous n'appellez plus ça des amies, maint'nant. Elles s'en sont assez souvent donné avec leurs moqueries, quand elles en avaient l'occasion; maint'nant c'est à mon tour de m'en donner un peu. Mais si j'dois avoir des frusques à la mode, j'attendrai. Ah, c'que j'aimerais en avoir! Madame Pearce dit que vous allez m'en donner pour me mettre au pieu, des différentes de celles que j'mets le jour. Ça paraît bien du gaspillage, puisque vous pourriez avoir pour ce prix-là quelque chose qu'on voit. D'ailleurs j'ai jamais pu m'imaginer qu'on fout'en l'air une liquette chaude pour en mettre une qui vous gèle les abattis en hiver.

M^{me} PEARCE (*réapparaissant*)

Venez, Éliisa. Les affaires neuves sont arrivées. Venez les essayer.

LISA

Oï-oï-oï-oï! (*Elle s'élance dehors.*)

M^{me} PEARCE (*la suivant*)

Oh, ne vous précipitez pas comme ça, ma fille. (*Elle ferme la porte derrière elle.*)

HIGGINS

La besogne sera dure, Pickering.

PICKERING (*avec conviction*)

Oui, je le crains fort!

RIDEAU

ACTE III

Le jour de réception de Mme Higgins. Personne n'est encore arrivé. Son salon, dans un appartement du quai de Chelsea a trois portes-fenêtres ouvertes sur un balcon garni de pots de fleurs, ayant vue sur le fleuve. Le plafond n'est pas aussi élevé qu'il le serait dans une maison plus ancienne de même apparence. Si l'on se tient en faisant face aux fenêtres, on a la cheminée à sa gauche et la porte dans le mur de droite, près du coin le plus proche des fenêtres.

Mme Higgins a été élevée dans le goût de Morris et de Burne-Jones. Sa pièce, tout à fait différente de celle de son fils, Wimpole Street, n'est pas encombrée de meubles, de petites tables et de bibelots. Au milieu de la pièce il y a un grand divan; celui-ci et le tapis, le papier à tapisser de style Morris, les rideaux de fenêtres en chintz Morris, le brocart du divan et de ses coussins, constituent les seuls ornements du salon; ils sont beaucoup trop beaux pour être cachés par un bric-à-brac de choses inutiles. Quelques bonnes toiles des expositions de la Grovesnor Gallery d'il y a trente ans (du genre Burne-Jones et non Whistler) sur les murs. Le seul paysage est un Cecil Lawson de grande taille. Il y a un portrait de Mme Higgins, telle qu'elle était quand, dans sa jeunesse, elle défiait la mode en portant un de ces beaux costumes à la Rossetti, qui caricaturés par des gens qui n'y comprenaient rien, conduisirent aux absurdités de l'esthétisme populaire des années soixante-dix.

Dans le coin opposé à la porte, diagonalement, Mme Higgins écrit à une table-bureau d'une élégante simplicité, avec un bouton de sonnette à sa portée. Elle a passé la soixantaine et depuis longtemps elle ne s'habille plus dans le goût de la mode. Il y a une chaise Chippendale en arrière, entre Mme Higgins et la fenêtre la plus proche d'elle. De l'autre côté de la pièce, un peu en avant, une chaise de l'époque d'Elisabeth, assez grossièrement sculptée, dans le goût d'Inigo Jones. Du même côté,

un piano à caisse décorée. Le coin entre la cheminée et la fenêtre est occupé par un canapé garni de coussins couverts de chintz de style Morris.

Il est entre quatre et cinq heures de l'après-midi.

La porte est ouverte violemment et Higgins entre avec son chapeau sur la tête.

M^{me} HIGGINS (*consternée, d'un ton de reproche*)

Henry! Que viens-tu faire ici aujourd'hui? C'est mon jour de réception et tu m'avais promis de ne jamais y venir. (*Comme il se penche pour l'embrasser, elle lui ôte son chapeau et le lui tend.*)

HIGGINS

Oh, flûte! (*Il jette le chapeau sur la table.*)

M^{me} HIGGINS

Allons, retourne vivement chez toi.

HIGGINS (*l'embrassant*)

Je le sais, maman. Je suis venu exprès.

M^{me} HIGGINS

Mais il ne faut pas que tu restes. Je parle sérieusement, Henry. Tu froisses tous mes amis, et ils ne reviennent plus après qu'ils t'ont rencontré.

HIGGINS

C'est absurde! Je sais que je ne peux pas tenir de conversation banale; mais les gens n'y font pas attention. (*Il s'assied sur le canapé.*)

M^{me} HIGGINS

Oh! tu crois cela, toi! Tu ne peux pas tenir de conversation banale? Vraiment! Et que dire de ta conversation sérieuse? Réellement, mon chéri, tu ne dois pas rester.

HIGGINS

Mais si, je dois rester. J'ai du travail pour toi. Un travail de phonétique.

M^{me} HIGGINS

Inutile, chéri. Je le regrette, mais je ne puis pas saisir tes voyelles; et bien que j'aime à recevoir de jolies cartes postales avec ta sténographie brevetée, j'ai toujours besoin de lire leurs copies, que tu m'envoies avec tant de sollicitude, en écriture ordinaire.

HIGGINS

Mais ce n'est pas un travail phonétique.

M^{me} HIGGINS

Tu viens de me dire que c'en était un.

HIGGINS

Non, pas pour toi. J'ai ramassé une jeune fille.

M^{me} HIGGINS

Cela veut-il dire qu'une jeune fille t'a ramassé, toi?

HIGGINS

Non, pas du tout. Je ne veux pas parler d'une aventure d'amour.

M^{me} HIGGINS

C'est bien dommage!

HIGGINS

Pourquoi?

M^{me} HIGGINS

Eh bien, tu ne tombes jamais amoureux de quelqu'un qui ait moins de quarante-cinq ans. Quand donc découvriras-tu qu'il y a, de par le monde, d'assez jolies jeunes femmes?

HIGGINS

Oh, je ne veux pas qu'on m'embête avec des jeunes femmes. Pour moi, vois-tu, la femme qu'on peut aimer, c'est quelqu'un dans ton genre, aussi pareil à toi que possible. Jamais je ne pourrai m'habituer à aimer sérieusement une jeune femme. Il y a des habitudes trop enracinées pour qu'on les change. (*Il se lève brusquement et marche de long en large en faisant tinter sa monnaie et ses clefs dans ses poches.*) D'ailleurs, elles sont toutes idiotes.

M^{me} HIGGINS

Sais-tu ce que tu ferais si tu m'aimais vraiment, Henry?

HIGGINS

Oh flûte! Quoi? Je me marierais, je suppose?

M^{me} HIGGINS

Non. Tu cesserais de t'agiter et tu enlèverais tes mains de tes poches. (*Il obéit, avec un geste de désespoir et se rassied.*) Là, c'est gentil. Maintenant parle-moi de cette jeune fille

HIGGINS

Elle va venir te voir.

M^{me} HIGGINS

Je ne me souviens pas de l'en avoir priée.

HIGGINS

Évidemment, non. C'est moi qui l'en ai priée. Si tu l'avais connue, tu ne l'aurais pas invitée.

M^{me} HIGGINS

Vraiment! Et pourquoi?

HIGGINS

Eh bien, voilà. C'est une vulgaire marchande de fleurs. Je l'ai ramassée sur le trottoir.

M^{me} HIGGINS

Et tu l'as invitée à mon jour de réception!

HIGGINS (*se levant et venant à elle pour la cajoler*)

Oh, ça se passera bien. Je lui ai appris à parler comme il faut et elle a reçu des ordres stricts au sujet de sa conduite. Elle doit s'en tenir à deux sujets : le temps et la santé de chacun. « Beau temps, comment vous portez-vous? » Enfin, tu vois. Elle ne doit pas se laisser entraîner à parler de choses en général. Ce sera sans danger.

M^{me} HIGGINS

Sans danger ! De parler de notre santé ! de l'intérieur de notre corps ! et peut-être de l'extérieur aussi ! Mais tu es fou, mon pauvre Henry !

HIGGINS (*avec impatience*)

Pourtant il faut bien qu'elle parle de quelque chose. (*Il se maîtrise et se rassied.*) Oh, elle sera très bien ; ne t'inquiète pas. Pickering s'en occupe avec moi. J'ai quasi parié qu'en six mois je la ferais passer pour une duchesse. J'ai commencé il y a quelques mois, et elle a fait des progrès aussi rapides que le feu dans un atelier de menuiserie ! Je gagnerai mon pari. Elle a l'oreille très fine, et elle a été plus facile à instruire que mes élèves bourgeois, parce qu'elle a eu à apprendre une langue complètement nouvelle. Elle parle l'anglais presque comme tu parles le français.

M^{me} HIGGINS

Alors tu dois être content.

HIGGINS

Oui et non.

M^{me} HIGGINS

Comment cela ?

HIGGINS

Évidemment, j'ai obtenu une bonne prononciation ; mais il ne faut pas considérer seulement *comment* une jeune fille prononce, mais aussi les *mots* qu'elle prononce. Et voilà où... (*Ils sont interrompus par la femme de chambre annonçant des visiteurs.*)

LA FEMME DE CHAMBRE

Madame et Mademoiselle Eynsford Hill. (*Elle se retire.*)

HIGGINS

Oh Seigneur ! (*Il se lève, saisit son chapeau sur la table et se dirige vers la porte ; mais avant de l'avoir atteinte, il est présenté par sa mère.*)

M^{me} et M^{lle} Eynsford Hill sont la mère et la fille qui se sont abritées de la pluie à Covent Garden. La mère est une femme bien élevée,

tranquille, qui a cet air habituel d'anxiété que donne le manque de ressources. La fille, elle, a acquis l'air gai de la femme qui se sent dans le monde comme chez elle : c'est la bravade de la pauvreté qui s'efforce de sauver les apparences.

M^{me} EYNSFORD HILL (à Mme Higgins)

Bonjour, chère madame. (*Elles se serrent la main.*)

M^{lle} EYNSFORD HILL

Vous allez bien? (*Elle lui serre la main.*)

M^{me} HIGGINS (présentant)

Mon fils Henry.

M^{me} EYNSFORD HILL

Votre célèbre fils! Comme il y a longtemps que je désirais vous rencontrer, professeur Higgins.

HIGGINS (*d'un air renfrogné, sans faire de mouvement dans sa direction*)

Enchanté. (*Il recule contre le piano et salue avec brusquerie.*)

M^{lle} EYNSFORD HILL (*s'avançant vers lui avec une familiarité pleine de confiance*)

Vous allez bien?

HIGGINS (*la regardant fixement*)

Vous, je vous ai déjà vue quelque part. Mais où? Je n'en ai pas la moindre idée; mais j'ai déjà entendu votre voix. (*D'un ton morne.*) Ça n'a pas d'importance. Vous feriez mieux de vous asseoir.

M^{me} HIGGINS

Je regrette de dire que mon célèbre fils a des manières déplorables. N'y faites pas attention.

M^{lle} EYNSFORD HILL (*gaiement*)

Entendu! (*Elle s'assied sur la chaise élisabethaine.*)

M^{me} EYNSFORD HILL (*un peu effarée*)

Pas du tout. (*Elle s'assied sur le divan, entre sa fille et Mme Higgins, qui a retourné la chaise de la table-bureau.*)

HIGGINS

Est-ce que j'ai été grossier ? Je ne voulais pas l'être.

Il va à la fenêtre du milieu et, le dos à la compagnie, contemple le fleuve et les fleurs dans Battersea Park, sur la berge opposée, comme si c'était un désert glacé.

La femme de chambre revient, introduisant Pickering.

LA FEMME DE CHAMBRE

Le colonel Pickering. (*Elle se retire.*)

PICKERING

Bonjour, chère Madame, comment allez-vous ?

M^{me} HIGGINS

Enchantée de votre visite. Connaissez-vous Mme Eynsford Hill, Mlle Eynsford Hill ? (*Échange de salutations. Le colonel avance un peu la chaise Chippendale, la plaçant entre Mme Eynsford Hill et Mme Higgins, et s'assied.*)

PICKERING

Henry vous a-t-il dit pourquoi nous venions ?

HIGGINS (*par-dessus son épaule*)

Nous avons été interrompus, sacré bon Dieu !

M^{me} HIGGINS

Oh Henry, Henry ! Vraiment !

M^{me} EYNSFORD HILL (*se levant à moitié*)

Est-ce que nous vous gênons ?

M^{me} HIGGINS (*se levant et la faisant se rasseoir*)

Non, non. Vous ne pouviez pas venir plus à propos. Nous désirions vous faire rencontrer une de nos amies.

HIGGINS (*se tournant, avec espoir*)

C'est vrai, pardieu ! Nous avons besoin de deux ou trois personnes. Vous ferez aussi bien l'affaire que n'importe qui.

La femme de chambre revient, introduisant Freddy.

LA FEMME DE CHAMBRE

Monsieur Eynsford Hill.

HIGGINS (*à mi-voix, à bout de patience*)

Dieu du ciel ! encore un !

FREDDY (*serrant la main de Mme Higgins*)

Comment va ?

M^{me} HIGGINS

Vous êtes bien gentil d'être venu. (*Présentant.*) Le colonel Pickering.

FREDDY (*s'inclinant*)

Comment va ?

M^{me} HIGGINS

Je ne crois pas que vous connaissiez mon fils, le professeur Higgins.

FREDDY (*s'avançant vers Higgins*)

Comment va ?

HIGGINS (*le regardant comme s'il avait affaire à un pickpocket*)

Vous, je jurerais que je vous ai déjà rencontré quelque part. Mais où était-ce ?

FREDDY

Je ne pense pas.

HIGGINS (*résigné*)

En tout cas, ça n'a pas d'importance. Asseyez-vous. (*Il donne une poignée de mains à Freddy et le lance presque sur le divan, le visage tourné vers les fenêtres ; puis il vient de l'autre côté du divan.*)

HIGGINS

Eh bien, nous y sommes maintenant! (*Il s'assied sur le divan, à la gauche de Mme Eynsford Hill.*) De quoi diable allons-nous parler en attendant Éliisa?

M^{me} HIGGINS

Henry! Si tu es la vie et l'âme des réunions de la Royal Society, tu es vraiment assez pénible dans les circonstances plus banales de la vie.

HIGGINS

Vraiment? Je regrette beaucoup. (*Tout à coup, il rayonne.*) Mais c'est que c'est vrai, ma parole! (*Riant bruyamment.*) Ha! ha!

M^{lle} EYNSFORD HILL (*qui considère Higgins comme un parti tout à fait désirable*)

Je suis tout à fait de votre avis. Moi non plus, je ne peux pas parler pour ne rien dire. Ah! si au moins on voulait être franc et dire ce que l'on pense réellement!

HIGGINS (*redevenant morose*)

Ah! Bon Dieu, non!

M^{me} EYNSFORD HILL (*épousant le point de vue de sa fille*)

Mais pourquoi pas?

HIGGINS

Mais sacristi, ce qu'on se figure être obligé de penser est déjà assez fâcheux; et dire ce qu'on pense réellement, ce serait mettre fin à toutes les apparences. Croyez-vous que ce serait vraiment agréable si je devais laisser échapper en ce moment tout ce que je pense réellement?

M^{lle} EYNSFORD HILL (*gaiement*)

Est-ce donc si cynique?

HIGGINS

Cynique! Mais qui diable dit que ce serait cynique? Je veux dire que ce ne serait pas convenable.

M^{me} EYNSFORD HILL (*sérieusement*)

Oh! Monsieur Higgins, je suis sûre que ce n'est pas ce que vous voulez dire.

HIGGINS

Voyons, est-ce que nous ne sommes pas tous, plus ou moins, des sauvages? Nous sommes censés être civilisés et cultivés — connaître tout ce qui a trait à la poésie, à la philosophie, aux arts, aux sciences et ainsi de suite. Mais combien d'entre nous connaissent seulement la signification de ces mots? (*À Mlle Eynsford Hill*) Que connaissez-vous de la poésie, vous? (*À Mme Eynsford Hill*) Et vous, que connaissez-vous de la science? (*Indiquant Freddy*) Et lui, que connaît-il de l'art, de la science ou de n'importe quoi? Que diable vous imaginez-vous que je connaisse de la philosophie?

M^{me} HIGGINS (*en manière d'avertissement*)

Ou des bonnes manières, Henry?

LA FEMME DE CHAMBRE (*ouvrant la porte*)

Mademoiselle Doolittle. (*Elle se retire.*)

HIGGINS (*se levant vivement et allant rapidement vers Mme Higgins*)

La voici, maman. (*Il se met sur la pointe des pieds et fait des signes au-dessus de la tête de sa mère, pour indiquer à Élisabeth laquelle des dames est son hôtesse.*)

Élisabeth, qui est habillée de façon exquise, produit, en entrant, une telle impression d'être remarquablement belle et distinguée, que tous se lèvent, frémissants. Guidée par les signes de Higgins, elle va vers Mme Higgins avec une grâce étudiée.

LISA (*parlant avec une prononciation d'une correction pédante et avec un ton d'une grande beauté*)

Bonjour, madame, comment allez-vous? Monsieur Higgins m'a dit que je pouvais venir vous voir.

M^{me} HIGGINS (*cordialement*)

Il a bien fait. Je suis vraiment heureuse de vous voir.

PICKERING

Comment allez-vous, mademoiselle ?

LISA (*lui donnant une poignée de main*)

Le colonel Pickering, n'est-ce pas ?

M^{me} EYNSFORD HILL

Je vous ai déjà rencontrée, mademoiselle, je suis sûre. Je me rappelle vos yeux.

LISA

Comment allez-vous ? (*Elle s'assied avec grâce sur le divan, à la place que vient de quitter Higgins.*)

M^{me} EYNSFORD HILL (*présentant*)

Ma fille Clara.

LISA

Comment allez-vous ?

M^{lle} EYNSFORD HILL (*avec spontanéité*)

Comment allez-vous ? (*Elle s'assied sur le divan à côté d'Élisa, et la dévore des yeux.*)

FREDDY (*s'approchant de leur côté*)

J'ai certainement déjà eu le plaisir...

M^{me} EYNSFORD HILL (*présentant*)

Mon fils Freddy.

LISA

Comment allez-vous ?

Freddy, ensorcelé, salue et s'assied sur la chaise élisabethaine.

HIGGINS (*brusquement*)

Nom d'un chien ! Je me rappelle, maintenant ! (*Tous le regardent avec ébahissement.*) Covent Garden ! (*Lamentable.*) Quelle sacrée histoire !

M^{me} HIGGINS

Henry, je t'en prie! (*Il est sur le point de s'asseoir sur le bord de la table-bureau.*) Non, non, ne t'assieds pas sur mon bureau, tu vas le casser.

HIGGINS (*boudeur*)

Pardon.

Il va vers le canapé du fond, trébuchant sur le garde-feu et sur la garniture de foyer pour s'y rendre; il s'en sort avec des jurons étouffés et termine son périple désastreux en se jetant avec un tel emportement sur le canapé qu'il risque de le briser. Mme Higgins le regarde, mais se maîtrise et ne dit rien.

Un long et lourd silence suit.

M^{me} HIGGINS (*dit enfin, sur le ton de la conversation*)

Pensez-vous qu'il pleuve, aujourd'hui?

LISA

La faible dépression qui règne sur l'ouest de ces îles va probablement se diriger lentement vers l'est. Mais rien n'indique un grand changement dans la situation barométrique.

FREDDY

Ha! ha! ha! Ce que c'est rigolo!

LISA

Qu'y a-t-il de mal dans ce que je viens de dire, jeune homme? Je parie que je l'ai bien dit.

FREDDY

Crevant!

M^{me} EYNSFORD HILL

J'espère qu'il ne va pas faire froid. Il y a tellement de grippe partout. Régulièrement, chaque printemps, cela fait le tour de toute la famille.

LISA (*d'un air sombre*)

Ma tante est morte de la grippe: du moins, on l'a prétendu.

M^{me} EYNSFORD HILL (*fait claquer sa langue avec sympathie*)

Tt, Tt!

LISA (*du même ton tragique*)

Mais moi je crois bien qu'on lui a fait son affaire à la vieille.

M^{me} HIGGINS (*intriguée*)

On lui a fait son affaire?

LISA

Oui-i-i! Seigneur Dieu! Pourquoi serait-elle morte de la grippe? L'année d'avant, elle s'était tirée saine et sauve de la diphtérie. Je l'ai vue, de mes propres yeux vue. Elle en était toute bleue. Tout le monde croyait qu'elle était morte. Mais mon père, lui, il a pas cessé de lui verser de l'eau-de-vie dans la gorge, à pleines cuillerées, jusqu'à tant qu'elle revienne à elle d'un coup, si soudain qu'elle a cassé le bout de la cuiller avec ses dents.

M^{me} EYNSFORD HILL (*saisie*)

Oh, mon Dieu!

LISA (*accumulant ses accusations*)

Voyons, est-ce qu'une femme de cette force-là s'en irait mourir de la grippe? Et qu'est devenu son chapeau de paille neuf qui aurait dû me revenir? Quelqu'un l'a chipé, et ce que je dis, c'est que ceux qui l'ont chipé lui ont fait son affaire.

M^{me} EYNSFORD HILL

Qu'est-ce que cela signifie: lui faire son affaire?

HIGGINS (*avec hâte*)

Oh, c'est la nouvelle manière de dire des riens. Faire son affaire à une personne, cela veut dire la tuer.

M^{me} EYNSFORD HILL (*horriée, à Élis*)

Vous ne croyez pas réellement que votre tante ait été tuée?

LISA

Non, peut-être! Ceux avec qui elle vivait l'auraient tuée pour une épingle à chapeau, sans parler d'un chapeau.

M^{me} EYNSFORD HILL

Mais ce n'était pas bien de la part de votre père de lui verser ainsi de l'eau-de-vie dans la gorge. Il aurait pu la tuer.

LISA

Oh, pas elle. L'eau-de-vie, c'était pour elle, comme le lait de sa mère. Et puis, il en avait déjà tant versé dans sa gorge à lui, qu'il savait le bien que ça faisait.

M^{me} EYNSFORD HILL

Vous voulez dire qu'il buvait?

LISA

S'il buvait! Ma parole! c'était chronique.

M^{me} EYNSFORD HILL

Ce devait être affreux pour vous.

LISA

Non, pas du tout. D'après ce que j'ai pu voir, ça ne lui a jamais fait de mal. Mais faut dire qu'il ne le faisait pas régulièrement. (*Avec bonne humeur.*) Des bordées, de temps à autre, comme vous diriez. Il était toujours plus gentil quand il avait bu sa goutte. Quand il était sans ouvrage, ma mère lui donnait toujours quelques sous en lui disant de sortir et de ne rentrer que quand il aurait assez bu pour être gai et amoureux. Il y a des tas de femmes qui doivent faire boire leur mari pour rendre la vie tenable avec lui. (*Maintenant tout à fait à son aise.*) Vous comprenez, voilà comment ça se passe. Si un homme a tant soit peu de conscience, c'est toujours quand il est à jeun que ça lui prend, et alors ça lui fiche le cafard. Une goutte de gnole le remet sur pieds et le rend tout heureux. (*A Freddy qui se tord d'un rire contenu.*) Dites donc, vous, de quoi rigolez-vous?

FREDDY

De la nouvelle manière de dire des riens! Vous la possédez si bien.

LISA

Si je la possède si bien, alors pourquoi que vous riez?
(*A Higgins.*) Est-ce que j'ai dit quelque chose que je n'aurais pas dû dire?

M^{me} HIGGINS (*s'interposant*)

Mais non, pas du tout, mademoiselle.

LISA

Ah, c'est heureux! (*Devenant expansive.*) Ce que j'ai toujours dit, c'est que...

HIGGINS (*se levant et consultant sa montre*)

Hum!

LISA (*se retournant pour le regarder, comprend l'avertissement et se lève*)

Ah! il faut que je parte. (*Tous se lèvent. Freddy va à la porte.*)
Enchantée de vous avoir vue. Au revoir, madame. (*Elle serre la main de Mme Higgins.*)

M^{me} HIGGINS

Au revoir, mademoiselle.

LISA

Au revoir, colonel.

PICKERING

Au revoir, mademoiselle. (*Ils se serrent la main.*)

LISA (*faisant un signe de tête aux autres*)

Au revoir, tout le monde.

FREDDY (*lui ouvrant la porte*)

Allez-vous à pied par le parc, mademoiselle? Si oui...

LISA

A pied? Ah, merde alors! (*Sensation.*) Je vais en taxi, moi!
(*Elle sort.*)

Pickering s'assied, le souffle coupé. Freddy sort sur le balcon pour l'entrevoir encore une fois.

M^{me} EYNSFORD HILL (*qui accuse le coup*)

Non, vraiment, je ne peux pas m'habituer aux nouvelles manières.

CLARA (*se jetant, avec mécontentement, sur la chaise élisabethaine*)

Mais elles sont très bien, maman, tout à fait bien. Si tu restes si vieux jeu, on va croire que nous n'allons jamais nulle part et que nous ne voyons personne.

M^{me} EYNSFORD HILL

Il est possible que je sois très vieux jeu, mais j'espère, Clara, que tu ne vas pas te mettre à employer cette expression. Maintenant, je suis habituée à t'entendre parler des hommes comme de propres à rien et à tout qualifier de dégoûtant et d'infect. Je trouve cela horrible et vulgaire, je te l'ai déjà dit. Mais ce mot dépasse tout. N'êtes-vous pas de cet avis, colonel ?

PICKERING

Ne me le demandez pas ! J'ai passé plusieurs années aux Indes et, à mon retour, j'ai trouvé les manières si changées que parfois je me demande si je suis dans un salon comme il faut, ou sur le gaillard d'avant d'un navire.

CLARA

Tout cela est question d'habitude. Il n'y a ni bien ni mal dans ce mot-là. On ne veut rien dire en l'employant. Et c'est si pittoresque et cela donne une emphase si piquante à des choses qui ne sont pas très spirituelles en elles-mêmes. Je trouve tout à fait charmante et innocente cette nouvelle façon de dire des riens.

M^{me} EYNSFORD HILL (*se levant*)

Eh bien, je crois qu'après ceci, il est temps que nous nous en allions.

Pickering et Higgins se lèvent

CLARA (*se levant*)

C'est vrai. Nous avons encore trois visites à rendre aujourd'hui. Au revoir, madame. Au revoir, colonel. Au revoir, monsieur.

HIGGINS (*allant vers elle d'un air rébarbatif et l'accompagnant jusqu'à la porte*)

Au revoir. N'oubliez pas, dans vos trois visites, d'employer cette nouvelle manière de dire des riens. N'ayez pas peur. Lancez-vous hardiment!

CLARA (*tout en sourires*)

Je n'y manquerai pas. Au revoir. Quelle bêtise que toute cette pruderie du siècle dernier!

HIGGINS (*pour l'entraîner*)

Oh oui! une sacrée bêtise!

CLARA

Une bêtise bien emmerdante!

M^{me} EYNSFORD HILL (*sursautant*)

Oh, Clara!

CLARA

Ha! ha! (*Elle sort radieuse, consciente d'être tout à fait dans le ton, et on l'entend descendre l'escalier dans une cascade de rire argentin.*)

FREDDY (*s'exclamant*)

Eh bien, je vous demande un peu... (*Il y renonce et va vers Mme Higgins.*) Au revoir, madame.

M^{me} HIGGINS (*lui serrant la main*)

Au revoir. Aimerez-vous rencontrer encore Mlle Doolittle?

FREDDY (*avidement*)

Oh, oui, joliment!

M^{me} HIGGINS

Eh bien, vous connaissez mes jours.

FREDDY

Oui, merci beaucoup. Au revoir. (*Il sort.*)

M^{me} EYNSFORD HILL (*à Higgins*)

Au revoir, monsieur.

HIGGINS

Au revoir, madame. Au revoir.

M^{me} EYNSFORD HILL (*à Pickering*)

C'est inutile, jamais je ne pourrai employer ce mot.

PICKERING

Ne l'employez pas, madame. Ce n'est pas obligatoire. Vous vous en passerez fort bien, je vous assure.

M^{me} EYNSFORD HILL

Oui, mais Clara me malmène tant si je n'ai pas l'argot dernier cri plein la bouche. Au revoir.

PICKERING

Au revoir. (*Ils se serrent la main.*)

M^{me} EYNSFORD HILL (*à Mme Higgins*)

Ne faites pas attention à Clara. (*Pickering, s'apercevant, au ton plus bas de sa voix, que ceci n'est pas pour lui, rejoint discrètement Higgins à la fenêtre.*) Nous sommes si pauvres! et elle va si peu à des réceptions, la pauvre enfant! Elle ne se rend pas bien compte. (*Mme Higgins, voyant que ses yeux sont humides, lui prend la main avec sympathie et l'accompagne jusqu'à la porte.*) Mais mon garçon est gentil, n'est-ce pas?

M^{me} HIGGINS

Oui, très gentil. Je serai toujours enchantée de le voir.

M^{me} EYNSFORD HILL

Merci, chère amie. Au revoir. (*Elle sort.*)

HIGGINS (*brûlant d'impatience*)

Eh bien! Trouves-tu Éliisa présentable? (*Il fonce sur sa mère et l'entraîne vers le divan, où elle s'assied à la place d'Éliisa, avec son fils à sa gauche. Pickering retourne à sa chaise, à droite de Mme Higgins.*)

M^{me} HIGGINS

Quel nigaud tu fais ! Bien sûr qu'elle n'est pas du tout présentable. Elle est un triomphe de ton art et de celui de sa couturière ; mais si tu crois un seul instant qu'elle ne se trahit pas dans chacune de ses phrases, tu es complètement timbré en ce qui la concerne.

PICKERING

Mais ne croyez-vous pas qu'on puisse arriver à faire quelque chose ? Je veux dire quelque chose pour éliminer l'élément scatologique de sa conversation.

M^{me} HIGGINS

Non, tant qu'elle sera entre les mains d'Henry.

HIGGINS (*peiné*)

Veux-tu dire que mon langage n'est pas convenable ?

M^{me} HIGGINS

Non, mon chéri ; il serait tout à fait convenable mettons sur un chaland ; mais pas dans la bouche d'Élisa, à une garden-party.

HIGGINS (*très blessé*)

Eh bien, je vous dirais que...

PICKERING (*l'interrompant*)

Voyons, Higgins, apprenez à vous connaître vous-même. Je n'ai plus entendu un langage comme le vôtre depuis que nous passions la revue des volontaires à Hyde Park, il y a vingt ans.

HIGGINS (*boudeur*)

Oh, si vous aussi, vous êtes de cet avis... Je ne prétends pas toujours parler comme un évêque.

M^{me} HIGGINS (*calmant Henry en touchant son bras*)

Dites-moi donc, colonel, comment les choses se passent-elles exactement Wimpole Street ?

PICKERING (*gaiement, comme si cela changeait complètement le sujet*)

Eh bien, je suis venu y habiter avec Henry. Nous travaillons ensemble à mes dialectes hindous, et nous trouvons plus commode..

M^{me} HIGGINS

Oui, oui, je sais tout cela. C'est un excellent arrangement. Mais où habite cette jeune fille?

HIGGINS

Avec nous, naturellement. Où pourrait-elle habiter?

M^{me} HIGGINS

Mais dans quelles conditions? Est-ce une servante? Sinon, qu'est-elle?

PICKERING (*lentement*)

Je crois comprendre ce que vous voulez dire, madame...

HIGGINS

Sacré bon Dieu! que je sois pendu si *moi*, je comprends. Voilà des mois que je travaille cette jeune fille, tous les jours, pour l'amener au point où elle en est. D'ailleurs, elle se rend utile. Elle sait où se trouvent mes affaires, elle se souvient de mes rendez-vous, et ainsi de suite.

M^{me} HIGGINS

Comment ta femme de charge s'entend-elle avec elle?

HIGGINS

Mme Pearce? Oh, elle est diablement contente d'être soulagée comme ça; car avant l'arrivée d'Élisa, c'était elle qui devait me trouver mes affaires et se rappeler mes rendez-vous. Mais au sujet d'Élisa, elle a vraiment une araignée dans le plafond. Elle me répète, tout le temps : « Vous ne réfléchissez pas, monsieur », n'est-ce pas, Pick?

PICKERING

Oui, c'est la formule : « Vous ne *réfléchissez* pas, monsieur ». C'est la conclusion de toutes ses conversations au sujet d'Élisa.

HIGGINS

Comme si je cessais jamais de réfléchir à cette fille, à ses sacrées voyelles et à ses diables de consonnes. Je suis crevé à force d'y réfléchir, de surveiller ses lèvres et ses dents et sa langue, sans parler de son âme, qui est la chose la plus bizarre en elle.

M^{me} HIGGINS

En vérité, vous êtes tous les deux de grands bébés qui jouent avec une poupée vivante.

HIGGINS

Nous jouons ! C'est le travail le plus dur que j'aie jamais entrepris. Ne t'y trompe pas, maman. Mais tu n'as pas idée comme c'est formidablement intéressant, de prendre un être humain et de le transformer, en lui créant un nouveau langage, en un être humain absolument différent. C'est vraiment combler l'abîme le plus profond qui sépare une classe d'une autre classe, et une âme d'une autre âme.

PICKERING (*avançant sa chaise plus près de Mme Higgins et se penchant avec vivacité vers elle*)

Oui, c'est extraordinairement intéressant. Je vous assure, madame, que nous prenons Élisabeth très au sérieux. Toutes les semaines — presque tous les jours, même — il y a quelque changement. (*Se rapprochant encore.*) Nous enregistrons chaque étape et nous en gardons le témoignage : des douzaines de disques de phonographe et de photographies.

HIGGINS (*assaillant Mme Higgins de l'autre côté*)

Oui, pardieu ! C'est l'expérience la plus absorbante que j'aie jamais entreprise. Élisabeth remplit véritablement notre vie, pas vrai, Pick ?

PICKERING

Nous ne faisons plus que parler d'Élisabeth.

HIGGINS

Qu'enseigner Élisabeth.

PICKERING

Qu'habiller Élisà.

M^{me} HIGGINS

Comment !

HIGGINS

Qu'inventer de nouvelles Élisà.

(Higgins et Pickering parlent maintenant ensemble, de chaque côté de Mme Higgins.)

HIGGINS

Tu sais qu'elle a la plus extraordinaire finesse d'oreille.

Exactement comme un perroquet. Je lui ai fait essayer toutes les espèces de sons possibles qu'un être humain peut produire.

Les dialectes européens, africains, le clappement de langue hottentot, un tas de choses qu'il m'a fallu des années pour saisir;

et elle les saisit d'un seul coup, à l'instant même, comme si elle

n'avait fait que ça toute sa vie.

PICKERING

Je vous assure, chère Madame, que cette jeune fille

est un génie. Elle sait jouer admirablement du piano.

Nous l'avons menée à des concerts classiques et à des music-halls;

c'est tout pareil pour elle, car elle joue tout

ce qu'elle entend, aussitôt qu'elle rentre à la maison, que ce

soit du Beethoven, du Brahms, du Lehar ou du Lionel

Monckton;

et dire qu'il y a six mois, elle n'avait même jamais touché un piano...

M^{me} HIGGINS *(se bouche les oreilles avec ses doigts, car ils font un bruit intolérable, en criant maintenant à qui mieux mieux)*

Ch! Ch! Ch! Ch! *(Ils s'arrêtent.)*

PICKERING

Excusez-moi, madame. *(Il recule sa chaise, en manière d'excuse.)*

HIGGINS

Pardon. Mais quand Pickering se met à crier, plus personne ne peut placer un mot.

M^{me} HIGGINS

Tais-toi, Henry. Dites-moi, colonel, n'avez-vous pas compris que lorsque Éliisa est entrée chez Henry, quelque chose est entré avec elle?

PICKERING

Oui, son père. Mais Henry a eu vite fait de s'en débarrasser.

M^{me} HIGGINS

Il eût été plus à propos que ce fût sa mère. Mais puisque ce n'était pas sa mère, ce fut autre chose.

PICKERING

Mais quoi?

M^{me} HIGGINS (*datant inconsciemment en se servant de ce terme*)

Un problème.

PICKERING

Ah, je vois. Le problème de savoir comment la faire passer pour une jeune fille distinguée.

HIGGINS

Je le résoudrai, ce problème. Je l'ai même déjà à moitié résolu.

M^{me} HIGGINS

Mais non, hommes stupides que vous êtes! Le problème est de savoir ce qu'on fera d'elle après.

HIGGINS

Je n'y vois rien de difficile. Elle pourra faire son chemin avec tous les avantages que je lui aurai donnés.

M^{me} HIGGINS

Ah, oui, les avantages de cette pauvre femme, qui était là tout à l'heure! Les manières et les habitudes qui rendent une belle dame incapable de gagner sa vie sans lui apporter les revenus d'une belle dame! C'est cela que tu veux dire?

PICKERING (*avec indulgence, car cela l'ennuie*)
Tout ira bien, madame, vous verrez. (*Il se lève pour partir.*)

HIGGINS
Nous lui trouverons un bon petit emploi, va!

PICKERING
Elle est heureuse comme ça. Alors ne vous tracassez pas pour elle. Au revoir, madame. (*Il lui serre la main, comme pour consoler un enfant apeuré, puis il se dirige vers la porte.*)

HIGGINS
D'ailleurs, à quoi bon se tracasser maintenant? La chose est faite. Au revoir, maman. (*Il embrasse Mme Higgins et suit Pickering.*)

PICKERING (*se retournant pour adresser une dernière consolation*)
Il y a des tas de débouchés. Nous ferons ce qu'il faut. Au revoir, madame.

HIGGINS (*à Pickering, tandis qu'ils sortent ensemble*)
Si nous l'emmenions à l'exposition Shakespeare à Earls Court?

PICKERING
Oui, c'est ça. Ses remarques seront délicieuses.

HIGGINS
Et quand nous serons rentrés, elle imitera tous les types qu'on aura vus.

PICKERING
Épatant! (*On les entend rire en descendant l'escalier.*)
M^{me} HIGGINS (*se lève d'un bond, avec impatience, et retourne à son travail, au bureau. Elle écarte les papiers en désordre devant elle, s'empare d'une feuille de papier dans son classeur et essaie résolument d'écrire. Elle y renonce à la troisième ligne, jette sa plume, saisit les bords de la table avec irritation et s'exclame*)

Oh, les hommes! les hommes! les hommes!

RIDEAU

ACTE IV

Le laboratoire de Wimpole Street. Minuit. Personne dans la pièce. La pendule, sur la cheminée sonne douze coups. Le feu n'est pas allumé. C'est une nuit d'été.

On entend bientôt Higgins et Pickering sur l'escalier.

HIGGINS (*appelant Pickering qui est plus bas*)

Dites donc, Pick, voulez-vous fermer à clef? Je ne sortirai plus.

PICKERING

Bien. Madame Pearce peut aller se coucher, n'est-ce pas? Nous n'avons plus besoin de rien, hein?

HIGGINS

Non, grands dieux!

Élisa ouvre la porte et est visible sur le palier éclairé, en manteau de soirée avec une magnifique robe du soir, des diamants, un éventail, des fleurs et tous les accessoires nécessaires. Elle va à la cheminée et allume les lampes électriques qui s'y trouvent. Elle est fatiguée. Sa pâleur contraste fortement avec le noir de ses yeux et de ses cheveux. Son expression est presque tragique. Elle ôte son manteau, dépose son éventail et ses fleurs sur le piano et s'assied sur la banquette, silencieuse et méditative. Higgins, en habit de soirée, avec son pardessus et son chapeau, entre en portant un veston d'intérieur qu'il a ramassé en bas. Il enlève le chapeau et le pardessus, les jette négligemment sur le porte-journaux et en fait autant avec sa jaquette; puis il enfle le veston d'intérieur et se jette, d'un air fatigué, sur le fauteuil près de la cheminée. Pickering, habillé de la même façon, entre. Il enlève aussi son chapeau et son pardessus et va pour les jeter sur ceux de Higgins, quand il hésite.

PICKERING

Dites donc, madame Pearce va faire du tapage, si nous laissons nos affaires traîner dans le laboratoire.

HIGGINS

Oh, fichez-les par-dessus la rampe dans le couloir. Elle les trouvera demain matin et les rangera bien. Elle croira que nous avions bu.

PICKERING

Nous avons un peu bu, en effet. Y a-t-il des lettres ?

HIGGINS

Je n'ai pas regardé. (*Pickering prend les pardessus et les chapeaux et descend. Moitié chantant, moitié bâillant, Higgins commence un air de « La Fanciulla del Golden West ». Soudain il s'arrête, pour s'écrier.*)

Je me demande où diable sont mes pantoufles !

(*Élisa le regarde d'un air sombre, puis elle se lève brusquement et quitte la chambre. Higgins bâille à nouveau et reprend sa chanson. Pickering revient avec le contenu de la boîte aux lettres à la main.*)

PICKERING

Rien que des circulaires et ce billet doux avec une couronne comtale, pour vous. (*Il jette les circulaires derrière le garde-feu et se poste devant la cheminée, le dos au foyer.*)

HIGGINS (*jetant un regard sur le billet doux*)

Circulaire d'usurier. (*Il la jette avec les autres circulaires.*)

(*Élisa revient avec une paire de grandes pantoufles éculées. Elle les place sur le tapis, devant Higgins et s'assied comme avant, sans un mot.*)

HIGGINS (*bâillant encore*)

Seigneur ! Quelle soirée ! Quelle bande ! Quelle stupide bouffonnerie ! (*Il lève son pied pour délayer son soulier et aperçoit les pantoufles. Il s'arrête de défaire son lacet et regarde les pantoufles comme si elles étaient venues là toutes seules.*) Tiens ! Mais les voilà.

PICKERING (*s'étirant*)

Eh bien, je suis un peu fatigué. La journée a été longue. La garden-party, un grand dîner, puis l'opéra! Trop de bonnes choses à la fois. Mais vous avez gagné votre pari, Higgins. Élisabeth a réussi le coup de main de maître, hein?

HIGGINS (*avec ferveur*)

Dieu merci, c'est enfin fini!

(*Élisabeth tressaille violemment, mais ils ne font pas attention à elle. Elle se remet et demeure aussi impénétrable qu'avant.*)

PICKERING

Étiez-vous inquiet à la garden-party? Moi, je l'étais. Mais Élisabeth n'avait pas du tout l'air inquiet.

HIGGINS

Oh, elle ne l'était pas, elle. Je savais qu'elle serait bien. Non, ce qui m'a fatigué, c'est la tension d'esprit, durant tous ces mois, pour mener cette affaire à bien. Au début, c'était assez intéressant, quand nous en étions à la phonétique, mais après... J'en étais mortellement dégoûté. Si je n'avais pas fait ce pari, j'aurais tout envoyé balader, il y a deux mois. Mon idée était idiote. Toute l'affaire m'a assommé!

PICKERING

Oh, voyons! La garden-party a été joliment palpitante. Mon cœur s'est mis à battre à tout rompre.

HIGGINS

Oui, pendant les trois premières minutes. Mais après, quand j'ai vu que nous allions gagner haut la main, j'étais comme un ours en cage, à me balancer sans rien faire. Et le dîner était encore pire! Assis à m'empiffrer pendant plus d'une heure et personne à qui parler, sauf une sacrée dinde de femme du monde! Non, je vous le dis, Pickering, jamais on ne m'y reprendra. N'en faut plus des duchesses artificielles. Toute cette histoire a été infernale.

PICKERING

Vous n'avez jamais été rompu à la routine sociale, mon vieux. Moi ça m'amuse de m'y plonger de temps à autre. Cela me fait redevenir jeune. Quoi qu'il en soit, ç'a été un grand succès, un immense succès. Une ou deux fois, j'ai eu vraiment peur parce qu'Élisa faisait trop bien. Il y a des tas de gens du monde qui ne peuvent pas y arriver, voyez-vous. Ils sont si bêtes qu'ils se figurent que la distinction vient naturellement aux gens de leur rang; de sorte qu'ils n'apprennent jamais les bonnes manières. Il y a toujours un je ne sais quoi de professionnel à faire une chose admirablement bien.

HIGGINS

Oui, et c'est ce qui m'exaspère: les imbéciles ne savent même pas leur métier d'imbéciles. (*Il se lève.*) Enfin, quoi qu'il en soit, c'est fini et bien fini. Et maintenant je peux enfin aller me coucher sans craindre le lendemain.

La beauté d'Élisa devient tragique.

PICKERING

Moi aussi, je vais aller me coucher. Pourtant, quel grand événement pour vous! Un triomphe! Bonsoir. (*Il sort.*)

HIGGINS (*le suivant*)

Bonsoir. (*Parlant de la porte, par-dessus son épaule.*) Vous éteindrez les lumières, Élisa, et vous direz à Mme Pearce de ne pas faire de café pour moi, demain matin; je prendrai du thé. (*Il sort.*)

Élisa essaye de se maîtriser et de demeurer indifférente, tandis qu'elle se lève et s'approche de la cheminée pour éteindre les lumières. Arrivée à la cheminée, à bout de nerfs, elle est sur le point de crier. Elle s'assied sur le fauteuil de Higgins et serre les accoudoirs de toutes ses forces. Finalement, elle s'abandonne et se jette par terre avec fureur, en donnant libre cours à sa rage.

HIGGINS (*du dehors, sur un ton de colère désespérée*)

Sacristi! où diable ai-je fichu mes pantoufles? (*Il apparaît à la porte.*)

ELISA (*saisissant les pantoufles et les lui lançant l'une après l'autre, de toutes ses forces*)

Les voilà, vos pantoufles ! Les voilà ! Prenez-les vos pantoufles et puissent-elles vous porter la guigne !

HIGGINS (*atterré*)

Ça c'est trop fort... ! (*Il s'approche d'elle.*) Mais qu'y a-t-il donc ? Allons, levez-vous. (*Il la tire pour la relever.*) Quelque chose qui ne va pas ?

LISA (*haletante*)

Non, rien... en ce qui vous concerne, en tout cas. J'ai gagné votre pari pour vous, n'est-ce pas ? Cela vous suffit, à vous. Et moi, je ne compte pas, sans doute ?

HIGGINS

Vous avez gagné mon pari ! Vous ! Insecte présomptueux ! c'est moi qui l'ai gagné, mon pari. Pourquoi m'avez vous jeté ces pantoufles à la tête ?

LISA

Parce que je voulais vous casser la figure. Je voudrais vous tuer, espèce de brute égoïste. Pourquoi ne pas m'avoir laissée où vous m'avez ramassée... dans le ruisseau ? Vous remerciez Dieu que ce soit fini et de pouvoir m'y rejeter maintenant, n'est-ce pas ? (*Elle fait craquer frénétiquement ses doigts.*)

HIGGINS (*la regardant avec un étonnement calme*)

L'animal est quand même un peu nerveux.

LISA (*laisse échapper un cri de fureur étouffée et, instinctivement, elle lui lance ses ongles au visage*)

HIGGINS (*lui saisissant les poignets*)

Ah ! vous feriez ça ! Rentrez les griffes, vilain chat ! Comment osez-vous vous mettre en colère comme ça devant moi ? Allons, asseyez-vous et restez tranquille. (*Il la pousse rudement dans le fauteuil.*)

LISA (*écrasée par une force et un poids supérieurs*)
Que vais-je devenir ? Que vais-je devenir ?

HIGGINS

Comment diable saurais-je ce que vous allez devenir ?
D'ailleurs, qu'importe ce que vous deviendrez !

LISA

Oui, ça vous est égal. Je le sais bien, allez, que ça vous est égal. Cela vous serait égal aussi que je sois morte. Je ne suis rien pour vous... pas même tant que ces pantoufles.

HIGGINS (*d'une voix tonnante*)

Autant que ces pantoufles.

LISA (*avec une soumission amère*)

Autant que ces pantoufles. Je ne pensais pas que cela avait encore de l'importance maintenant.

Un silence. Élixa est désespérée et écrasée. Higgins un peu mal à l'aise.

HIGGINS (*de son ton le plus hautain*)

Pourquoi avez-vous commencé à vous conduire comme cela ? Avez-vous à vous plaindre de la façon dont vous êtes traitée ici ?

LISA

Non.

HIGGINS

Quelqu'un s'est-il mal conduit à votre égard ? Le colonel Pickering ? Madame Pearce ? Une des servantes ?

LISA

Non.

HIGGINS

Je ne suppose pas que vous prétendiez que *moi*, je vous ai maltraitée.

LISA

Non

HIGGINS

Je suis heureux de vous l'entendre dire. (*Il modère son ton.*) Peut-être êtes-vous fatiguée, après la tension de cette journée? Voulez-vous un verre de champagne? (*Il fait un pas vers la porte.*)

LISA

Non. (*Se rappelant ses bonnes manières.*) Merci.

HIGGINS (*de nouveau de bonne humeur*)

Allons, ça vous est venu peu à peu ces derniers jours. Vous étiez inquiète de cette garden-party, c'est bien naturel. Mais maintenant, tout cela est passé. (*Il lui tapote l'épaule avec bienveillance. Elle se crispe.*) Plus rien qui doive vous ennuyer.

LISA

Non. Plus rien qui doive vous ennuyer, vous. (*Elle se lève soudain et s'éloigne de lui, en allant jusqu'à la banquette du piano sur laquelle elle s'assied en se cachant la figure.*) Oh, mon Dieu! Que je voudrais être morte!

HIGGINS (*la suivant des yeux, sincèrement surpris*)

Mais pourquoi? Pourquoi, bon Dieu? (*Il va à elle et lui parle raison.*) Voyons, Élixa, écoutez-moi. Toute cette irritation est purement subjective.

LISA

Je ne comprends pas. Je suis trop ignorante.

HIGGINS

C'est purement imaginaire. De l'abattement, voilà tout. Personne ne vous a fait de mal. Tout va bien. Allez vous coucher, comme une fille raisonnable et ça passera en dormant. Pleurez un peu et dites vos prières, ça vous soulagera.

LISA

Je les ai entendues, vos prières. « Dieu merci! C'est enfin fini! »

HIGGINS (*avec impatience*)

Eh bien, ne remerciez-vous pas Dieu que tout soit fini? Vous voilà libre maintenant, et vous pouvez faire ce que vous voulez.

LISA (*se redressant, désespérée*)

Mais à quoi suis-je bonne? Que m'avez-vous laissée capable de faire? Où vais-je aller? Que vais-je faire? Que vais-je devenir?

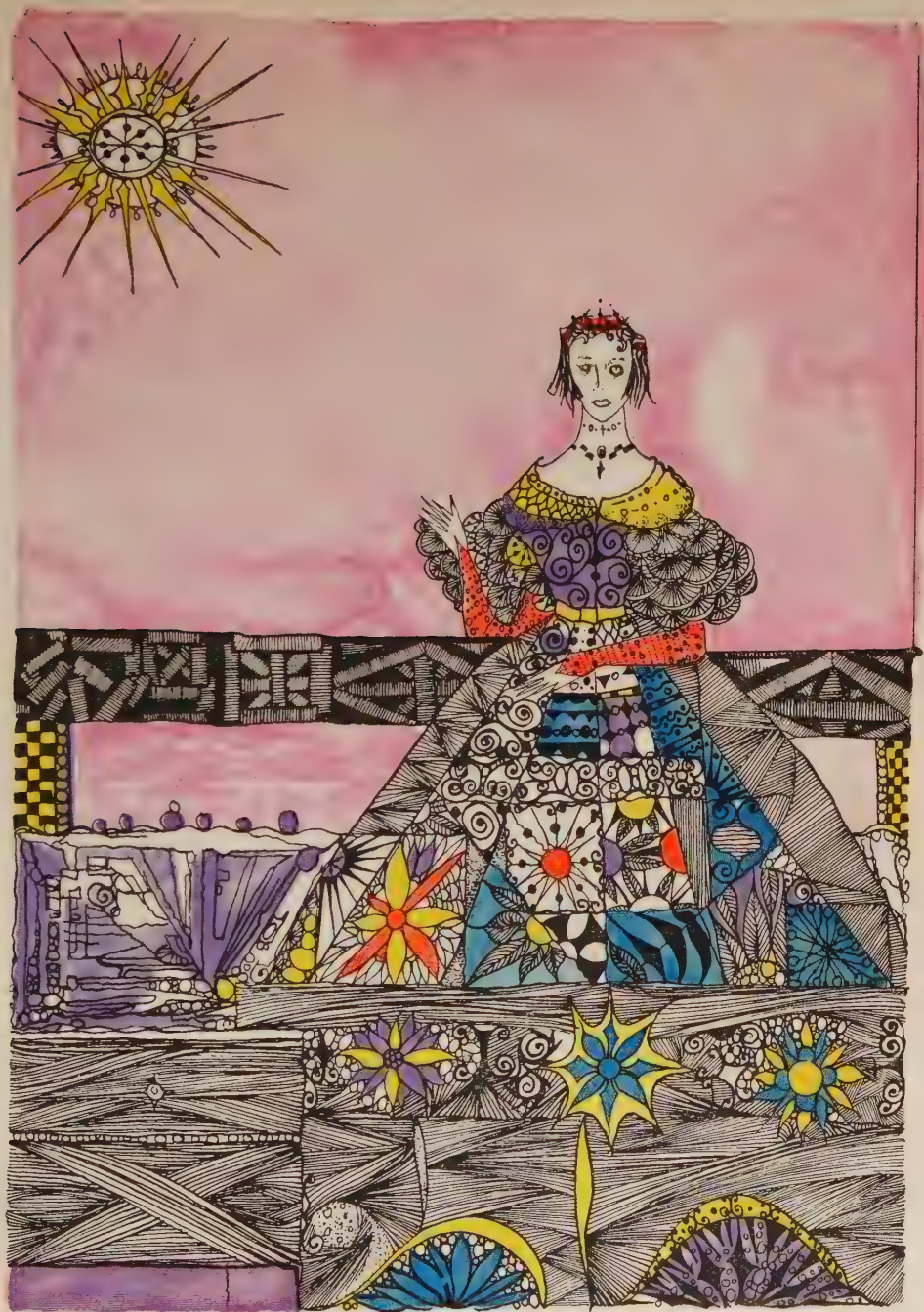
HIGGINS (*éclairé par ces mots, mais nullement impressionné*)

Ah! c'est ça qui vous ennuie, alors? (*Il enfonce ses mains dans ses poches et se met à aller et venir, comme à son habitude, en faisant sonner sa monnaie, comme si, par pure bonté, il condescendait à traiter un sujet trivial.*) A votre place je ne me tracasserais pas pour cela. J'imagine que vous n'aurez pas beaucoup de difficulté à vous établir quelque part; mais je ne m'étais pas figuré que vous partiriez. (*Elle lui jette un regard rapide; il ne la regarde pas, mais examine un plateau chargé de fruits sur le piano et décide qu'il va manger une pomme.*) Vous pourriez vous marier. (*Il mord un gros morceau de pomme et le mastique bruyamment.*) Voyez-vous, Éliisa, tous les hommes ne sont pas des célibataires endurcis comme le colonel et moi. La plupart sont du genre qui se marie (les pauvres diables!). Vous n'êtes pas vilaine. C'est un vrai plaisir que de vous regarder, parfois... pas maintenant, bien sûr, parce que vous pleurez et que vous êtes laide comme les sept péchés capitaux. Mais quand vous êtes calme et tout à fait vous-même, je peux dire que vous êtes séduisante. Je parle, bien entendu, du point de vue des gens qui veulent se marier, vous comprenez. Vous allez vous coucher et bien vous reposer. Puis levez-vous et regardez-vous dans la glace et vous ne vous sentirez pas si dépourvue de valeur.

Éliisa le regarde de nouveau sans mot dire, et ne bouge pas. Ce regard est complètement perdu pour Higgins. Il mange sa pomme avec une expression rêveuse de bonheur, car elle est très bonne.

HIGGINS (*une idée lumineuse lui venant à l'esprit*)

Je suis sûr que ma mère saura vous dénicher un garçon qui fera très bien votre affaire.



LISA

Nous étions au-dessus de ça, au coin de Tottenham Court Road.

HIGGINS (*revenant à la réalité*)

Que voulez-vous dire?

LISA

Je vendais des fleurs. Je ne me vendais pas moi-même. Maintenant que vous avez fait de moi une femme du monde, je ne suis plus capable de vendre autre chose. Oh! pourquoi ne m'avez-vous pas laissée où vous m'avez trouvée?

HIGGINS (*jetant le cœur de la pomme dans la cheminée, d'un mouvement décidé*)

C'est idiot, Éliisa. N'outragez pas les relations humaines avec tous ces boniments sur l'achat et la vente. Vous n'aurez pas besoin d'épouser ce garçon si vous ne l'aimez pas.

LISA

Et que ferai-je d'autre?

HIGGINS

Mais un tas de choses. Qu'est devenue votre première idée d'un magasin de fleurs? Pickering pourrait vous y établir, il a des tas d'argent. C'est lui qui devra payer tous les atours que vous avez portés aujourd'hui. Avec les bijoux cela n'ira pas loin de deux mille francs. Mais, voyons, il y a six mois, vous auriez trouvé que c'était le Pérou d'avoir un magasin de fleurs à vous. Allons! vous vous en tirerez très bien. Il faut que je file me coucher, j'ai diablement sommeil. À propos, je suis venu chercher quelque chose, mais j'ai oublié ce que c'était.

LISA

Vos pantoufles.

HIGGINS

Ah, oui! bien sûr. Vous me les avez lancées à la tête. (*Il les ramasse et va sortir, quand elle se lève et lui adresse la parole.*)

LISA

Avant que vous ne partiez, monsieur...

HIGGINS (*laissant tomber ses pantoufles, tant il est surpris par sa façon de dire « monsieur »*)

Hein?

LISA

Mes vêtements sont-ils à moi, ou au colonel Pickering?

HIGGINS (*rentrant dans la chambre, comme si sa question était le comble de la déraison*)

Que diable Pickering en ferait-il?

LISA

Il pourrait en avoir besoin pour la prochaine fille que vous ramasserez pour vos expériences.

HIGGINS (*choqué et peiné*)

Ce sont *cela* les sentiments que vous avez pour nous?

LISA

Je ne veux plus entendre parler de cela. Tout ce que je désire savoir, c'est si quelque chose m'appartient. Mes vêtements à moi ont été brûlés.

HIGGINS

Mais qu'est-ce que ça peut faire? Quel besoin avez-vous de vous en inquiéter au milieu de la nuit?

LISA

Je veux savoir ce que je peux emporter avec moi. Je ne veux pas être accusée d'être une voleuse.

HIGGINS (*maintenant profondément blessé*)

Une voleuse! Vous n'auriez jamais dû dire cela, Élisabeth. Cela prouve un manque de sentiment.

LISA

Je regrette. Je ne suis qu'une fille du peuple ignorante, et dans ma position, je dois être prudente. Il ne peut pas y avoir de sentiments entre les gens comme vous et les gens comme moi. Voulez-vous, s'il vous plaît, me dire ce qui m'appartient et ce qui ne m'appartient pas?

HIGGINS (*très boudeur*)

Vous pouvez emporter tout ce qui est dans cette sacrée maison, si ça vous plaît. Sauf les bijoux. Ils sont en location. Vous êtes contente, maintenant? (*Il tourne les talons pour s'en aller, fort en colère.*)

LISA (*buvant du lait à voir son émotion et le harcelant pour en avoir plus*)

Attendez, s'il vous plaît. (*Elle enlève ses bijoux.*) Voulez-vous emporter tout ça dans votre chambre pour le mettre en sûreté? Je ne veux pas courir le risque qu'il en manque.

HIGGINS (*furieux*)

Donnez ça! (*Elle les lui remet.*) Si ça m'appartenait au lieu d'appartenir au bijoutier, je vous les enfonceais dans la gorge pour votre ingratitude. (*Il enfouit négligemment les bijoux dans sa poche, se décorant involontairement des bouts de chaînes qui dépassent.*)

LISA (*tirant une bague de son doigt*)

Cette bague-ci n'est pas au bijoutier; c'est celle que vous m'avez achetée à Brighton. Je n'en ai plus besoin. (*Higgins lance violemment la bague dans la cheminée et se tourne vers Éliisa d'un air si menaçant qu'elle va se blottir près du piano et se cache la figure avec les mains, en criant.*) Ne me frappez pas!

HIGGINS

Vous frapper! abominable créature! Comment osez-vous m'accuser de pareille chose? C'est vous qui m'avez frappé. Vous m'avez blessé au cœur.

LISA (*frissonnant d'une joie secrète*)

J'en suis contente. Au moins je me serai un peu payée de retour.

HIGGINS (*avec dignité, dans le meilleur style de sa profession*)

Vous m'avez donné l'occasion de me mettre en colère, chose qui ne m'est encore presque jamais arrivée. Je préfère ne rien dire de plus ce soir. Je vais me coucher.

LISA (*moqueuse*)

Vous ferez mieux de laisser un mot pour Madame Pearce au sujet de votre café, car ce n'est pas moi qui le lui dirai.

HIGGINS (*avec conviction*)

Au diable Mme Pearce! Au diable le café! Au diable votre impudence! Et au diable ma folie d'avoir gaspillé mon savoir péniblement acquis et les trésors de mon attention et de mon intimité pour une bécasse de ruisseau sans cœur! (*Il sort avec une attitude imposante, qu'il gâte en claquant la porte avec violence.*)

Élisa sourit pour la première fois et manifeste ses sentiments en une mimique délirante, où se confondent une imitation de la sortie de Higgins et l'expression de son propre triomphe; finalement elle se met à genoux sur la carpette du foyer pour chercher sa bague.

RIDEAU

ACTE V

Le salon de Mme Higgins. Elle est assise à sa table-bureau, comme précédemment. La femme de chambre entre.

LA FEMME DE CHAMBRE

M. Henry est en bas avec le colonel Pickering, madame.

M^{me} HIGGINS

Bien, faites les monter.

LA FEMME DE CHAMBRE

Ils se servent du téléphone, madame. Ils téléphonent à la police, je crois.

M^{me} HIGGINS

Quoi ?

LA FEMME DE CHAMBRE (*s'avançant et baissant la voix*)

M. Henry est dans tous ses états, madame. J'ai cru qu'il valait mieux avertir Madame.

M^{me} HIGGINS

Si vous m'aviez dit que M. Henry n'était pas dans tous ses états, c'eût été bien plus surprenant. Dites-leur de monter quand ils auront fini de téléphoner à la police. Il a perdu quelque chose, sans doute.

LA FEMME DE CHAMBRE

Oui, madame.

M^{me} HIGGINS

Montez prévenir Mlle Doolittle que M. Henry et le colonel sont ici, mais priez-la de ne pas venir avant que je ne l'envoie chercher.

LA FEMME DE CHAMBRE

Oui, madame.

Higgins entre en trombe. Il est, comme l'a dit la femme de chambre, dans tous ses états.

HIGGINS

Dis donc, maman, en voilà une sacrée sale histoire!

M^{me} HIGGINS

Oui, chéri, bonjour. (*Il maîtrise son impatience et embrasse sa mère, pendant que la femme de chambre sort.*) Qu'y a-t-il, voyons?

HIGGINS

Élisa a fichu le camp.

M^{me} HIGGINS (*avec calme, tout en continuant à écrire*)

Je parierais que tu lui as fait peur.

HIGGINS

Moi, lui faire peur? C'est absurde! Hier soir, je l'ai laissée, comme d'habitude, éteindre les lumières et tout; mais au lieu d'aller se coucher, elle a changé de vêtements et est partie immédiatement. Ce matin avant sept heures, elle est venue en taxi, chercher ses affaires; et cette imbécile de Madame Pearce les lui a laissé prendre sans m'en dire un mot. Que vais-je faire?

M^{me} HIGGINS

T'en passer, mon cher, j'en ai peur. Cette jeune fille a parfaitement le droit de s'en aller, si elle veut.

HIGGINS (*se promenant par la pièce, hors de lui*)

Mais je ne peux plus rien trouver de mes affaires. Je ne sais plus les rendez-vous que j'ai. Je suis... (*Pickering entre. Mme Higgins pose sa plume et se détourne de son bureau.*)

PICKERING (*lui serrant la main*)

Bonjour, madame. Henry vous a-t-il dit? (*Il s'assied sur le canapé.*)

HIGGINS

Qu'est-ce qu'il dit, cet âne d'inspecteur? Avez-vous promis une récompense?

M^{me} HIGGINS (*se levant, avec une stupeur indignée*)

Tu ne veux pas dire que tu as lancé la police à la recherche d'Élisa?

HIGGINS

Bien sûr. À quoi servirait la police? D'ailleurs, que pouvions-nous faire d'autre?

PICKERING

L'inspecteur a fait beaucoup de difficultés. Je crois bien qu'il nous soupçonnait d'avoir des intentions inconvenantes.

M^{me} HIGGINS

Bien entendu, c'est tout naturel. Voyons, de quel droit allez-vous donner à la police le nom de cette jeune fille, comme si c'était une voleuse, ou un parapluie perdu, ou que sais-je? Non, vraiment! (*Elle se rassied, profondément contrariée.*)

HIGGINS

Mais nous voulons la retrouver.

PICKERING

Nous ne pouvons tout de même pas la laisser partir comme ça. Que pouvions-nous faire, madame?

M^{me} HIGGINS

Vous n'avez, l'un et l'autre, pas plus de bon sens que deux enfants. Mais...

La femme de chambre entre et interrompt la conversation.

LA FEMME DE CHAMBRE

Monsieur Henry, il y a là un monsieur qui veut vous voir à toute force. On l'a envoyé ici de chez vous.

HIGGINS

Oh! Il m'embête! Je ne peux voir personne en ce moment.
Qui est-ce?

LA FEMME DE CHAMBRE

Un M. Doolittle, monsieur.

PICKERING

Doolittle! Vous voulez dire le boueur?

LA FEMME DE CHAMBRE

Un boueur? Oh, non, monsieur. C'est un monsieur tout à fait comme il faut.

HIGGINS (*se levant d'un bond, très excité*)

Sapristi, Pick, c'est un parent à elle, chez qui elle s'est réfugiée. Quelqu'un dont nous ne savons rien. (*À la femme de chambre.*) Faites le monter, vite.

LA FEMME DE CHAMBRE

Oui, monsieur. (*Elle sort.*)

HIGGINS (*brûlant d'impatience, va vers sa mère*)

Des parents distingués! Enfin, nous allons savoir quelque chose. (*Il s'assied dans le fauteuil Chippendale.*)

M^{me} HIGGINS

Connaissez-vous quelques-uns de ses parents?

PICKERING

Son père seulement. Vous savez, le bonhomme dont nous vous avons parlé.

LA FEMME DE CHAMBRE (*annonçant*)

Monsieur Doolittle. (*Elle se retire.*)

Doolittle entre. Il est superbement habillé d'une redingote neuve à la mode, d'un gilet blanc et d'un pantalon gris. Une fleur à sa boutonnière, un chapeau de soie éblouissant et des souliers vernis, complètent l'effet. Il est trop occupé par l'objet de sa visite pour remarquer Mme Higgins. Il s'avance droit vers Higgins et l'accoste avec un véhément accent de reproche.

DOOLITTLE (*montrant de la main toute sa personne*)

Dites donc, vous me voyez, hein? Vous voyez bien ça? Eh bien, c'est vous qu'avez fait ça!

HIGGINS

Fait quoi, mon bonhomme?

DOOLITTLE

Ça, que je vous dis! Regardez-moi. Regardez ce chapeau. Regardez c'te redingote!

PICKERING

C'est Élisabeth qui vous a acheté des vêtements?

DOOLITTLE

Élisabeth! non, pour sûr. Pas de danger! Pourquoi qu'elle m'achèterait des vêtements?

M^{me} HIGGINS

Bonjour, monsieur Doolittle. Ne voulez-vous pas vous asseoir?

DOOLITTLE (*déconcerté, ayant conscience d'avoir oublié son hôtesse*)

Pardon, excuse, madame. (*Il s'approche d'elle et serre la main qu'elle lui tend.*) Merci. (*Il s'assied sur le divan, à droite de Pickering.*) J'ai l'ciboulot si plein de ce qui m'est arrivé, que j'peux plus penser à autre chose.

HIGGINS

Mais, que diable vous est-il donc arrivé?

DOOLITTLE

Ça me serait égal si ça m'était arrivé, tout simplement. Tout peut-y pas arriver à n'importe qui et personne à blâmer que la Providence, comme vous diriez. Mais c'est quèque chose que vous, vous m'avez fait; oui, *vous*, Henry Higgins.

HIGGINS

Avez-vous retrouvé Élisabeth? Voilà l'important.

DOOLITTLE

Vous l'avez perdue?

HIGGINS

Oui.

DOOLITTLE

Eh ben, vous avez toutes les veines, vous! Non, je l'ai pas trouvée. Mais elle, elle me trouvera que trop vite après ce que vous m'avez fait.

M^{me} HIGGINS

Mais enfin, monsieur Doolittle, qu'est-ce que mon fils a bien pu vous faire?

DOOLITTLE

Ce qu'y m'a fait? Y m'a ruiné! détruit mon bonheur! Y m'a ligoté et livré aux mains de la morale bourgeoise.

HIGGINS (*se levant avec impatience et dominant Doolittle*)

Vous divaguez. Vous êtes ivre. Vous êtes fou. Je vous ai donné cent francs. Après cela, j'ai eu deux conversations avec vous, à trois francs l'heure. Je ne vous ai plus revu depuis.

DOOLITTLE

Ah! J'suis ivre? J'suis fou? Eh bien, répondez-moi donc. Avez-vous ou avez t'y pas écrit à vieux ramolli d'Américain qui donnait cent millions pour fonder des Sociétés de Réforme Morale dans le monde entier, et qui voulait que vous inventiez pour lui une langue universelle?

HIGGINS

Ah! Ezra Wannafeller! Mais il est mort. (*Il se rassied avec insouciance.*)

DOOLITTLE

Justement! il est mort. Et moi, j'suis foutu. Eh ben, lui avez-vous t'y ou lui avez-vous t'y pas écrit une lettre lui disant que pour le moment, en Angleterre, le moraliste le plus original à vot' connaissance, c'était Alfred Doolittle, un simple boueur?

HIGGINS

Oui, en effet, je me rappelle avoir fait cette plaisanterie idiote, après votre dernière visite.

DOOLITTLE

Ah! vous pouvez appeler ça une plaisanterie idiote. Ça a rabattu sur moi le couvercle du cercueil. Ah! ça n'a pas raté! Ça lui a donné juste l'occasion de montrer que les Américains, c'est pas comme nous, puisqu'ils reconnaissent et respectent le mérite dans toutes les classes de la société, si humbles soient-elles. Ces mots, y sont dans son sacré testament par quoi, grâce à vot' plaisanterie idiote, Henry Higgins, y me laisse une part de cent mille francs de revenus dans son « Trust du Fromage pré-digéré », à condition que j' fasse des conférences pour sa Ligue Mondiale de Réforme Morale, aussi souvent qu'on me le demandera, jusqu'à six fois par an.

HIGGINS

Fichtre! il a fait ça! (*Il fait entendre un sifflement admiratif, puis se rassérénant soudain.*) Quelle bonne blague!

PICKERING

C'est une excellente affaire pour vous, Doolittle. On ne vous demandera certainement pas deux fois.

DOOLITTLE

C'est pas les conférences qui m'embêtent. Je leur en ferai, des conférences, jusqu'à plus soif, et sans broncher encore. Ce qui me chiffonne, c'est de faire de moi un monsieur. Qui c'est qui lui a demandé de faire de moi un monsieur? J'étais heureux. J'étais libre. Je tapais quasi tout le monde pour avoir de l'argent quand j'en avais besoin, comme j'vous ai tapé vous, Henry Higgins. Et maintenant me voilà malheureux, attaché bras et jambes, et c'est moi que tout le monde tape pour avoir de l'argent. C'est une excellente affaire pour vous, que dit mon avoué. Vraiment? que je dis. Vous voulez dire que c'est une bonne affaire pour vous, que je dis. Quand j'étais pauvre, j'ai eu un avoué une fois parce qu'on avait trouvé une voiture de gosse dans le tombereau aux ordures.

Il m'a tiré d'affaire, et puis y s'est débarrassé de moi et m'a débarrassé de lui aussi vite qu'il a pu. Kif kif avec les médecins : ils m'ont toujours renvoyé de l'hôpital avant que j'puisse me tenir sur mes jambes, et sans rien payer. Maintenant, y trouvent que j'suis pas un homme bien portant et que j'peux pas vivre si qu'y viennent pas me voir deux fois par jour. Dans la maison, on me laisse plus mettre la main à la pâte : un autre doit l'faire pour moi et m'taper pour ça, naturellement. Y a un an, j'avais pas un parent au monde, sauf deux ou trois qui voulaient pas me parler. Maint'nant j'en ai cinquante, des parents ! et pas un qu'a une semaine de salaire convenable. Vous parlez de perdre Éliisa. Craignez rien ! j'parie qu'en ce moment elle est à ma porte, elle qui pourrait vivre si facilement en vendant des fleurs, si j'étais pas un monsieur respectable. Et le prochain qui m'tapera, ce sera vous, Henry Higgins. Va falloir que j'apprenne le parler bourgeois avec vous, au lieu de parler ma propre langue. Et voilà où c'est que vous entrez en scène ; j'parierais que c'est pour ça que vous l'avez fait.

M^{me} HIGGINS

Mais, mon cher Monsieur Doolittle, vous n'êtes pas obligé d'endurer tout cela, si vraiment vous parlez sérieusement. Personne ne peut vous forcer à accepter ce legs. Vous pouvez le refuser, n'est-ce pas, colonel ?

PICKERING

Je le crois.

DOOLITTLE (*adoucissant son ton par respect pour le sexe de Mme Higgins*)

V'là justement l'malheur, madame. C'est facile à dire : refusez-le ! mais j'ai pas l'courage. Qui l'aurait ? Nous sommes tous intimidés. Oui, intimidés, madame ; voilà c'que nous sommes. Si je refuse, qu'est-ce qu'y aura pour moi dans la vieillesse : l'hospice, et encore ! Fallait déjà que j'me teins les cheveux pour garder ma place de boueur. Ah ! si j'étais un pauvre méritant et si j'avais un peu économisé, j'pourrais refuser. Mais alors, à quoi ça m'servirait de refuser, puisque les pauvres méritants connaissent pas le bonheur, même qu'y soient millionnaires. Y savent pas c'que c'est, l'bonheur. Mais moi, j'suis un pauvre pas méritant,

et alors j'ai rien pour m'séparer d'l'uniforme de l'hospice que ces sacrées cent mille balles par an, qui m'poussent dans la classe bourgeoise. Pardon, excuse, madame, pour c'te façon d'parler; vous l'employeriez vous-même si vous étiez en colère comme moi. Elles vous tiennent de tous les côtés qu'on s'tourne: y faut choisir entre le Scylla de l'hospice et le calice de la classe bourgeoise; et j'ai pas l'courage d'aller à l'hospice. Intimidé, v'là c'que j'suis. Dompté, acheté... des hommes plus heureux qu'moi videront ma poubelle et m'taperont d'un pourboire. J'les regarderai, impuisant, et j'les envierai. Et dire que voilà c'que votre fils a fait pour moi. (*Il est vaincu par l'émotion.*)

M^{me} HIGGINS

Je suis heureuse, monsieur Doolittle, que vous ne vouliez rien faire d'insensé. Mais ceci résout le problème de l'avenir d'Élisa. Vous pourrez maintenant pourvoir à ses besoins.

DOOLITTLE (*avec une résignation mélancolique*)

Oui, madame. Maintenant, on s'attend à ce que j'pourvoye aux besoins de tout l'monde, avec mes cent mille balles de revenu.

HIGGINS (*se levant brusquement*)

Allons donc! Il ne peut pas pourvoir à ses besoins. Il n'y pourvoira pas. Elle ne lui appartient pas. J'ai payé cent francs pour l'avoir. Doolittle, ou vous êtes un honnête homme, ou vous êtes une canaille.

DOOLITTLE (*avec tolérance*)

Un peu des deux, Henry, comme tout le monde... un peu des deux.

HIGGINS

Eh bien! vous avez pris cet argent pour la fille, et vous n'avez pas le droit de la prendre en sus.

M^{me} HIGGINS

Ne sois pas absurde, Henry. Tu veux savoir où est Élisa? Eh bien! elle est là-haut.

HIGGINS (*stupéfait*)

Là-haut! Je vais la faire descendre en vitesse, dans ce cas.
(*Il se dirige résolument vers la porte.*)

M^{me} HIGGINS (*se levant et le suivant*)

Tu vas rester tranquille et t'asseoir.

HIGGINS

Je...

M^{me} HIGGINS

Assieds-toi, chéri, et écoute-moi.

HIGGINS

Oh, bon! bon! bon! (*Il se jette de mauvaise grâce sur le divan, en faisant face aux fenêtres.*) Mais je trouve que tu aurais bien pu nous dire ça il y a une demi-heure.

M^{me} HIGGINS

Élisa est venue me trouver ce matin. Elle a passé la nuit en partie à se promener pleine de rage, en partie à essayer de se jeter dans le fleuve et à avoir peur de le faire, en partie à l'hôtel Carlton. Elle m'a raconté la façon brutale dont vous l'avez traitée tous les deux.

HIGGINS (*bondissant de nouveau*)

Comment!

PICKERING (*se levant aussi*)

Mais, chère madame, elle vous a raconté des histoires. Nous ne l'avons nullement traitée avec brutalité. Nous lui avons à peine adressé la parole et nous nous sommes séparés en très bons termes. (*Se tournant vers Higgins.*) Higgins, l'avez-vous rudoyée, après que je suis allé me coucher?

HIGGINS

Moi! Mais c'est le contraire. C'est elle qui m'a lancé mes pantoufles à la tête. Elle s'est conduite d'une façon outrageante. Sans la moindre provocation de ma part. Les pantoufles me sont

arrivées, pan!... dans la figure, au moment où je suis entré dans la pièce... avant que j'aie eu le temps de prononcer une parole. Et elle a employé un langage absolument abominable.

PICKERING (*étonné*)

Mais pourquoi? Qu'est-ce que nous lui avons fait?

M^{me} HIGGINS

Je crois savoir assez bien ce que vous lui avez fait. Cette jeune fille est naturellement affectueuse, il me semble. N'est-ce pas, Monsieur Doolittle?

DOOLITTLE

Un cœur très tendre, madame. Elle tient de moi.

M^{me} HIGGINS

C'est bien ça. Elle s'est attachée à vous deux et elle a beaucoup travaillé pour toi, Henry. Je ne pense pas que tu te rendes exactement compte de ce que signifie, pour une jeune fille comme elle, le moindre travail cérébral. Eh bien, il paraît que lorsque est arrivé le grand jour de l'épreuve, après qu'elle eut fait pour toi cette chose merveilleuse, sans commettre une seule faute, vous étiez là tous les deux, sans un mot pour elle, à vous dire combien vous étiez heureux que tout soit enfin fini et comme toute cette affaire vous avait assommés. Et après cela, tu es étonné qu'elle t'ait lancé tes pantoufles à la figure! Mais moi, ce sont les pincettes que je t'aurais lancées à la tête.

HIGGINS

Nous avons seulement dit que nous étions fatigués et que nous voulions aller nous coucher. N'est-ce pas, Pick?

PICKERING (*haussant les épaules*)

Tout simplement.

M^{me} HIGGINS (*ironiquement*)

Est-ce bien sûr?

PICKERING

Absolument. Vraiment, rien de plus.

M^{me} HIGGINS

Vous ne l'avez ni remerciée, ni choyée, ni admirée, et vous ne lui avez même pas dit combien elle avait été parfaite.

HIGGINS (*avec impatience*)

Mais elle savait tout ça. Nous ne lui avons pas fait de grands discours, si c'est ça que tu veux dire.

PICKERING (*pris de remords*)

Nous avons peut-être manqué un peu d'égards pour elle. Est-elle très mécontente?

M^{me} HIGGINS (*retournant à son bureau*)

Eh bien! je crains fort qu'elle ne veuille pas retourner chez vous, surtout maintenant que M. Doolittle peut lui permettre de garder la position que vous lui avez imposée. Mais elle dit qu'elle ne demande pas mieux que de vous revoir amicalement, en oubliant le passé.

HIGGINS (*furieux*)

Vraiment? Sacré nom de Dieu!

M^{me} HIGGINS

Si tu promets de bien te conduire, Henry, je vais la prier de descendre. Sinon, retourne chez toi; tu as déjà accaparé bien assez de mon temps.

HIGGINS

Oh, c'est bon. Très bien. Pick, tâchez de bien vous conduire. Prenons nos meilleures manières, celles du dimanche, pour cette créature que nous avons sortie du ruisseau. (*Il se jette, d'un air morose, sur la chaise élisabethaine.*)

DOOLITTLE (*d'un ton de remontrance*)

Voyons, voyons, Henry Higgins! un peu d'égards pour mes sentiments de bourgeois.

M^{me} HIGGINS

Souviens-toi de ta promesse, Henry. (*Elle presse le bouton de sonnette qui est sur la table-bureau.*) Voulez-vous avoir la bonté, monsieur Doolittle, d'aller un moment sur le balcon. Je ne voudrais pas qu'Élisa subisse le choc de vos nouvelles, avant d'avoir fait la paix avec ces messieurs. Vous n'y voyez pas d'inconvénient ?

DOOLITTLE

Comme y vous plaira, madame. Tout pour aider Henry à m'en débarrasser. (*Il disparaît par la fenêtre.*)

La femme de chambre apparaît, en réponse à la sonnerie. Pickering s'assied à la place de Doolittle.

M^{me} HIGGINS

Priez Mlle Doolittle de descendre, s'il vous plaît.

LA FEMME DE CHAMBRE

Oui, madame. (*Elle sort.*)

M^{me} HIGGINS

Sois sage maintenant, Henry.

HIGGINS

Je me conduis tout à fait bien.

PICKERING

Il fait de son mieux, madame.

Un silence. Higgins rejette la tête en arrière, étend ses jambes et se met à siffler.

M^{me} HIGGINS

Sais-tu, mon chéri, que tu n'as pas du tout l'air gentil dans cette position.

HIGGINS (*se redressant*)

Mais, maman, je ne cherchais pas à être gentil.

M^{me} HIGGINS

Cela n'a pas d'importance, chéri. Je voulais simplement te faire parler.

HIGGINS

Pourquoi ?

M^{me} HIGGINS

Parce que tu ne peux pas parler et siffler en même temps.
Higgins gémit. Nouveau silence très pénible.

HIGGINS (*se levant brusquement, à bout de patience*)

Où diable est cette fille ? Est-ce que nous allons l'attendre toute la journée ?

Élisa entre, souriante, tout à fait maîtresse d'elle-même et faisant étalage, de façon très convaincante, d'une grande aisance de manières. Elle porte une petite corbeille à ouvrage et semble tout à fait chez elle. Pickering est trop déconcerté pour se lever.

LISA

Comment allez-vous, monsieur Higgins ? Tout à fait bien, j'espère.

HIGGINS (*suffoquant*)

Est-ce que... (*Il ne peut en dire plus.*)

LISA

Évidemment vous vous portez bien, puisque vous n'êtes jamais malade. Je suis très heureuse de vous revoir, colonel. (*Il se lève vivement et ils se serrent la main.*) Il fait frais, ce matin, n'est-ce pas ? (*Elle s'assied à la gauche du colonel, qui se rassied à côté d'elle.*)

HIGGINS

N'essayez pas de ce jeu-là avec moi, hein ? C'est moi qui vous l'ai appris et ça ne prend pas avec moi. Allons, levez-vous et revenez à la maison. Et ne faites pas l'idiote.

Élisa tire un ouvrage de couture de son panier et se met à coudre, sans faire la moindre attention à cette sortie.

M^{me} HIGGINS

Comme c'est dit de façon charmante, Henry! Aucune femme ne pourrait résister à pareille invitation.

HIGGINS

Ne te mêle pas de ça, maman. Laisse-la parler elle-même. Tu vas t'apercevoir joliment vite qu'elle n'a pas en tête une seule idée et sur les lèvres un seul mot que je n'y aie mis moi-même. C'est moi, je vous le dis, qui ai créé cette chose avec les vieux détrit^{us} des halles; et la voilà, maintenant, qui veut jouer à la grande dame avec moi.

M^{me} HIGGINS (*avec placidité*)

Oui, chéri. Mais ne veux-tu pas t'asseoir?
Higgins se rassied, l'air farouche.

LISA (*à Pickering, apparemment sans faire attention à Higgins et en continuant à travailler diligemment*)

J'espère, colonel, que vous ne cesserez pas complètement de me voir, maintenant que l'expérience est terminée.

PICKERING

Ne dites pas cela. Il ne faut pas considérer cela comme une expérience. Cela me paraît choquant.

LISA

Oh, je ne suis qu'un vieux détrit^{us}...

PICKERING (*impulsivement*)

Non.

LISA

...mais je vous dois tant, que je serais très malheureuse si vous m'oubliez.

PICKERING

Vous êtes tout à fait aimable, mademoiselle.

LISA

Ce n'est pas parce que vous payiez mes robes. Je sais que vous avez la main large avec tout le monde. Mais c'est par vous que j'ai appris les manières délicates; et ce sont les bonnes manières qui font la vraie dame, n'est-ce pas? Vous comprenez, c'était si difficile pour moi, avec l'exemple du Professeur Higgins toujours devant les yeux. On m'a élevée pour être comme lui, incapable de me maîtriser, et me servant d'un langage grossier à la moindre provocation. Et si vous n'aviez pas été là, jamais je n'aurais su que les dames et les mesieurs comme il faut ne se conduisent pas ainsi.

HIGGINS

Ma parole!

PICKERING

Oh, ce sont ses façons à lui. Il le fait sans intention.

LISA

Moi aussi, je le faisais sans intention, quand j'étais marchande de fleurs. C'étaient mes façons à moi. Mais j'étais ainsi; et c'est ce qui fait toute la différence, après tout.

PICKERING

Sans doute. Mais enfin, c'est lui qui vous a appris à parler. Moi, je n'aurais pu le faire, vous savez.

LISA (*trivialement*)

Bien sûr! c'est son métier.

HIGGINS

Nom de Dieu!

LISA (*continuant*)

En somme, c'était comme quand on apprend les danses à la mode. Rien de plus. Mais savez-vous ce qui a commencé ma véritable éducation?

PICKERING

Non, quoi?

LISA (*s'interrompant un moment de travailler*)

C'est quand vous m'avez appelée Mlle Doolittle, le jour où je suis venue pour la première fois à Wimpole Street. C'est à ce moment-là que j'ai commencé à avoir le respect de moi-même. (*Reprenant sa couture.*) Et après, il y a eu cent petites choses que vous ne remarquiez pas, parce qu'elles vous étaient naturelles. Par exemple, de vous lever, de tirer votre chapeau, de m'ouvrir les portes...

PICKERING

Oh, ce n'était rien.

LISA

Si. C'étaient des choses qui montraient que vous sentiez et pensiez à mon égard, comme si j'étais mieux qu'une laveuse de vaisselle. Pourtant, je sais bien que vous vous seriez conduit de la même façon vis-à-vis d'une laveuse de vaisselle si on l'avait fait entrer au salon. Vous, vous n'enleviez jamais vos souliers dans la salle à manger quand j'y étais.

PICKERING

Ne faites pas attention à cela. Higgins enlève ses souliers n'importe où il se trouve.

LISA

Je le sais. Je ne le blâme pas. Ce sont ses façons, n'est-ce pas ? Mais cela faisait une telle différence pour moi, de ne pas vous le voir faire. Tenez, pour parler franchement, et mises à part les choses que tout le monde peut faire — comme s'habiller et parler correctement — la différence qu'il y a entre une vraie dame et une marchande de fleurs, ce n'est pas la façon dont elle se conduit, mais la façon dont elle est traitée. Pour le Professeur Higgins, je serai toujours une marchande de fleurs parce qu'il me traite en marchande de fleurs et le fera toujours. Mais pour vous, je sais que je puis être une femme comme il faut, parce que vous me traitez comme une dame et le ferez toujours.

M^{me} HIGGINS

Je t'en prie, Henry, ne grince pas des dents.

PICKERING

Ceci est très gentil de votre part, mademoiselle.

LISA

J'aimerais beaucoup que vous m'appeliez Éliisa, maintenant, si vous voulez bien.

PICKERING

Avec plaisir. Éliisa, c'est entendu.

LISA

Et je voudrais que le Professeur Higgins m'appelle Mlle Doolittle.

HIGGINS

Satanée bougresse !

M^{me} HIGGINS

Henry ! Henry !

PICKERING (*riant*)

Pourquoi ne lui répondez-vous pas dans son jargon, Éliisa ? Ne supportez pas cela de sa part. Cela lui ferait beaucoup de bien.

LISA

Je ne peux pas. Autrefois, je l'aurais fait, mais maintenant je ne peux plus. Hier soir, j'ai essayé quand j'errais. Une fille m'a parlé et j'ai voulu reprendre l'ancien ton avec elle, mais en vain. Vous m'avez dit, rappelez-vous, que lorsqu'un enfant est élevé dans un pays étranger, il en apprend la langue en quelques semaines et oublie la sienne. Eh bien, je suis un enfant dans votre pays. J'ai oublié ma langue et je ne peux plus parler que la vôtre. Voilà la vraie rupture avec le coin de Tottenham Court Road. Et le départ de Wimpole Street l'achève.

PICKERING (*très inquiet*)

Oh ! mais vous revenez Wimpole Street, n'est-ce pas ? Vous pardonneriez à Higgins, dites ?

HIGGINS (*se levant*)

Me pardonner! Sacrédié, je voudrais l'y voir! Qu'elle fiche le camp. Elle verra un peu comment elle s'en tire sans nous. Si je ne suis pas à côté d'elle, d'ici trois semaines elle sera retombée dans le ruisseau.

Doolittle apparaît à la fenêtre centrale. Avec un regard de reproche plein de dignité à Higgins, il s'approche lentement et silencieusement de sa fille, qui, le dos tourné vers la fenêtre, est inconsciente de sa venue.

PICKERING

Il est incorrigible, Éli^sa. Mais vous ne retomberez pas, n'est-ce pas?

LISA

Non, plus maintenant. Plus jamais. Je sais bien ma leçon. Je crois que si maintenant j'essayais, je serais incapable d'articuler un seul de ces anciens sons. (*Doolittle lui touche l'épaule gauche. Elle laisse tomber son ouvrage et perd tout son sang-froid au spectacle de la splendeur de son père.*) Oï-oï-oï-aya-yaou-iou!

HIGGINS (*en un cri de triomphe*)

Ahaah! Exactement. Oï-oï-oï-aya-yaouiou! Oï-oï-oï-aya-yaouiou! Oï-oï-oï-aya-yaouiou! Victoire! Victoire! (*Il se jette sur le divan en se croisant les bras et en se carrant d'un air arrogant.*)

DOOLITTLE

Comment pouvez-vous la blâmer? Me regarde pas comme ça, Éli^sa. C'est pas ma faute. J'ai fait z'un héritage.

LISA

Tu^u dois avoir tapé un^u millionnaire, cette fois, papa.

DOOLITTLE

C'est ma foi vrai. Mais aujourd'hui, j'ai mis toutes voiles dehors. Je m'en vas à l'église. Ta belle-mère va se marier avec moi.

LISA (*mécontente*)

Tu ne vas pas t'abaisser à épouser cette femme grossière et vulgaire!

PICKERING (*tranquillement*)

Il le doit, Élisabeth. (*A Doolittle.*) Mais pourquoi a-t-elle changé d'avis?

DOOLITTLE (*avec tristesse*)

Intimidée, patron. V'là ce qu'elle est, intimidée. La morale bourgeoise réclame sa victime. Est-ce que tu vas pas mett' ton chapeau, Lisa, pour me voir prendre ma nouvelle route?

LISA

Si le colonel dit que je dois, je... je... (*Presque en larmes.*) Je m'abaisserai jusque-là. Et je serai, sans doute, insultée pour ma peine.

DOOLITTLE

Oh! crains rien. Elle se dispute plus avec personne, maintenant, la pauvre femme! La respectabilité, ça lui a retiré toute sa fougue.

PICKERING (*serrant doucement le coude d'Élisabeth*)

Soyez gentille pour eux, Élisabeth. Prenez les choses du bon côté.

LISA (*s'efforçant de lui sourire, malgré sa contrariété*)

Eh bien, simplement pour lui prouver que je n'ai pas de rancune. Je serai de retour dans une minute. (*Elle sort.*)

DOOLITTLE (*s'asseyant à côté de Pickering*)

Ça m'rend tout chose, l'idée de c'te cérémonie. J'voudrais bien que vous veniez m'aider à la passer, mon colonel.

PICKERING

Mais vous y êtes déjà passé une fois, mon ami. Vous avez été marié à la mère d'Élisabeth.

DOOLITTLE

Qui vous a dit ça, mon colonel?

PICKERING

Mais, personne ne me l'a dit. J'avais conclu... naturellement.

DOOLITTLE

Non, c'est pas la manière naturelle, mon colonel. Ça, c'est seulement la manière bourgeoise. Ma manière à moi, c'est toujours la manière non méritante. Mais bouche close à Élisabeth. Elle sait rien. J'ai toujours eu la délicatesse de pas lui dire.

PICKERING

Vous avez raison. Laissons cela, si vous voulez bien.

DOOLITTLE

Et vous viendrez à l'église, s'pas, mon colonel? Et vous m'aidez à passer par là?

PICKERING

Avec plaisir. Autant que le peut un célibataire.

M^{me} HIGGINS

Me permettez-vous d'y aller aussi, Monsieur Doolittle? Je regretterais beaucoup de ne pas assister à votre mariage.

DOOLITTLE

Je s'rais vraiment honoré de votre condescendance, madame. Et ma pauvre bonne femme prendra ça comme un énorme complément. Ça l'a très abattue, de penser aux jours heureux qui sont plus.

M^{me} HIGGINS (*se levant*)

Je vais commander la voiture et m'apprêter. (*Les hommes se lèvent, sauf Higgins.*) Je ne serai pas plus d'un quart d'heure. (*Comme elle se dirige vers la porte, Élisabeth entre, son chapeau sur la tête, en boutonnant ses gants.*) Je vais à l'église pour assister au mariage de votre père, Élisabeth. Il vaut mieux que vous veniez dans le coupé avec moi. Le colonel Pickering ira avec le marié.

M^{me} Higgins sort. Élisabeth s'avance jusqu'au milieu de la pièce, entre la fenêtre centrale et le canapé. Pickering la rejoint.

DOOLITTLE

Le marié! En v'là un mot! Comme y vous fait comprendre vot' position. (*Il prend son chapeau et se dirige vers la porte.*)

PICKERING

Avant de m'en aller, Élisà, pardonnez-lui et revenez avec nous.

LISA

Je ne crois pas que papa me le permettrait. Qu'en dis-tu, papa?

DOOLITTLE (*triste, mais magnanime*)

Ils t'ont refaite avec beaucoup d'adresse, ces deux sportsmen. Ah, si y en avait eu qu'un, t'aurais pu le tenir. Mais vois-tu, y en avait deux, et l'un chaperonnait l'autre, comme qui dirait. (*A Pickering.*) C'était très habile, mon colonel; mais je suis sans rancune, j'aurais fait pareil comme vous. Tout ma vie, j'ai été victime des femmes, l'une après l'autre. Et j'vous en veux pas d'avoir eu l'dessus sur Élisà, vous deux. J'm'en mêlerai pas. Mais dites donc, mon colonel, il est temps que nous filions. À t't à l'heure, Henry. J'te retrouverai à l'église, Élisà. (*Il sort.*)

PICKERING (*cajoleur*)

Oh, restez avec nous, n'est-ce pas Élisà? (*Il suit Doolittle.*)

Élisà sort sur le balcon, pour éviter d'être seule avec Higgins. Il se lève et va l'y rejoindre. Elle rentre dans la pièce immédiatement et se dirige vers la porte; mais il suit le balcon rapidement et va se placer le dos à la porte, avant qu'elle ne l'atteigne.

HIGGINS

Eh bien, Élisà, vous vous êtes un peu payée de retour, comme vous dites. En avez-vous assez et allez-vous être raisonnable? Ou bien en voulez-vous davantage?

LISA

Vous tenez à ce que je revienne uniquement pour que je ramasse vos pantoufles, que je supporte vos colères et que je cherche et rapporte pour vous.

HIGGINS

Mais je n'ai pas dit que je voulais que vous reveniez.

LISA

Ah, vraiment ! Alors, de quoi parlons-nous ?

HIGGINS

De vous, pas de moi. Si vous revenez, je vous traiterai exactement comme je vous ai toujours traitée. Je ne peux pas changer ma nature et je n'ai pas l'intention de changer mes manières. Mes manières sont absolument les mêmes que celles du colonel Pickering.

LISA

Ce n'est pas vrai. Il traite une marchande de fleurs comme si c'était une duchesse.

HIGGINS

Et moi, je traite une duchesse comme si c'était une marchande de fleurs.

LISA

Je vois. (*Elle se détourne posément et va s'asseoir sur le divan, face à la fenêtre.*) Le même traitement pour tout le monde.

HIGGINS

Parfaitement.

LISA

Comme papa.

HIGGINS (*avec un sourire forcé, un peu mortifié*)

Je n'accepte pas la comparaison sur tous les points, Éliisa ; mais il est bien certain que votre père n'est pas un snob et qu'il sera tout à fait chez lui, dans toutes les situations auxquelles pourra l'appeler son excentrique destinée. (*Sérieusement.*) Le grand secret, Éliisa, ce n'est pas d'avoir de bonnes ou de mauvaises manières, c'est d'avoir les mêmes manières vis-à-vis de tous les êtres humains. En un mot, il faut se conduire comme si on était au ciel, où il n'y a pas de wagons de troisième classe et où une âme en vaut une autre.

LISA

Amen. Vous êtes né prêcheur!

HIGGINS (*irrité*)

La question n'est pas de savoir si je vous traite grossièrement, mais si vous m'avez jamais entendu traiter mieux quelqu'un d'autre.

LISA (*avec une sincérité soudaine*)

Peu m'importe comment vous me traitez. Peu m'importe que vous me disiez des injures. Peu m'importe d'avoir un œil au beurre noir! J'en ai déjà eu. Mais (*Elle se lève et lui tient tête.*) je ne veux pas qu'on m'écrase.

HIGGINS

Alors, écarter-vous de mon chemin, car je ne m'arrêterai pas pour vous. Vous parlez de moi comme si j'étais un autobus.

LISA

Et vous en êtes, un autobus; tout en bonds et en cahots, sans considération pour qui que ce soit. Mais je peux me passer de vous, ne vous imaginez pas le contraire.

HIGGINS

Je le sais. Je vous l'ai déjà dit.

LISA (*blessée, elle s'écarte de lui jusqu'à l'autre côté du divan, son visage tourné vers la cheminée*)

Je sais que vous me l'avez dit, espèce de brute! Vous vouliez vous débarrasser de moi.

HIGGINS

Menteuse.

LISA

Merci. (*Elle s'assied, avec dignité.*)

HIGGINS

Je pense que vous ne vous êtes jamais demandé si moi, je pouvais me passer de vous.

LISA (*d'un ton sérieux*)

N'essayez pas de m'embarlificoter. Il faudra que vous vous passiez de moi.

HIGGINS (*avec arrogance*)

Je peux me passer de tout le monde. J'ai mon âme à moi, mon étincelle de feu divin à moi. Mais (*Avec une humilité soudaine.*) vous me manquerez, Élisabeth. (*Il s'assied à côté d'elle, sur le divan.*) Vos idées absurdes m'ont appris quelque chose, je le confesse humblement et avec gratitude. Et puis, je me suis habitué à votre voix, à votre personne. Et elles me font plaisir.

LISA

Eh bien, vous les avez toutes deux, sur votre phonographe et dans votre album de photographies. Quand vous vous sentirez seul sans moi, vous pourrez faire marcher la machine. Elle n'a pas de sentiments à blesser, elle.

HIGGINS

Je ne pourrai pas faire marcher votre âme. Laissez-moi ces sentiments et emportez, si vous voulez, la voix et le visage. Ce n'est pas vous.

LISA

Vous en êtes un démon ! Ah ! vous savez retourner le cœur d'une fille, aussi facilement que d'autres retournent ses bras pour lui faire mal. Mme Pearce m'avait avertie. Combien de fois n'a-t-elle pas voulu vous quitter ! Et toujours, à la dernière minute, vous la circonveniez. Et vous ne vous souciez pas plus d'elle que vous ne vous souciez de moi.

HIGGINS

Je me soucie de la vie, de l'humanité. Et vous en êtes une partie qui vous êtes trouvée sur mon chemin et qui avez été façonnée dans ma maison. Que peut-on demander de plus ?

LISA

Je ne veux pas m'attacher à quelqu'un qui ne s'attache pas à moi.

HIGGINS

Des principes commerciaux, ça, Élisabeth. Comme (*Imitant son accent de marchande de fleurs avec une exactitude professionnelle.*) de vendre des violettes, n'est-ce pas ?

LISA

Ne me raillez pas. C'est mesquin de me railler.

HIGGINS

Je n'ai jamais raillé de ma vie. Railler ne sied ni à la figure humaine, ni à l'âme humaine. J'exprime mon juste mépris pour ce qui est commercial. Je ne marchande ni ne veux marchander en affection. Vous m'appellez brute parce qu'en cherchant mes pantoufles et en trouvant mes lunettes, vous n'avez pas pu acheter un droit sur moi. Vous étiez stupide. Je trouve qu'une femme qui cherche les pantoufles d'un homme est un spectacle répugnant ; ai-je jamais été chercher vos pantoufles à vous ? Depuis que vous me les avez jetées à la tête, j'ai une bien plus haute idée de vous. Inutile d'être mon esclave et puis de dire que vous voulez qu'on se soucie de vous. Qui se soucie d'une esclave ? Si vous revenez, que ce soit en toute camaraderie, car vous n'aurez rien de plus. Vous avez tiré de moi mille fois plus d'avantages que je n'en ai tiré de vous. Et si vous osez mettre vos petits tours de caniche qui va chercher et porter des pantoufles, en regard de ma création de la Duchesse Élisabeth, je vous claquerai la porte au nez, comme à une sotte.

LISA

Pourquoi avez-vous fait cette création, si vous ne vous souciez pas de moi ?

HIGGINS (*de tout cœur*)

Mais, parce que c'était ma besogne.

LISA

Vous n'avez jamais pensé aux ennuis qui en résulteraient pour moi ?

HIGGINS

Le monde aurait-il été créé, si son Créateur avait eu peur de créer des ennuis? Créer la vie, c'est créer des ennuis. Il n'y a qu'une façon d'échapper aux ennuis, c'est de tuer les êtres. Les lâches, remarquez-le, réclament toujours qu'on tue les gens gênants.

LISA

Je ne suis pas prêcheur, moi : je ne remarque pas ces choses-là. Mais je remarque que vous ne me remarquez pas.

HIGGINS (*saute sur ses pieds et se met à marcher avec impatience*)

Élisa, vous n'êtes qu'une imbécile ! Je gaspille les trésors de mon esprit miltonien, en les étalant devant vous. Comprenez, une fois pour toutes, que je vais mon chemin et que je fais mon œuvre, sans me soucier pour deux sous de ce qui arrive à l'un de nous. Je ne suis pas intimidé, moi, comme votre père et votre belle-mère. Aussi vous pouvez revenir ou aller au diable, comme il vous plaira.

LISA

Pour quelle raison reviendrais-je ?

HIGGINS (*bondissant à genoux sur le divan et se penchant par-dessus pour lui parler*)

Pour s'amuser ! C'est pour cela que je me suis chargé de vous.

LISA (*le visage détourné*)

Et demain, vous pourrez me jeter dehors si je ne fais pas tout ce que vous voulez.

HIGGINS

Oui. Et demain vous pourrez vous en aller, si moi je ne fais pas tout ce que vous voulez.

LISA

Pour aller vivre chez ma belle-mère ?

HIGGINS

Oui, ou pour vendre des fleurs.

LISA

Ah! Si seulement je pouvais retourner à mon panier de fleurs! Au moins je serais indépendante de vous, de mon père et du monde entier! Pourquoi m'avez-vous pris mon indépendance? Pourquoi y ai-je renoncé? Je suis une esclave, maintenant, en dépit de mes beaux vêtements.

HIGGINS

Pas du tout. Si vous voulez, je vous adopterai, vous serez ma fille, et je placerai de l'argent sous votre nom. Peut-être préférez-vous épouser Pickering?

LISA (*se tournant pour le regarder d'un air farouche*)

Je ne vous épouserais même pas vous, si vous me le demandiez. Et pourtant vous êtes plus près de mon âge que ce qu'il est.

HIGGINS (*avec douceur*)

Qu'il ne l'est, non pas « que ce qu'il est ».

LISA (*perdant patience et se levant*)

Je m'en moque. Je parlerai comme je veux. Vous n'êtes plus mon professeur.

HIGGINS (*d'un air réfléchi*)

Je ne pense pas que Pickering y consente, d'ailleurs. C'est un célibataire aussi endurci que moi.

LISA

Ce n'est pas ce que je veux; et n'allez pas croire que ce le soit. J'ai toujours eu assez de garçons à courir après moi. Freddy Hill m'a écrit deux et trois fois par jour, des pages et des pages.

HIGGINS (*désagréablement surpris*)

Que le diable l'emporte! (*Il se recule et se trouve assis sur ses talons.*)

LISA

Il en a bien le droit, si ça lui plaît, le pauvre garçon. Il m'aime, lui, au moins.

HIGGINS (*descendant du divan*)

Vous n'avez pas le droit de l'encourager.

LISA

Toute jeune fille a le droit d'être aimée.

HIGGINS

Comment! Par des imbéciles comme ça?

LISA

Freddy n'est pas un imbécile. Et s'il est faible et pauvre et a besoin de moi, il se pourrait qu'il me rende plus heureuse que mes supérieurs qui me malmènent et n'ont pas besoin de moi.

HIGGINS

Pourra-t-il faire quelque chose de vous? Voilà la question.

LISA

Peut-être est-ce moi qui pourrais faire quelque chose de lui. Mais je n'ai jamais songé que nous ferions quelque chose l'un de l'autre. Et vous ne pensez jamais à autre chose. Je veux simplement être naturelle.

HIGGINS

Bref, vous voulez que je sois aussi entiché de vous que Freddy? Est-ce bien ça?

LISA

Non, je ne veux pas. Ce n'est pas ce genre de sentiment que je vous demande. Et ne soyez pas trop sûr de vous, ou de moi. J'aurais pu être une mauvaise fille, si j'avais voulu. J'ai vu plus que vous, de certaines choses, malgré tout votre savoir. Ce n'est pas difficile, pour des filles comme moi, de faire s'abaisser des hommes comme il faut, à leur faire la cour. L'instant d'après ils souhaitent se voir morts, l'un et l'autre.

HIGGINS

Évidemment. Alors pourquoi diable nous querellons-nous?

LISA (*tourmentée*)

Je veux un peu de bonté. Je sais que je suis une fille vulgaire et ignorante, et vous un monsieur instruit ; mais je ne suis pas de la boue qu'on piétine. Ce quoi je fais (*Se corrigeant.*) ce que j'ai fait, ce n'était pas pour les robes et les taxis. Je l'ai fait parce que nous nous entendions bien ensemble et que je suis venue à... que je me suis mise à m'attacher à vous. Mais je n'ai pas voulu que vous me fassiez la cour et je n'ai pas oublié la différence qu'il y a entre nous. Je voulais seulement plus d'amitié.

HIGGINS

Évidemment. C'est bien ce que j'éprouve, et Pickering aussi. Élixa, vous êtes une imbécile.

LISA

Ce n'est pas une vraie réponse à me donner. (*Elle se laisse tomber, en larmes, sur la chaise de la table-bureau.*)

HIGGINS

Vous n'en aurez pas d'autre, tant que vous ne cesserez pas d'être une sotte vulgaire. Si vous voulez être une dame, cessez de vous croire négligée si les hommes de votre connaissance ne passent pas la moitié de leur temps à pleurnicher autour de vous et l'autre moitié à vous pocher les yeux. Si vous ne pouvez pas supporter la froideur de mon genre de vie, ni sa tension, retournez au ruisseau. Travaillez jusqu'à ressembler plus à une bête qu'à un être humain ; puis embrassez, gueulez, buvez jusqu'à tomber endormie. Oh ! c'est une belle vie, la vie dans le ruisseau. Elle est réelle, elle est chaude, elle est violente. La peau la plus épaisse n'empêche pas de la sentir. On peut la goûter sans aucune éducation, sans aucun travail. Ce n'est pas comme la science, la littérature, la musique classique, la philosophie et l'art. Vous me trouvez froid, insensible, égoïste, n'est-ce pas ? Très bien, retournez avec les gens de l'espèce que vous aimez. Épousez quelque pourceau sentimental, bien pourvu d'argent, d'une grosse paire de lèvres pour vous embrasser, et d'une grosse paire de bottes pour vous les ficher au derrière. Si vous ne pouvez pas apprécier ce que vous avez, il vaut mieux chercher ce que vous pouvez apprécier.

LISA (*désespérée*)

Oh, vous n'êtes qu'un cruel tyran. Je ne peux pas vous parler : vous retournez tout contre moi. J'ai toujours tort. Mais vous savez très bien que vous n'êtes qu'une brute. Vous savez que je ne peux pas retourner au ruisseau, comme vous dites, et que je n'ai aucun vrai ami au monde sauf vous et le colonel. Vous savez bien que je ne pourrais supporter de vivre avec un homme grossier et vulgaire après avoir vécu avec vous deux ; et c'est méchant et cruel de votre part de m'insulter en affirmant que je le pourrais. Vous croyez que je dois retourner Wimpole Street parce que je n'ai nulle part où aller, si ce n'est chez mon père. Mais ne soyez pas trop certain de me tenir sous vos pieds et de pouvoir me piétiner à loisir et me réduire au silence. J'épouserai Freddy, dès qu'il sera en mesure de m'entretenir.

HIGGINS (*s'asseyant à côté d'elle*)

Quelle bêtise ! vous épouserez un ambassadeur. Vous épouserez le Gouverneur général de l'Inde ou le Lord-Lieutenant d'Irlande, ou quelqu'un qui a besoin d'une reine ! Je ne vais pas laisser mon chef-d'œuvre à Freddy.

LISA

Vous croyez que j'aime vous entendre dire cela. Mais je n'ai pas oublié ce que vous avez dit, il y a une minute. Je ne veux pas être cajolée comme si j'étais un bébé ou un petit chiot. Si je ne peux pas obtenir de la bonté, j'aurai de l'indépendance.

HIGGINS

L'indépendance ? Ça c'est un blasphème bourgeois. Nous sommes tous dépendants les uns des autres, chacun de nous sur cette terre.

LISA (*se levant, avec détermination*)

Je vais vous faire voir si moi, je suis dépendante de vous. Si vous pouvez prêcher, moi, je peux enseigner. Je me ferai professeur.

HIGGINS

Et qu'enseignerez-vous, Dieu du ciel ?

LISA

Ce que vous m'avez appris : la phonétique.

HIGGINS

Ha! ha! ha!

LISA

J'irai m'offrir comme assistante au Professeur Nepean.

HIGGINS (*se levant, en fureur*)

Quoi! Cet imposteur! ce farceur! ce servile ignorant! Lui enseigner mes méthodes! mes découvertes! Faites un pas vers lui et je vous étrangle. (*Il abat ses mains sur elle.*) Vous entendez?

LISA (*le bravant sans résister*)

Étranglez-moi. Ça m'est égal! Je savais que vous me frappez, un jour. (*Il la lâche, tapant son pied, dans sa rage de s'être oublié, et se recule si vivement qu'il trébuche en arrière et tombe assis à sa place sur le divan.*) Aha! Je sais maintenant comment vous traiter. Quelle imbécile j'ai été de ne pas y avoir pensé plus tôt. Vous ne pouvez pas m'enlever les connaissances que vous m'avez données. Vous avez dit que j'avais l'oreille plus fine que la vôtre. Et moi, je puis être polie et aimable avec les gens, ce que vous n'êtes pas. Aha! Vous voilà refait, Henry Higgins. Maintenant, je ne me soucie pas plus que ça (*Elle fait claquer ses doigts.*) de votre brutalité et de vos belles paroles. Je mettrai une annonce dans les journaux, pour dire que votre duchesse n'est qu'une marchande de fleurs que vous avez instruite et qu'elle apprendra à qui voudra, en six mois, à devenir une duchesse comme elle, pour vingt mille francs. Oh! Dire que j'ai rampé à vos pieds, que j'ai été piétinée, injuriée, quand tout le temps je n'avais qu'un mot à dire pour être votre égale. Je me flanquerais des coups de n'y avoir pas pensé.

HIGGINS (*étonné par elle*)

Sacrée salope! Mais ça vaut mieux que de pleurnicher, que de chercher des pantoufles et que de trouver des lunettes, n'est-ce pas? (*Se levant.*) Sapristi, Élixa, j'avais dit que je ferais une femme de vous, et je l'ai fait. Je vous aime mieux ainsi.

LISA

Oui, oui, vous retournez votre veste et vous faites la paix, maintenant que je n'ai plus peur de vous et que je peux me passer de vous.

HIGGINS

Certainement, petite idiote. Il y a cinq minutes vous étiez pour moi un boulet à traîner. Maintenant vous êtes une tour puissante, un cuirassé naviguant de conserve avec nous. Vous, Pickering et moi, nous serons trois vieux célibataires au lieu d'être seulement deux hommes et une sotte jeune fille.

Mme Higgins revient, habillée pour le mariage. Élisabeth redevient immédiatement froide et élégante.

M^{me} HIGGINS

La voiture attend, Élisabeth. Vous êtes prête?

LISA

Oui, madame. Le Professeur vient aussi?

M^{me} HIGGINS

Henry? Certes non. Il se conduit trop mal à l'église. Il fait tout le temps des remarques, à haute voix, sur la prononciation du pasteur.

LISA

En ce cas, je ne vous reverrai pas. Au revoir, monsieur.
(*Elle se dirige vers la porte.*)

M^{me} HIGGINS (*s'approchant de son fils*)

Au revoir, mon chéri.

HIGGINS

Au revoir, maman. (*Il est sur le point de l'embrasser, lorsqu'il se souvient de quelque chose.*) Oh! à propos, Élisabeth, voulez-vous commander un jambon et un fromage de Stilton? Et achetez-moi une paire de gants de suède, du huit, et une cravate assortie à mon nouveau costume. Vous choisirez la couleur. (*Son ton joyeux, insouciant, plein de vigueur, prouve qu'il est incorrigible.*)

LISA (*avec dédain*)

Achetez-les vous-même. (*Elle sort majestueusement.*)

M^{me} HIGGINS

Je crains que tu n'aies gâté cette jeune fille, Henry. Mais cela ne fait rien, chéri. J'achèterai ta cravate et tes gants.

HIGGINS (*avec bonne humeur*)

Oh, ne te tracasse pas. Elle les achètera bien, tu verras. Au revoir.

Ils s'embrassent. Mme Higgins sort en se pressant. Higgins, resté seul, fait sonner son argent dans sa poche, rit tout bas, puis esquisse un pas de danse, hautement satisfait de lui-même.

* * *

La suite de cette histoire n'a pas besoin d'être mise à la scène, et en vérité, elle n'aurait même guère besoin d'être contée, si notre imagination n'était pas si débilisée par notre paresseuse habitude de compter sur les dénouements tout faits que nous offre le magasin des accessoires où le roman garde son stock de « fins heureuses », qui s'adaptent mal à toutes les histoires. Or, l'histoire d'Elisa Doolittle, bien que qualifiée de « roman », parce que la métamorphose qu'elle rapporte semble tout à fait improbable, est en réalité assez commune. Des centaines de jeunes femmes, poussées par une ambition résolue, se sont métamorphosées de la même manière, depuis que Nell Gwynn leur en a donné l'exemple, en jouant les reines et en charmant les rois, au théâtre où elle avait commencé par vendre des oranges.

Néanmoins, de toutes parts, des gens ont supposé, pour la seule raison qu'Elisa était devenue l'héroïne d'un roman, qu'elle devait épouser le héros de la pièce. Pareille chose est inadmissible, non seulement parce que cela aurait gâté son petit drame, s'il avait été bâti sur une supposition aussi irréfléchie, mais parce que sa suite logique est claire pour quiconque a le sens de la nature humaine en général, et de l'instinct féminin en particulier.

En disant à Higgins qu'elle ne voudrait pas l'épouser, même s'il le lui demandait, Elisa ne faisait pas la coquette; elle énonçait seulement une

décision dûment pesée. Quand une jeune fille est intéressée par un célibataire qui la domine, l'instruit et devient aussi important pour elle que Higgins pour Elisa, elle envisage toujours très sérieusement la possibilité de devenir sa femme, si elle a assez de caractère pour en être capable; cela d'autant plus si le mariage laisse ce célibataire si indifférent qu'une femme décidée et dévouée pourrait le capturer si elle y était bien résolue. Le fait qu'elle soit libre de choisir influencera beaucoup sa décision, qui dépendra aussi de son âge et de sa fortune. Si elle est arrivée au déclin de sa jeunesse et n'a aucun moyen d'existence, elle l'épousera parce qu'il faut qu'elle épouse quelqu'un qui lui assure sa subsistance. Mais à l'âge d'Elisa, une jolie fille n'éprouve pas cette urgence : elle se sent libre de choisir et de prendre celui qu'elle veut. En la circonstance, elle est donc guidée par son instinct. Or, l'instinct d'Elisa lui dit de ne pas épouser Higgins. Il ne lui dit pas de renoncer à lui. Il est certain que Higgins demeure l'un des plus puissants intérêts de sa vie. Ce serait pour elle une douloureuse épreuve si une autre femme venait la supplanter auprès de lui. Mais, comme elle se sent sûre de lui, sous ce rapport, elle n'hésite pas sur sa conduite à tenir et n'hésiterait pas, même si une différence d'âge de vingt années, qui semble si considérable à la jeunesse, n'existait pas entre eux.

Comme sa décision n'intéresse pas nos instincts personnels, voyons si nous ne pouvons pas lui découvrir une raison. Quand Higgins s'excuse de son indifférence à l'égard des jeunes femmes en prétextant qu'elles ont une rivale irrésistible en la personne de sa mère, il nous donne la raison de son célibat invétéré. Ce cas n'est rare qu'autant que sont rares les mères remarquables. Si un garçon doué d'imagination a une mère suffisamment riche, qui possède l'intelligence, la grâce personnelle, la dignité de caractère sans la sévérité et un sens éclairé de l'art de son époque, qui lui permet de rendre son intérieur agréable, elle devient aux yeux de ce fils un modèle que très peu de femmes peuvent égaler, en même temps qu'elle offre, à ses impulsions spécifiquement sexuelles, un dérivé qui satisfait ses besoins affectifs, son sens de la beauté et son idéalisme. Ceci fait de lui une constante énigme pour le nombre immense de gens sans culture, qui ont été élevés dans des milieux dénués de goût, par des parents vulgaires ou désagréables, pour lesquels, par conséquent, la littérature, la peinture, la musique et les rapports d'amitié personnels apparaissent comme des modes d'expression du sexe. Pour ces gens, le mot passion n'a pas d'autre signification; et l'idée que Higgins pût avoir une passion pour la phonétique et idéaliser sa mère plutôt qu'Elisa, leur semble absurde et contraire à la nature. Pourtant, si nous regardons

autour de nous, et si nous constatons qu'il n'est pour ainsi dire aucun être qui soit trop laid ou trop désagréable pour trouver un mari ou une femme s'il ou si elle le désire, tandis que beaucoup de vieilles filles et de vieux garçons ont une culture et des talents qui les placent au-dessus de la moyenne, nous ne pouvons nous empêcher de supposer que l'affranchissement du sexe des associations avec lesquelles il est si communément confondu, affranchissement que les personnes de génie atteignent par pure analyse intellectuelle, est parfois produit ou favorisé par le charme des parents.

Or, tout en étant incapable de s'expliquer la formidable puissance de résistance de Higgins aux charmes qui, au premier coup d'œil, triomphaient de Freddy, Elisa se rendait instinctivement compte que jamais elle ne pourrait avoir une prise complète sur lui ou se faire une place entre lui et sa mère (première nécessité de la femme mariée). Bref, elle savait que, pour l'une ou l'autre raison mystérieuse, il n'avait pas en lui l'étoffe d'un mari, selon sa conception d'un mari, c'est-à-dire d'un être dont elle serait l'intérêt le plus proche, le plus cher et le plus vif. Mais même si elle n'avait pas trouvé une rivale en Mrs. Higgins, elle aurait encore refusé d'accepter un intérêt qui fût subordonné à des intérêts philosophiques. Mme Higgins fût-elle morte, il serait encore resté Milton et l'Alphabet Universel. La remarque de Landor que pour ceux qui ont le plus grand pouvoir d'aimer, l'amour est chose secondaire, n'aurait pas favorisé Landor auprès d'Elisa. Si l'on ajoute à cela le ressentiment d'Elisa contre la supériorité despotique de Higgins et sa méfiance devant son habileté à la cajoler pour l'amadouer et éviter sa colère, lorsqu'il est allé trop loin avec son impétueuse brutalité, on verra que l'instinct d'Elisa avait de bonnes raisons pour l'avertir de ne pas épouser son Pygmalion.

Mais alors, qui Elisa a-t-elle épousé? Car si Higgins était un célibataire prédestiné, Elisa n'était certainement pas une vieille fille prédestinée. Eh bien, à ceux qui ne l'ont pas deviné d'après les indications qu'elle a fournies elle-même, je le dirai en peu de mots.

Presque immédiatement après qu'Elisa, piquée, proclame sa décision dûment pesée de ne pas épouser Higgins, elle fait allusion au fait que le jeune M. Frederick Eynsford Hill épanche tous les jours son amour pour elle par la poste. Or, Freddy est jeune, en réalité de vingt ans plus jeune que Higgins; c'est un homme du monde (ou, comme dirait Elisa, un aristo) et il en a le langage. Il s'habille bien et le colonel le traite en égal; il aime Elisa sans affectation et il n'est pas son maître; il n'y a aucune probabilité qu'il la domine, malgré l'avantage que lui donne son rang social. Elisa n'a

que faire de cette sotte tradition romanesque qui veut que toutes les femmes aiment être soumises, sinon tyrannisées et battues. « Quand vous approchez les femmes, dit Nietzsche, armez-vous de votre fouet ». Les despotes sensés ne se sont jamais bornés à cette précaution à l'égard des seules femmes: ils se sont armés de leur fouet quand ils ont eu affaire à des hommes, et ils ont été servilement adorés par ceux-là mêmes au-dessus desquels ils avaient fait claquer leur fouet, beaucoup plus que par les femmes. Nul doute qu'il n'existe des femmes serviles, tout comme des hommes serviles; et les femmes, comme les hommes, admirent ceux qui sont plus forts qu'elles. Mais, admirer une personne forte et vivre sous sa fêrule sont deux choses bien différentes. Sans doute, les personnes faibles ne sont ni admirées, ni adorées comme des héros; mais elles ne sont pas, non plus, détestées, ni évitées, et elles ne semblent jamais avoir la moindre difficulté à épouser des personnes qui valent mieux qu'elles. Elles peuvent faillir dans les circonstances critiques; mais la vie n'est pas qu'une longue succession de circonstances critiques; c'est, le plus souvent, une suite de situations qui n'exigent aucune force exceptionnelle, auxquelles peuvent faire face des gens même assez faibles, s'ils ont un conjoint plus fort pour les aider à s'en tirer. C'est donc une vérité évidente en tous lieux, que les personnes au caractère fort, qu'elles soient du sexe masculin ou féminin, non seulement n'épousent pas des personnes encore plus fortes de caractère, mais ne montrent aucune préférence pour celles-ci, dans le choix de leurs amis. Quand un lion rencontre un autre lion qui rugit plus fort que lui, le premier lion trouve le deuxième assommant. L'homme ou la femme qui se sent suffisamment fort pour deux, recherche chez son conjoint d'autres qualités que la force.

L'inverse est également vrai. Les êtres faibles veulent épouser des êtres forts qui ne les effraient pas trop; et cela les conduit souvent à commettre l'erreur que nous décrivons métaphoriquement en disant qu'ils ont « les yeux plus grands que le ventre ». Ils demandent trop et offrent trop peu et lorsque le marché est contraire à la raison au point d'être intolérable, l'union devient impossible; il en résulte que la personne la plus faible est soit écartée, soit supportée comme une croix, ce qui est pire. Des personnes qui ne sont pas seulement faibles, mais encore sottes ou obtuses, s'attirent souvent de pareils ennuis.

Ceci étant l'état des affaires humaines, que fera presque sûrement Elisa, lorsqu'elle se trouvera placée entre Freddy et Higgins? Envisagera-t-elle une vie passée à chercher les pantoufles de Higgins ou une vie passée par Freddy à chercher les siennes? La réponse ne peut faire aucun doute. Si

elle épouse l'un d'eux, c'est Freddy qu'elle épousera, à moins que ce dernier ne lui soit biologiquement antipathique et qu'elle ne soit biologiquement attirée par Higgins, au point que cela submerge tous ses autres instincts.

Et c'est précisément ce que fit Elisa.

Il en résulta des complications, mais d'ordre économique et non sentimental. Freddy était sans le sou et sans situation. Avec son douaire, dernière relique d'une opulence passée, sa mère avait pu se débattre à Earls-court en gardant un air distingué, mais sans pouvoir procurer à ses enfants une instruction secondaire sérieuse, et encore moins donner une situation à son fils. Une place d'employé à trente shillings par semaine était au-dessous de la dignité de Freddy, et en outre extrêmement éloignée de ses goûts. Ses perspectives d'avenir se résumaient dans l'espoir que, s'il sauvait les apparences, quelqu'un ferait quelque chose pour lui. Ce quelque chose apparaissait vaguement à son imagination comme un secrétariat privé ou une sinécure quelconque. Pour sa mère, c'était peut-être un mariage avec une dame riche qui ne pourrait résister à la gentillesse de son fils. On peut imaginer ses sentiments quand il épousa une marchande de fleurs, déclassée à la suite de circonstances extraordinaires, maintenant connues de tout le monde!

A vrai dire, Elisa ne semblait pas un parti absolument inéligible. Son père, bien qu'il eût été boueur et qu'il fût maintenant bizarrement déclassé, était devenu extrêmement populaire dans les milieux les plus élégants, grâce à un talent social particulier qui triomphait de tous les préjugés et de tous les désavantages. Repoussé par la classe bourgeoise, qu'il détestait, il était monté directement dans les sphères les plus hautes, grâce à son esprit, à son état de boueur, qu'il portait comme un étendard, et à sa transcendance, toute nietzschéenne, sur le bien et le mal. Invité à des dîners intimes chez des ducs, il était assis à la droite de la duchesse; et dans les châteaux, il fumait à l'office, choyé par le maître d'hôtel, quand il ne mangeait pas dans la salle à manger, et n'était pas consulté par des ministres en exercice. Mais il trouvait presque aussi difficile de faire tout cela avec ses cent mille francs de rentes par an que Mme Eynsford Hill de vivre à Earls-court avec un revenu si pitoyablement plus réduit que je n'ai pas le cœur de dévoiler son chiffre exact. Il refusa donc catégoriquement d'ajouter la goutte d'eau qui fait déborder le vase, en aidant à l'entretien d'Elisa.

Freddy et Elisa, maintenant M. et Mme Eynsford Hill, auraient donc passé une lune de miel sans un sou, si le colonel n'avait offert à Elisa 500 livres en cadeau de mariage. Cette somme dura longtemps, parce que Freddy ne savait comment dépenser l'argent, n'en ayant jamais eu à dépenser et

qu'Elisa, socialement éduquée par un couple de vieux célibataires, portait ses vêtements aussi longtemps qu'ils tenaient et paraissaient encore jolis, sans se soucier le moins du monde qu'ils fussent démodés depuis des mois. Néanmoins, 500 livres ne durent pas éternellement chez de jeunes mariés. Ils savaient bien tous deux que le jour viendrait où il faudrait qu'ils se tirent d'affaire tout seuls. Elisa aurait pu loger chez Higgins, cette maison étant devenue son véritable foyer; mais elle se rendait bien compte qu'elle ne devait pas y loger Freddy, et que si elle le faisait, ce ne serait pas bon pour lui.

Les deux célibataires de Wimpole Street n'eussent certes rien trouvé à y redire. Quand Elisa les consulta, Higgins refusa d'être importuné par le problème de son logement, alors que la solution en était si simple. Le désir d'Elisa d'avoir Freddy avec elle dans la maison n'avait pas plus d'importance à ses yeux, que si elle avait voulu avoir un meuble de plus dans sa chambre à coucher. Les arguments pour prouver à Higgins la fermeté du caractère de Freddy et son obligation morale de gagner sa vie, demeurèrent vains. Il nia que Freddy eût du caractère et déclara que s'il tentait de faire un travail utile, une personne compétente aurait l'embarras de défaire ce qu'il avait fait, procédé qui entraînerait une perte nette pour la communauté et un grand chagrin pour Freddy personnellement, la Nature l'ayant manifestement destiné au travail facile d'amuser Elisa, ce qui, ajouta Higgins, était une occupation beaucoup plus utile et plus honorable que de travailler dans un bureau. Enfin, quand Elisa fit encore une fois allusion à son projet d'enseigner la phonétique, Higgins s'y opposa avec la même violence que précédemment. Il déclara qu'il s'en fallait au moins d'une dizaine d'années pour qu'elle soit assez qualifiée pour se mêler de son sujet favori. Comme il était évident que le colonel partageait son opinion, Elisa sentit qu'elle ne pouvait aller à l'encontre de leur jugement sur cette grave question. Elisa n'était pas communiste. Elle comprit qu'elle n'avait pas le droit d'exploiter sans son consentement la science que Higgins lui avait prodiguée, car sa science lui semblait être sa propriété privée, tout comme sa montre. D'ailleurs, elle était superstitieusement dévouée aux deux amis, et encore plus profondément et plus sincèrement depuis son mariage.

Ce fut le colonel qui finalement résolut le problème qui lui avait coûté beaucoup de pensées perplexes. Il demanda un jour assez timidement à Elisa si elle avait tout à fait renoncé à son idée d'ouvrir un magasin de fleurs. Elle répondit qu'elle y avait pensé, mais qu'elle avait chassé cette idée de sa tête depuis le jour où le colonel avait déclaré chez Mme Higgins,

que cela ne lui conviendrait pas. Le colonel avoua que lorsqu'il avait dit cela, il n'était pas encore remis de l'impression d'éblouissement de la journée précédente. Le soir même, ils firent part de ce projet à Higgins. Le seul commentaire qu'il daigna faire faillit provoquer une sérieuse dispute avec Elisa. Il prétendit, en effet, qu'elle aurait un garçon de courses idéal en la personne de Freddy.

À son tour, Freddy fut sondé. Il répondit qu'il avait, lui aussi, pensé à un magasin, mais ce dernier s'était présenté à sa pauvreté sous forme d'un petit coin où Elisa vendrait du tabac, derrière un comptoir, et lui, des journaux, au comptoir d'en face. Mais il admit que ce serait joliment amusant de s'en aller avec Elisa, chaque matin, de bonne heure, à Covent Garden, pour acheter des fleurs sur le lieu même de leur première rencontre, sentiment qui lui valut beaucoup de baisers de sa femme. Il ajouta qu'il avait toujours appréhendé de proposer une chose de ce genre, parce que Clara ferait à cette idée certainement une scène épouvantable, car cela entraverait ses chances matrimoniales, tandis que sa mère n'y tiendrait sans doute pas du tout, après s'être cramponnée tant d'années à cet échelon de l'échelle sociale où le commerce de détail est interdit.

Cette difficulté fut écartée par un événement très imprévu pour la mère de Freddy. Au cours de ses incursions dans les milieux d'artistes, les plus élevés qui fussent à sa portée, Clara s'aperçut qu'il faudrait que ses talents de conversation s'appuient sur la connaissance des romans de M. H.-G. Wells. Elle en emprunta de tous côtés, et les lut avec tant de zèle qu'en moins de deux mois elle les dévora tous. Le résultat fut une conversion d'une espèce très commune de nos jours. Une version moderne des Actes des Apôtres remplirait cinquante Bibles entières, si quelqu'un était capable de l'écrire.

La pauvre Clara qui apparaissait à Higgins et à Mrs. Higgins une personne désagréable et ridicule, et que sa propre mère considérait comme un échec social inexplicable, ne s'était jamais vue sous l'un ou l'autre de ces jours; en effet, tout en étant jusqu'à un certain point ridiculisée et parodiée comme tout le monde, dans le West Kensington, elle était acceptée comme une espèce d'être humain rationnel et normal — ou dirons-nous plutôt inévitable? Tout au plus l'appelait-on « l'arriviste », mais il n'était jamais venu à l'idée de personne, pas plus qu'à elle-même, qu'elle cherchât à arriver dans un mauvais sens. Pourtant, elle n'était pas heureuse. Elle se désespérait. Son seul atout, le fait que sa mère était ce que l'épicier d'Epsom appelait une dame avec un équipage n'avait, selon toute apparence, aucune valeur d'échange. Il l'avait empêchée de recevoir de l'instruction, car elle

n'aurait pu se payer qu'une instruction reçue aux côtés de la fille de l'épicier d'Earlscourt. Il l'avait conduite à rechercher la société des gens de la classe de sa mère, et cette classe refusait catégoriquement de l'accepter parce qu'elle était beaucoup plus pauvre que l'épicier et que, loin de pouvoir se payer une femme de chambre, elle ne pouvait même pas se payer une domestique stylée, et devait s'en tirer péniblement avec une servante à tout faire, traitée sans libéralité. Dans ces circonstances, rien ne pouvait lui donner l'air d'être un vrai produit de la classe des hobereaux. Et pourtant, les traditions de cette classe lui faisaient considérer comme une humiliation intolérable un mariage avec quelqu'un qui fût à sa portée. Les commerçants et les petites gens de profession libérale lui étaient odieux. Elle courait après les peintres et les romanciers, mais elle ne les charmait pas; et ses tentatives hardies pour acquérir le langage des artistes et des littérateurs, les irritaient. Bref, c'était un échec complet et elle n'était qu'une petite sotte orgueilleuse, ignorante, incompétente, prétentieuse, déplaisante, sans le sou et inutile. Tout en n'admettant pas ces désavantages, (car on répugne toujours à envisager les vérités désagréables, jusqu'au jour où apparaît la possibilité de changer) elle n'en sentait que trop les effets, pour être satisfaite de sa position.

Les yeux de Clara s'ouvrirent de façon assez saisissante. Son enthousiasme fut brusquement éveillé par une jeune fille de son âge, qui l'éblouit et produisit en elle l'impétueux désir de la prendre pour modèle et de gagner son amitié. Elle découvrit alors que cette exquise apparition était sortie du ruisseau et s'était graduellement développée en l'espace de quelques mois. Le choc fut si violent que lorsque M. H.-G. Wells la souleva de la pointe de sa plume puissante, il la plaça sous un autre angle de vision et détermina chez elle une conversion et un sentiment de culpabilité comparables aux exploits les plus sensationnels du Général Booth ou de Gypsy Smith. Elle vit alors les rapports réels entre la vie qu'elle menait dans la société à laquelle elle se cramponnait et les vrais besoins humains dans une structure sociale estimable. Toute l'orgueilleuse sottise de Clara s'effondra. La vie commença soudain à se mouvoir avec elle. Sans savoir comment ou pourquoi, elle commença à se faire des amis et des ennemis. Certaines des connaissances pour lesquelles elle avait été une calamité ennuyeuse, indifférente ou ridicule, cessèrent de la voir; d'autres, par contre, devinrent tout à fait cordiales. Elle découvrit, à son grand étonnement, que des personnes tout à fait « charmantes » étaient saturées de Wells, et que cette accessibilité aux idées était le secret de leur charme. Des gens qu'elle avait crus profondément

religieux et qu'elle avait essayé de se concilier en jouant de cette corde, avec des résultats désastreux, s'intéressèrent soudainement à elle et témoignèrent, à l'égard de la religion conventionnelle, d'une hostilité qu'elle n'avait jamais crue possible, si ce n'est chez les individus les plus acharnés. On lui fit lire du Galsworthy; et Galsworthy, en exposant la vanité de Largelady Park¹, l'acheva. Elle fut exaspérée de penser que le cachot dans lequel elle avait languï pendant tant de malheureuses années était demeuré constamment ouvert et que les impulsions qu'elle avait si soigneusement refoulées et étouffées pour pouvoir rester bien avec la « Société », étaient précisément les seules grâce auxquelles elle aurait pu avoir un contact sincèrement humain. Dans le rayonnement de sa découverte et le tumulte de la réaction qu'elle provoqua, elle se rendit aussi parfaitement et aussi visiblement risible que lorsqu'elle avait si témérairement adopté l'explétif d'Elisa, dans le salon de Mme Higgins; car la nouvelle disciple de Wells devait trouver son nouvel équilibre avec presque le même ridicule qu'un bébé qui apprend à marcher; mais personne n'en veut à un bébé pour ses sottises, ou n'en pense plus mal parce qu'il a voulu manger les allumettes; et les folies de Clara ne lui firent perdre aucun ami. On lui riait au nez cette fois, et elle devait se défendre de son mieux.

Quand Freddy rendit visite à Earls court (ce qui n'arrivait que lorsqu'il ne pouvait pas faire autrement), pour annoncer à sa mère et à la sœur la lugubre nouvelle qu'Elisa et lui projetaient d'assombrir l'écusson de Largelady en tenant boutique, il trouva le petit intérieur déjà bouleversé par l'annonce que Clara, elle aussi, allait se mettre à travailler dans un magasin de meubles anciens, tenu par une camarade disciple de Wells. En réalité, Clara devait cette situation à son ancien talent social de se mettre en avant. Elle avait décidé que coûte que coûte, elle verrait M. Wells en chair et en os et l'occasion d'une garden-party lui avait permis d'arriver à ses fins. Elle eut plus de chance que n'en méritait une aventure aussi téméraire. M. Wells fut à la hauteur de son attente. L'âge ne l'avait pas flétri, et sa fréquentation ne pouvait, au bout d'une demi-heure, épuiser sa diversité infinie. Sa simplicité et sa concision agréables, ses petites mains et ses petits pieds, son esprit fécond et vif, son accessibilité sans affectation et une certaine vivacité de perception fine, qui le marquait comme étant sensible depuis la racine de ses cheveux jusqu'au bout de ses doigts de pied, furent irrésistibles. Pendant des semaines et des semaines, Clara ne

1. Le château de Grossedame mentionné au 1^{er} acte.

parla de rien d'autre. Et comme elle en parla par hasard à la dame qui tenait le magasin de meubles, et que le plus cher désir de cette dame était aussi de faire la connaissance de M. Wells, pour lui vendre de jolies choses, elle offrit du travail à Clara, avec l'espoir d'atteindre ce but, grâce à elle.

Et c'est ainsi que le bonheur d'Elisa dura et que s'évanouit l'opposition attendue, à l'encontre du magasin de fleurs. Le magasin est situé sous les arcades d'une station de chemin de fer, non loin du Musée Albert et Victoria; et si vous habitez dans le voisinage, vous pouvez y aller, un jour quelconque, vous faire fleurir la boutonnière par Elisa.

Voici, maintenant, une dernière occasion de faire du roman... N'aimeriez-vous pas être assuré que le magasin eut un immense succès, grâce aux charmes d'Elisa et à sa première expérience des affaires, à Covent Garden? Hélas! la vérité est la vérité. Pendant longtemps, le magasin ne rapporta pas un sou, tout simplement parce qu'Elisa et son Freddy ne savaient pas le tenir. C'est vrai qu'Elisa n'avait pas à commencer depuis le commencement: elle savait les noms et les prix des fleurs bon marché; et sa joie fut sans limites quand elle découvrit que Freddy, comme tous les jeunes gens instruits dans des écoles à bon marché, prétentieuses et tout à fait insuffisantes, savait un peu de latin. C'était très peu, mais c'en était assez pour qu'aux yeux d'Elisa, il passât pour un Porson ou un Bentley, et pour le mettre à son aise avec la nomenclature botanique. Malheureusement, il ne savait rien d'autre; et, bien qu'elle sût compter son argent jusqu'à dix-huit shillings environ, et qu'elle se fût quelque peu familiarisée avec le langage de Milton, dans ses efforts pour devenir apte à gagner le pari de Higgins, Elisa ne pouvait pas établir une facture sans faire tout à fait honte à l'établissement. La capacité de Freddy de dire en latin que Balbus bâtit un mur et que la Gaule fut divisée en trois parties ne comportait pas la moindre connaissance en comptabilité ou en affaires; le colonel Pickering dut lui expliquer ce qu'était un carnet de chèques et ce que signifiait un compte en banque. Et notre jeune couple n'était point facile à enseigner. Freddy soutint Elisa lorsqu'elle refusa obstinément de croire qu'ils économiseraient de l'argent en prenant un comptable qui s'entendrait aux affaires. Comment, dirent-ils, pourraient-ils économiser de l'argent en augmentant leurs dépenses, quand déjà ils ne pouvaient pas joindre les deux bouts? Mais le colonel, après avoir fait maintes et maintes fois se joindre les deux bouts, finit par insister doucement; et Elisa humiliée, le front dans la poussière, d'avoir à implorer si souvent son aide, et piquée aussi par les railleries bruyantes de Higgins, pour qui l'idée que Freddy pût réussir en quelque chose était un sujet de

plaisanterie inépuisable, finit par comprendre que les affaires, comme la phonétique, sont choses qui s'apprennent.

Je ne m'étendrai pas sur le spectacle digne de pitié du couple passant ses soirées à suivre des cours de sténographie et des classes d'enseignement technique, à apprendre la tenue des livres et la dactylographie avec de jeunes débutants des deux sexes, qui sortaient des écoles élémentaires. Il y eut même des cours à la London School of Economics et un humble appel personnel auprès du directeur de cette institution pour suggérer un cours ayant trait au commerce des fleurs. Étant un humoriste, ce dernier leur expliqua la méthode de Dickens dans le célèbre essai sur la Métaphysique chinoise, par le monsieur qui lut un article sur la Chine, et un article sur la Métaphysique et combina les deux. Il leur recommanda donc de combiner la London School of Economics avec Kew Gardens. Elisa, à qui la façon de procéder du monsieur de Dickens semblait parfaitement logique (ce qu'elle était en effet) et pas du tout risible (résultat de son ignorance) accepta son conseil avec une entière gravité.

Mais l'effort qui lui coûta la plus profonde humiliation, ce fut de demander à Higgins, dont la fantaisie artistique favorite, en dehors des vers de Milton, était la calligraphie, et qui possédait lui-même une belle écriture italienne, qu'il lui apprît à écrire. Il commença par lui déclarer qu'elle était congénitalement incapable de former une seule lettre digne du moindre mot de Milton; mais elle insista et, de nouveau, il se mit subitement à lui donner des leçons avec un acharnement et un mélange d'intensité orageuse, de patience concentrée et d'explosions occasionnelles de dissertations intéressantes sur la beauté et la noblesse, la mission et la destinée augustes de l'écriture humaine. Elisa finit par acquérir une écriture très peu commerciale, mais qui ajoutait certainement à sa beauté personnelle. Elle dépensa trois fois autant que n'importe qui en articles de papeterie parce que certaines qualités et formes de papier lui étaient devenues indispensables. Elle ne pouvait même pas adresser une enveloppe d'une façon normale, parce que cela dérangeait ses marges.

Leurs jours d'apprentissage commercial furent des jours de honte et de désespoir, pour le jeune couple. Il lui sembla ne rien apprendre sur les magasins de fleurs. Finalement, devant leur insuccès, tous deux y renoncèrent définitivement et secouèrent à jamais de leurs pieds la poussière des écoles de sténographie, d'enseignement technique et de la London School of Economics. D'ailleurs, le magasin semblait, d'une façon plus ou moins mystérieuse, commencer à se suffire. Ils avaient oublié leur refus d'employer



d'autres personnes. Ils arrivèrent à la conclusion que leur manière était la meilleure et qu'ils avaient un talent remarquable pour les affaires. Le colonel, qui avait été obligé pendant plusieurs années, de garder en banque une somme suffisante en compte courant, pour combler leurs déficits, trouva que cette précaution n'était plus nécessaire : le jeune couple prospérait. Il est vrai que la partie n'était pas tout à fait égale entre eux et leurs concurrents en affaires. Leurs week-ends à la campagne ne leur coûtaient rien et leur économisaient le prix de leur dîner du dimanche, car l'automobile était celle du colonel, et c'étaient Higgins et lui qui payaient les notes d'hôtel. M. F. Hill, fleurs et primeurs (ils n'avaient pas tardé à s'apercevoir qu'il y avait de l'argent à gagner à vendre des asperges, et les asperges avaient entraîné les autres légumes), avait un air qui donnait à sa maison une marque de distinction; et dans la vie privée, il était toujours Frederick Eynsford Hill, Esquire. Il n'y avait pourtant aucune pose chez lui. Personne en dehors d'Elisa ne savait qu'il avait été baptisé Frederick Challoner. Seule, Elisa posait abominablement.

Et c'est tout. Et voilà comment les choses se sont arrangées. On se demande comment Elisa fait pour se mêler encore autant du ménage des deux amis, en plus de son magasin et de sa propre famille. Et il est à noter que, tout en ne trouvant jamais rien à redire à son mari, et en aimant sincèrement le colonel, comme si elle était sa fille préférée, elle n'a jamais perdu l'habitude de critiquer Higgins, habitude prise ce soir fatal, après qu'elle eut gagné son pari pour lui. Elle le rembarre vivement à la moindre provocation ou sans provocation. Il n'ose plus la taquiner en lui disant que Freddy est intellectuellement un abîme au-dessous de lui. Il tempête, menace et raille, mais elle lui tient tête si cruellement que le colonel est obligé de lui demander de temps à autre d'être plus indulgente à l'égard de Higgins; et c'est la seule prière qui amène sur son visage une expression têtue. Seule, une impérieuse nécessité ou une calamité assez grande pour rompre toutes les amitiés ou inimitiés et les ramener à leur commune humanité — et puisse une telle épreuve leur être épargnée! — changera jamais cet état de chose. Elisa sait que Higgins, pas plus que son père, n'a besoin d'elle. La scrupulosité même avec laquelle il lui a dit ce jour-là qu'il s'était habitué à l'avoir là et à dépendre d'elle pour toutes sortes de petits services et qu'elle lui manquerait si elle s'en allait (jamais il ne serait venu à l'idée de Freddy ou du colonel de dire rien de semblable), augmente encore sa certitude intérieure qu'elle n'est pour lui « rien de plus que ses pantoufles ». Pourtant, elle a aussi l'impression que l'indifférence de Higgins a plus de profondeur

que l'engouement des âmes plus vulgaires. Elisa s'intéresse énormément à lui. Elle a même des moments de secrète malice, où elle souhaiterait l'avoir à elle seule, sur une île déserte, loin de tout lien et sans qu'il ait à considérer personne autre au monde, pour le faire descendre une fois de son piédestal et le voir lui faire la cour comme un simple mortel. Nous imaginons tous des choses de ce genre. Mais lorsqu'il s'agit d'affaires, de la vie qu'elle mène réellement, en dehors de sa vie de rêve et d'imagination, elle aime Freddy et elle aime le colonel et elle n'aime pas Higgins, ni Doolittle. Galatée n'aime jamais entièrement Pygmalion : le lien qui les unit est trop divin pour être absolument agréable.

BIBLIOGRAPHIE

REMARQUE :

Sauf mention spéciale, les traductions françaises sont toutes de Augustin et Henriette Hamon.

1884. AN UNSOCIAL SOCIALIST (*Un socialiste insociable*).

Paru d'abord dans la revue « Today », 1884.

Londres, S. Sonnenschein, Lowrey and Co, 1887.

Traduction:

LE SOCIALISTE INSOCIAL.

Paris, Aubier, 1932. (Œuvres de G.B. Shaw.)

CASHEL BYRON'S PROFESSION (*La Profession de Cashel Byron*).

Publié d'abord dans la revue « Today », décembre 1884, mai-juin 1885 et mars 1886.

Nouvelle édition avec « The Admirable Bashville ».

Londres, Scott, 1889.

Traduction:

CASHEL BYRON, GENTLEMAN ET BOXEUR.

Adaptation de Louis Beaudoir. Couverture et frontispice de Daragnès.

Paris, L'Édition française illustrée (puis G. Crès), 1919.

(Collection littéraire des romans d'aventures.)

1885. THE IRRATIONAL KNOT (*Le Lien déraisonnable*).

Paru d'abord dans « Our corner », 1885-1887. Puis:

Londres, Constable, 1905.

Traduction:

LE LIEN DÉRAISONNABLE.

Paris, Aubier, 1932.

- THE MIRACULOUS REVENGE (La Vengeance miraculeuse).
Nouvelle parue d'abord dans « Time », mars 1885.
 Dublin, the Shanachie.
 Girard, Kansas, Haldemann-Julius.
1887. LOVE AMONG THE ARTISTS (L'Amour chez les artistes).
D'abord dans « Our corner », 1887-1888.
 Chicago, Stone, 1900.
1889. ANARCHISM VERSUS STATE SOCIALISM (L'Anarchie contre le socialisme d'État).
 Londres, Seymour.
1891. THE QUINTESSENCE OF IBSENISM (La Quintessence de l'ibsenisme).
 Londres, Scott.
Nouvelle édition complétée jusqu'à la mort d'Ibsen.
 Londres, Constable, 1913,
1893. WIDOWER'S HOUSES (Les Maisons du veuf).
Comédie en 3 actes. Intitulée aussi: NON OLET. Londres, Royalty Theatre, 9 décembre 1892.
 Londres, Henry. (Independent theatre series.)
Traduction:
 NON OLET (ou : L'ARGENT N'A PAS D'ODEUR).
Pièce en 3 actes.
 Paris, A. Munier, 1908.
 NON OLET.
 Paris, E. Figuière, 1913. (Bibliothèque internationale.)
1898. PLAYS : PLEASANT AND UNPLEASANT (Pièces plaisantes et déplaisantes).
Volume 1: Préface, principalement sur moi-même. Les trois pièces désagréables:
 WIDOWER'S HOUSES (1892).
 THE PHILANDERER (Le Flirteur).
Comédie topique (1893). Londres, New Stage Club, Cripple Gate Institute, 20 février 1905.
 MRS. WARREN'S PROFESSION (La Profession de Mme Warren).
Comédie en 4 actes (1894). Londres, Stage Society, New Lyric Theatre, 5 janvier 1902.
Volume 2: Préface. Les quatre pièces agréables :
 ARMS AND THE MAN (Les Armes et l'homme).
Comédie en 3 actes (1894). Londres, Avenue Theatre, 21 avril 1894.

CANDIDA.

Mystère en 3 actes (1894). Durham, Royal Theatre, South Shields, 30 mars 1895.

THE MAN OF DESTINY (L'Homme du destin).

Badinage en un acte (1895).

YOU NEVER CAN TELL (On ne peut jamais dire).

Comédie en 4 actes (1897). Londres, Stage Society, Royalty Theatre, 26 novembre 1899.

Londres, Richards.

Traduction globale :

PIÈCES PLAISANTES ET DÉPLAISANTES.

Vol. I: Non olet. L'Homme aimé des femmes. La Profession de Mme Warren. Avec la préface des traducteurs: La Critique de « La Profession de Mme Warren ».

Vol. II: 4 pièces plaisantes: Le Héros et le soldat. Candida. L'Homme du destin. On ne peut jamais dire.

Paris, E. Figuière, 1913. (Œuvres de G.B. Shaw).

THE PHILANDERER.

Voir: 1898 PLAYS.

Traduction:

L'HOMME AIMÉ DES FEMMES.

Comédie en 4 actes.

Paris, A. Munier, 1908.

L'HOMME AIMÉ DES FEMMES.

Comédie topique en 4 actes.

Paris, E. Figuière, 1913. (Bibliothèque internationale.)

THE MAN OF DESTINY.

Voir: 1898 PLAYS.

Traduction:

L'HOMME DU DESTIN.

Badinage en un acte.

Paris, A. Munier, 1908.

L'HOMME DU DESTIN.

Badinage en un acte. Paris, Studio des Champs-Élysées, 3 décembre 1925. Avec « Le Héros et le soldat ».

Paris, Calmann-Lévy, 1926. (8 éditions.)

THE PERFECT WAGNERITE

Commentaire sur « L'Anneau des Nibelungen », essai.

Londres, Richards. (7^e édition, 1912.)

Traduction:

LE PARFAIT WAGNÉRIEN.

Paris, Aubier, 1933.

MRS. WARREN'S PROFESSION.

Voir: 1898 PLAYS

Traduction:

LA PROFESSION DE MADAME WARREN.

Comédie en 4 actes. Paris, Théâtre des Arts, 16 février 1912.

Paris, E. Figuière, 1913. (Bibliothèque internationale.)

Paris, Aubier, 1928.

CANDIDA.

Voir: 1898 PLAYS.

Traduction:

CANDIDA.

Un mystère en 3 actes.

Paris, A. Munier, 1908.

ARMS AND THE MAN.

Voir: 1898 PLAYS.

Traduction:

LE HÉROS ET LE SOLDAT.

Comédie antiromanesque en 3 actes.

Paris, A. Munier, 1908.

LE SOLDAT DE CHOCOLAT.

Opérette en 3 actes et 4 tableaux de R. Bernauer et L. Jacobson, d'après l'adaptation française de Pierre Weber. Bruxelles, Galeries Saint Hubert, 8 septembre 1911.

Paris, M. Eschig (1912).

LE HÉROS ET LE SOLDAT.

Comédie antiromanesque en 3 actes. Paris, Comédie Montaigne, 30 mars 1921.

Avec « L'Homme du destin ».

Paris, Calmann-Lévy, 1926. (8 éditions.)

Paris, Aubier, 1933. (Dans le Tome II de l'édition globale.)

Paris, France-Illustration, 1950. (Le Monde illustré, supplément théâtral et littéraire, n° 64, 12 août 1950.)

YOU NEVER CAN TELL.

Voir: 1898 PLAYS.

1900. FABIANISM AND THE EMPIRE. (Le Fabianisme et l'Empire).

Manifeste de la « Fabian Society ».

Londres, Richards.

1901. THREE PLAYS FOR PURITANS (Trois pièces pour puritains) :

Préface.

THE DEVIL'S DISCIPLE (Le Disciple du Diable).

Mélodrame en 3 actes (1897). Albany, New York, Harman's Bleeder Hall, 1^{er} octobre 1897.

CAESAR AND CLEOPATRA (César et Cléopâtre).

Histoire en 5 actes et 9 tableaux (1898). Chicago, Fine Arts Buildings, 1^{er} mai 1901.

CAPTAIN BRASSBOUND'S CONVERSION (La Conversion du capitaine Brassbound).

Aventure en 3 actes (1900): Londres, Stage Society, Strand Theatre, 16 décembre 1900.

Londres, Richards.

Traduction:

TROIS PIÈCES POUR PURITAINS.

Fragments caractéristiques de « César et Cléopâtre », « Le Disciple du Diable » et « La Conversion du capitaine Brassbound ».

Paris, Calmann-Lévy, 1910.

Rédition de la 2^e pièce:

Paris, Aubier, 1956. (Œuvres de G.B. Shaw.)

CAESAR AND CLEOPATRA.

Voir: 1901 THREE PLAYS FOR PURITANS.

Traduction:

CÉSAR ET CLÉOPÂTRE.

Paris, Aubier, 1951. (Œuvres de G. B. Shaw.)

THE DEVIL'S DISCIPLE.

Voir: 1901 THREE PLAYS FOR PURITANS.

CAPTAIN BRASSBOUND'S CONVERSION.

Voir: 1901 THREE PLAYS FOR PURITANS.

1903. MAN AND SUPERMAN (Homme et surhomme).

Comédie philosophique en 4 actes. Avec « The Revolutionist's handbook » (1901).

Londres, Royal Court Theatre, 21 mai 1905.

(Acte III, scène de l'enfer : 4 juin 1907.)

Londres, Constable.

Traduction:

L'HOMME ET LE SURHOMME.

Paris, Figuière, 1912. (Bibliothèque internationale.)

DON JUAN AUX ENFERS.

III^e acte de « L'Homme et le surhomme ». Constitue une pièce jouée à part.

Paris, Figuière, 1912. (Bibliothèque internationale.)

THE REVOLUTIONIST'S HANDBOOK.

Voir: 1903 MAN AND SUPERMAN.

Traduction:

BRÉVIAIRE DU RÉVOLUTIONNAIRE.

Par John Tanner, membre de la classe riche oisive, suivi des « Maximes pour révolutionnaire ». Fait suite à la pièce.

Paris, Éditions des Cahiers libres, 1927. (Tendances, n° 5.)

1907. JOHN BULL'S OTHER ISLAND (L'autre île de John Bull).

Préface pour politiciens. Avec:

HOW HE LIED TO HER HUSBAND (Comment il mentit au mari).

Pièce en un acte (1906) avec une note introductive.

MAJOR BARBARA (La Commandante Barbara).

Pièce en 3 actes (1905), avec la Préface « Premiers secours aux critiques ».

Londres, Royal Court Theatre, 28 novembre 1905.

Londres, l'auteur et Constable.

Traduction:

LA SECONDE ÎLE DE JOHN BULL.

Avec la « Préface aux politiciens ».

Paris, Aubier, 1945.

HOW HE LIED TO HER HUSBAND.

Voir: 1907 JOHN BULL'S OTHER ISLAND.

Traduction:

COMMENT IL MENTIT AU MARI.

Avec « La Commandante Barbara ».

Paris, Aubier, 1943.

MAJOR BARBARA.

Voir: 1907 JOHN BULL'S OTHER ISLAND.

Traduction:

LA COMMANDANTE BARBARA.

Précédé de la préface « Assistance aux critiques ». — Avec « Défense d'entrer » (Overruled, cf.: 1916 Androcles).

Paris, Aubier, 1943.

DRAMATIC OPINIONS AND ESSAYS (Comptes rendus et essais sur l'art dramatique).

Avec une apologie. Réunion de critiques théâtrales parues dans « Saturday Review » de 1895 à 1898. 2 volumes.

Londres, Constable.

1908. THE DOCTOR'S DILEMMA (Le Dilemme du docteur).

Tragédie en 5 actes. Londres, Royal Court Theatre, 20 novembre 1906.

Londres, Constable.

Traduction:

LE DILEMME DU DOCTEUR.

Avec la préface sur les docteurs et « Mariage » (Getting married) et « Le Vrai Blanco Posnet » (The Shewing-up of Blanco Posnet).

Paris, Aubier, 1941. (Œuvres de G.B. Shaw.)

1909. THE SHEWING-UP OF BLANCO POSNET (Le Démasquage de Blanco Posnet).

Sermon en forme de mélodrame aigre-doux. Dublin, Abbey Theatre, 25 août 1909. Londres, Constable. (Shilling edition.)

Traduction:

LE VRAI BLANCO POSNET.

Avec une préface et « Le Dilemme du docteur » et « Mariage ».

Paris, Aubier, 1941. (Œuvres de G.B. Shaw.)

1911. GETTING MARRIED (Mariage).

Comédie écrite en 1908, avec la préface sur « La Révolte contre le mariage ». Londres, Royal Theatre, Haymarket, 12 mai 1908. Avec « The Doctor's dilemma » et « The shewing-up of Blanco Posnet ». Londres, Constable.

Traduction:

MARIAGE.

Avec « Le Dilemme du docteur » et « Le Vrai Blanco Posnet ».

Paris, Aubier, 1941. (Œuvres de G.B. Shaw.)

FANNY'S FIRST PLAY.

Voir: 1914 MISALLIANCE.

Traduction:

LA PREMIÈRE PIÈCE DE FANNY.

Comédie en 3 actes. Avec « La Dame brune des sonnets ».

Paris, Aubier, 1951. (Œuvres de G.B. Shaw.)

1914. MISALLIANCE (Mésalliance).

Comédie satirique en 3 actes avec un traité d'introduction sur les parents et les enfants. Londres, Duke of York's Theatre, 23 février 1910. Avec :

THE DARK LADY OF THE SONNETS (1910) (La Dame brune des sonnets). *Avec une préface sur la manière dont la pièce a été écrite. Et :*

FANNY'S FIRST PLAY (La première pièce de Fanny).

Pièce facile pour un petit théâtre (1911), avec une préface. Londres, Little Theatre, 19 avril 1911.

Londres, Constable.

Traduction:

MÉSALLIANCE.

Avec un essai sur les parents et les enfants.

Paris, Aubier, 1950. (Œuvres de G.B. Shaw.)

THE DARK LADY OF THE SONNETS (La Dame brune des sonnets).

Avec « La première pièce de Fanny ».

Paris, Aubier, 1951. (Œuvres de G.B. Shaw.)

1916. ANDROCLES AND THE LION (Androclès et le lion).

Fable en 3 actes mise à la scène (1912). Berlin, Kleines Theater, 25 novembre 1912. Avec une préface sur les aspects du christianisme. Avec:

OVERRULED (1912) (Interdit).

Étude dramatique en un acte, avec une préface sur les soulagements de la monogamie.

Et :

PYGMALION.

Comédie en 5 actes, avec une préface sur un professeur de phonétique et une suite « Qu'arriva-t-il ensuite ? ». Vienne, Hofburg Theater, 16 octobre 1913.

Londres, Constable.

Traduction:

ANDROCLÈS ET LE LION.

Avec « Défense d'entrer ».

Paris, Aubier, 1952.

ANDROCLÈS ET LE LION.

Fable dramatique en 3 actes. Sans la préface sur les aspects du christianisme. Paris, Les Œuvres libres, juillet 1932, (n° 133).

OVERRULED (Interdit).

Voir: 1916 ANDROCLES AND THE LION.

Traduction:

DÉFENSE D'ENTRER.

Avec « La Commandante Barbara ».

Paris, Aubier, 1943.

PYGMALION.

Voir: 1916 ANDROCLES AND THE LION.

Traduction:

PYGMALION.

Comédie en 5 actes. Paris, Théâtre des Arts, 27 septembre 1923. Paris, J. Hébertot, 1924. (Les Cahiers dramatiques, 2^e année, n° 14, 15 mars 1924.)

PYGMALION.

Paris, Aubier, 1952.

PYGMALION.

Comédie romanesque en 3 actes et 5 tableaux. Version nouvelle de Claude-André Puget. Paris, Théâtre des Bouffes Parisiens, 15 janvier 1955.

Paris, France-Illustration, 1955. (Le Monde illustré, supplément théâtral, n° 184.)

Réédition:

Paris, les Œuvres libres, 1955. (Nouvelle série, n° 112, septembre 1955.)

1919. HEARTBREAK HOUSE (La Maison des cœurs brisés).

Fantaisie à la manière russe sur des thèmes anglais. New York, Theatre Guild, Garrick Theatre, 10 novembre 1920. Avec une préface et les cinq pièces suivantes:

GREAT CATHERINE (La Grande Catherine).

Comédie en 4 actes (1913) avec une préface.

Suivie de 4 Saynètes de la guerre:

O'FLAHERTY, V. C. (Le Soldat O'Flaherty, Croix de Victoria).

Tract de recrutement (1915), avec une préface.

THE INCA OF PERUSALEM (L'Inca de Perusalem).

Petite comédie presque historique, avec une préface.

AUGUSTUS DOES HIS BIT (Auguste y met du sien).

Farce de la vie réelle (1916), avec notice introductive.

ANNAJANSKA

L'Impératrice bolchevique, petit roman révolutionnaire (1917), avec note introductive.

Londres, Constable.

Traduction:

LA MAISON DES CŒURS BRISÉS. (1913-1916)

Pièce en 3 actes. Sans la préface de l'auteur.

Paris, les Œuvres libres, mai 1928.

LA MAISON DES CŒURS BRISÉS.

Paris, Aubier, 1953. (Œuvres de G.B. Shaw.)

GREAT CATHERINE.

Voir: 1919 HEARTBREAK HOUSE.

Traduction:

LA GRANDE CATHERINE.

Paris, Aubier, 1952. (Œuvres de G.B. Shaw.)

O'FLAHERTY, V. C.

Voir: 1919 HEARTBREAK HOUSE.

Traduction:

LE SOLDAT O'FLAHERTY, CROIX DE VICTORIA 1915.

Paris, Aubier, 1955. (Œuvres de G.B. Shaw.)

1921. BACK TO METHUSELAH (Retour à Mathusalem).
Pentalogie: 1. In the beginning. 2. The Gospel of the brothers Barnabas. 3. The Thing happens. 4. The tragedy of an elderly gentleman. 5. As far as thought can reach.
 Londres, Constable.
Traduction:
 RETOUR À MATHUSALEM.
Pentateuque métabiologique. Préface de Jean Rostand.
 Paris, Aubier, 1959.
1924. SAINT JOAN (Sainte Jeanne).
Pièce historique en 6 scènes et un épilogue, précédée de la Préface à Sainte Jeanne. New York, Theatre Guild, Garrick theatre, 28 décembre 1923.
 Londres, Constable.
Traductions:
 SAINTE JEANNE.
Chronique en 6 actes et un épilogue. Paris, Théâtre des Arts, 28 avril 1925. Avec la préface.
 Paris, Calmann-Lévy, 1925.
Sans la préface:
 Paris, L'Illustration, 1928. (La Petite Illustration, n° 392, Théâtre n° 211, 28 juillet 1928.)
 SAINTE JEANNE.
 Paris, Aubier, 1949.
1928. THE INTELLIGENT WOMAN'S GUIDE TO SOCIALISM AND CAPITALISM.
 Londres, Constable.
Traduction:
 GUIDE DE LA FEMME INTELLIGENTE EN PRÉSENCE DU SOCIALISME ET DU CAPITALISME.
 Paris, Aubier, 1929. (Œuvres de G.B. Shaw.)
1930. BERNARD SHAW AND KARL MARX. (Bernard Shaw et Karl Marx)
Symposium, 1884-1889.
 Londres, Simkin.
1931. THE APPLE CART (La Charrette de pommes).
Extravagance politique. Varsovie, Théâtre polonais, 14 juin 1929.
 Londres, Constable.
Traduction:
 LA CHARRETTE DE POMMES.
Comédie en 3 actes. Lausanne, 29 octobre 1930.
 Paris, Aubier, 1930.

CORRESPONDENCE.

Correspondance avec Ellen Terry. Éditée par Christopher Saint John.
New York, the Fountain Press.

1934. TOO TRUE TO BE GOOD (Trop vrai pour être beau).
Extravagance politique. New York, the Guild; Boston, Colonial Theatre, 29 février 1932. Suivi de:
VILLAGE WOOING (Idylle villageoise).
Petite comédie pour deux voix.
ON THE ROCKS (Dans de beaux draps).
Comédie politique en 2 actes, avec une préface. Londres, Winter Garden Theatre, 25 novembre 1933.
Londres, Constable. (Standard édition.)
Traduction:
TROP VRAI POUR ÊTRE BEAU.
Paris, Aubier, 1952. (Œuvres de G. B. Shaw.)
1936. THE MILLIONAIRESS (La Milliardaire).
Comédie en 4 actes, avec une préface sur les Patrons. Vienne, Théâtre de l'Académie, 4 janvier 1936. Suivi de:
THE SIMPLETON OF THE UNEXPECTED ISLES (L'Idiot des îles imprévues).
Vision du Jugement dernier en 2 actes (1934), avec une préface sur les « Jours du Jugement ». Et:
THE SIX OF CALAIS (Les six bourgeois de Calais).
Histoire médiévale de J. Froissart, Auguste Rodin et G. B. Shaw (1934) avec une préface.
Londres, Constable.
Traduction:
LA MILLIARDAIRE.
Avec une préface sur les Patrons.
Paris, Aubier, 1953. (Œuvres de G.B. Shaw.)
1939. GENEVA (Genève).
Page plaisante d'histoire en 3 actes. Malvern Festival, 1^{er} août 1938.
Traduction:
GENÈVE.
Pages d'histoire imaginaire en 3 actes.
Paris, Aubier, 1946.
IN GOOD KING CHARLE'S GOLDEN DAYS (Au bon vieux temps du roi Charles).
Leçon d'histoire. Illustrations de F. Topolski.
Malvern Festival, 12 août 1939.
Londres, Constable.

1949. SIXTEEN SELF-SKETCHES (Seize esquisses autobiographiques).
Londres, Constable.
Traduction:
MON PORTRAIT EN SEIZE ESQUISSES.
Paris, Aubier, 1950. (Œuvres de G.B. Shaw.)
1950. BUOYANT BILLIONS (Milliards flottants).
Comédie sans façons en prose. Suivie de « Farfetched fables » et de « Shakes versus Shaw ». Zurich, Sachauspielhaus, 21 octobre 1948. Illustrations de C. Winsten.
Londres, Constable.
1952. CORRESPONDENCE.
Correspondance avec Mme Patrick Campbell, éditée par Alan Dent. Préface de Stella M. Beech.
New York, A.A. Knopf.
1956. ADVICE TO A YOUNG CRITIC (Conseils à un jeune critique).
Lettres (de 1894-1928) à R.E.G. Bright. Introduction de E. J. West.
Londres, P. Owen.

ŒUVRES COMPLÈTES ET CHOISIES.

1931. THE STANDARD EDITION.
En cours. Tomes non numérotés. 36 volumes parus en 1956.
Londres, Constable.
Traduction:
ŒUVRES DE BERNARD SHAW.
Version française de Augustin et Henriette Hamon. Édition comportant les préfaces et les études préliminaires de l'auteur et des traducteurs. 25 volumes parus en 1956.
Paris, F. Aubier, 1929-1956.
THE COMPLETE PLAYS (Théâtre complet).
Cette édition en un gros volume ne comporte pas les préfaces.
Londres, Constable. (Nouvelle édition en 1934.)
Édition complétée en 1938.
- 1911-1930. DRAMATIC WORKS (Œuvres dramatiques).
Édition avec les préfaces. 18 volumes.
Londres, Constable.
1948. SELECTED PLAYS (Théâtre choisi).
Avec les préfaces. Trois volumes.
New York, Dodd, Mead and Co.

TABLE DES MATIÈRES

*

LA « PETITE HISTOIRE » DE L'ATTRIBUTION DU PRIX NOBEL DE LITTÉRATURE À BERNARD SHAW

par le Dr. Gunnar Ahlström 7

LE DISCOURS DE RÉCEPTION

par Per Hallström 19

LA VIE ET L'ŒUVRE DE BERNARD SHAW

par Ivor Brown 27

SAINTE JEANNE

par Bernard Shaw 51

PYGMALION

par Bernard Shaw 257

BIBLIOGRAPHIE

par Pierre Barkan 403

*

Cette édition de
SAINTE JEANNE

*

PYGMALION
de
BERNARD SHAW

a été achevée d'imprimer le 10 Avril 1962.

*

Elle est publiée dans le cadre de la
COLLECTION DES PRIX NOBEL DE LITTÉRATURE
réalisée sous le patronage
de
L'ACADÉMIE SUÉDOISE
et de
LA FONDATION NOBEL

ONT COLLABORÉ A CETTE ÉDITION :

CRISTOBAL DE ACEVEDO
pour la conception et la direction littéraire.

GÉRARD ANGIOLINI
pour la direction artistique.

*

RODOLPHO DEL CASTILLO
pour l'illustration de ce volume.

MICHEL CAUVET
pour le portrait de l'Auteur
et les ornements typographiques.

GUY DESCOUENS
pour la gravure des hors-texte.

*

L'IMPRIMERIE SAINTE CATHERINE, à BRUGES
pour l'impression du texte.

L'IMPRIMERIE DU COMPAGNONNAGE, à PARIS
pour l'impression des gravures.

LE MAÎTRE RELIEUR PRACHE, à PARIS
pour l'exécution de la reliure ornée d'un dessin original de
PICASSO

